

Vulg. Deuter. 14, 5; Apicius 8, 352), glosé *πρόβατον* *ἄγριον*, v. Thes. Gloss. emend. s. u.; cf. *ferus*.

*ouicarda*, -ae f. : crotte de brebis; cf. *muscerda*; *ouisper*, *ouium inspector* (Gloss.).

*suouetaurilia* (on attendrait *suouitaurilia*) n. pl. : sacrifice composé d'un porc, d'un mouton, d'un taureau.

*ôpiliô* : v. ce mot. Cf. encore les noms et surnoms *Ouius*, *Ouidius*, *Ouinus*.

L'ombrien a *uuem*, uve « ouem », uvef, *oui* « ouïs ». De même quelskr. *avih* et gr. *δ(φ)ις* (hom. *δῖς*, att. *οἷς*), lat. *ouis* désignait le « mouton » sans acception de sexe. C'est l'état indo-européen, et le slave ne distingue qu'à l'aide de suffixes secondaires : *ovi-nŭ* « bélier » et *ovi-ca* « brebis »; le lituanien a fixé *avis* au genre féminin : « brebis », et a créé *avinas* « bélier ». Au sens restreint de « brebis », le mot a subsisté en germanique : v. isl. *aer*, v. h. a. *ouvi*, ou (et got. *awi-str* « bergerie »), et en celtique : irl. *ói*. — Pour le nom du « bélier » en latin, v. *ariēs*.

**ouô**, -ās (parfait non attesté; du reste, les formes personnelles sont rares; la forme la plus fréquente est *ouāns*), **ouātum**, -āre : *ouantes*, *laetantes*, *ab eo clamore quem faciunt redeuntes ex pugna uictores milites*, *geminata O littera*, P. F. 213, 7. Ancien (Plt., Ba. 1069), classique.

Le rapprochement avec *ouis* proposé par Bréal et le sens qu'il donne de *ouô* « immoler une brebis pour la cérémonie du petit triomphe », d'où « être triomphant », ne semblent pas justifiés. Aucun des textes relatifs à l'*ouātiô* ne mentionne le sacrifice d'une brebis; cf. Gell. 5, 6, 20 sqq.; P. F. 213, 6; Plin. 15, 155. *Ouāre*, *ouāns* a le sens de « pousser des cris de joie »; cf. Vg., G. 1, 346, *omnis quam chorus et socii comitentur ouantes*; 423, *ouantes gutture corui*; Ae. 3, 189, et *cuncti dicto paremus ouantes*, sens qui concorde avec la définition de Festus citée plus haut. Le mot s'est spécialisé ensuite dans le sens de « se réjouir d'une victoire, remporter un petit triomphe », par la même évolution qui fait que *ὄραμβος*, l'hymne chanté aux fêtes de Bacchus, a désigné la cérémonie du triomphe. Dans ni l'un ni l'autre des mots l'idée de sacrifice n'est envisagée. *Ouô* s'apparente donc (ou est emprunté comme *triumphô*) au gr. *εὐοῖ* « cri de joie qu'on poussait aux fêtes de Bac-

chus », *εὐάζω*, et représente \**ewaio* avec passage de *ew* à *ow* comme dans *nous* en face de *véfoc*.

Dérivés : *ouālis* (*corōna*); *ouātiô*; *ouatus*, -ūs (Val. Fl.).

**ouum**, -ī n. (*ouūs* et *oua*, Orib.) : œuf. L'ô de *ouum* est constant. L'ô ouvert attesté par les langues romanes (v. fr. *uef*, etc.) provient d'une différenciation de la voyelle qui s'est ouverte devant le *w*; cf. Meyer-Lübke, *Einf.*<sup>3</sup>, §§ 121, 128, 150. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6128. Celtique : irl. *ub*.

Dérivés et composés : *ouātus* : 1° en forme d'œuf, ovale (= *φοειδής*); 2° moucheté; *ouārius* : qui recolt les œufs; *ouārium* : *φοφόρον* (Gloss.); *ouiparus* : ovipare. Tardif, peut-être création d'Apulée, Mag., p. 298, 24, *uiuipari* et *ouipari* : *ita enim appellō quae Graeci φοφόρα καὶ φοτόρα*; *ouificus* (Eust.); *ouālis* (tardif), M. L. 6123 c; \**exōuāre*, M. L. 3028 a.

Le nom de l'œuf a l'air d'un dérivé de type indo-européen, à *oradi*, d'un nom signifiant « oiseau » (cf. gr. *οἰωνός*). Le grec a de même deux formes : dor. \**ωφεον* attesté par *ὠθεα* τὰ φά, *Ἀργεῖοι* (Hés.) et *ὠεα* *χανός* chez Épicharme; et \**ωφον*, attesté par Lesb. *ῥιον* et att. *ῥόν*. Mais, dans les formes germaniques et slaves correspondantes, il n'y a pas trace de *-w* intérieur : serbe *jáje*, et avec suffixe secondaire : v. sl. *ajice*, r. *jaicó*, etc., et v. h. a. *ei*, v. isl. *egg* (la forme *ai-* dans germanique \**aiya-* n'indique rien sur la nature ancienne, \**oi-* ou \**ōi-*, de la diphtongue), etc. Les formes gall. *wy* et irl. *og* posent des problèmes (v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. kelt. Spr.*, I, p. 66). Ceci conduit à se demander si le *w* des formes iraniennes, grecques et latines ne proviendrait pas d'une étymologie populaire. Le *x* de pers. *xāya* s'est développé en iranien (v. un essai d'explication, BSL, Comptes rendus, 130, p. 90 sqq.). Le *j-* de arm. *ju* « œuf » est énigmatique.

**ōxālis** : rumex. Du gr. *ὄξαλις* (Plin.). M. L. 6129.

**oxus**, -ī m. : *dolones... hos uolgus Graeco nomine oxos uocant*, i. e. *acutos*, Isid. 18, 9, 4. Emprunt tardif et populaire au gr. *ὄξύς*, substantivé et passé à la 2° déclinaison.

**ozīnos** adj. : atteint d'ozène (Pelag. 16, 63). Adj. dérivé de \**ozina* (*ozēna*) forme vulgaire de *ozæna*, transcription littérale de *ὄζαινα* (Plin., Theod. Prisc.).

## P

**pabō**, -ōnis m. (Gloss.) : *uehiculum unius rotae*, CGL V 606, 45 et 585, 15; *pabillus*, -ī m. (Lampr., Eleg. 29). Mots de la basse latinité; sans doute empruntés.

**pābulum** : v. *pāscō*.

\***pacō**; **pāx**, **pācis** f : fait de passer une convention entre deux parties belligérantes (l'état de paix résultant de la *pāx* se disant plutôt *ōtium*, cf. *indūtiae*) : « *pacem a pactione condicionum putat dictam Sinius Capito*, quae utrique inter se populo sit obseruanda », dit Festus 260, 13. Personnifié et divinisé : « divinité qui préside à la paix, Paix ». Sens dérivés : « agrément d'une convention ou d'une demande, sentiments qu'amène la paix, bienveillance »; cf. Vg., Ae. 3, 369, *Hic Helenus, caesis primum de more iuuenis*, | *exorat pacem diuom*; Cic., Rabir. 2, *pacem ac ueniam ab Ioue petere*; et les expressions *pāce tuā*, *sine pāce tuā* (Vg., Ae. 10, 34) « avec, sans ta bienveillance, c'est-à-dire ta permission »; *pax Domini*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6317. Passé en irl. *paxa*, *pōc* et en britt. *poc* au sens chrétien de « baiser (de paix) »; et au sens de « paix » : britt. *peoch*, *peuch*.

**pāx** est un nom d'action, de genre féminin, du type *nex*, *precēs*, etc., de la racine \**pāk-* « fixer par une convention, résoudre par un accord entre deux parties », alternant avec \**pāg-*, qui désigne surtout un acte physique; cf. *pangō* (*pangere pacem* et *pacisci pacem*, T. L. 9, 17, 7 et 9), *com-pāges*.

A cette même racine appartiennent les formes anciennes, *pacit*, *pacunt*, d'un verbe *pacere*, usitées dans la loi des XII Tab. 8, 2, *ni cum eo pacit, talio esto* « s'il ne conclut pas un accord avec lui »; 1, 6, *rem ubi pacunt, orato...* *ni pacunt* « au cas où ils terminent l'affaire par un accord »; *pacio*, -ōnis f., cf. Fest. 296, 35 : *pactionem antiqui dicebant quam nunc pactionem dicimus*; cf. *dicio*, -ōnis (en face de \**dic-*), et *legio*.

La langue classique a gardé l'inchoatif *paciscor*, -eris, *pactus sum*, *pacisci* (doublet *paciscō*, -is dans Naevius et Plaute), de même sens que *pacere*, et *pacio*. Le neutre de *pactus*, *pactum* « pacte, convention » (conservé dans les langues romanes, cf. M. L. 6138, *pactum*, -a, et en germanique : v. h. a. *pfāhta*, d'où m. h. a. *pfahen* « pactare ») s'emploie souvent dans des expressions *quō pacio*, *ut pacio*, *ut pactio*, par affaiblissement de sens, n'est plus qu'un équivalent de *modō*, *ratione*. Cf. encore *pactimōnium* (Aug., Epist. 61, 2). De *paciscor* existent les composés *compesciscor* (-pa-), d'où *compescō*, *dē*, *ex compescō* « de concert », *dēpaciscor*, *dēpaciscor* (usité par Cicéron, rare en dehors de cet auteur); *dēpacio* (Cod. Theod.); \**dispaciscor*?, le participe *dispectus* (var. *dispestus*) est peut-être dans Apul., Met. 4, 26. L'adjectif composé *compactus* se rattache à *pangō*.

Dérivés et composés de *pāx* :

*pācō*, -ās (inf. pass. *pakari* dans l'inscription de Duenos?) : pacifier; demeuré dans les langues romanes avec le sens spécialité d'« apaiser par de l'argent, payer », cf. M. L. 6132; B. W. s. u. (cf. *pactum* > esp. *pecho*, port. *peito* « impôt »); à l'époque impériale, *pācātor*, -iō, -iōrius; *perpācō* (T.-L., Flor.); *impācātus* (Vg.).

*pācālis* adj. (Ov.); *Pācēnsis* « habitant des colonies dont le nom commence par *Pāx* », par exemple *Pax Iulia*; *pācifer* (poétique); *pācificus* (= *εἰρηνικός*) et ses dérivés : *pācificō*, M. L. 6136, etc.; *impācificus*. Certaines formes romanes supposent aussi \**pacidus*, M. L. 6135, créé sans doute d'après *placidus*, \**pacēntiāre*, M. L. 6133; \**expacāre*, 3029. Cf. aussi sans doute les noms propres dérivés : *Pācius*, *Pāccius*, osq. *Pakis*; *Pāculus*, osq. *Paakul*; *Pācullius*, osq. *Pakullius*, lat. *Pācuuius*, mars. *Pācuies*, lat. *Pācōnius*, *Pāculeius*, etc.

L'existence d'une double forme \**pāk-*, \**pak-* et \**pāg-*, \**pag-* dans une racine qui fournit des formes radicales athématiques comme lat. *pāx* et comme le présent à infixe sur lequel reposent lat. *pangō* et got. *fāhan* (de \**fāhan*) n'a rien que de naturel.

L'ombrien a *paca* « causā » (adv.), *pase* « pāce » et *pacer* « propitius » (nom. pl. *paceris*); cf. marse *pacre* « propitium » et pél. *pacris* « pācāti », comme *sacer*, -*cris*. L'u de osq. *prupukid* « ex antepactō » n'est pas clair.

Le grec, qui n'a pas de correspondant à la forme nominale *pāx*, a, en revanche, un aoriste radical dans l'ἀπαξ homérique *κατέπηκτο* « il s'est fiché en terre », A 378, à côté de *πάγη*, *ἐπάγη* qui est usuel. L'aoriste factitif *ἐπηξα* et le présent *πέπηνυμι* ont été faits secondairement. Le parfait *πέπηγα* (*πέπηγεν* « il est fixé » chez Homère) est ancien, en face de lat. *pepigi*. A côté de cette forme à sonore, le grec a, avec le représentant de -k-, *πάσσαλος* (att. *πάταλος*) « cheville, piquet » et *πάσσακ-* « pieu » (dat. mégarien *πάσσακω*, Aristophane, Ach. 763, et *πάσσακίονα* « *πάσσαλέονα*, Hés.). Cf. *pālus*.

Au contraire, le germanique a généralisé, pour la forme verbale, le type à -k-, et il offre le causatif v. sax. *fōgian* « adapter », etc.; et, en face de lat. *pangō*, la nasale infixée marque un aspect déterminé dans got. *fāhan* « saisir » (parf. *faijāh*), v. h. a. *fāhan* (parf. *fiang*, partic. *gifangan*), comme dans lat. *pangō*. En face de l'adjectif ombr. *pacet*, il y a got. *fajrs* : « convenable », etc. — Avec représentant de \**g-*, on cite le mot représenté par v. sax. *fac* « enclos »; cf. *pāgus*, etc.

Sans doute à cause de son caractère athématique, qui entraîne des formes anormales, la racine n'est représentée dans la plupart des langues que par des mots isolés; on signale tch. pol. russe *paz* « joint ». La racine

de av. *pas-* « lier », à laquelle appartient skr. *pācah* « lien », semble exclue par le vocalisme.

**paedagōgus**, -i m. : esclave qui accompagne les enfants, précepteur. Emprunt au gr. παιδαγωγός (Plt.).

Dérivés : *paedagōgō*, -ās (Pacuv.) ; et tardifs *paedagōga* f., -gātus, -iūs « éducation » (Tert.) ; *paedogogium* = παιδαγωγείον (Sén., Plin.) ; *paedagōgiānus* (Amm., Cod. Theod.).

**paedico** (*pedicō*), -ās, -āre : être pédéraste. Dérivés : *paedico*, -ōnis et *paedicator*. Mot vulgaire (Catull. 16, 1 ; satiriques, Priapees). Formé sur le gr. παιδικός, τὰ παιδικά « mignon » ; l' est dû à l'influence de *pudicus* (cf. *dēpudicare*), avec lequel *\*paedicus* formait un couple antithétique. Sans rapport avec *pēdō*, *pōdex*, malgré Buecheler (*KL. Schrift.* I 104).

**paedor**, -ōris m. (rare, archaïque et poétique) : saleté, puanteur.

S'y rattachent : *paedidus* (très rare) ; *paedidos* (pe, codd.), *sordidos* *significat atque obsoletos*, P. F. 248, 7.

Mots très rares. Il n'y a pas de verbe *paedeō*. Noter la diphtongue *ae* des mots qui marquent une difformité, une maladie, etc. ; cf. *aeger*, *taeter*, *caecus*, etc.

**paegniarius**, -i m. : gladiateur qui se livrait à une simple escrime (Suét., Calig. 26, 8 ; Inscr.). Dérivé hybride de *παλγινος* « jeu ».

**paalex** (*pell*(*lex*) ; *pelica*, Gloss.), -ieis f. : *pelices nunc quidem appellantur alienis succumbentes non solum feminae, sed etiam mares* (cf. Suét., Caes. 49). *Antiqui proprie eam pelicem nominabant quae uxorem habenti nuba bat*, P. F. 248, 1 ; « maîtresse d'un homme marié, concubine », puis « maîtresse » en général. Correspond à gr. πάλαξ, πάλαξ cf. Paul., Dig. 50, 16, 144, avec lequel il est peut-être en rapport. Irl. *caila*.

Dérivé : *paelicātus*, -ūs m. : concubinage.

Mot vulgaire, comme l'indique la formation en -*ex* (cf. *cimex*, etc.), et de forme mal fixée. La graphie la mieux attestée est *paalex* ; *pellex* semble dû à un rapprochement soit avec *pellis* (cf. *scortum*), soit avec *pellicio*, cf. *pelliciator*. Ancien (*lex Numae*), usuel, non roman. On rapproche av. *pairikā*, nom donné à la séductrice qui fait tomber en faute les hommes pieux (pers. *pari*) fr. *péri*), gr. πάλαξ (le λλ doit être une gémée expressive), dont provient sans doute l'hébreu *pīlēgēs* « maîtresse » et i. *airech*, gén. *airig* « concubine ». Si *paalex* provient du gr. πάλαξ, ce peut être par un intermédiaire étrusque cf. *crāpula*. Tous ces mots se ressemblent, sans se laisser réduire à un original commun, ce qui n'étonne pas pour un mot de ce sens.

**paeminōsus** : v. *pēminōsus*.

**paene** (*pēne*) : presque, peu s'en faut ; gr. σχεδόν, Pas de comparatif. Un exemple de superlatif *paenis-sume* « il s'en faut d'un rien, d'un cheveu » dans Plt., Au. 466. Ancien, usuel, classique ; rare à l'époque impériale. Non roman.

De là : *paene insula* (juxtaposé), *paenultimus* = παρὰ τὸν ἐντος. Cf. aussi *paenitet*, et peut-être *paenūria*.

Aucun rapprochement sûr ; mot à diphtongue en *ae*.

**paenitet**, -uit, -ēre : impersonnel dont le sens premier est « je n'ai pas assez de ; je ne suis pas content ou

satisfait de », Plt., St. 550-551, *immo duas dabo, inquit ille adulescens, una si parumst* ; *et si duarum paenit-bit, addentur duae* ; Mi. 740, *nūl me paenitet iam quāsumptui fuerim tibi* ; cf. encore Cés., B. C. 2, 32, 42. Cic., Off. 1, 1, 2 ; Att. 1, 20, 3 ; 12, 28, 2 ; T.-L. 4, 58, 10. De là on est passé au sens, le plus souvent attesté, de « avoir du regret de, se repentir », qui a amené la graphie *poenitet*, influencée par *poena*. Le verbe tend à devenir personnel dans la langue parlée ; de bonne heure on trouve les participes *paenitēns*, *paenitendus* au sens de « qui se repent », « dont on doit se repentir » ; et la Vulgate écrit *paenitemini* et *credite Evangelio*, Marc 1, 15. On a même *sē paenitēre*, réfléchi (Sort. Sangal. 2, 10). M. L. 6629 et 6630, *poenitēre*, *poenitentia*. Celtique : *pen-nit*, *penitincier* ; britt. *penyid*.

Dérivés et composés : *paenitentia* (depuis Publilius) ; *paenitentialis* (langue de l'Eglise) ; *paenitēns* ; *impānētēns*, -tentia (langue de l'Eglise) ; *impānētendus* (Apul.), d'après gr. ἀμετανόητος. Les langues romanes supposent aussi *\*repaenitēre*, M. L. 7224 ; *\*repaenitēre*, id. 3053 a, toutes formes qui attestent l'influence de l'Eglise. V. B. W. *repentir*.

*Paenitet* semble apparenté à *paene* ; mais la dérivation en est obscure ; y a-t-il eu un adjectif *\*paenitū* qui a servi d'intermédiaire ?

**paenula**, -ae f. : manteau à capuchon. Emprunt au gr. ὁ φανώλης. L'absence d'aspirée atteste l'ancienneté relative de l'emprunt (cf. *ampulla*) ; le passage au genre féminin (cf. *charta*), peut-être un prototype dorien. Attesté depuis Plaute ; usuel. V. Schwyzer, *Mus. Helvet.* 3, 1945, p. 50 sqq.

Dérivés : *paenulātus*, -eus, -ārius ; *subpaenulāre* (Not. Tir.).

**paenūria** (*pēnūria*), -ae f. : manque, besoin, pénurie. Ancien (Pac., Tér., Varr.), usuel, classique. Non roman. Pas de dérivé. Peut-être à rattacher à *paene*.

**paetus**, -a, -um : un peu louche ; cf. *strabonem/appellat paetum pater*, Hor., S. 1, 3, 45. Usité comme surnom (*Paetus Caecina* ; *Paetina*). Ancien (Plt., fr. 118 ap. Fest. 514, 12). Non roman. Diminutif : *paetulus*.

Étymologie inconnue ; pour la diphtongue, cf. *caecus*.

**pāgānus** : v. *pāgus*.

**pager** (*phager*, *p(h)agrus*), -i m. : pagre ? poisson déterminé (de mer, ou de rivière : *-i fluviatilis*, Plin. 31, 113) ; cf. de Saint-Denis, *Vocab. des animaux marins* s. u. Emprunt au gr. πάγρος (πάγρος). Le nom subsiste en grec moderne, en Italie (*pagro*), en Sardaigne, aux Baléares et en Espagne.

**pāgina**, -ae f. : -ae dictae quod in libris suam quae optineant regionem ut pagi ; uel a pangendo, quod in illis uersus panguntur, i. e. figurant, P. F. 247, 8. Classique usuel. Irl. *pagin*.

« *Pāgina* a commencé par être un terme d'agriculture, il désignait une treille. Plin. 17, 169 : *Semper uero qui tanis seminari, hoc est ut quinto quoque palo singulis iugo paginae includantur*. De là au sens figuré d'une colonne d'écriture, une page ». Cf. la métaphore *exarando* de « écrire ». — De *pāgina* vient *compāgināre* « joindre » (B. B.).

*pāgina* est à *pangō* comme *angina*, *sarcina* à *angō*, *seruō*.

Dérivés : *pāginula*, *pāgella* (Cic.) ; *pāginātus*, -lis (Lardiff) ; *pāginō*, -ās « bâtir » et « composer » (Paul. Nol., Ambr.) ; *compāginō* « composer » (Ital.) ; cf. M. L. 6147, *pagināre* ; 6144, *\*pagella*.

**pāgus**, -i m. : borne fichée en terre (cf. *pangō*), sens qui apparaît encore dans Vg., G. 2, 382, *praemiatque aliquis pagos et compita circum* *Thesidae posuere* (mais il y a peut-être ici influence de πάγος) ; de là « territoire délimité par des bornes, district ». Souvent joint à *vicus*, qui désigne le centre des habitations. Ancien, celtique : britt. *pau*.

Dérivés : *pāgānus*, -a, -um : relatif aux *pāgi* : -a ler ; subst. *pāgānus*, -i m. : habitant du *pāgus*, paysan (classique). De *pāgānus* dérivent : *Pāgānalia* n. pl. « fêtes du pāgus » (Varr.) ; *pāgānicus*, -a, -um : appartenant au village, villageois ; -a (sc. *pila*) : balle de nature particulière employée d'abord par les paysans, cf. Rich., s. u. ; *Iuppiter -us* ; -ae *feriae* ; *pāgātum* (comme *uicātum*). Composé : *sēmpāgānus* (Mart., Prol.).

*Pāgānus*, dans la langue militaire, a pris le sens de « civil » (comme *urbānus*) par opposition au soldat, qui était *castrēnsis* ; cf. notre « civil » ou « bourgeois ». Dans la langue de l'Eglise, les *pāgi* étant demeurés longtemps rebelles à la christianisation, *pāgānus* a désigné le « païen » (comme *gentilis*, gr. ἔθνη ; v. Bickel, Rh. M. XCVII, 1934, 1-43). On a supposé aussi que ce sens avait été créé en opposition avec *miles Christi* ; v. en dernier lieu A. Piganiol, *L'Empire chrétien*, p. 382 et n. 104. V. enfin Chr. Mohrmann, *Vig. Chrét.* 6, 109 sqq., et M. Leumann, *Gl.* 36 (1957), 148 qui voit dans *pāgānus* le correspondant du gr. ἔθνηος. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6141, et en i. *pagan*.

A ce sens se rattachent *pāgāniās* « païenneté » (Cod. Theod.) et *pāgānismus*, hybride formé à l'aide du suffixe grec en -ισμός sur le type ἑλληνισμός, *χριστιανισμός* (St Aug.) ; l'influence du grec est si forte que se créent *pāgānita* (Conc.), *pāgānizō*. L'emprunt de *pāgānus* en germanique au sens de « cheval de ferme », westph. *page*, est peu sûr.

Bâti sur *castrēnsis*, *pācēnsis*, apparaît en bas latin un adjectif *pāgēnsis* (Greg. Tur.), dont proviennent it. *passe*, fr. *pays*, etc. ; cf. M. L. 6145 ; B. W. s. u. L'exis-tence de *\*paginus*, M. L. 6148, est douteuse.

V. *pāz*. Cf. aussi G. Bonfante, *Tracce di terminologia palafitticola nel vocab. lat.*, dans *Atti di R. I. Veneto* 6 Sc. L. e. A., 1937-1938, XCVII 2, p. 57.

**pāla**, -ae f. : altération de πάλα (Mégasth.) du skr. *tāla* « palmier » : bananier ; cf. *ariera*, Plin. 12, 24.

**pāla**, -ae f. : 1<sup>o</sup> bêche à lame de fer ; 2<sup>o</sup> chaton d'une pelle ; 3<sup>o</sup> pelle à vanner le blé (= πύλον) et, par suite de sa ressemblance avec cet objet, « omplote » (Cael. I) et même : vertèbre (Mul. Chir.).

Composé : *bipālūm*, -i n. : labour à deux fers de bêche ; cf. *\*brotium*.

*Pala* est proprement « ce qu'on enfonce », *pala* a *pando*, dit Varr., L. L. 5, 134, de *\*pag-s-lā* ; de là le « bêche » et de « chaton » (qu'on enfonce dans le sol) ; le sens de « pelle » est secondaire. Ancien (Ca-

ton, Plt.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6154. Celtique : écoss. *fal*, bret. *peuln* ; germanique : néerl. *pael*. On lit aussi dans les gloses *paleta* (*palenta*, *palenia*) : σφενδὸν δακτυλίου ὡς Ὑγίονος ἐν τῷ..., CGL II 141, 10. V. *pāx* et *pālus*, *pangō*.

**palacurna** (*palacrana*), **palaga**, -ae f. : lingot d'or. Mot espagnol, d'après Plin., qui l'emploie 33, 77. Cf. *ball(u)uca*, *balux*.

**palaestra**, -ae f. : palestres, gymnase. Emprunt au gr. παλαίστρα. Depuis Plaute ; usuel. Les dérivés sont grecs, sauf les verbes tardifs *palaestrō*, -ās et *palaestrizō* (Boèce).

**palagga**, -ae (usité surtout au pluriel) f. : rondin pour déplacer les vaisseaux ; levier. Emprunt oral et populaire au gr. φάλαγγα, accusatif de φάλαγξ. Dérivé : *palangarius* « portefaix » ; cf. Non. 240, 20 L. Remplacé à l'époque classique par la forme hellénisée *phalanga*. M. L. 6455. V. *plancus*. Les formes désignant la « phalange » sont transcrites du grec : Lampride a *phalangarius* (Alex. 50, 5).

**palagra** : *pustula rupta in cute*, CGL III 604, 23. Déformation de *pellagra*, formé comme *podagra*, *mentagra*, d'après Niedermann, *Festschr.* Tappelet, 231 sqq.

**palam** adv. : en public, aux yeux de tous (souvent joint à *apertē*, *lūce*, *lūcī* ; s'oppose à *clam*, *secretō*, *occultō*) ; fréquent dans *esse palam* « être de notoriété publique ». A l'époque impériale, *palam*, sans doute d'après *clam*, *cōram*, est traité comme une préposition suivie de l'ablatif. Ancien, usuel. M. L. 6155.

Formes renforcées : *prōpalam* (cf. *prōpatulus*), d'où a été tiré, à basse époque, *prōpalō*, -ās, -āre, *glōse manifestāre* ; *prōpalātum* « omnibus nōtum factum » ; *ad-, in-palam* ; *dēpalō* « découvrir » (Ps.-Cypr.).

La ressemblance de russe *pōlyj* « ouvert, découvert » risque d'être fortuite ; en ce sens particulier, les deux mots se trouvent isolés. Toutefois, *palam* rappelle *plānus*, qui ne se sépare pas aisément de v. sl. *polje* « champ » et, par suite, de russe *pōlyj*. D'autre part, le hittite a *palki-ke* « large ».

**\*palara**, -ae f. : forme supposée par certains dans Anthol. 762, 11, *dulce palara sonat, dicunt quam nomine droscom*, et qui est conservée peut-être dans l'ital. *palala*, M. L. 6156. Mais les manuscrits ont *per ora*, et peut-être faut-il lire, avec M. Niedermann, *perola* (= all. *Pfingstvogel*) : merle doré ; tout ceci très incertain.

**palasea** (*plasea*) : nom d'une partie des entrailles de la victime : *quid palasea siue, ut quidam cognominant, plasea? Ex quibus est omentum pars quadam... bouis cauda est plasea siligine et sanguine delibuta...*, Arnob. 7, 24.

**Palātium**, -i n. : le Palatin, colline de Rome (étymologies populaires dans Fest. 245, 3), dont le nom, à l'époque impériale, a été employé par les poètes, puis, dans la prose de basse époque, pour désigner un « palais », parce que c'était sur le Palatin que s'élevait la demeure impériale. L'adjectif *palātinus* a pris aussi le sens de « du palais » et, substantivé, a désigné un officier du palais (Mart.). M. L. 6159. Celtique : i. *pālās*, *pelañ* ; germanique : v. h. a. *pfolanze*, etc.



Autres dérivés : *Palātua*, -ālis; *Palātuar*; v. Varr., L. 7, 45; Festus 476, 2.

**palātum**, -i n. (quelquefois *palātus*) : palais, voûte formant le toit de la cavité buccale. Employé par Ennius pour désigner la voûte céleste, *caeli palatum*, Inc. 16, peut-être à l'imitation du gr. οὐρανός; cf. Aug., Ciu. D. 7, 8, p. 284, 2 Domb. : « quod... hiatus noster cum os operimus mundo similis uideatur, unde et palatum Graeci οὐρανὸν appellant et nonnulli, inquit (Varro), poetae Latini caelum uocauerunt palatum ». Considéré comme le siège du goût et employé pour désigner le goût lui-même, M. L. 6160. V. B. W., *palais*, II.

Étymologie obscure. Peut-être étrusque : cf. étr. *fa-lad* « ciel », d'après Fest., P. F. 78, 23. *Palātum* pourrait avoir la même origine; un mot prélatin?

1. **palea** (*palia*), -ae f. : menue paille, balle du blé; puis, à basse époque (Vulg.), la « paille » elle-même (panroman dans ce sens, M. L. 6161. B. W. s. u.; le passage à ce sens s'explique, comme le suggère M. Niedermann, par le fait que l'on se servait primitivement, comme litière, de la balle de blé ou d'avoine, qu'on remplaça ensuite par de la paille; cf. Varr., R. R. 1, 13, 4, *operta stramentis ac palea*; 3, 10, *substernendum palea*); en celtique : bret. armor. *pell*, *pél*.

Dérivés : *paleālis*, -ris adj.; *paleāre* : tas de paille, M. L. 6163; *paleātus* : mêlé de paille; *paleārium* : grenier à paille (Col.).

Le slave et le balte ont des formes à -ū/-w- au sens de « menue paille (susceptible d'être emportée par le vent quand on vanne), balle de blé » : v. pr. *pelwo*, lit. *pėlus*, lett. *pelus*, *pelawas* (pluriel), v. sl. *plěvy* « ῥαχυρον » (s. *plěva*, r. dial. *poléva*, avec intonation rude radicale, supposant \**pelwā*, pourvu de vrpđhi), et l'Atharvaveda, XII 3, 19, a, au même sens, l'accusatif pluriel *palđvan*, avec l indiquant un mot de la langue courante, étranger au vieux fonds védique. Lat. *palea* n'a pas trace d'un u correspondant; cf. lit. *pelai* = lett. *peli* et russe dial. *pelá* (même sens). Le vocalisme radical zéro suggéré par lat. *palea* est celui qu'on attend dans un dérivé tel que ce mot.

2. **palea**, -ae f. : barbes du coq. Dérivé : *palear*, neutre usité surtout au pluriel : barbes du coq, fanons du bœuf; premier estomac des ruminants. Conservé dans quelques dialectes italiens, M. L. 6162.

Sans rapport visible avec *palea* « balle du blé ». Peut-être à rattacher au groupe de *pellis*?

**Palēs**, -is f. : *dicebatur dea pastorum, cuius festa Palilia dicebantur*; uel ut alii uolunt, dicta Parilia quod pro partu pecoris eidem sacra fiebant, P. F. 248, 17.

Le mot religieux est à rapprocher sans doute du second terme de *epiliō*. Quant à *Parilia*, l'r y résulte d'une dissimilation normale en latin. I

**palla**, -ae f. : grande mantille de femme, formée d'une pièce d'étoffe oblongue ou rectangulaire qu'on pliait de certaine façon avant de s'en revêtir (de là l'emploi du mot dans Horace pour désigner un rideau). Désigne aussi le vêtement que portaient les musiciens sur la scène; ou encore une jaquette gauloise. Ancien (Plt., Naev.), usuel. Britt. *pal*.

A *palla* se rattache : *pallium*, pièce principale du vé-

tement des Grecs, correspondant à la *toga* latine. M. L. 6168; B. W. sous *poële* II. De *pallium* dérivent : *palliatūs* (opposé à *togātūs*) : vêtu du pallium; se dit des Grecs (cf. *fābula palliāta* en face de *f. togāta*); *palliolūm*, M. L. 6167 a; *palliōlātus*, -tim; *palliāstrum* (Apul. Germanique : v. h. a. *pfelli*, m. h. a. *pfelle*, *pfellor*; celtique : irl. *caille*, etc.; peut-être aussi le dérivé *fālling*).

*Palla*, *pallium* devraient être d'origine grecque comme les vêtements qu'ils désignent. Mais en grec on ne trouve rien à rapprocher, sauf peut-être φάρος, hom. φάρος. De \**pār(u)lā*? Mot « méditerranéen »?

**palleō**, -ēs, -uī, -ēre : être pâle (ou jaune pâle; le verbe s'applique à des populations de teint foncé; de là vient qu'il puisse qualifier des objets de couleur jaune : l'or, certaines fleurs, etc.). Ancien, usuel, surtout dans la langue poétique.

Formes nominales et dérivés : *pallor* (nom de genre animé, comme *paupor*, et divinisé; cf. T.-L. I 27, 7), M. L. 6169; *pallidus*, M. L. 6167 (formes savantes); *pallidulus* (Catul.); *pallidiās* (Gloss.); *pallēscō*, M. L. 6166; *expallēscō*; *com*-, *ex-pallidus* (époque impériale); *impallēscō* (Pers., St.); *perpallidus*.

Le -ll- de *palleō*, *pallidus* et de *pullus* appartient à la série des geminées expressives, comme sans doute -ll- du gr. πῆλλός (adjectif vulgaire : τὸν οἶν τὸν πῆλλον « la brebis brune », Théocr. 5, 99). La famille de ce mot, qui indique une nuance « pâle », du « bleu », ou du « bleu pâle », ou du « gris », est largement représentée. En dehors de *palleō*, *pallidus*, le latin n'a guère que *palumbus* et *pullus* (v. ces mots). Mais ailleurs il y a nombre de mots bien attestés :

V. sl. *plavŭ* « λευκός » (r. *polovŭj*), lit. *palvas* « pâle, jaune clair », v. h. a. *falo* « pâle, livide », en face de av. *pouruša-* « gris » (en parlant des cheveux). L'accentuation de gr. πῆλλός montre qu'il faut partir de \**pellos*; le sens est « gris blanc », dit soit de « vagues », soit de poils rendus blancs par l'âge; avec vocalisme o : πῆλλός.

Véd. *palitāh* « gris (par l'effet de la vieillesse) », fém. *pālikni* (avec l qui caractérise un mot pris à la langue courante, étranger au vieux fonds védique); att. πῆλλός, ion. πῆλλιδός « livide, sombre ».

Pers. *pir* « gris, vieux » (de \**parya-*), arm. *alil* « vagues » et « barbe, cheveux gris », d'où *alewor* « gris ».

Il y a eu sans doute un nom radical dont le lituanien, par exemple, a une série de dérivés : *pelē* « souris », *pelėti* « moisir », *pilkas* « gris », etc. Cf. *palumbēs*.

**pallium** : v. *palla*.

**palma**, -ae f. : 1° paume de la main (et, par métonymie, la main tout entière) ; « palme » de la patte d'un palmipède (Plin. 10, 52), d'où *palmipēs*. Sens dérivés : « partie du tronc d'où s'élancent les branches » et spécialement « tronc du palmier » (par étymologie populaire? Cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 62) et « fruit du palmier, datte » (*dactylus*); puis « branche de palmier, palme », et, celle-ci étant donnée aux vainqueurs comme symbole de la victoire (cf. T.-L. 10, 47, 3), la « victoire » elle-même; 2° dans la langue nautique, « pale » de la rame qui est au manche, comme la main aplatie est au bras. Ancien (Plt.), usuel, classique. Panroman. M. L. 6170, 6171. Celtique : irl. *palm*, britt. *pal*, etc. Sur les

différents sens de *palma* en botanique, v. André, *Lex.*, s. u. *palmus*, -i m. : doublet de *palma* qui désigne encore une mesure de longueur égale au travers de la main ou « palme »; cf. *palmipēdālis* (et aussi *palmipēs*) « d'un pied et d'une palme »; diminutif : *palmulus* (Apic.).

Dérivés et composés : *palmula*, M. L. 6173; *palmāris*; *palmulāris*, -rius (irl. *falmaire*); *palmātus* (*tunica palmāta*, fréquente chez les Étrusques); *palmō-*; *palmēnsis*, *palmēus*, *palmiceus*, -cius, *palmōsus*; *tim*; *palmēnsis*, *palmēus*, *palmiceus*, -cius, *palmōsus*; *palmi-fer*, -ger; *palmētum*; *palmēsco*. — Dans la langue rustique : *palmes*, -itūs m. : *uitium armenta appellatur, quod in modum palmarum humanarum uirgulas quasi digitos edunt*, P. F. 246, 1; M. L. 6172; *palmō*, -ās : échalasser la vigne et « marquer de l'empreinte de la main », d'où *palmizāre*. M. L. 6172 a. *expalmō*, -ās « palmā percutiō » (Ital., Aug.).

Lat. *palma* ne répond pas exactement à irl. *lám* « main » : on aurait \**plāma*. Si l'on part d'une forme du type de gr. παλάμη « paume de la main », il faudrait admettre qu'une voyelle s'est amuie après l dans *palma* (cf., toutefois, *alacer*, *alapa*, etc.). On ne peut décider si le type germanique de v. angl. *folm* « plat de la main », v. h. a. *folma*, répond à celui de irl. *lám* ou de gr. παλάμη. Tous ces mots rappellent la racine qui apparaît dans lat. *plānus* (v. ce mot). Cf. aussi peut-être *palpor*, *palpus*. — On laissera ici de côté la forme, énigmatique, de skr. *pāniḥ* « main » et les formes, éloignées et qui pourtant semblent parentes, de lit. *dėlna* et v. sl. *dlani* « paume de la main ».

**pālōr**, -āris, -ātus sum, -ārī (*pālō* trans., Italia) : errer çà et là, se disperser, s'égarer, s'éparpiller. Verbe banni de la prose classique; ni dans Cicéron, ni dans César; surtout poétique et de la prose impériale. Usité au participe *pālāns*; *pālābundus* (Tert.). Pas de substantif.

Composés : *dispālōr*; *dispālēscō*, Plt., Ba. 1046 (ξ. λ.). Nonius 101, 4 et, après lui, les Gloses citent une forme active (et transitive) *dispālāre*, expliquée par *sēparāre*; les Gloses ont aussi *dispālātum*, *diffūgatum*; mais les exemples cités par Nonius s'interprètent aussi bien comme provenant de *dispālōr*. Bas latin : *impālō* (Lex Burg.).

On peut se demander s'il n'y aurait pas ici une forme à allongement radical, du type de *uēnāri*, *plācāre*, d'un \**pal*- issu de \**pōl* : cf. πῶλός « errant », πῶλην « fait d'errer ». Pure hypothèse.

**palpebrae** (et *palpetrae*), -ārūm f. pl. (le singulier n'est guère usité [Cels. 5, 26, 23]; *palpebrum* n. à basse époque, Non. 218, 24; cf. Ital., Cael. Aur.) : paupières. Sur la double forme, cf. Charisius, GLK I 405, 14, *palpetras per T. Varro ad Ciceronem XIII dicit; sed Fabianus... palpebras per B; alii dicunt palpetras genas, palpebras autem ipsos pilos. Palpetra* semble appartenir à la langue vulgaire; cf. *palpetras* dans la Tab. Deuot. n° 3, publiée par M. W. Sherwood Fox, Amer. J. Phil., 33 (1912, 1; CIL I² 2520). Le rapprochement avec *palpiāre* est dans Lactance, Opif. d. 10 init. : *ipsae palpebrae, quibus mobilitas inest, et palpiatio uocabulum tribuit...*; cf. Serv. in Ae. 4, 30. Les formes romanes remontent à *palpetra*; cf. M. L. 6176, *palpebra*, -tra, et B. W. s. u.

Dérivés (tardifs et pour la plupart de la langue médicale) : *palpebrālis* (-ris); *palpebrō*, -bratiō; et *impalpebratiō*.

V. *palpus*, *palpāre*. Nom de partie du corps, de type populaire. La forme féminine -bra n'est pas rare dans les noms d'instruments : *teberbra*, *uerterbra*, etc. Au contraire, si -trum est courant, -tra est exceptionnel; il a dû être vulgaire, à en juger par *scutra*. Dans *palpetra*, ce suffixe vulgaire évitait l'accumulation des labiales. La forme *palpebra*, GGL III 85, 55, est peut-être due à la tendance à la dissimilation (cf. prov. *parpela*).

**palpor**, -āris (et *palpō*, -ās), -ārī : toucher légèrement de la main, tapoter, caresser, flatter; et « tâter, palper ». Usité de tout temps. Familier. M. L. 6175 et 6174, *palpābundus*. Le gall. *palfu* dérive de *palma*.

Forme nominale d'où *palpor* est sans doute dérivé : *palpus* (ou *palpum*; nominatif non usité), -i : caresse. Attesté dans Plaute (*palpō percutere, opridere palpum*).

Dérivés et composés : *palpō*, -ōnis m. : flatteur (Perse); *palpiātō*, -tor; *palpāmen*, -mentum; *palpiō*, -ās, fréquentatif employé absolument, « s'agiter vivement, palpiter »; *palpiātō*, -tus, -ūs; *expalpō* (Plt.), glōse *ēliciō*. Tardifs : *palpābilis* (Ital.), -bilitās et *impalpābilis*; *palpātus*; *ad*-, *re*-, *sup*-*palpō*.

*palp-* offre le « redoublement brisé », comme *greg-*; il n'y en a hors du latin aucun correspondant exact. Pour le sens de la forme, ce que l'on trouve de plus proche, c'est le groupe germanique de v. isl. *falma* « tâtonner, trembler de peur », got. *us-filmans waurdun* « ἐξεπλήσσοντο », v. h. a. *fōliān* « tâter, sentir ». Comme on le voit par *palpebra*, la notion qui est au fond est celle de mouvements répétés. Pour le sens de « paume de la main » de *palpus*, cf. le rapport entre arm. *ap'* (gén. *ap'oy*) « paume de la main » et gr. *ἄπτω* « je touche, j'attouche », *ἄφή* « touche », *ἄφάσσω* « je palpe, je caresse ». Du groupe de lat. *palp-* et des mots germaniques, on est tenté de rapprocher le groupe expressif de gr. *φάλλω* « je tire par secousses, je fais vibrer » et mélangé avec *ἄφ* : *ψηλάφω* « je tâte, je caresse ». Les possibilités de rapprochements de ces mots expressifs sont multiples; aussi toute démonstration échappe. — Cf. peut-être *palma* et *pollex*.

**palūdātus**, -a, -um; **palūdāmentum**, -i n. : *paludati in libris auguralibus significat... armati, ornati. Omnia enim militaria ornamenta paludamenta dici*, F. 298, 11, et : *Salias uirgines Cincius ait esse conducticias, quae ad Salios adhibebantur cum apicibus paludatas; quas Aelius Stilo scripsit sacrificium facere in Regia cum pontifice paludatas cum apicibus in modum Saliorum*, F. 439, 18. *Palūdātus* est un ancien terme du rituel dérivé sans doute de *Palūda*, épithète de Minerve, semble-t-il, qu'on trouve chez Ennius, A. 521, cité par Varr., L. L. 7, 37 : *corpore Tartarino prognata Paluda uirago... Paluda a paludamentis. Haec insignia atque ornamenta militaria : ideo ad bellum cum exit imperator ac lictores mutarunt uestem et signa incinuerunt, paludatus dicitur proficisci*. Il s'est appliqué spécialement au général entrant en campagne ou au consul partant pour sa province. — Sans explication.

**palumbēs** (*palumbis*), -is c. (et *palumbus* m., -ba f.,

conservé dans les langues romanes, M. L. 6181) : pigeon sauvage, ramier. Ancien, usuel.

Dérivés : *palumbulus*, terme de tendresse; *palumbinus* « de pigeon », conservé dans les langues romanes avec le sens de « couleuvre de pigeon », M. L. 6180; *palumbārius* : φασσοφόνος (Gloss.); *palumbācius* (Grom.), -bāris herba (Ps.-Diosc.). Cf. le nom de ville *Palumbinium* dans le Samnium.

Cf. gr. πάλια, πάλιας « pigeon sauvage », v. pruss. *poalis* « Taube » (Voc.) et, pour l'ensemble du groupe indo-européen, lat. *pallēo*.

Pour la formation, cf. *columba* et sl. *golēbi* « περιστερά », en face de v. pr. *golimban* « bleu ».

**pālus**, -ī m. (*pālum*, Varr., ap. Non. 219, 21) : pieu, pal, échalas, pilori, poteau. Ancien (Plt.), usuel. Panroman. M. L. 6182. Celtique : britt. *pawī*; et germanique : v. h. a. *pāl*.

Dérivés : *pālō*, -ās : échalasser; *pālātio* (Vitr.); *pālāris* : de pieu, de poteau; dans la langue militaire, *p. lūsiō* ou *pālāria* n. pl. : escrime contre un poteau, cf. Vég., Mil. 1, 11; *dēpālō*, -ās : délimiter avec des pieux (tardif), et *im-*, *prō-pālō*; *paxillus* (et *paxillum*, Gloss.) : petit pieu; pisseau; cheville, clou, M. L. 6318 (*paxillus*). Cf. M. L. 6320, \**pazo* « poisson ». — Composés : *tripaltes*? (*uineae*), *quod tria pala habent*, Varr., Men. 179 ap. Non. 219, 21; cf. M. L. 8911, *trēpalium*, \**tripaliāre*; B. W. *travail*.

De \**pāk-slo-*, v. *pangō*. — Cf. *pāla*.

**pālūs**, -ūdis f. (*pālūs* dans Hor., A. P. 65, avec reste d'abrégement iambique?) : marais. Ancien (Enn.), classique, usuel. Conservé dans les langues romanes, dont certaines formes supposent un doublet à métathèse \**pādūlis* (formé peut-être sur *Padus* par l'étymologie populaire). M. L. 6183.

Dérivés : *palūster* (-tris), M. L. 6184; *palūdōsus*; *palūdester* (Cassiod.) et *padulestris*; *palūdēnsis* (Inscr.). Composés tardifs et poétiques : *palūdi-cola*, -fer, -gena, -uagus.

Cf. skr. *palvalām* « mare, marais » et le mot, sans doute dérivé, v. h. a. *felawa* « saule ». La formation de *pālūs* serait de même type que celle de *salūs*. — La racine est celle qui figure dans lit. *pilū*, *pilti* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *ololem* « j'inonde ». Avec élargissement -u-, le grec a πλύνω « je lave » et le latin *pluit* (v. ce mot). Cf., d'autre part, lit. *pelkė* « marais », v. sl. *plakati* « laver », gr. πλάζω « humidité », etc.

**pampinus**, -ī m. et f. (cf. Serv., Buc. 7, 58) : pampre. Ancien (Plt.), technique. V. And.é, *Lex.*, s. u. Panroman, sauf roumain. M. L. 6185.

Dérivés : *pampinārius* et -um n. : rejeton de la vigne qui ne donne que des feuilles (Plin.); *pampineus* (-nāceus); *pampinānus*; *pampinōsus*; *pampinō*, -ās : *est ex sarmento coles qui nati sunt, de iis qui plurimum ualent, primum ac secundum, nonnumquam etiam tertium relinquere, reliquos decerpere*, Varr., R. 1, 31, 2; *pampinātiō*, -tor.

Sans doute, comme gr. *ἐμπλος* et les autres termes relatifs à la vigne et au vin, emprunté à une langue du bassin méditerranéen. Cf. géorg. *babilov*, etc. (Lafon, Rev. Ét. anc., 36, 43).

**panaca**, -ae f. : sorte de coupe ou de vase en terre (Mart. 14, 100 in lemm.). Mot de la Gaule cisalpine ou de la Rhétie.

**panariciūm**, -ī n. (Ps.-Apul., Gloss.; *paranychiūm*, Marc. Emp.) : panaris; forme corrompue de *paronychiūm* sous l'influence de *pānus*. Panroman, sauf roumain. M. L. 6186.

**panax**, -ācis m.; **panaces**, -is n.; **panacea**, -ae f. : panacée, nom donné à diverses plantes qui passaient pour tout guérir. Les formes latines ne sont que des transcriptions du grec.

Dérivé tardif : *panacinus* (Cael. Aur.).

**panera** : v. *impancrāre*.

**pandō**, -is, **pandī** (attesté seulement par Priscien et dans les composés; ne semble pas employé par les auteurs. La forme à redoublement \**pe-pend-i* aura été évitée par suite de son homonymie avec le parfait de *pendō*), **passum** (et forme analogique *pāsum*, de la *Pānsa* « qui marche les pieds écartés », surnom romain, et les doublets *dispessus* et *dispānsus*), **pandere** : étendre, déployer, écarter; par suite « ouvrir » (en écartant, diffèrent de *aperire* « ouvrir en ôtant un couvercle, operculum »). Usité de tout temps. Conservé dans quelques dialectes italiens; cf. M. L. 6189.

Dérivés et composés en *pand-* et en *pass-* : *pandus*, -a, -um (est à *pandō*, comme -legus à *legō*) : écarté, qui s'ouvre; par suite « déjeté, évasé, infléchi, arrondi, concave », épithète d'une déesse, *Dea Panda uel Pantica*, « quod uiam pandat », peut-être étym. popul., cf. Varr., ep. Gell. 13, 22, 4, le couplet *Panda Cda* (Arn. 4, 3). M. L. 6193. De là *pandō*, -ās : [s']infléchir, et *panditiō* : gauchissement du bois (Vitr.); *panditiō* : déboisement du genou (Mul. Chir.); *pandus* : retroussé, d'où *repandivestrus* (Pac.); *Pandana porta dicta est Romae, quod semper pateret*, P. F. 246, 15 (étymologie populaire?); *pandex* : qui semper pandit ora ad potandum, CGL V 607, 15; de là \**pandiculus*, d'où provient le dénominatif : *pandiculor*, -āris : -ri dicuntur qui toto corpore oscitantes extendunt, eo quod pandi fiunt, P. F. 246, 16, cf. M. L. 6191; *pandicularis* : dicebatur dies idem et communis, in quo omnibus dis communiter sacrificabatur, P. F. 246, 18.

*passus*, -a, -um : ouvert, écarté; usité surtout dans l'expression technique *passa ūua* « raisin sec » (qui s'est fendillé en séchant au soleil), d'où *passum* (se. *uinum*) « vin de raisins secs », M. L. 6270; et 6205, *passus*; *passim* adv. : en se répandant çà et là; en désordre; *passārius*, -a, -um : -a *ficus* « figue étalée et séchée au soleil » (tardif); *passālēs* : et oues et gallinae appellatur quod passim pascentur, P. F. 249, 4; *passiūs* : qui se trouve çà et là, répandu, commun (bas latin), conservé dans une expression sarde, cf. M. L. 6269, et *passiuitās* « promiscuité » (Tert.); *passus*, -ūs m. (et tardif, *passus*, -ī) : proprement « écartement des jambes », d'où « espace compris entre cet écartement; pas; mesure de longueur ». Panroman. M. L. 6271. Celtique : irl. *pass*, *spass*, *cassan*. De là \**passāre* attesté par les langues romanes, M. L. 6267; \**compassāre*, 2095; \**expassāre*, 3033, etc.

De *pandō* : *dispanō* : étendre en tous sens, écarteler

(participe *dispessus*, Lucr.); *expandō*, M. L. 3030, et 3031, \**expandicāre*; *oppandō* (époque impériale); *prae-pandō*; *repandō* (Apul.); *prōpānsus* (id.).

Pas d'étymologie claire, à moins qu'on ne rapproche *pates* et qu'on n'admette, dans la racine, une alternance entre dentale sourde et dentale sonore.

**pandus** : v. *pandō*.

**pangō**, -is, **pepigi** (et *pēgi*, forme créée pour remplacer le parfait à redoublement d'abord dans les composés avec préverbe, *compēgi*, *impēgi*; *panzi* est une forme analogique rare), **pāctum**, **pangere** : *pangere*, *figere*, unde plantae pangi dicuntur, cum in terram demittuntur, inde etiam uersus pangi uel figi in cera dicuntur, P. F. 235, 5 (cf. 95, 29); « ficher, enfoncer, planter », *pangere finis*, *terminos*; par suite « établir solidement, conclure », p. *pācem*; le verbe se rencontre dans ce sens avec *paciscor*, dont il est parent; et aussi « graver dans la cire », d'où « écrire, composer, etc. »; cf. Colum. 10, 151. Usité de tout temps. Non roman, sauf sous la forme *pactum* « comprimé ». M. L. 6138 a.

*Pangō* est un verbe à nasale infixée de la racine \**pāg-* (alternant avec \**pāk-*) dont la forme à voyelle longue se trouve dans *pāgus*, *pāgina* (v. ces mots) et dans *compāgēs*, -is f. « assemblage » (doublet de l'époque impériale *compāgō*, -inis f., d'où, dans la langue de l'Eglise, *compāginō*, -ās, -ātiō; cf. *pāgina*); *impāgēs*, -is f. : traverse de porte (avec un doublet \**impāgō* supposé par quelques formes romanes, au sens de « rayon de miel », M. L. 4291); *prōpāgēs*, -is et *prōpāgō* : *provin*, M. L. 6780, v. h. a. *propfo*, -a et m. h. a. *prōpfen*; *prōpagmen* n. « prolongation » (Enn., A. 160); *prōpāgō*, -ās et *prōpāginō* « reproduire par provignement » et « propager » avec ses dérivés, sans doute fréquentatif en -ā- qui est à *pangō* comme *appellāre* à *pellere*; *repāgēs*, terme poétique d'après Fest. 350, 16, auquel la langue courante substitue *repāgula*, -ōrum n. pl. « barrières; barres de porte ». Même racine dans *pāla*, *pālus*, *pastinum*; v. ces mots.

Composés de *pangō* : *appingō* = *adfigō*, peut-être dans Tēr., Ph. 438, où il allitère avec *attigeris*, et dans P. F. 8, 1 : *antipagmenta ualuarum ornamenta quae antis adpinguntur*, i. e. *adfiguntur*; peut-être *appāgineculi* « ornements de faite » (Vitr.).

*compingō* (et dans les gloses *compāgō*, peut-être formé sur *compāgēs*, -gō, cf. *propāgō*) : assembler en serrant, serrer (e. g. Plt., Amp. 155, *si tresuiri me in carcerem compegerint*), former. A l'époque impériale, « composer » (= *compōnere*, *cōscribere*), sans doute d'après *pangō*. *Compāctus* : assemblé étroitement, compact; d'où *compāctiō* (Cic.), etc.; *dēpangō* (usité surtout au participe *dēpactus*); *expingō* : pousser dehors, M. L. 3046; *impingō* : enfoncer, planter dans (sens physique et moral), M. L. 4309 (et 4290, 4191?); *impāctiō* (Sén., Q. N.); \**impactō*, -ās, v. B. W. empêcher; *oppangō* (*oppēgi* dans Plt.); *repangō* (Col.); *suppingō* : enfoncer, planter par dessous. Cf. aussi M. L. 3048, *expingere*, et 6146, \**pagina*; 6143, \**pagella* « gluaux ».

V. *pacō*, *pāx*. †

**pānicum** : v. *pānus*.

**pānis**, -is m. (et *pāne* n., cf. Arn. 1, 59) : pain. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6198. Celtique : irl.

*pāin*. Sans doute ancien thème consonantique passé aux thèmes en -i-; cf. *canis*. L'ablatif est *pāne*; le génitif pluriel, *pānum*, selon Verrius; et c'est pour satisfaire à l'analogie que César voulait qu'on dise *pānium*; cf. Funaioli, GRF 518, 19. Le diminutif *pāstillus*, *pāstillum* : petit pain » et \**pastille* (en forme de petit pain »); cf. P. F. 249, 3, -s *forma parui panis, utique diminutivum a pane*, et 298, 5, *pastillum est in sacris libi genus rutundi*, semble indiquer que *pānis* remonte à une ancienne forme \**pāsn-*; le rattachement à *pasta* est peu vraisemblable, en raison de la date tardive de l'emprunt *pasta*.

Dérivés et composés : *pānārius* : ἀρτοποιός (Gloss.); *pānārium*, -riolum : corbeille à pain, panier, M. L. 6187, et germanique : v. h. a. *pfanāri*, etc.; *pāniceus* : de pain; *pānōsus* (Cael. Aur.); *pānifer*, -fica, -ficō, M. L. 6197; -*ficium* (et *pānicium*, Cassiod.); *pānicotārius* (bas latin); de *pāstillus* : *pāstillārius*; *pāstullicāns* (Plin.) de *pāstillo* (formé comme *claudicō*).

Les formes *compāniō*, *compānia* qui se trouvent dans la Loi Salique et ont supplanté dans les langues romanes *contubernium*, *contubernālis*, ne sont pas proprement latines. *Compāniō* est le calque du germanique, got. *gahlaiba*; cf. M. L. 2092, 2093; irl. *compán*.

Le \**pāsnis* sur lequel repose lat. *pānis* rappelle la forme \**pāski*- ou \**pski*- sur laquelle doit reposer arm. *hac* (instr. *haciw*) « pain ». V. *pāscō*. D'autre part, on cite une glose πάνος « Μεσσοπόντι »; cf. Athénée III 111 c, mais qui peut provenir du latin.

**panna**, -ae f. : casserole. Mot de basse époque (CGL II 595, 49; V 117, 41; et poteries de Graufesenque).

La date tardive du mot et sa présence en Gaule semblent devoir exclure le rapport avec *patina*. Passé en germanique : v. h. a. *pfnana* « Pfanne », et partiellement en roman : fr. occidental *pan*, *pon* « cuve »; port. *panela*, M. L. 6199. Britt. *pann* « coupe ».

**pannus**, -ī m. (*pannum*, Nov.; dat.-abl. pl. *pannibus*, Enn., Pomp.) : morceau d'étoffe, pan; souvent au sens péjoratif « lambeau, haillon ». Usité de tout temps, sauf dans la prose classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6204. Irl. (dérivé) : *cannadas*.

Diminutifs : *pannulus*, M. L. 6203; \**pannellus*, attesté par les langues romanes, M. L. 6200; *panniculus*, d'où *panniculārius*, -a, -um (Dig.); *pannunculus* (Not. Tir.). Autres dérivés et composés : *pannārius*, -a, -um, et *pannāria* n. pl. « présents faits d'étoffe »; *panneus* : βέννεος (Paul. Nol., Gloss.); *pannōsus*; *pannōsītās* : βέννεως; *pannūceus* (-cius), p. *mālum*, M. L. 6202, -*ceātus*; *pannuellium*, -ī n. (Varr.) : fil de trame, dévidoir; *dēpannō* : dilacerō, M. L. 2369, \**dēpanāre*?

Nom technique et familier, sans correspondant net. V. sl. *opona* « rideau » n'est pas séparable de *plnq* (v. lat. *pendeō*); c'est sans doute aussi à ce groupe de \**pen-* « prendre » qu'appartient v. h. a. *fano* « drap, drapeau », etc. — Quant à gr. πῶνος « δρασμα » qui est sans doute un ancien \**πῶνος* (cf. πῶνίσθεται, Théocrite), la forme en est différente.

**pānsus**, *Pānsa* : v. *pandō*.

**pantex**, -icis m., usité surtout au pluriel *panticēs* : tripes, intestins, d'où « panse ». Mot de la langue popu-



laire. Depuis Plaute. Panroman. M. L. 6207; et 3032, \**expanticāre*. Du v. fr. *panceire* provient a.l. *Panzer*. Dérivé : *panticōsus* (*uenter*), Serv. auct., Ae. 3, 217. Sur l'existence d'une forme \**panticanus*, dérivée de *ponticus* et déformée par l'étymologie populaire, v. M. L. 6651. Un autre sens apparaît dans la glose *pa(n)ticus* (var. *panceps*?) : *ἔσκη κτηνῶν ἐν τραχήλῳ*.

**Pantica**, -ae f. : autre nom de *Panda*, d'après Arnobe, 4, 3. V. *pandus* sous *pandō*. La forme est inexpliquée. Cf. *maior*?

**pānus**, -ī m. : sous ce mot les dictionnaires rangent trois sens différents : 1° fil du tisserand (depuis Lucilius), sans doute emprunté au gr. dorien \**πᾶνος*, cf. att. *πῆνος*, *πῆνον* « fil » et « bobine », dimin. *pānuncula* (Not. Tir.); 2° tumeur ou abcès (ainsi nommé par sa ressemblance avec une bobine?; cf. Cels. 5, 2, 10, *pānum a similitudine figurae nostrae uocant*; Non. 149, 17, *panus, trameae inuolucrum, quam deminutius panuculam uocamus... est tumor quoque inguinum; ex formae similitudine sine uocatur*, qui cite des exemples d'Afranlius et de Novius); diminutif : *pānicula* (*pānu-*) (Ps.-Ap., Scrib.), M. L. 6209, et *pannoclōsus* (Orib.). 3° épi à panicules, millet (Plin. 18, 54). A ce dernier sens se rattachent les dérivés : *pānicum* n. (-cium, Edict. Diocl., Paul. Nol.) : panic, sorte de millet; *pānicula* (*pānu-*) f. : panicule; *pāniculus* : chaume; conservés dans les langues romanes, M. L. 6194, *panicium* (avec ī; cf. germanique : v. h. a. *pfenih*); 6195-6196, *panicum*, -culum.

Il est peu probable que les divers sens de *pānus* puissent s'expliquer par une même origine. Mais, en dehors de l'emprunt au grec, qui paraît sûr pour le premier, on ne peut rien affirmer.

**papae** : exclamation empruntée par la langue de la comédie au gr. *παπαί*; cf. *babae*.

\***paparium** : mot de sens obscur qu'on trouve dans Sénèque le père, Contr. II 1 (9), 35 : *dixit enim accessit seruum ut dominicae libidini paparium faceret*. Expression sans doute populaire. V. O. Immisch, Glotta 15, 150 sqq., qui l'explique par \**parparium*, i. e. \**parpartii personam agere*, et Th. Birt, ibid., 17, 71 sqq. D'autres font de *paparium* un dérivé de *pappō*, *pappa*. Tout ceci douteux. Lire \**parārium*?

**paparus**, -ī m. : jeune oie. Très tardif (Orib.). Inexpliqué.

**pap(p)as** : v. *pappa*.

**papāuer**, -eris n. (et m. dans Caton et Plt.) : pavot. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6210, passé en germanique : v. angl. *popi* (de \**papager*?).

Dérivés : *papāuerus*, -rātus, -a, -um; *papāuerculus* (Ps.-Ap.).

Forme à redoublement, d'origine incertaine, dont la finale rappelle celle de *cadāuer*. On y a vu d'anciennes formes de participe parfait en -ues; mais *papāuer* ne se rattache à aucun verbe connu. En tout cas, mot de type populaire.

**pāpilō**, -ōnis m. : 1° papillon; 2° à l'époque impériale, « tente, pavillon » (à cause de la ressemblance des rideaux qui le fermaient avec les ailes du papillon). Depuis Ovide. M. L. 6211. Celtique : irl. *pupal*; britt.

*pebyll* « tente »; germanique : néerl. *pepel*; gr. *πᾶλον*.

Dérivé : *pāpiliunculus* (Tert.).

Cf. les mots germaniques tels que v. sax. *fifolān* « papillon ». Terme expressif sans étymologie claire.

**papilla** : v. *papula*.

1° **pappa**, -ae : mot expressif du langage enfanta désignant la nourriture; cf. Varr. ap. Non. 81, 2, *cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et mamma mamam, patrem, talem*.

Dérivé : *pappō*, -ās, et *papō* (cf. CGL V 525, 18, [papilla] caput est mammae de qua exiit lac, unde [papa] tum est ut dicamus infantibus papa, i. e. manducare; *papare* enim dicimus, non *pappare*; nam et ipso *papalaborum id ostendimus* « manger », attesté dans Plaute et conservé dans les langues romanes, M. L. 6214; B. W. *soupape*; et en germanique : all. *pappe*. Cf. tchèque *papat* « manger ».

2° **pappa** m. : ailleurs, en grec notamment, la forme *pappa* est un nom familier, enfantin, du « père », *papa*, etc. Et la forme et le sens de ces mots enfantins diffèrent d'une langue à l'autre.

*pappus*, -ī m. (cf. gr. *πάππος*) : 1° vieillard, grand-père; 2° aigrette cotonneuse de certaines plantes (chardons, etc.), barbe, duvet; 3° nom populaire du séneçon ou érigeron (cf. *auia*, *seneciō*).

Deux mots différents se sont confondus dans *pappa*, l'un, ancien en latin, de formation semblable à *mamma* et, comme celui-ci, demeuré dans le vocabulaire familier (*maman*, *papa*), cf. M. L. 6213; l'autre, plus récent et passé du grec dans le vocabulaire du latin chrétien, *πάππας* > *pappa*, -ae et *pappās*, -ātis (d'après *abbās*, *abbatis*), terme d'affection et de respect appliqué d'abord aux évêques en général, puis spécialement à l'évêque de Rome, et qui est à l'origine du nom du « pape », qui, sémantiquement, s'est détaché de *pappa*.

**pappō**, **pappus** : v. *pappa*.

**papula**, -ae f. : bouton, pustule. Ancien (Lucil., Afran.).

Dérivés : *papulō*, -ās : produire des boutons (Cael. Aur.); *papilla* : petit bouton; -ae *capitula mammarum dictae, quod papularum sint similes*, P. F. 246, 8; d'où le « sein » lui-même; *papillātus*. Rattaché par les gloses à *pappa*; cf. CGL V 622, 37, *pappa uel papilla est mamma*. Quelques traces de *papula*, *papilla* dans les langues romanes, M. L. 6215, 6212. Irl. *popp*? *expapillātus* « de brachio usque ad papillam nudato » dans les gloses se réfère peut-être à Plaute, Mi. 1180, mais la glose est très incertaine; v. *efflātum*.

A cause de *papilla*, le plus probable est que -ula de *papula* est suffixal. Dès lors, on rapprocherait lit. *pāpai* « mamelon du sein ». Mot de type familier, sans étymologie nette. V. le précédent.

**pāpyrus**, -ī m. f. (et *pāpyrum* n.) : papyrus et « papier », puis « mèche (de lampe) ». Emprunt au gr. *πάπυρος* (attesté depuis Catulle). De là dérivent les formes à suffixes latins *pāpyrāceus*, *pāpyrifer*, *pāpyrinus*, *pāpyriō*, *pāpyrius*, toutes d'époque impériale. Cf. M. L. 6218, *pāpyrus*, \**pāpērus*, *pāpilus* (= esp. *papel*), *pāpy*

rus, et 6217, *pāpyreus*, *pāpilus*, CGL V 381, 10. Germanique : v. h. a. *paffur* « papyrus »; ags. *upor* « bougie », irl. *paipair*, britt. *pabwy*.

**pār**, **pāris** adj. : égal; pair (*lūdere pār impār*); pareil (avec superl. *parissimus*; *parisuma*, CIL I² 7). Souvent joint à *aequalis* (-bilis); cf. Cic., Inu. 2, 22, 67, *par est quod in omnes aequabile est*; à *aequus*, *similis*, *idem*, *quod* qu'il renforce. Substantivé *pār*, *pāris* m. et f. : *cibum ac potionem buas ac pappas uocent, et mamma mamam, patrem, talem*. Par s'est dit « compagnon de table » (= *ὁμόδυνος*). *Pār* s'est dit « compagnon qui vont par paire »; cf. P. F. 247, 16, *paribus equis, i. e. duobus, Romani utebantur in proelio, ut sudante altero transirent in siccum. Parium aequas apellatur id quod equitibus duplex pro binis aequas datur. De là le neutre pār « une paire », souvent employé au pluriel *paria*. V. B. W. *pair*, *paire*. La synonymie de *aequus* a sans doute entraîné la création de la locution *pār est = aequum est*. Ancien, usuel. Panroman, et sauf roumain. M. L. 6219, *par*, *paria*. Britt. *par*, et *ampar* « impar ». A *pār*, monosyllabe, ont tendu à se substituer des formes plus pleines : *parilis* (rare et poétique, fait d'après *similis*); de là *parilitās* (tardif); \**pariculus*, supposé par certaines formes romanes (cf. *sōliculus* et *sōl*). M. L. 6240-6241; B. W. *pareil* : *comparilis*, *-litas* (tardif); *parilia*, M. L. 6244 a.*

Dérivés : *pariter*; *paritās* (rare et tardif; Arn., Roèce); *parārius* (v. plus haut). Il n'y a pas d'exemple sûr d'un verbe *parō*, -ās dérivé de *pār*. On cite, toutefois, Plt., Cu. 506, *eodem hercle uos pono et paro* : *parissimum estis hibus* (où il n'y a qu'un jeu de mots de Plaute entre *parissimum* et *parō* « préparer, disposer »), Sén., De Prov. 1, 1, 6; dans Cic., Fam. 1, 9, 25, il s'agit aussi de *parō* « prendre des dispositions ». Le verbe simple est remplacé par le composé *comparō*, v. plus bas. De *paria*, dérivé à l'époque impériale *pariō*, -ās « égaliser, apparier », et aussi « payer », sens issu de l'expression *paria facere* « balancer les comptes », M. L. 6239; B. W. *parier*. De *pariō* : *pariātio*, *pariātōr*, *pariātōria* (bas latin).

Composés : *compār*, adjectif et substantif : pareil (le préfixe *com-* insiste sur la réciprocité, cf. *cōsimilis*); substantif « semblable, compagnon, -gne », spécialement « compagnon ou compagne pour la vie, mari, femme » (fréquent dans les inscriptions, d'où un féminin tardif *compara*). Ancien (Plt.), mais non classique; de couleur populaire. Dénommatif (attesté depuis Tér.; usuel et classique); *comparō* : comparer; *comparātiō* = σύγκρισις, *ισωσις*; *comparātus*, -ūs; *comparātius* (= συγκριτικός), -itius; *comparābilis* et *in-* (rare); *dispār* (cf. *dissimilis*), conservé dans quelques dialectes romanes, M. L. 2673, et *disparilis*, -ilitās = ἀνόμοιος, ἀνόμαλος, ἀνωμαλία (Varr.); cf. aussi *disparō*, *disparātiō*, où semblent s'être confondus les sens de *pār* et de *parō*. Le celtique a : britt. *cymmar*, *cymharu* « compār, comparō »; irl. *comparit* « comparātius ».

*impār* : impair, inégal; et « qui n'est pas pareil », d'où « inférieur à »; et *impariter* (Hor., A. P. 75) = ἀνίσως; *imparilis* (tardif); *imparilitās* (ἀνομίότης; rare, cf. Gell. 14, 1, 22; 5, 20, 1). Sur l'emploi de *dispār* et de *impār* dans les auteurs, v. Thes. VII 1, 517, 1 sqq.

*suppār* : à peu près égal (rare, mais classique, d'après *παράμοιος*, etc.); d'où *suppārō* (Tert.).

Par contre, *sēpār*, qui n'apparaît qu'à l'époque impériale (Val. Flacc., Stace, Prud., Sol.), avec le sens de *dispār*, est une forme reconstruite sur *sēparō*, rattaché faussement à *pār*. Cf. encore M. L. 539, \**apparium*.

Sur *aequipērō*, *aequipār*, v. *aequus*, sub fin.

Étymologie inconnue. Il n'y a pas de terme indo-européen connu pour « égal ». On songe à la famille de *pariō* (v. ce mot), *parō*, *pars*. Mais le sens reste à expliquer. L'ombrien a *pars est* « pār est ».

**parabola**, -ae f. : = παραβολή. D'abord simplement transcrit du grec sous la forme *parabolē*, puis emprunté par la langue de la rhétorique dans le sens de « comparaison » (Quint., Sén.), apparaît dans la langue de l'Église avec le sens de « parabole », « proverbe », et, dans la Vulgate, avec celui de « parole » (ce double sens de *parabolē* provenant de l'hébreu *pārehāl*), *assumptā parabolā* « ayant pris la parole » (e. g. Num. 23, 7), qui est demeuré dans les langues romanes, où (sauf en roumain) *parabola* a supplanté *uerbum*, grâce à la fréquence et à l'importance de son emploi dans la langue religieuse, et aussi à cause du sens de *uerbum* dans cette même langue (Wackernagel, IF 31, 262). Cf. M. L. 6221 et 6222, *parabolāre*. Irl. *parabibl* (mot savant). B. W., préface, p. xi.

Dérivés : *parabolicē*; *parabolō*, -ās « par'er » (Rer. Merov. V, p. 378, 4). Différent de *parabolor*, -āris « risquer sa vie », v. Blaise, s. u.

**parabolānus**, -ī m. : infirmier (Cod. Theod.). Déformation de παραβαλανεός.

**parađa**, -ae f. : rideau, tente d'un vaisseau. Rare et tardif (Aus., Sid.). Peut-être celtique. Semble sans rapport avec l'iranien \**partaka-* « rideau », pers. *parda*, emprunté par l'arménien (*partak*) et le syriaque, dans lequel le sens de « rideau » doit être le résultat d'une spécialisation secondaire, le sens premier devant être « division ».

**paradisus**, -ī m. : parc. Emprunt (Gell.) au gr. παράδεισος (mot d'origine iranienne), vulgarisé depuis Tertullien dans le sens de « paradis » et passé par là dans les langues romanes. M. L. 6223. Celtique : irl. *pardus*, britt. *paradwys*.

Dérivés et composés : *paradisiacus*, *paradisicola* (Prud.).

**paraganda** (et *paragaudis*), -ae f. : bordure de vêtement d'or ou de soie dorée; paragaude, vêtement orné de cette bordure. Bas latin; mot étranger, perse, v. Hübschmann, Arm. Gramm., I, p. 227, n° 530, venu en latin par le grec.

Dérivés : *paragaudius*, -dātus.

**paragraphe**, -ī m. : paragraphe. Emprunt savant au gr. παράγραφος (Isid. 1, 21, 8). M. L. 6225 (fr. *parafe*, etc.).

**paralysis**, -is f. : emprunt de la langue médicale au gr. παράλυσις (Pétr., Plin.). M. L. 6226.

**paramus**, -ī m. : plateau (CE 1526 C3). Mot étranger, sans doute espagnol. M. L. 6228.

**parasitus**, -ī m. : parasite. Mot de la comédie, emprunté au gr. παράσιτος; latinisé.

Dérivés : *parasita* f. (Hor., Plin.); *parasitor*, -*āris* (Plt.); *parasiticus*; *parasitaster* (Tér.).

**paratragoedō**, -ās : prendre des airs tragiques. Création de Plaute, d'après le gr. παρατραγοιδέω.

**parauerēdus** : v. *uerēdus*.

**Parca** (usité surtout au pluriel *Parcae*), -ae f. : la Parque, nom générique des déesses chargées de filer la destinée de chaque mortel (leurs noms particuliers sont *Nōna*, *Decuma*, *Morta*, correspondant aux noms des déesses grecques *Clōthō*, *Lachēsis*, *Atropos*).

Rattaché par Varron à *pariō*, cf. Gell. 3, 16, 9 sqq., étymologie généralement admise par les modernes. Cf. περρωμένη et Λάχης (de λαγχάνω).

**parcō**, -is, **peperci** (classique, Cic., Cés.; formes secondaires *parsi*, notamment avec préverbe, *comparsit* chez TERENCE, et *parciū*, Naev., d'après *arciu*), **parsum** et **parcitem** (participe futur *parsiurus*, T.-L.; *parciūrus*, St Jér.; et même, à basse époque, *peperum*, *pepercitum*), **parcere** : sens premier « retenir, contenir » (transitif) encore attesté dans l'expression rituelle conservée par P. F. 249, 1, *parcio linguam in sacrificiis dicebatur*, i. e. *coerecto, contineto, tacto*; cf. Plt., Mi. 1220, *parce uocem*, et Poe. 1035, *linguam compescas*. Spécialisé dans le sens absolu de « se contenir, se retenir », *parce pias scelerare manus*, Vg., Ae. 3, 42; puis « se contenir (en faveur de quelqu'un ou de quelque chose), épargner, ménager » (suivi du datif, p. *alicui* et, à basse époque, p. *ab*, d'après *abstinere ab*). Usité de tout temps. Conservé seulement en provençal. M. L. 6231 a.

Dérivés et composés : *parcus* : ménager, économe; et les composés expressifs *dēparcus* (Suét.); *praeparcus* (Plt.); *perparcō* (Tér.); *parsimonia*, -*mōnium* (*parci*); et, à l'époque impériale, *parciūs*; *imparcenter* (tardifs); *pareillogium* (Apol.); *parciprōmus* (Plt.); *parciōr*, *parciūdō* (tardifs); *parsiō* (Gl.).

**compercō**, -is (*compar*); cf. P. F. 52, 26, *comparsit Terentius* (Ph. 44) *pro pescuit posuit* : s'abstenir de, épargner; *impercō* (Plt.); *reparcō* (rare).

A la même racine, mais avec un suffixe d'inchoatif, appartiennent également les composés de sens divergent, dont la langue ne reconnaissait plus la parenté avec *parcō* : *compescō*, -*ui* (-*pescitum*, Prisc., GLK II, 511, 18) : contenir, retenir; par suite « maîtriser, faire cesser ». De \**com-perc-sc-ō* comme *poscō* de \**porc-sc-ō*. *Compescō* semble formé secondairement sur *dispercō* : tenir séparé, diviser. Attesté depuis Varron; synonyme de *disiungō*, usité surtout dans la langue impériale; *impescō*, P. F. 96, 13, qui l'explique par un faux rapprochement avec *pāscō*.

Pas d'étymologie connue.

**pardus**, -I m. : (léo)pard. Emprunt au gr. πάρδος attesté depuis Lucain; de même, *pardalis*, -is f. = *πάρδαλις*.

Dérivés : *parda* f. et *pardalium* (Plin.), -*licus*, -*linus*; *leopardus*, -*alis*. Passé en germanique : y. h. a. *pardo*, all. *Pardel*.

**parēns**, -entis c. : « père » ou « mère », au pluriel **parentēs**, -um « les parents », c'est-à-dire « le père et la mère » ou les « pères et mères » (collectif); cf. en gr. ὁ τεκών, ἡ τεκοῦσα, οἱ τεκόντες. Le mot, surtout au sin-

gulier, appartient à la langue littéraire, à laquelle il fournit un substitut « noble » de *pater* et de *mater*, comme *genitor*, *genetrix*; dans l'usage, c'est le pluriel qui est le plus fréquent. *Parēns* s'emploie indifféremment comme féminin ou comme masculin; cf. *Moriae* Middleton Odgers, *Latin* « *parens* », *its meaning and uses*, Ling. Soc. of America, Language Dissertation, III, 1928. La loi dite de Servius Tullius porte : *si parentem puer uerberit, aut olle plorassit parens, puer diuis parentum sacer estod, où parentem semble vouloir dire « un de ses parents » (le père ou la mère).*

A l'époque impériale, *parentēs* s'emploie, comme *patrēs*, pour désigner les ancêtres, et même les « parents » (*propinqui*), frère et sœur, etc.; cf. *nisi forte parentes militari uolgarique sermone cognatos et affines nominat*, Hieron., Apol. adu. Ruf. II, d'où *parentiela* (d'après *clientela*, Capitol., Gord. 23). Ancien, usuel. Panroman. Cf. M. L. 6233, *parens*, *parēntes*, et 6234, *parēntiūs* « parenté ».

Dérivés : *parentō*, -ās : faire une offrande ou un sacrifice aux di parents; cf. lettre de Cornélie à son fils, Tibérius Gracchus : *ubi mortua ero, parentibus mihi et inuocabis deum parentem*. — *Parentālis*, d'où *Parentālia* (cf. *dēnicālēs*); *parentiūs* (tardif), etc. V. H. Wagenvoort, *Stud. i. Röm. Liter. Cult. u. Rel.*, Leyde, 1956, 290 sqq., et M. Leumann, *Gl.*, 36, 148 sqq. V. *pariō*.

**pārēō** (et *parreō*, attesté et blâmé par Fest. 262, 16, *parret quod est in formulis debuit et producta priore syllaba pronuntiar, et non gemo r scribi, ut feret parēt*, ut comparet, *apparet*; cf. P. F. 247, 15, *parret significat apparebit* (de \**parrō*?), -ēs, -ui, -itum, -ere : paraître, apparaître. Dans la langue du droit, *pāret* = *uidetur*, e. g. Gai., Inst. 3, 91, *si paret eum dare oportere*. Spécialisé dans le sens de « être présent à l'ordre de quelqu'un », (*pārere dictō alicuius*; cf. *obsequi*), par suite « se soumettre, obéir » (souvent joint à *oboedire*, *audientem esse*), d'où *pār(i)entia*, Cod. Theod., d'après *oboedientia*. Ancien (Enn.), usuel. Panroman. Toutefois, en dehors de la forme impersonnelle *pāret*, qui est de la langue du droit, la langue classique n'emploie le verbe qu'avec le sens d'« obéir », tandis que la langue parlée connaît le sens de « paraître »; cf. Vulg., Math. 20, 30, *parebit signum filii hominis in caelo*. Les langues romanes n'ont conservé que le sens de « paraître, paraître », M. L. 6235, réservant à *oboedire* celui d'« obéir ». Elles ont aussi gardé l'inchoatif *pārēscō*, qui est attesté dans un texte tardif (Anonym. Med., éd. Piechotta 136). M. L. 6237. En celtique, le gallois a *para* « *pārēō* ».

Composés : *appārēō* (= ἀπαρ- ou επι-παρῆσθαι) : 1° apparaître, être visible (sens physique et moral); *appāret* « il est visible [que] »; 2° sens technique, Serv. Ae. 12, 850, *apparent* : *uidentur, praesto sunt ad obsequium*; unde etiam *apparitores constat esse nominatos*. Ancien, usuel, classique. M. L. 535; *appārēscō* (tardif, 111<sup>e</sup>/11<sup>e</sup> siècles ap. J.-C.; appartient surtout à la langue de l'Église), M. L. 536; *appārītor* « appariteur » subalterne attaché à la personne d'un magistrat qu'il accompagne; joint à *uīdōr*, CIL 1<sup>e</sup> 198; de là *appārīdōr*; *appārītura*; *appārītio* : 1° fonction d'appariteur; puis « fonction, ministère »; 2° dans la langue de l'Église = gr. ἐπιφάνεια, M. L. 538; *appārentia* : 1° présence,

synonyme de *appārītio* dans la langue de l'Église; 2° apparence (1<sup>re</sup> siècle ap. J.-C.); cf. Firm., Math. 5, 8, *homines bonae apparenitiae*; *compārēō* « apparaître » et « comparer »; *dispārēō* (Cassiod., Greg. Tur.) et \**disparēscō*, M. L. 2674; *impārēns* « non parens, h. e. oboediens », P. F. 96, 22.

Pas d'étymologie sûre. Il n'est pas aisé de concilier l'idée de *pārēō* avec les formes de gr. παραρῆν « montrer ».

**pār(r)icida(s)**, -ae m.; **pār(r)icidium**, -i n. : *parritum* (cf. *di*) *quaestores appellabantur qui solebant creari causa rerum capitalium quaerendarum*. Nam *parricida* non *utique is qui parentem occidisset dicebatur, sed qualemcumque hominem indemnatum*. Ita fuisse indicat lex Numa Pompili regis his composita uerbis (12); « Si quis hominem liberum dolo sciens morti dicit, parricidas esto », P. F. 247, 19. — Ancien, classique. De là : *parricid(i)ālis* (époque impériale); *parricidātus* (Caelius ap. Quint. 1, 6, 44); *parricidō*, -ās (Fulg.).

Quel que soit le sens étymologique du premier élément du composé, les Latins l'ont rapproché de *pater*, *parēns*; cf. Cic., Rosc. Am. 25, 70; Mil. 7, 17; Phil. 3, 7, 18; Tusc. 5, 2, 6; Quint. 8, 6, 35, etc. Le mot a désigné dans la langue juridique de l'époque impériale le « meurtrier d'un parent »; cf. Paul., Sent. 5, 24, 1, *lege Pompeia de parricidiis tenetur qui patrem, matrem, auum, autem, fratrem, sororem, patrualem, matrualem, patronum, patronam... occiderit*, et en particulier le « parricide ». Les glosses l'expliquent le plus souvent par *πατρικῶς*, qui *patrem occidit siue matricida*, quoique certaines le rattachent à *pār*, *paris* « qui homines occidit pares natura ». Sur *pār(c)ida* a dû être formé *homicida*. *Paricidas* est formé comme *homicidās*; cf. gr. *νεκτωρ*.

Il est difficile d'expliquer phonétiquement le passage de \**paricida* supposé à *pār(r)icida*. Aussi le premier terme est souvent rapproché de gr. dor. *παός* « parent » par les étymologistes modernes. J. Wackernagel, *Gnomon* 6 (1930), p. 449, critique ce rapprochement qui ne satisfait pas et, rapprochant les formes de moyen indien *posā*, *purisa*, *purusa*, qui supposent skr. \**purṣa* « homme », fait dériver *parri*- de \**parso*-; *parricida* voudrait dire « meurtrier d'un homme », ἀνδρικοφόνος. L'incertitude du sens ancien rend douteuse toute étymologie. V. Gernet, R. Phil. 63 (1937), p. 13-29; M. Le Roy, *A propos de pār(r)icidas*, Latomus, VI, 1947, p. 17, et J. B. Hofmann, *Lat. etym. Wört.*, s. u.

**pariēs** (quelquefois scandé *parjēs*, cf. *abiēs*), -ētis m. : mur de maison, paroi; mur d'entredeux, mur mitoyen; de là les proverbes comme *tua res agitur, paries cum proximo ardet*, Hor., Ep. 1, 18, 84; *utroque parietes linere*, etc. *Parjēs* a abouti dans la langue populaire à \**parēs* (cf. *pareticulus*, Inscr. christ., Diehl 3646), d'où une flexion \**parēs*, *parētis* (avec généralisation de la longue — ou plutôt de la voyelle fermée — du nominal et passage au genre féminin), attesté par les langues romanes; cf. M. L. 6242; B. W. sous *paroi*. Ancien (Enn., Cat.), usuel. Panroman. Britt. *parwyd*.

Dérivés : *parietinus* : de mur; au pluriel *parietinae* « murs délabrés, ruines, débris », M. L. 6244; *parietālis*; *parietārius*; *parietāria* « parietaire ». Cf. aussi \**parietāna*, M. L. 6243.

Aucun rapprochement net. Il est tentant de rapprocher lit. *toerū*, *toerū* « embrasser » (si \**tu-* peut donner

p- en latin, cf. *aperiō*?) ou v. sl. *prēti* « appuyer », *podūpora* « appui ». On compare aussi v. isl. *sparr* « chevrons », etc. Mais ce ne sont que des possibilités.

**Parilia** : v. *Palēs*.

**pariō**, -is, **peperi** (fal. *pepara*(i)), **partum** (mais participe *pariūtūrus* sans doute d'après *oriūtūrus*, cf. *nasciūtūrus*, *moritūrus*), **parere** (et archaïque *parire*; un futur *paribō* dans Enn.) : enfanter, mettre au monde. C'est le sens usuel et classique; mais le sens ancien doit être « procurer »; le verbe, en effet, s'emploie de tous animaux : *gallinas teneras, quae primum parient, concludat*, Caton, Agr. 89; des plantes : *ut sarmentum in parientis colibus uires habeat maiores*, Varr., R. R. 1, 32, 3, comme de toutes espèces d'acquisitions ou de produits : *neu tibi aegritudinem, pater, parerem, parsi sedulo*, Plt., Tri. 316; *parere sibi maximam laudem*, Cic., Off. 2, 13, 47; *obsequium amicos, ueritas odium pari*, Tēr., An. 68; cf. *parta*, -*ōrum* n. pl. « les biens acquis »; *multa bona bene parta habemus*, Plt., Tri. 347. D'où la glose : *partam* : *κοπιωθεῖσθαι*. On voit se manifester la parenté avec *parō*, -ās (qui est à *pariō* comme \**-capō* [dans *oc-cupō*] à *capio*, etc.), parenté qui était encore sentie des Latins, cf. Sall., Iu. 31, 17, *quod maius dedecus est parta omittere quam omnino non parauisse*; et Plt. qui, à côté de *partus* cité plus haut, emploie *parātus*, e. g. Ru. 38, *rem bene paratam comitate perdidit*. Le sens de « procurer, produire » apparaît encore dans les composés : *comperiō* « découvrir, se rendre compte », joint à *quaerere*, Tēr., An. 90, *quaerebam, comperiebam*, où le préfixe *com-* marque l'aspect déterminé, qui ne doit pas se rattacher à *experior*; *reperiō*, -is, -ire, avec passage à la 4<sup>e</sup> conjugaison, comme dans *amicire*, « trouver » (souvent synonyme pur et simple de *inueniō*, cf. Plt., Au. 620-621 : *perscrutabor fanum, si inueniam usquam aurum... sed si repperero*; Quint. 5, 10, 116, *reperire difficilium quam, cum inuenieris, argumentis adiuuare*), mais dont le sens premier est « se procurer », cf. Cés., B. G. 1, 53, 2, *perpauci... lintribus inuentis salutem sibi reppererunt*, leçon de tous les manuscrits qu'il est inutile de corriger en *pepererunt* avec Heinsius; cf. Cic., Verr. 2, 1, 4, et Tite-Live 25, 7, 11. Sur le caractère littéraire de *reperiō* et sa disparition dans la langue vulgaire, v. E. Löfstedt, *Philol. Comm. z. Perregr. Aeth.*, p. 232 sqq.; la forme tardive *repperiō* a été influencée par le parfait; de là *repperit* à basse époque. C'est par une spécialisation analogue à celle qui s'est produite pour *ferre* que *pariō* a pris le sens de « procurer un enfant au mari » le plus souvent avec un datif d'intérêt « enfanter », sens maintenu dans les langues romanes, où le mot est représenté, cf. M. L. 6236, et en celtique, dans gali. *peri*; d'où *partus*, -ūs m. [gèn. arch. *parti*, *partuis*] « enfantement » et « produit du ventre », « enfant » (cf. *fētus*; Gaius, Inst. 4, 78, *partus uentrem sequitur*; Cic., Tu. 3, 27, 79, *bestiae pro suo partu propugnanti*), M. L. 6260 a; on trouve, du reste, aussi *partus* employé en parlant des plantes, Varr., R. R. 4, 8, 7, et un composé privatif *expartus*, comme *effētus* (Varr.); *parturiō*, -is : accoucher, et ses dérivés; *parēns*, *parentēs* (v. ce mot); dans la langue archaïque, *partiō*, -ōnis; *partiūdō*, cf. Non. 217, 28 (d'après *aegritūdō*?); *partūra* (Varr.; comme *nātūra*); *partuālis* (Tert.); *Partula* « dea partūs »; *puer-pera*, d'où *puer-*



perium; et les composés en *-parus* d'après les modèles grecs en *-τόχος* (v. *δουμ*) : *primi-*, *δου-*, *uui-* *parus*. Sur un substantif *\*properiēs* (Festus 280, 7 L.), v. F. Mulier Jzn., Mnem. 68, 1930. Cf. aussi *Propertius*.

V. *parō*, *pars*, *pauper* et *opiparus*.

La notion de « mettre au monde » n'a pas d'expression connue en indo-européen; le groupe de *gignō*, *nāscor* a un caractère juridique et social, non physique. La parenté de *parāre* (v. ce mot) et le sens général de *parēns*, qui s'applique au père comme à la mère, montre que le sens initial de *pariō* n'est pas l'enfantement par la mère. De même, gr. *τεκεῖν* a dû signifier à l'origine « produire ».

L'ancien participe *parentēs*, qui équivalait à *οἱ τέκοντες*, doit être une forme d'un thème, peut-être athématique, qui n'a pas survécu; cf. *sententia* en face de *sentio*. L'irlandais semble avoir le subjonctif en *-ā* correspondant à *r-a-āra* « qu'il accorde », à côté du prétérit *ro-ir*, etc.; v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 513. Le grec à un aoriste *ἐποίησεν* « j'ai procuré » qui suppose un ancien thème de type athématique à vocalisme radical *o*, passé au type thématique; à côté, on a *πέρωμαι* (*περωμένη* « la destinée », cf. *Parca*). Avec vocalisme *e*, le lituanien a *periū*, *perėti* « couvrir ». Le mot *pars* ne saurait s'expliquer directement : *-ar-* serait peu explicable, comme l'est, du reste, *irl. rann* « part » (cf. Pedersen, l. c., II, p. 52); il est fait sans doute sur les formes verbales telles que *pariō*, *parō*. La racine est dissyllabique; cf. skr. *pūrtām* « salaire ».

**parma**, *-ae* f. : bouclier rond. Déjà dans Enn.

Dérivés : *parmātus*, *-a*, *-um*; *parmārius* : fabricant de boucliers; *parmula*; *parmulārius* : gladiateur thrace, armé d'un bouclier rond.

Selon M. Niedermann, *Essais d'étym. et de crit. verb. lat.*, p. 36 sqq., *parma* serait une forme refaite secondairement sur *parmula*, lui-même issu par dissimilation de *\*palmula*, diminutif de *palma*. Mais *parma* est plus anciennement attesté que *parmula*, la dissimilation supposée est sans autre exemple et, enfin, le sens fait difficulté. Sans doute emprunté, comme maint nom d'armes. Mais l'hypothèse d'un emprunt au celtique ne repose sur rien.

**parō**, *-ōnis* m. : barque, cf. P. F. 248, 22. Emprunt au gr. *παρόν* comme le composé *myoparō*; cf. Non. 534, 16. Diminutif : *parunculus* m.

**parō**, *-ās*, *-āui*, *-ātum*, *-āre* : 1° « préparer » et « se préparer, faire des préparatifs » (sens positif et absolu); cf. Sall., *Iu.* 76, 4, *contra haec oppidani festinare, parare*; T.-L. 42, 52, 2, *iussis militibus ad ier parare*; Cés., B. C. 1, 83, 4, *munitiones institutas parat efficere*, à côté de *sē parāre* (ad ou datif); 2° faire effort pour se procurer (intensif duratif en *-ā* de *pariō*), d'où par suite « se procurer », et en particulier « acquérir pour de l'argent », *servi aere parati*, Sall., *Iu.* 31, 11; d'où « acheter » : *cogito interdum trans Tiberim hortos aliquos parare*, Cic., *Att.* 12, 19, 1; cf. le composé d'aspect « déterminé » *comparāre*, *ital. comprāre* (de *\*comperāre*). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain, dans des acceptions diverses; cf. fr. *parer*, v. fr. *comperer*. M. L. 6229. Celtique : *parawd* « parātus » et *darparu* « praeparō ».

Les dérivés de *parō* sont rarement employés; ce sont les dérivés des composés qui sont usuels; on trouve *parābilis* (classique); *parātus* (Cic., *Fin.* 5, 19, 53; Sall., *ap.* Gell. 2, 27, 2; surtout Ov. et Tac.), remplacé par *apparātus*; *parātiō* (Afr., Sall., *Dig.*), remplacé par *parātiō*, *apparātiō*; *parātūra* (Tér., *Vulg.*); *parātor* (S<sup>t</sup> Aug.); *parātārius* (Apic.). Par contre, l'adjectif *parātus* « prêt à, préparé à » est usuel, ainsi que son contraire *imparātus*.

Composés : *\*ante-parō*, M. L. 500 a; B. W. *emparer*; *apparō* : « préparer » et « se préparer », e. g. Cés., B. G. 7, 26, 3, *hoc facere noctu apparabant*, M. L. 534 et 537, *\*appāriculāre*; *apparātus*, *-ūs* m. : « préparation » et « apprêt » (sens concret); *apparātiō*, *-tor*, *-tōrium* : « lieu où l'on prépare, sacristie » (latin ecclésiastique), *-tūra* (Gloss.), *-mentum*, *ā. λ.*, *GIL* XII 1567; *comparō* : [se] préparer; acquérir, acheter, M. L. 2094; *comparātiō*, *-tor* (latin juridique) = *συνομητής*; *-ticius* (Tert.) = *empticius*; *disparō* : séparer (depuis Plt.); *disparāscō* (Claud. Mam.), *britt. disperōd*; *imperō* (v. ce mot); *praeparō* : préparer; *praeparātiō*, etc.; *reparō* : 1° se procurer de nouveau (cf. *recuperō*), *r. amissās rēs*, ou se procurer par échange; 2° réparer, restaurer (= *reficere*, *recreāre*), M. L. 7214; *reparātiō*, *-tor*, *-bilis* (et *ir-* = *ἀνατέωρος*).

*sēparō* (*sēperō*, IV<sup>e</sup> siècle) : séparer, conservé dans les langues romanes avec différents sens spéciaux, dont fr. *sever*, M. L. 7826; *sēparātim*, *-itiō*, *-tor*, *-trix*, *-tius*, *-tus*, *-ūs*; *sēparābilis* (Cic.), d'où *insēparābilis* = *ἀδιαχώριστος* (époque impériale), *insēparābilitās*, *insēparābus* (langue de l'Église); *\*dissepāre*, M. L. 2689; *sēpār*, v. *pār*.

Les langues romanes supposent aussi *\*imparō* « prendre en possession », cf. M. L. 4293. Les formes du type *ital. comprare* et fr. *sever* remontent aux formes phonétiques avec apophonie *\*comperāre*, *sēperāre*, tandis que les composés de la langue écrite ont conservé ou rétabli partout l'a de *parāre*, sauf dans *imperō*, *imperium*, dont la parenté avec *parō* n'était plus sentie. Cf., à ce point de vue, *adamās* et *adimās* et les représentants romans de *elephantus*. Mais, dans le cas présent, l'existence de *comperāre* a pu être favorisée par le désir d'éviter l'homonymie avec *comparāre* (de *pār*); *sēperō* peut être analogique de *comperō*.

V. *pariō*.

**parochia** (*parroc(h)ia*), *-ae* f. : paroisse (latin ecclésiastique). Déformation du gr. *παροικία* peut-être sous l'influence de *πάροχος* « pourvoyeur public » (Cic., *Att.* 13, 2, 2). Une dissimilation comparable à celle de *augurium* en *agurium*; cf. *diocēsis* de *διοίκησις*, a pu jouer un rôle ici, comme le signale M. Niedermann.

Dérivés tardifs : *parochēnsis* « de la paroisse »; *parochiālis*, *-chitānus*. Cf. M. L. 6249 et 6250, *parochus*. *Irl. parche*. V. Blaise, s. u.

**paropsis**, *-idis* f. : petit plat. Emprunt (Pétr.) au gr. *παροψίς*. Var. : *paroxis*, etc.; v. Vendryes, *BSL* 25, 42.

**parra**, *-ae* f. : oiseau de mauvais augure, mal déterminé : mésange ou orfraie? Attesté depuis Plt. Apparenté sans doute à :

*pārus*, *-ī* m. : sorte de mésange (Auct. Carm. Phi-

lom. 9). Un dérivé de *parra* est demeuré dans quelques dialectes romans. M. L. 6251.

L'ombrien *parfam*, *parfa* « parram » indique un ancien *\*parsā*. Le rapprochement avec gr. *ψάρ* « étourneau » ou avec gr. *σπογγίλος* « moineau », got. *sparwa* « moineau », etc., n'a aucune précision, parce qu'il s'agit de termes populaires dont la forme est instable; v. passer.

**pars**, *-tis* (thème en *-i-* : anc. abl. *partī*, gén. pl. *partium*; cf. aussi *partim*) f. : part accordée à un individu, sur un ensemble; cf. *partiārius colōnus*, *légatārius*; *particulō* : *-ones dicti sunt coheredes quod partes patrimonii sumant*, Non. 20, 6; *particeps*; partie d'un ensemble, cf. *parte* « en partie », *prō parte* (*meā, tuā*; *prō uirili parte*); *in partem*, etc., correspondant aux expressions grecques *μέρος τι*, *κατὰ μέρος*, *μέγα μέρος*, etc. Par dérivation, « côté » et « sens, direction » (fr. de toutes parts) : *is nunc in aliam partem palmam possidet*, Plt., *Mo.* 32. *Pars* a pris des sens spéciaux dans les langues techniques; il désigne, par exemple, les « parties du corps » et, par euphémisme, spécialement les « parties sexuelles » (*τὰ τοῦ σώματος μέρη*); les « parties d'un nombre » : *duae partes* « les deux tiers » (*τὰ δύο μέρη*), etc. Au pluriel *partēs*, dans la langue théâtrale, désigne les « parties » d'une pièce confiée à un acteur, d'où le « rôle », *partēs agere*, sens qui s'est élargi en passant dans la langue commune, où *partēs* est souvent joint à *officium*, *minus*. Dans la langue de la politique, *pars* c'est « le parti » (comme gr. *μέρος*, *μέρος*) : *cum non liceret mihi nullius partis esse*, Cic., *Fam.* 10, 31, 1; dans ce sens, il est souvent employé au pluriel : *partēs*, qui, dans Salluste et Tite-Live, désigne le parti d'opposition, en particulier le parti populaire, *partēs populārēs*, par opposition à *factiō*, la caste noble. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6254. Sur *irl. cert*, *part*, *britt. parth*, v. Vendryes et Loth, s. u.

Dérivés et composés : *particula* : parcelle (issu de *\*particella* que supposent les formes romanes, cf. M. L. 6257); et, en grammaire, « particule » (= gr. *τὸ μέρος*) ou « partie d'une phrase »; de là : *particulatim* (opposé à *summātim*), *particulāris* (Apl.; opposé à *uniuersālis*), *-itās*, *-iter*; *particulātiō* (Mart. Cap.); *particulō* (v. plus haut).

**partior**, *-iris*, *-itus* sum (et *partiō*) : partager, M. L. 6259, B. W. *partir*; d'où *partiō* (= *μεριεύω* et *διαίρεσις*), M. L. 6260; *partiūr*; *partiūrius* (Tert.); *partilis*, *partiālis*, *partitum* et *partitiūm*, tous très tardifs; *partiūbilis* = *μεριστός* (Boèce), etc.; *dispertiō* (*-tiō*), ancien, classique, M. L. 2679 (*\*dispar-*); *impartiō* (plus fréquent que *impartior*) « faire part de; donner une part de », attesté en roman sous la forme *impartire*, M. L. 4294; *impartiūbilis* (tardif = *ἀμερίσις*); *impartiūlis* (id.); *bi-*, *tri-partitius* (*-partitus*), etc., adjectifs créés sur le type gr. *διμερής*, *τριμερής* qui remplacent dans la langue classique le vieux type *bifārius* et sur lesquels ont été faits postérieurement *bi-*, *tri-partiō*, *-is*, *bi-partitiō*, etc.; *com-*, *dē-*, *dis-*, *superpartior* (ou *-partiō*), tous rares et tardifs.

**particeps**, *-cipis* adj. : primitivement, sans doute, « qui prend une part (du butin) », par opposition à *princeps*, cf. Plt., *Men.* 135, *Most.* 312; puis, dans la langue commune, « qui prend part à », M. L. 6258;

*participor*, *-āris* (*-cipō*) : faire participer, donner une part de, partager; *participium*, *-cipatiō*, *-cipātus*. En grammaire, *participium* (Varr., L. L. 8, 58), *participiālis* (*-pālis*) ont servi à traduire gr. *μετοχή*, *μετοχικός*. Composé : *comparticeps* = *συμμέτοχος* (Ital.). *expers*, *-tis* m. : qui n'a pas sa part de, exempt de. Une locution adverbiale *dē parte* est demeurée dans quelques parlers romans. M. L. 2570.

V. *pariō*. La parenté de *partiō* est douteuse.

**\*partecta**, *-ōrum* n. pl. : étage supérieur du cirque (?). Mot seulement attesté (deux fois) dans les Chronographes de l'année 354 ap. J.-C. V. Osthoff, *IF* VIII 27; Kretschmer, *Glotta* X 158.

**parthicus**, *-a*, *-um* : adjectif dérivé du nom des Parthes; *-a* *parthe* : parchemin, *Dig.* 39, 4, 16, § 7; v. fr. *parche*, M. L. 6256.

**parturiō** : v. *pariō*.

**parum** : peu, d'où « trop peu », souvent opposé à *nimis*, *nimium*, e. g. Cic., *Or.* 22, 73, *magis offendit nimium quam parum*, le sens de « peu » étant réservé à *paucus*, *paulum*. Ancien, usuel. Non roman.

*Parum* est la forme phonétique du neutre de *paruus* (cf. *parum praedicāre* en face de *parui facere*) qui est demeurée parce que, employée comme adverbe, elle s'est séparée de l'adjectif et n'a pas été normalisée dans la flexion.

*Parumper* : un peu de temps, en peu de temps. Cf. *nūper*, *paulisper*, *semper*. V. *paruus*.

**pārus** : v. *parra*.

**paruus** (*paruos*), *-a*, *-um* : petit. Les formes phonétiques seraient *\*parus*, *\*parua*, *\*parum*; *paruos*, *paruus* (*-uom*, *-uum*) ont été maintenus ou refaits d'après les autres cas où l'u se trouvant devant voyelle autre que *ō* se maintenait; v. *parum*. Comparatif et superlatif empruntés à un autre thème : *minor*, *minimus*. *Paruior*, *paruiissimus* sont extrêmement rares (Cael. Aur.), comme en gr. *μικρότερος*, *μικρότατος*. Il en est de même du substantif dérivé *paruitās*, qui semble bien créé d'après *μικρότης*. Attesté de tout temps. Mais tend à être remplacé par des formations nouvelles (ainsi l'auteur du *de Bello Hispaniensi* n'emploie que *minūtus*, qui est panroman; d'autres auteurs tardifs préfèrent *modicus*; les langues romanes ont, en outre, des formes d'origine obscure qui remontent partiellement à *\*pikk-*, *\*pis-*, *\*pit-*, *\*pūt-*, M. L. 6494; B. W. *petiū*). Non roman (comme *magnus*), sauf dans des formes qui remontent au diminutif :

*paruulus* (*paruuulus*) : tout petit. Employé substantivement dans la langue populaire comme terme d'affection pour désigner un enfant; cf. *Vulg.*, *Isa.* 9, 6, *paruuulus enim natus est nobis*, sens conservé par le prov. *paruol*, M. L. 6262.

*paruulitās* (latin ecclésiastique).

Composés officiels : *paruiendō*, tardif, ancien juxtaposé; *paruibibulus*, *paruicollis* (= *μικροπράχνης*) (Cael. Aur.), *paruloquium* (Boèce).

V. *paucus*.

**pasceolus**, *-ī* m. : *ex aluta sacculus*, Non. 151, 10.

Emprunt ancien et populaire (Plt., Caton) au gr. φα-σκαλος, avec influence de *phaseolus*, auquel l'objet devait ressembler par sa forme.

**pascha**, -ae f. (*pascha*, -atis n.) : Pâque. Transcription du grec indéclinable πάσχα, lui-même transcrit de l'hébreu ; passé dans les langues romanes avec influence de *pascua* (cf. B. W. s. u. ; M. L. 6264). Celtique : irl. *casc*, britt. *Pasc*, et germanique : got. *pāska*, etc.

Dérivé : *pascālis*. V. Blaise, s. u.

**pāscō**, -is, **pāui**, **pāstum**, **pāscere** : sens général « nourrir, engraisser, repaître » (propre et figuré ; cf. Varr., Men. 546, *ac mammam lactis sugentem pascere pupum* ; Pét. 57, *uiginti uentres pasco* ; Cic., Verr. 2, 5, 26, 65, *alcuius cruciatu... oculos pascere*) ; plus spécialement, le sens de « nourrir » étant réservé à *ālō*, « faire paître » (les troupeaux) et « paître » (transitif et absolu ; dans ce dernier sens, plus fréquent sous la forme médio-passive *pāscor*). Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6263 ; B. W. *paître*. Britt. *pasg*, *pesci* ?

Dérivés et composés : *pāscuus* : propre au pâturage (p. *ager*, par opposition à *aruus*) ; *pāscuum* : pâturage, M. L. 6265 ; *pāscuālis*, Vulg. 3 Reg. 4, 23 ; *pāscuus* ; *compāscuus* : de pâturage commun ; *pāstīō* (rare et technique) « pâturage, pâture », M. L. 6278 ; *pāstālis*, employé par Caton, d'après Fest. 280, 14 ; *pāstor* « pâtre, pasteur », M. L. 6279 ; *pāstōrālis* ; *pāstōricius*, M. L. 6281 ; *pāstōrius* (cf. \**pāstōriā* « entrave qu'on met aux bêtes aux pâturages », M. L. 6280 ; \**impāstōriāre*, M. L. 4295 ; B. W. *empêtrer*) ; *pāstūra* (Pall.), M. L. 6282 ; *pāstus*, -ūs, M. L. 6283 ; *pāsciō*, -ās ? qu'on lit peut-être dans Varr., R. R. 3, 16, 19 (var. *pastitant*).

**pābulum** : proprement « ce qui sert à nourrir ou à faire paître ; nourriture, fourrage » et, tardif, « fait de manger » (comme *pōculum* « fait de boire »), cf. Niedermann, Emerita XII, 1944, p. 76 ; M. L. 6131 (sur l'ital. *pacchio*, *pacchia*, v. M. L. 6153 b) ; *pābulāris* ; *pābulor*, -āris « aller au fourrage » et ses dérivés. *compāscō* « faire paître en commun » ; *compāscuus* ; *dēpāscō* « mener paître » ; *dēpāscor* « aller paître, se repaître » ; *dēpāstīō* ; *ēpāstus* « dont on s'est repu » (Ov., d'après *ēpōtus*) ; *impāscor* « faire paître dans » ; *impāstus* « non repu » (Vg., Luc., d'après *δδοσχος* de Nicandre) ; *perpāstus* « bien repu » ; *repāscō*, M. L. 7216.

Cf. *pānis* ?

Il faut séparer le groupe des mots signifiant « garder (le troupeau) » ; l'o du gr. πῶν « troupeau » ne saurait alterner avec ā. Il y a, en revanche, une racine de forme \**pāt-/pōt-* dans got. *fodjan* « trépeu », gr. πατόμαι « je mange » et v. h. a. *ka-valōt* « pāstus », *fatunga* « fait d'engraisser, de nourrir ». Les deux formes \**pā-* de *pāscō*, *pāui*, *pābulum*, et *pās-* de *pāstus*, *pāstor*, qu'on observe en latin, représentent, l'une, une forme non élargie et l'autre, une forme élargie par s de la même racine. Cette forme n'est attestée nulle part, à moins qu'on ne la cherche dans la forme à -*β-* du germanique : v. angl. *fōpor* « pâture (d'animaux) », ce que rien n'oblige à faire. Le v. sl. *pasō* « je fais paître » peut appartenir à la racine qui figure dans gr. πῶν, etc., et l'on n'en saurait tirer un parti certain pour *pāscō*.

**passer**, -**cris** (forme vulgaire *passar*, cf. *ansar*) m. 1<sup>o</sup> moineau ; 2<sup>o</sup> autruche, cf. gr. στρούθός ; on trouve aussi p. *marinus* ; 2<sup>o</sup> poisson plat, plie. Sert aussi comme terme de tendresse et de surnom, comme le correspondant grec. Ancien (Plt.), usuel. Le mot, à basse époque, a été pris dans le sens de « oiseau » sans spécification, e. g. CGL V 459, 44 : *hirundo, nomen passeris*, sens qui se retrouve dans esp. *pajaro*, roum. *păsăre*. Panroman. M. L. 6268.

Dérivés : *passerinus* ; *passarina* « giroflée » ; *passerculus* (-cula f.) : petit moineau.

Aucun rapprochement net. Les noms d'oiseaux ont un caractère instable, parce qu'ils sont populaires ; v. *parra*, *merula*, *turdus*. Pour la finale, cf. *anser*.

\***passernicēs** f. pl. : sorte de pierre à aiguiser. Mot transalpin, d'après Plin. 35, 165.

**passim** ; **passum**, **passa** ; **passus** : v. *pandō*.

**passitō**, -ās : crier (en parlant de l'étourneau) (Suét., Anth.).

**pasta**, -ae f. : pâte. Emprunt tardif (Marc. Emp.) au gr. πάστυ, passé dans les langues romanes, cf. M. L. 6272, et son dérivé *pasticius*, M. L. 6273. Irl. *paist*, germ. *Paste*.

**pastillum**, **pastillus** : v. *pānis*.

**pastināca**, -ae f. : 1<sup>o</sup> panais, carotte (Plin.), M. L. 6275 ; 2<sup>o</sup> pastenague (poisson). Pour la formation, cf. *lingulāca*. Dérivé de *pastinum* ?

**pastinum**, -i n. : houe ; *uocant agricolae ferramentum bifurcum quo semina panguntur*, Col. 3, 18, 1 et 6. De là « action de houer » et « champ houe ». Technique ; M. L. 6277. Dénominateur : *pastinō*, -ās : houer (se dit surtout de la vigne), M. L. 6276 ; d'où *pastinātor*, -tīo et *repastināre*.

V. *pangō* ; cf. *pāla* de \**pākslā*.

**patagium**, -i n. : *est quod ad summam tunicam ad sui solet, quae et patagiata dicitur, et patagiarii qui eiusmodi faciunt*, P. F. 246, 27. Emprunt au gr. πατάγιον, de πατάγος « bruit, claquement » (archaïque et postclassique).

**patagus**, -i m. (-gō f.) : *morbi genus*, P. F. 247, 1. Emprunt au gr. πατάγος (dans un fragment de Plaute). Cf. aussi dans les Gloses : *patago* : *est exulceratio oris, quod cum intumuerit, paene elinguem facit* ; et Plac., CGL V 37, 27, *pataginem, cum propter pituitum non facile labra mouent*. De là, sans doute, *pataginō* (Pélag.).

\***pataracina** n. pl. : *ἀ. λ. dans Pét. Sat. 41, 10, désignant sans doute un (ou des) vases à boire*. Peut-être de πατάγος avec influence de *patara*, doublé vulgaire de *patara*, et anaptyxe de type osque.

**patella** : f. *patina*.

**patena**, -ae f. : crèche, mangeoire (Vég.). Emprunt au gr. φάτην, distinct de *patina*, qui provient de πατάνη. Germanique : all. *Pfaden*, etc. ?

**patēō**, -ēs, -ui, -ēre : être ouvert ; par suite « être exposé ou accessible à » ; « être évident, manifeste » (opposé à *lateō*). Ancien, classique, usuel. Seul le parti-

cipe *patēns* subsiste dans le logoudorien *padente*. M. L. 6288.

Dérivés et composés : *patulus* : ouvert ; large, étendu, qui s'étale. M. L. 6302 ; d'où *prōpatulus* ; *in prōpatulō* ; *pator*, -āris m. (Apul., Scrib.) ; *patibulum* (-lus m., cf. Non. 221, 13) : sorte de fourche ; et spécialement fourche sur laquelle on étalait les condamnés pour les frapper de verges ; de là *patibulātus* ; *patēscō*, -is ; *patēfaciō*, -factiō (Cic.) ; *patibulūm* (M.) ; *patidus* (Chiron) ; *Patulcius*, -leius ; \**expatillāre*, M. L. 3034 ; *dis-* et *re-pateō* (-tescō) (tardifs). Cf. aussi *Patela* (*Patella*, *Patellāna*), nom de la déesse qui présidait à l'ouverture de l'épi (Arn. 4, 7).

L'a de *patēre* représente une forme à degré zéro du vocalisme, attendue dans le type verbal en -ē- ; on a le même vocalisme dans hom. πινάς « étendant », πινάω « ils étendaient », osq. *patensins* « panderent », etc. en face de πετάσσαι, πετάσαι, d'où est sorti πετάνωμι « j'étends ». La racine se retrouve dans av. *pa-* *ōanō* « étendu », lit. *petys* et v. pr. *pette* « épaule » (pour le sens, cf. v. sl. *pleste* « épaule » de la racine de gr. πλάς, etc.), v. isl. *faþmr* « longueur des deux bras étendus », gaél. écossais *aithearnh*, mesure de longueur. — Sans doute parent de *spatium* (v. ce mot), et peut-être de *pandō*.

**pater**, -**tris** m. : père. Terme générique, correspondant à *māter*, comme *pappa*, *tata* à *mamma*. Ce qu'indique *pater*, ce n'est pas la paternité physique, qui est plutôt indiquée par *parēns* et par *genitor*. *Pater* a une valeur sociale. C'est le chef de la maison, le *dominus*, le *pater familiās* ; c'est l'homme qui est un des représentants de la suite des générations, et l'on parle ainsi de *patrēs*. Ainsi s'expliquent *patrōnus*, *patrōcinium* et *patria potestās*. Aussi *pater* s'emploie-t-il comme terme de respect, en parlant des hommes et des dieux : *Iuppiter* ; *pater omnipotēns*, *pater Aenēas*, *patrēs conscripti*, *patrēs* (d'où *patricius*), *pater sacrōrum* ; *pater patrātus*, etc. Romulus est qualifié à la fois de *pater* et de *genitor* dans Ennius, A. 113. Usité de tout temps. Panroman (sauf roumain). M. L. 6289. Celtique : irl. *pater*, britt. *Pader* (noms de la prière qui commence par ce mot).

L'adjectif de *pater* est *patrius* « qui appartient au père », le père seul ayant le droit de propriété dans l'ancien droit romain comme, du reste, dans l'ancien droit indo-européen ; cf. *patria potestās*, *patria* (terra, d'après le gr. πάτρια γῆ Soph., etc.?). De *patria* la langue a tiré à basse époque *repatriō*, -ās « revenir dans sa patrie », conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 7217, et *patriōta* « compatriote », hybride à terminaison grecque, et *patrioticus*.

*Paternus* est une formation récente d'après *māternus*, *frāternus* ; *patrōnus* est sans doute analogique des autres formations en -*ōnus*, qui à l'origine étaient dérivées des thèmes en -*o/e-*, cf. *bellum*/*Bellōna* ; de même que *patrōnus*, on a *mātrōna* ; puis a été formé *patrōna*. Le type de *patrōnus*, *mātrōna* est peu représenté, non productif à l'époque historique ; le principal des mots qu'il comprend est *colōnus* ; le *colōnus* a un *patrōnus*. D'autre part, *paternus*, soutenu par *māternus*, a éliminé peu à peu l'ancien *patrius*, qui ne s'est plus appliqué qu'à l'idée de « patrie » : *a patria patrium dicas, a patre paternum*, GLK VII 99, 18 ; 284, 18 ; 306, 26 ; Servius, Ae. 6,

33. Cf. le développement en grec de πατήρ d'après μητήρ au détriment de πάτριος, signalé par J. Wackernagel, Fest. Kagi, 40 sqq. *Patrius* n'est pas conservé dans les langues romanes ; le log. *padriu* « clair », M. L. 6299, est plus que douteux ; *paternus* n'a pas d'avantage subsisté, M. L. 6290 ; *patrōnus* est mieux représenté, M. L. 6300 (irl. *patrun*, savant). De *patrōnus* dérivent *patrōcinium* (formé comme *trōcinium*, *lénōcinium*, etc.), d'où *patrōcinor* et, à basse époque, *patrōnālis*, *patrōnātus*, -ūs m. ; de *paternus*, *paterniūs*, -nālis (latin ecclésiastique).

*Patricius* (uniquement dans Varron) est sans doute emprunté au grec (cf. CGL V 129, 59, *patricus, paternus graece*) : *cāsus patricius* « génitif » (Varr., L. L. 8, 66, 67) est la traduction de πῶτος πατρικῆς ; *patricē* (Plaute) = πατρικῶς, comme *grāphicē* = γραφικῶς. *Patricius* « de père libre ou noble », dérivé de *patrēs* au sens juridique et politique, semble sans rapport avec le *patricius* historiquement attesté et se range dans la catégorie des dérivés en -*icius* de noms de magistrats : *tribūnicus*, *aedilicius*, etc. Il est peu vraisemblable d'admettre qu'il ait existé, pour disparaître avant l'époque historique, un adjectif en -*icus*, du type *ciuius*, *hosticus*, termes de la langue du droit public, dont *patricius* serait un dérivé. De *patriciolus* dérive irl. *patracain*. De *patricius* : *patriciātus*, -ūs : *patriciat* (Suét.).

Autres dérivés et composés : *patritus*, -a, -um (cf. *auitulus*), archaïque ; *patrimus* et *patrimis*, termes du rituel, cf. *mātrimus* (la quantité de l'i est incertaine) ; *patrimōnium* : patrimoine ; ensemble de biens appartenant au *pater familiās*, appelé aussi *rēs familiāris*, *familia pecūniāque*, *patrimōnialis* ; *patrimōnium* ; *patrās-ter*, -tri m. : beau-père, M. L. 6296, cf. *mātrāstra* ; *patrissō*, -āre (Plt., Ps. 402, Tér., Apul.) « *patris similis fio*, πατρίζω », hybride formé sur le type grec en -ίζω ; *patrius* : oncle paternel (par opposition à *auunculus*) ; par extension : censeur sévère, grondeur ; *patruēlis* ; *compater* (langue de l'Église), M. L. 2096 ; B. W. *compère* ; britt. *compazr*.

Cf. encore \**patrinus* « parrain », M. L. 6298 ; B. W. s. u., passé en germanique : m. h. a. *pfeter* ; et aussi sans doute *patrāre*.

La valeur sociale, et par suite religieuse, de *pater* qu'on observe en latin est héritée de l'indo-européen. Dans le Rgveda, on lit plusieurs fois *pitā* « pater » à côté de *janitā* « genitor » ; et *pitā* se dit de personnages divers, notamment *dyaūh*, nom du ciel lumineux (cf. lat. *Iuppiter*, omb. Ju-pater) ; d'autre part, skr *pitārah*, comme lat. *patrēs*, désigne les « ancêtres », et le mot a une valeur religieuse en même temps que sociale. La réduction partielle de *pitā* à *pā*, *tā* dans les gāthās de l'Avesta ne peut s'expliquer que dans des groupes où \**pater-* figurant au second terme de juxtaposés tels que lat. *Iuppiter*, le *p* se trouvait en syllabe intérieure et, par suite, s'amoussait en iranien. En grec, Thétis, qui est fille de Nérée, invoque Ζεῦ πάτερ, A. 503 ; Agamemnon, B. 371, dit Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων ; Δ. 235, on lit πατήρ Ζεὺς hors de toute idée de génération ; on voit aussi que πατήρ est une désignation du chef d'un groupe, ici le groupe des dieux, et c'est ce sens qui était au fond de la formule πατήρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε désignant Zeus. Le pluriel gr. πατέρες désigne les « ancêtres », ainsi Z. 210 γένος πατέρων.



Cette valeur solennelle du mot \**pater*- a eu pour conséquence une tendance à remplacer ce mot par un mot familier dans des langues qui représentent une civilisation déjà éloignée du type indo-européen : en gotique, c'est *atta* qui traduit *πατήρ*, et *fadar* ne figure que dans une appellation : *abba fadar* « ἀββᾶ ὁ πατήρ », Gal. IV 6. En slave, c'est le dérivé *otci* de ce mot \**atta* qui est la seule expression pour « père ». On conçoit que \**pater*- ait toujours été le terme employé dans les généalogies : Darius dit en vieux perse : *manā pitā Vištāspa* « mon père, c'est Vištāspa », etc. Cet emploi est général et a souvent déterminé un emploi de \**pater*- dans la langue courante. De là vient que *pater* est en latin un terme usuel pour désigner le « père » au sens actuel du mot français. On a de même *patir* en osque, *athir* en irlandais, *hayr* en arménien, etc.

La flexion a été simplifiée en latin : à l'accusatif singulier on a skr. *pitāram*, hom. *πάτρα*, en face du datif skr. *pitṛé*, gr. *πατρί*. Mais, d'après *patrī*, *patre*, etc., le latin a généralisé *patr-* à tous les cas autres que le nominatif-vocatif singulier, et il a *patrem* comme *patrī*, etc. L'e du datif osq. *Paterei* « *Patrī* » peut résulter d'une épenthèse.

Le dérivé *patrius* a des correspondants exacts dans véd. *pitṛ(i)yaḥ* « du père », gr. *πάτριος*; cf. peut-être m. gall. *etrydd* « maison paternelle » (J. Loth, Rev. celt., 42, 349). Il n'existe rien de pareil près de *māter* et *frāter*, et ceci tient à la situation unique du « père » dans la famille indo-européenne. Le grec a des dérivés *πάτρᾴ*, *πατρί*, dont le latin n'a pas l'équivalent.

*Patruus* est à rapprocher de gr. *πάτριος* « frère du père » et de skr. *pitṛyaḥ* (av. *tiūrya*, de \**pturya-*), v. h. a. *faturoo* « frère du père »; pour la forme, cf. gr. *μητρὸς* « belle-mère ».

**patera**, -ae (*patara*, comme *camara*) f. : patère, sorte de vase large et plat, aux bords évasés, avec lequel on répandait le vin soit sur l'autel, soit sur la tête de la victime. Ancien (Plt.), classique. L'explication par *patēō* (Macr. 5, 21, 4; Isid., Or. 20, 5, 2) n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être doublet de *patina*, influencé par *cratera*. De *patera* dérive le diminutif : *patella*, -ae f. : -ae *uasula parva picata, sacrificiis faciendis apta*, P. F. 293, 13. Demeuré dans les langues romanes (cf., entre autres, fr. « poêle », M. L. 6286 et 6287, \**patellio*), mais a perdu son caractère religieux et, par le sens, se rapproche plutôt de *patina*. Irl. *padhal*; britt. *padell*.

Dérivé : *patellarius* (Plt.).

\***patēta** : genre de dattes caryotes (Plin. 13, 45). Mot étranger, transcription du gr. *πατητός*, Géop. 20, 9.

**patina**, -ae f. : bol, de terre ou de métal, servant à faire cuire les aliments; objet de forme comparable, mangeoire; sorte de pâte. Emprunt oral au gr. *πάστις*, Ancien, classique. M. L. 6293.

Dérivé : *patinarius* : de ou à la casserole; subst. *patinarius* : gourmand, lèche-plats (Suét.). V. *patra*.

**patior**, -eris, **passus sum**, **patī** (forme active *patiās* dans Naev., R<sup>3</sup> 67) : souffrir, être patient ou passif; supporter. Même sens que le gr. *πάσχω*, dont il a emprunté certains emplois techniques, par exemple en grammaire : *modus patiendi*, *passius* (Quint.) = *παθή-*

*τιμός*; en médecine : *patiēns* = ὁ παθών « le patient », *passiō* « maladie » (Gael. Aur.), etc. *Patī* est souvent opposé à *facere*, comme *πάσχειν* à *δρᾶν*. Comme « souffrir », a le sens de « supporter, permettre que » (suivi de la proposition infinitive). Ancien, usuel. Conservé dans quelques langues romanes; cf. M. L. 6294, *patire* (avec passage à la 4<sup>e</sup> conjugaison), et 6292, *patiēns*; 6295, \**patium*. Celtique : irl. *céss*, *paiss* « *passiō* »?; britt. *peidio* « *cesser* »?

Dérivés et composés : 1<sup>o</sup> de *patiēns* : *patientia*; *patienter*; *impatiēns*, -ienter; *impatientia* = ἀπάθεια (d'époque impériale); *patibilis*, terme de la langue philosophique (Cic.) « supportable », « sensible, capable de souffrir », remplacé dans cette acception par *passibilis* dans la langue de l'Eglise; « passif » (par opposition à *actiuus*), et *impatibilis* (*impeitibilis*) = ἀπαθή; *passiō* : rare et tardif; c'est surtout un mot du latin ecclésiastique pour traduire le gr. *πάθος* dans le sens de « passion » du Christ; et de « passion », mouvement de l'âme (correspondant à classique *affectus*) avec une nuance péjorative. Il n'y a pas de substantif *passus*, sans doute pour éviter l'homonymie de *passus* « pas ». De *passiō* : *passiōnalis* (Tert., Gael. Aur.), *nātūlis* et *im-*; *passiūus* : terme de grammair (Quint., Charis., etc., d'où *passiūtās*) ou de la langue philosophique (Arn., Apul.). Dans le sens obscène « pédéraste passif », les Latins ont purement et simplement transcrit *παυδός*, comme ils l'ont fait pour *κίναδος*, sans essayer de le traduire (cf. aussi *paedico*); *perpetior* : souffrir jusqu'au bout, endurer, *perpersiō* (classique); *perpersicius* (Sén.) « qui fréquenter aliquid patitur »; *compator* : verbe du latin ecclésiastique (Tert., Ital.) qui traduit *συμπάσχω*; *compassiō* (fréquent; irl. *compāis*), *compassibilis*, opposés à *impassibilis*, *impassibilitās*, qui traduisent ἀπάθης, ἀπάθεια; cf. Tert., adu. Prax. 29, p. 286, 9, *si impassibilis est pater, utique et impassibilis; aut si compassibilis, utique passibilis*. Très tardifs : *prae-*, *prō-patior*.

Le radical *pat-* de *patior* ne se retrouve exactement nulle part. On est tenté de rapprocher la racine \**pē-*, \**pō-* de gr. *πήμα* « souffrance », *ταλαι-πώρος* « malheureux » qui existe près de *πένωμαι* « je travaille péniblement », *πόνος* « peine », *πένης* et *πενυχτός* « pauvre », sans doute aussi, avec élargissement, *πένθος*, *ἐπένθος*, *πένονθα*. *Patior* serait dérivé de \**pātos* (\**pōt-os*), cf. *fateor*?

**patrō**, -ās, -āui, -ātum, -āre (rare dans Cic., n'est pas dans Cés.) : achever, mener à bonne fin, exécuter, conclure. Peut-être ancien terme rituel; cf. T.-L. I, 24, 6, *pater patratus ad iusiurandum patrandum, i. e. sanciendum, fit foedus*. Le *pater patratus* était un des deux féciaux ou hérauts sacrés du peuple romain, qui reproduisait le costume de Jupiter Férétrien et portait le sceptre. *Patrāre* est sans doute le dénominateur de *pater*, comme *frātrāre* de *frāter*, *ministrāre* de *minister*. *Patrāre iusiurandum* « prononcer le serment en qualité de *pater* », *patrāre foedus, pācem* « conclure le traité, la paix en qualité de *pater* ». Le mot s'est dépouillé de son sens religieux à mesure que les cérémonies qu'il désignait sont tombées en désuétude. Souvent même, il a pris une nuance péjorative, cf. Quint. 8, 3, 44, ou,

dans la langue familière, un sens obscène (comme *facere*; cf. *expatrāre* = *effutuere*, Z. λ. Catulle 29, 16, et Schol. Pers. 1, 18, *patratio est rei uenerae consummatio*) qui l'a fait éviter par les puristes. Il en est de même de *patrātor*, *patrātio*, tous deux rares, *patrābilis* (tardif); de *patrātor*, *perpetrātor*, -tiō, -bilis. Par contre, *impetrāre* est très classique. Celui-ci s'est spécialisé dans le sens de « obtenir »; le sens ancien apparaît encore dans Plt., Pœ. 974, *incipere multo est quam impetrare facilius*, en face du sens classique, Cic., Lae. 20, 76, *in omni re considerandum est et quid postules ab amico, et quid patiare a te impetrari*.

Dérivés : *impetrābilis* (ancien); *impetrātor*, -tiō, -tus, -is, -tiūs (tous tardifs), M. L. 4306 a. L'abrégié de Fest., P. F. 253, 23, cite aussi *propetrare* : *mandare quid perficiatur; nam impetrare est exorare, et perpetrare, perficere*. V. aussi *impetriō*.

**patruus** : v. *pater*.

**Patuleius** : épithète de Janus, jointe à *Clāsius*, *Clāsiusius*, « *quia bello claudae eius patuit, pace clauduntur* », Macr. Sat. 1, 9, 16; cf. Ov., F. 1, 129. Peut-être étymologie populaire; cf. Bömer, éd. des Fastes, t. II, p. 23. Pour la forme, cf. *hiulcus*, *petulcus*?

\***pau-**; 1<sup>o</sup> **pauens**, -a, -um : peu, peu nombreux. Employé presque uniquement au pluriel : *pauci*, *paucorum* (pauque dans Enn.), *pauciōres*, *paucissimi*, souvent substantivés, *pauca*, *pauca*; les exemples du singulier sont très rares et avec des noms collectifs (Hor., A. P. 203; Gell. 20, 1, 31). Panroman, sauf roumain. M. L. 6303.

Dérivés et composés : *pauciēs* adv.; *pauculi*, -ae, -a, diminutif familier; *pauclitās* (classique, mais ne semble plus attesté après Quint.); *paucliloquium* (Plt. = *δλιγομυθία*).

2<sup>o</sup> **paulus**, puis **paulus**, -a, -um (au contraire de *pauca*, s'emploie uniquement au singulier) : petit. L'emploi comme adjectif est rare et archaïque (Tér., Titin., Varr.). On rencontre surtout le neutre *paulum* avec un génitif « un petit, un peu », et *paulō* (cf. *pusillus*). *Paulus* est, en outre, demeuré comme cognomen (et *Polliō*?).

Composés et dérivés : *paul(l)atim* : peu à peu; *paul(l)ulus*; *paul(l)ulum*; *paul(l)ulātum*; *paul(l)isper* (avec *longa*, CIL VI 27788; cf. *aliquantis-per*, *tantis-per*) « un peu de temps ».

3<sup>o</sup> **pauillus**, -a, -um « tout petit » : *pauillum*, -i « un petit peu » (*per* « un tout petit peu »); *pauillisper*; *pauillitās*; *pauillulus* : diminutifs familiers et expressifs, fréquents surtout dans la langue des comiques, et pour lesquels on trouve des graphies *pauisillus*, -ulus (Plt., St. 163) influencées par *pusillus*.

Composés expressifs : *perpauca*, *perpaulum*, *perpaululus*, *perpauillus* (Plt.).

*Pauci* est dérivé, avec suffixe -ko-, d'un mot qui figure aussi dans *pauillus* et *pauper*, dans gr. *παυρός* « en petit nombre, petit, court » et dans got. *fawai* « ôlgyoi »; cf. sans doute aussi gr. *φαῖλος* « de faible inférieure », dont le φ initial peut représenter un \**ph* expressif, et même la forme complexe *φαῖλος*. Le vocalisme radical a est chose courante dans un adjectif qui indique

une infirmité, une faiblesse, de même que le suffixe -ko-; cf. *cascus*, *flaccus*, *maucus*, etc. Aucun artifice ne permet de retrouver ce suffixe dans *pauillus*, qui semble offrir le suffixe -lo- du diminutif, avec gémination expressive de -l-. *Pauper* est un ancien composé. La forme la plus embarrassante est celle de *paruus*; le rapport avec gr. *παῖος* est évident, comme celui de *neruus* avec gr. *νεῦρος* et de *aliuus* avec gr. *ἄλλος*; mais, même si l'on n'avait pas la persistance de *taurus*, on ne saurait croire que \**pauro*- ait passé à \**paruo*- par une évolution phonétique spontanée : on ne sait au juste comment la chose s'est produite (v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.<sup>5</sup>, § 99 b, p. 111). De même, le celtique a \**tarwo*- (gaul. *tarvos*) en face de lat. *taurus*, gr. *ταῦρος*, v. sl. *turā*. Les mots où apparaissent ces changements singuliers sont en partie des termes techniques ou familiers à vocalisme radical a.

**pauēō**, -ēs, **pāui** (rare; Ov.), -āre : être frappé d'épouvante; puis, par affaiblissement de sens, « avoir peur [de] ». Emploi absolu et transitif. Ancien, usuel, mais évité par la prose classique.

*pauor*, -ōris m. : épouvante, puis « peur ». Panroman (sauf roumain). M. L. 6314, et \**pauōrea*, 6315; *Pauentia*, -ae f. : déesse de la Peur; *pauidus*, actif et passif : « épouvanté » et « qui épouvante » et son contraire *impauidus* (poétique = ἀφοβος); *pauēscō*, -is; *pauibundus* (tardif); cf. *tremibundus*; *pauidō*, -ās (Comm.). *Pauēō* a dû désigner d'abord un état de prostration, d'abatement, causé par un choc violent qui n'est pas nécessairement la peur; cf. T.-L. 7, 34, 7, *admiratione pauenibus cunctis*; Ov., F. 3, 362, *speque metuque pauent*. *Pauor* est différencié de *metus*, auquel il est joint dans Lucr. 3, 141, *hic exsultat enim pauor ac metus*. Le genre animé du même nom (cf. *sonor*) indique qu'il a dû désigner à l'origine une force agissante, non un état : *Pauor* est divinisé et a ses prêtres : *Pauōrū*; *pauidus metus*, Ov., F. 1, 16, veut dire « la crainte qui paralyse »; cf. Vg., G. 3, 106; Ae. 5, 138. *Pauor* s'est ensuite appliqué à l'esprit; cf. Cic., Tu. 4, 8, 19, *pauorem, metum mentem loco mouentem; ex quo illud Enni : « Tum pauor sapientiam omnem mi exanimato expectorat »*. Toutefois, le mot au sens de « peur » semble évité par Cicéron et César, peut-être en raison de son caractère trop expressif; Cicéron emploie *pauēō* seulement dans les œuvres poétiques, *pauor* dans les œuvres philosophiques. A l'époque impériale, le sens s'en est affaibli et le mot est devenu synonyme de *timor* : Plin. 25, 17, dit *pauor aquae*; Celse 5, 27, 2, *aquae timor*, tous deux pour traduire *ὕδρφοβία*. V. Ernout, Philologica II, p. 37 sqq.

Comme tous les mots expressifs, *pauēō*, *pauēscō* ont tendu à être renforcés : de là *pauitō*, -ās (poétique), *compauēscō*, *expauēscō*, *expauēscō*, *expauēscō*, *expauēscō*, *perpauēscō* (à côté de *pauifactus*). Les langues romanes ont maintenu et développé ces formes; cf. M. L. 3037, *expauidus*; 3038, \**expauitāre*; 3035, \**expauentāre* (-*paentāre*, -*pamentāre*); v. B. W. sous *épave*, *épouvanter*.

*Pauēō* est sans doute un verbe marquant l'état, à suffixe ē, correspondant au verbe marquant l'action *pauidō*. Même opposition que dans *lubet* en face de skr. *lūbhyati* « il désire ». Le sens premier serait « je suis frappé », appliqué spécialement aux chocs de l'esprit. Cf. Isid., Or. 10, 230, *pauidus est quem uexat trepidatio*

*mentis, habet cordis pulsationem, cordis motum. Nam pauere (l. pauire) ferire est, unde et pauimentum. — V. pauio.*

\***paueri** : *frumenta dicebant antiqui quae de uagina non bene exibat*. F. 298, 9. Sans autre exemple; forme douteuse. Lire *pauiri*?

**pauio**, -is, -itum, -ire : battre la terre pour l'aplanir; niveler. Presque uniquement employé dans l'expression technique *pauire terram*. Mais il est probable que cette spécialisation est secondaire, comme on le voit par *dēpuuio*, *obpuuio*.

Dérivés et composés : *pauimentum* : terre battue; puis « pavé, dallage ». Déjà dans Cat., Agr. 8 et 19. Formes romanes en partie savantes, M. L. 6312; *pauimentō*, -ās; -lārius; *pauicula* : hie, demoiselle (avec suffixe de diminutif féminin, substitué par antiphrase au suffixe d'instrument neutre en -culum); *pauic(u)lō*, -ās (Gloss.); peut-être *pauitēnsis* (uestis) : sorte de feutre (foulé) opposé à *leuidēnsis* (Isid., Or. 19, 22, 19).

*dēpuuio* : battre (exemples de Lucilius, *palmisque misellam depuuit me*, et de Naev., Com. R<sup>3</sup> 134); cf. P. F. 61, 14.

*obpuuati* (lire *obpuuū?*), *uerberat a puuendo*, i. e. *feriendo*, P. F. 207, 13. Si *puuio* est une forme réelle, et non une faute de copiste pour *pauio*, ou une forme imaginée en vue d'un rapprochement avec *pāuio*, elle serait refaite d'après les composés *dēpuuio*, *obpuuio*, comme *sculpō*, en face de *scalpō*, a été tiré de *exsculpō*.

Le rapport, souvent enseigné depuis Festus, avec gr. *παῖω* « je frappe » se heurte au fait que rien de certain n'indique dans *παῖω*, non plus que dans *παῖω* qu'on n'en peut séparer, la présence d'un F. Lit. *pidiui* « couper », *piuklas* « scie » a un tout autre sens. En somme, étymologie obscure. V. *pauēō*. Le vocalisme a est normal dans un mot de ce genre, technique ou familier.

**pauillus** : v. *paucus*.

**pāuō**, -ōnis c. (arch. *pāuus*, -i m. et *pāua*, -ae f., M. L. 6313 et 6310; sur *paō*, attesté dans une inscription tardive et dans les manuscrits de Sénèque, Martial, *pāon* dans l'édit de Dioclétien, v. Heraeus, *Kl. Schr.*, p. 234, n. 1) : 1° paon; 2° sorte de poisson (Ambr., hex. 5, 2, 5). Ancien. Panroman; britt. *paun*, et germanique : v. h. a. *pfāwo*, etc.

Dérivés : *pāuōninus*; *pāuōnaceus* : en forme de queue de paon (-m opus, cf. Rich, s. u.).

*Pāuus* est dans Ennius et est repris par les auteurs de basse époque, notamment par la langue de l'Église; à la fin de l'époque républicaine, la forme usuelle est *pāuō* et le sexe est indiqué par l'adjonction de *masculus*, *femina*.

L'oiseau a été apporté de l'Inde. La forme gr. *παῖω* ne s'explique pas par des formes indiennes et le p de lat. *pāuō* ne se retrouve nulle part; sans doute dû à l'onomatopée, cf. *paupulō*. Sur le mot, qui reste obscur, v. Mémoires S. Lévi, p. 284 sqq.

**pauper**, -is adj. : pauvre. Sans doute composé de \**pau-per-os* « qui produit peu », cf. *pau-cus* et *pariō*, et

*puer-pera*, et ancien adjectif de la 2<sup>e</sup> déclinaison (cf. Varr., L. L. 8, 77, et la note de Goetz-Schoell, ad l.) passé à la 3<sup>e</sup> déclinaison sous l'influence de *diues*, avec lequel il formait couple; cf. Tér., Ph. 276-277 : qui *propter misericordiam addunt pauperi*. La langue populaire a reconstruit plus tard une forme *pauper*, *pau-pera*, -rum, d'après le type *liber*, -a, -um (cf. Plt., frg. 67 L.; Pét., 46), qui est demeurée dans les langues romanes. Toutefois, on peut penser que -per de *pauper* représente une forme athématique, normale dans les seconds termes de composés (cf. *sacerdōs*, *antistes*, etc.). Usité de tout temps. Panroman, sauf roumain. M. L. 6305. Irl. *pauper*.

*Pauper* a dû se dire d'abord de la terre, des animaux : *pauper ager*, Tib. 1, 1, 23 (19). Dérivés : *pauperies*, -ei (archaïque, conservé dans la langue du droit au sens de « dommage causé par un animal »; cf. P. F. 246, 10, *pauperies damnum dicitur quod quadrupes iacit*, et Dig. 9, tit. 1); *pauperium*, *pauperiās*, conservés tous deux dans les langues romanes, M. L. 6306, 6307; *pauperō*, -ās (familier) et *paupertō* (Vulg.); *pauperculus* (Plt.); *pauperāscō* ou *-rēscō* (bas latin) et *im-* (Vulg.); *paupertinus* (formé d'après *libertinus*); *paupertūlula* (It.).

V. *paucus*.

**paupulō**, -ās, -āre : crier (en parlant du paon). Onomatopée; le groupe initial *pau-* se retrouve, comme on l'a vu, dans le nom du paon, *pauō*.

**pausa**, -ae f. : pause, fin, halte. Archaïque et post-classique, usité surtout dans l'expression *pausam facere*, *dare*. Généralement considéré comme emprunté au gr. *παῦσις*; mais ce mot est rare et tardif en grec et, d'autre part, le changement de déclinaison de *παῦσις* en *pausa* s'explique mal. Une influence de *mora* est peu vraisemblable. On peut se demander si *pausa* n'a pas été refait sur *pausāre* (attesté tardivement, mais sans doute ancien dans la langue parlée), bâti lui-même sur l'aoriste de *παῖω*; cf. l'emploi de l'impératif aor. *παῦσαι* « arrête » dans Plt., Tri. 187, et les formations du type *campāsāre*, *malaxāsāre*, *catapsāsāre*. L'emprunt est technique, sans doute, et venu peut-être par la langue nautique : cf. *pausārius*.

Dérivés : *pausārius* : maître d'équipage, dit aussi *hortātor*, qui donnait aux rameurs l'ordre de stopper.

*pauō*, -ās : cesser (bas latin; cf. Cael. Aur., Tard. 1, 16, *cum capitis pausauerit dolor*). Devenu synonyme de *quiescō* « se reposer » (cf. *pausa* : *requies*, CGL IV 138, 22, et *pausāre sē*, Vita Caes. Arel. 2, 33); de là l'emploi de *pausat in pace* (= *requiescit*) et les formes *repausō* (transitif et intransitif = *ἀναπαύω*, -παύωμαι, surtout employé par les chrétiens, conservé dans les langues romanes, M. L. 7218), *repausātiō* = *καταλύτηριον*. *Pausō* a survécu dans les langues romanes (sauf en roumain), où il a souvent le sens de *pōnere*, cf. M. L. 6308; B. W. s. u. De *pauō* : *pau-sātiō*, -bilis et *impau-sābilis* (tardif, rare = *ἀληκτος*).

**pausia** (*pusia*, *posia*), -ae f. : sorte d'olive. Ancien (Cat.), non expliqué.

**pausillus** : v. *pauxillus*.

**pax** : v. *pacō*.

**pax** : exclamation équivalente à notre « chut » ou « paix », qu'on trouve dans la langue comique; cf. Hésychius : *πάξ... τέλος έχει*; et *καὶ γὰρ ὁμοίως πάξ, ἐπιφώνημα τελεσιτελεμένων*.

**paxillus** : v. *pālus*.

-pe : particule enclitique intensive, cf. *nem-pe*, *quip-pe*, apparaît encore, combinée à *iam*, dans *quispiam*, *uspiam*, etc.

Une particule pareille à lat. -pe ne se retrouve exactement que dans lit. *kaip* « comme » et *teip*, *šaip* « ainsi ». Le latin a, d'autre part, *meū-pte*, *suū-pte*, cf. gr. *τίπτει?*, et aussi *i-pse* (v. ce mot).

**pēcō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : broncher, faire un faux pas, sans encore conservé dans Hor., Ep. I 1, 8-9, *solue senescentem mature sanus equum, ne | peccet ad extremum ridendus et ilia ducat*. Employé surtout, comme le gr. *σφαλίζωμαι*, dans le sens moral de « commettre une faute ou une erreur, se tromper » (cf. *titulō* dans Plt., Mi. 248). Ancien (Enn., Cat.), usuel et familier. Très usité dans la langue de l'Église, en raison de son caractère populaire et expressif, de même que *pēcātum* (qui traduit *ἀμαρτία*), *pēccātor* (Tert.); et passé par là dans les langues romanes; cf. M. L. 6321, *pēcāre*; 6322, *pēccātor*; 6323, *pēcātum*, et 6324, *pēccōsus*. Irl. *peccad*; britt. *pechu*, *pechod*, *pechadur*.

Autres dérivés et composés : *peccāmen*, *peccantia*, *peccāla*, *peccāto*, *peccātōrius*, *peccātrix*, *peccātus*, -ūs (? douteux); *impeccābilis*, *impeccantia* (= *ἀναμάρτητος*, -τησία), tous tardifs.

Le sens donne lieu d'imaginer que *peccāre* serait dérivé d'un mot \**pecco* qui serait à *pēs* ce que *mancus* est à *man-* (v. *manus*). Mais pareil mot n'est pas attesté. L'ombrien *pesetom*, TE VI a 27 « *peccātum* » (ou « *perditum* »?) est douteux. Pour le sens, cf. *scelus* et skr. *skhālati* « il fait un faux pas ».

**peciōlus** (*petiōlus*), -ī m. : 1° petit pied, petit sabot; 2° pétiole. Depuis Afranius; rare et technique. M. L. 6234 a. Selon Meyer-Lübke, *peciōlus* est la seule forme que donnent les manuscrits, *petiōlus* est une fausse graphie due aux éditeurs; cf. Rh. Mus. 72, 154. Cf. *peculus* et *pecculus*, diminutifs de *pēs*, dans Marcellus et Oribase; et *tripeccia* « trépied » (tardif)?

**pectis** (-idis?) f. ? : grande consoude (Ps.-Apul. 59, 25 et 127, 10). Grec. Dioscoride a *πικτή*.

**pēctō**, -is, **pēxi** (et tardif *pexi*; cf. *nexi* et *nezui* de *nectō*, et *pectui* d'après Prisc.), **pexum** (et *pectitum*), **pectere** : peigner, carder; et, plaisamment, « rosser » (cf. fr. *brosser*, *donner une peignée*; all. *fechten*). Cf. *pezus* « laineux, poilu ». Ancien, usuel.

**pecten**, -inis m. : peigne, carde; puis tout objet analogue : sorte de plectre, coquillage; plante « aiguille de berger »; pubis (poils, os du pubis = gr. *κτελέ*), etc. Panroman. M. L. 6328; et germanique : v. angl. *pihten*; celtique : gall. *peihyn*; et pais de *peza* (scil. *tunica*) : robe; et M. L. 6331, *pēctinīculus*. Dénominateur : *pēctinō*, -ās, qui a remplacé *pectō* à l'époque impériale et a passé dans les langues romanes, M. L. 6329; *pēctinārius* : relatif aux peignes, et substantif : fabricant de

peignes, M. L. 6330; *pēctinātus* : en forme de peigne; cf. P. F. 233, 4, *pectenatum tectum dicitur a similitudine pectinis in duas partes ducentum, ut testudinatum in quattuor*; l'adjectif a ici un e qu'on retrouve dans *ombr. petenata*; *pectinātor*, -ātō (= *κτενιστής*, Orib., eup. 4, 16), -ātum, -ālis, tous tardifs; *pectunculus* : pétoncle, M. L. 6334; *pectus*, -ōnis f. : peignage (Cael. Aur.).

Composés : *impexus* : non peigné; *dēpectō* : peigner et « donner une peignée »; *oppectō* (ob-) : ôter la chair après l'arête (assimilée à un peigne), d'où « dépeuiller »; *oppexus*, -ūs m. (Apul.) : sorte de coiffure; *repectō*.

La formation de *pectō* est la même que celle de *plectō* et *nectō*; l'attique a *πεκτώ* « je peigne, je tonds »; et le -t- se retrouve dans lat. *pecten*, avec le correspondant à degré zéro de la racine, gr. *κτελέ*, *κτενός*. Germanique : v. h. a. *fehlan* « se battre », v. angl. *fehtan*, etc. Le gr. *πέχω* « je peigne, je tonds » a un correspondant exact dans lit. *pēsū* « je tire par les cheveux, je tirelle ». Lat. *pezus* « laineux » offre l'élargissement -s-; cf. gr. gr. *πέχος* « toison » et v. h. a. *fahs* « poils »; ou peut-être est-ce une formation en -so- comme *laxus*, etc. Arm. *asr* (gén. *asu*) signifie « toison », comme hom. *πόκος* V. *pectus* et *pecū*.

**pēctus**, -oris n. : poitrine de l'homme ou des animaux (c'est-à-dire sans doute la partie velue du corps; cf. *pectō*, *perus*, etc.), considérée comme le siège du cœur et de l'âme (et aussi de l'intelligence, cf. Plt., Mi. 786, qui l'oppose à *cor*), et par suite le « cœur » ou l'« âme », l'esprit. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6335.

Dérivés : *pectusculum* (tardif); *pectorālis* adj.; *pectorāle* n. « plaque de devant de la cuirasse, plastron » (cf. Rich, s. u.). Usuel; panroman, sauf roumain. M. L. 6332; *pectorōsus* : à large poitrine (terme de la langue rustique); *appectorō*, -ās (bas latin) « serrer contre sa poitrine », d'où simplement « serrer, presser », M. L. 540; *dē-*, *im-pectorō*; *pectōreus*.

Il a dû exister en latin vulgaire un adjectif \**pectorinus*, formé comme *uutilinus*, dont le féminin, tiré sans doute de *pectorina carō*, a subsisté dans les langues romanes. Cf. M. L. 6333; B. W. *poitrine*.

Le tokh. A a *pāssām*, duel « les deux mamelles »; un mot pareil, différent par le vocalisme radical o au lieu de e et par la formation en -u-, se retrouve en irlandais : *hucht* « poitrine ». Aucun correspondant hors de ces deux langues. Du reste, les noms de la « poitrine » diffèrent d'une langue à l'autre. *Pectus* est à *pectō* comme *uellus* à *uellō*.

1° **pecū** n. (employé surtout au pluriel *pecua*, -uum, -ubus; terme collectif) : bétail, troupeau(x); cf. Naev. ap. Non. 159, 6, *homines, pecua, beluasque*. Par extension, « argent » (comme *pecūnia*).

*Pecū* est une forme ancienne (cf. la vieille prière dans Cat., Agr. 141, 3, *pastores pecuque salua seruassis*); *pecus*, -oris et *pecus*, -udis tendent à s'y substituer.

Dérivés : *pecūinus* (cf. *ferinus*) « de bétail »; *pecuārius* m. « éleveur de bétail »; *pecuāria* f. « élevage »; *pecuōsus* (Gl.); *pecuālis* = *πρόβατικός*, -ātus (tardifs); la glose *pecusius* « pastor » doit être une corruption de *pecuōsus*.

2° **pecūlium**, -ī n. : petite part du troupeau laissée



en propre à l'esclave qui le gardait (*pecūliāris ouis*); puis « pécule » (*pecūlium castrēse*); propriété particulière; quelquefois dans un sens obscène (= *membrum uirile*). — Dérivé de diminutif.

Dérivés : *pecūliolum*; *pecūliāris* (-rius), -ritūs (= γρηγόρης, γρηγόριον ou οβελότης, Greg. M.); *pecūliōsus*; *pecūliātus*. Quelques traces de *pecūlium*, -iāris dans les langues romanes, cf. M. L. 6336, 6337. *peculor* (ū), cf. Havet, *Man.*, § 322; R. Ph. 1907, p. 233; *depeculāre* dans Lucil. 682 Marx), -āris « faire son pécule », spécialisé dans la langue politique avec le sens de « s'enrichir aux dépens de l'État, être concussionnaire ».

Dérivés : *peculātus*, -ūs m. (*pequ-*): concussion, *peculāt* : *peculatus furtum publicum a pecore dictum, sicut et pecunia, eo quod antiqui Romanorum nihil praeter pecora habebant*, P. F. 233, 6; *peculātor*, -tiō; *depeculō* (-lor) : piller, actif et déponent; cf. Cael., Hist. 62, *ubi senatus intellexit populum depeculari*. *Peculor* ne peut être directement formé sur *pecūlium*, dont le dérivé serait \**pecūlior*; mais il suppose un \**peculus* (-rulum) non attesté. Pour l'ā, v. le mot suivant.

3° *pecūnia*, -ae (*pequnia*, CHL 1° 582, etc.) f. : richesse en bétail; puis « argent, fortune, richesse » : *pecus a quo pecunia uniuersa, quod in pecore pecunia tum consistebat pastoribus*, Varr., L. L. 5, 95; par extension, « monnaie » et même, en bas latin, par une nouvelle spécialisation, « monnaie de cuivre »; cf. Lampr., Alex. Sev. 33, 3, *scenicis numquam aurum, numquam argentum, uix pecunia donauit*. Conservé, comme *pecūlium*, en macédonien, M. L. 6338. Sur le bétail numéraire, v., entre autres, Vendryes, *Rev. Celt.*, 42, 391 sqq.

Dérivés : *pecūniārius* (-ris, -lis); *pecūniōsus* (joint et opposé à *locuplēs*); *Pecūniola*, surnom romain. La formation de *pecūnia* est pareille à celle du dérivé lit. *viršūnė de viršūs* « sommet » et du type slave en -ynji. On y observe le même ū; cf. également ū dans lat. *uerrūca*, en face de l'ā bref de lit. *viršūs*. Même ū encore dans *pecūlium*.

4° *pecus*, -oris n. : collectif « troupeau, bétail ».

5° *pecus*, -udis f. (masculin dans Ennius; un neutre pluriel *pecuda*, sans doute d'après *pecora*, dans Accius, Sisenna et même Cicéron (?) d'après Non. 159, 11) : « tête de bétail », individuel; terme d'injure « bête ». La distinction de sens entre les deux mots, encore nette à l'époque républicaine, cf. Varr., R. R. 2, 1, 4, tend pourtant à s'effacer; Ovide, Ibis 459, dit *inque pecus magnae subito uertate parentis, uix pecus = pecudem*; et Columelle, 6, 27, 13, écrit *id genus pecudis = i. g. pecoris*. Une fois la distinction disparue, l'un des deux mots devenant inutile, et *pecus*, -udis n'a pas survécu dans les langues romanes, où *pecus*, *pecoris* seul est représenté; cf. M. L. 6339, *pecus*; 6325, *pecora*; 6326, *pecorārius*; 6327, *pecorina*.

*Pecus*, -oris et *pecus*, -udis désignent indifféremment le gros et le petit bétail, les animaux domestiques, par opposition à *ferae*; cf. Lucr. 1, 14, *ferae, pecudes* « bêtes sauvages, animaux domestiques »; Cic., N. D. 2, 64, 160, *qua pecude (= suē) nil genuit natura fecundius*;

Varr., R. R. 2, 1, 12, *pecus maior et minor... de pecore maiore in quo sunt ad tres species natura discreti, boues, asini, equi...* Virgile, G. 3, 243, s'est servi de *pecudes* pour opposer les quadrupèdes aux poissons et aux oiseaux. Mais l'un et l'autre ont dû d'abord s'appliquer spécialement aux bêtes à laine (cf. *pectō*), sens encore attesté; cf. Tibère ap. Suét., Tib. 32, 5, *boni pastores esse tondere pecus, non deglubere*; Vg., G. 3, 554, *balatusque pecorum*; et pour *pecus*, -udis, Juv. 13, 232, *pecudem spondere sacello* | *balantem*. C'est avec le sens de « brebis » que *pecora* est demeuré en roman, comme *pecorārius* avec celui de « berger »; cf. M. L. s. u. Le sens de *pecus* « embryon, fœtus », rare et tardif, semble imité du grec.

Dérivés (rares) : *pecorālis*; *pecorārius* : πορκαρότης (Gloss.); *pecorōsus* (poétique); *pecorinus* (tardif); *pecudālis* (Filastr.), -diārius (Gloss.); *Pecudifer* (épithète de *Silvānus*); *pecusculum* (Juvencus 2, 589).

Un thème *pek'u-* n'est attesté qu'en indo-iranien, en germanique et en italique. Au neutre, il désigne le « bétail » en général, et notamment le « bétail » en tant qu'il est une forme de richesse : véd. *pācu* (forme rare) et, avec même place de ton, v. h. a. *fihu* « bétail » et got. *faihu* « χτήματα, γρήματα, ἀγρόριον », et, inversement, gr. χτήματα « bétail »; v. Chantraine, R. Phil. 1946, 5 sqq. Au masculin, il désigne le bétail considéré comme des êtres vivants, souvent rapproché des « hommes », qui, pour le chef, représentent un autre moyen de puissance : dès les *Igāthās*, *pasūs* (accusatif pluriel) est rapproché de *oirang*, et l'Avesta récent a le « dyanda » *pasu vīra* « les troupeaux et les hommes ». L'ombrien a, toujours dans une même formule, *pequ* (= *pecua* pl. n.) à côté de *uīro*, *uēiro* « uīrōs ». Cf. le rapprochement védique dans RV III 62, 14, où on lit *asmābhyaṃ dvīpade cātuspade ca pacāve* « à nous, aux animaux à deux et à quatre pieds »; l'opposition de *dvīpāt* et de *cātuspat* pour désigner les « hommes » et les « animaux » repose sur un usage ancien, car l'ombrien a, pour la même opposition, *dupurgus*, *peturpurgus* « bipedibus, quadrupedibus », T. E. VI b. 10-11.

Au masculin, le védique accentue *paçū* par opposition au neutre *pācu* dont le germanique atteste l'antiquité. Le latin a aussi une forme de genre animé, mais au féminin et avec l'élargissement -d- : c'est *pecus*, *pecudis*, tandis que, au neutre, le thème en -s-, *pecus*, *pecoris*, est la forme usuelle pour le singulier et a pris finalement, même au pluriel, le dessus sur *pecua*.

Un thème en -s- se retrouve en nordique, mais contaminé avec un représentant de \**poč'o-* : v. isl. *jaer* « brebis ».

Le vocalisme radical zéro n'est conservé qu'en iranien, dans des dérivés, av. *fšuyant-* « qui fait paître les brebis », *fšumant-* « qui a du bétail », et dans des composés au premier et au second terme.

Dès l'indo-européen, le mot a le sens large de « bétail » et le sens étroit de « petit bétail, mouton », qui serait le sens ancien si l'on admet le rapprochement, du reste indémonstrable, avec le nom de la toison : gr. *πέκος, πόκος*, etc., et arm. *asr* (v. sous *pectō*). En védique, on parle d'un *paçum* (accusatif singulier) *devāntam* et *gōmantam*, troupeau composé de chevaux et de bovins. Dans l'Avesta, *pasim* (accusatif singulier)

désigne plusieurs fois le « bétail » en général, mais a souvent le sens de « petit bétail » par opposition à *staora* « le gros bétail » (v. sous lat. *taurus*).

Le sens qui apparaît dans lat. *pecūlium* et *pecūnia* est pareil à ce qu'on observe dans got. *faihu* et v. angl. *feh* « troupeau » et « biens, propriétés ».

Les formes baltiques v. pruss. *peku* et v. lit. *pekus* « bétail » supposent un ancien emprunt du balte à une langue de type occidental. Le fait n'est pas isolé.

*pedepressim*; *pedetentim* (-temptim) : *pedetentim* et *pedepressim dictum est caute, quasi lenta et tarda itione*, Non. 29, 3. Adverbes dérivés de *pede pressō*, *pede tentō* « le pied étant retenu ». *Pedepressim* n'est attesté que par Nonius; *pedetentim* est plus usité, mais surtout archaïque, quoique encore dans Cicéron, Tite-Live et Quintilien. La graphie *pedetentim* a été influencée par *templāre* (si toutefois ce n'est pas là la forme la plus ancienne; cf. Caton, Or., frg. 1, 23, *eam ego uiam pedetentim templābam*).

*peda*, *pedes*, *pedica*, *pedisequus* : v. *pēs*.

*pedis*, -is c. (m., Nov. 107; f., Pl., Vid. 110) : pou. Ancien (Liv. Andr., Plt., etc.) : Tend à être remplacé par le diminutif : *pediculus*, *peduculus*, -ī m., seule forme attestée à l'époque impériale (Pétr., Plin., Cels.); cf. Non. 220, 25, *pedis, quem nos pediculus dicimus*. Panroman. M. L. 6361.

Dérivés : *pedicūm* = φειδικαίος (Lucil.); *pedicōsus*; *pediculāris* (-rius), épithète jointe à *herba* « herbe à poux »; *pediculō*, -ās; *pediculatiō* (Gloss.) = φειδικω, φειδικασίς, -lōsus.

Le nom de cet insecte diffère d'une langue à l'autre. Av. *paždū* désigne un petit insecte nuisible. Cf. peut-être *pēdō*.

*pedisequus* : v. *pēs*.

*pedō*, -is, *pepēdī*, *pēditum*, -ere : pêter. Mot vulgaire (satiriques), M. L. 6345; *pēditum* « crepitus uentris; pet » (Cat. 54, 3); bien représenté, avec des dérivés, dans les langues romanes, M. L. 6358; B. W. s. u. Avec alternance vocalique : *pōdex* m. : derrière; proprement « le pêteur ». Pour la valeur du suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, p. 133 sqq.

Composés : *oppēdō* (Hor.), *suppēdō* (cité par Cic., Fam. 9, 22, 4).

Il y avait en indo-européen un présent radical athématique \**perd-* que suppose la comparaison de lit. *perdžiu* « je pète », serbe *prđim*, av. *peradon* (3<sup>e</sup> plur.), skr. *pardate* (mot de glossaire), gr. *πέπομαι* (aor. *ἔπαπον*), alt. *piērō*. A côté de \**perd-* a existé un autre thème signifiant « vesser » : \**pezd-*, \**pōzd-*, \**bzd-*; c'est celui que, avec lat. *pēdō*, représentent slov. *pezditi* et russe *bzdyti* « il vesse », lit. *bezdū*, *bezdėti*; cf. gr. *βδέω*. Pour *pōdex*, on notera que tch. *pezd* et lit. *bizdas* signifient aussi « derrière ». Le germanique a un autre type, aussi expressif, celui de v. isl. *fisa*, etc. V. lat. *uissio*; et *pēdis*?

*pedō*, -ās; *pedō*, -ōnis; *pedum* : v. *pēs*.

*pedūlis* : adjectif tiré de *pēs*, substantivé dans le sens de « chausson, guêtres »; d'où ital. *pedule*, M. L. 6362, et en germanique : m. h. a. *pēdal*. V. *pēs*.

*pegris*, -idis f. : coquillage inconnu; Plin. 32, 150. L'orme douteuse; grec non attesté; l're *pelorides*?

*pēiērō* : v. *iūrō* sous *iūs*.

*pēior* (c'est-à-dire *pēior*), -ōris n., *pēius* adj. comp. : pire, plus mauvais.

*pessimus* (*pe-su-*), -a, -um superl. : le pire, le plus ou très mauvais. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6367, 6440, *pessimus*. L'e de *peior* est bref de nature et c'est la syllabe qui est longue, comme dans *maior*, *eius*, etc. Il n'est donc pas besoin pour expliquer l'e ouvert, c'est-à-dire bref, des formes romanes, de supposer, comme le fait Meyer-Lübke, une influence de *pessimus* ou de *melior*.

Le dénominatif *pēiōrō*, -ās « empirer » n'est attesté qu'à basse époque (comme *minōrō*, *meliorō*, etc.); de même *pessimō*, -ās « maltraiter ». — *Pessimior* est un barbarisme tardif (Didasc. Apost.).

*Peior*, *pessumus* servent de comparatif et de superlatif à *malus*, comme *melior* et *optimus* à *bonus*. En indo-européen, les noms intensifs en \*-ges- indiquent ce qui exerce avec force l'action indiquée par le verbe : skr. *ydyiān* désigne l'homme qui est, par excellence, un sacrifiant. La forme \**peidyōs* sur laquelle repose *peior*, comme on le voit pas *pessimus*, désignerait ce qui fait particulièrement une chute, ce qui tombe; cf. skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *pādy* « je tomberai », v. angl. *featan* « tomber ». — De la même racine, le lat. a *pessum*, où apparaît clairement le sens de « tomber ». — V., du reste, l'article *pessum*.

*pelagus*, -ī n. : mer. Emprunt au gr. πέλαγος (τὸ), demi-latinisé et traité comme un thème en o/e, tout en conservant le genre neutre (mais Lucrèce a encore le pluriel grec *pelagē*, 6, 619). Depuis Pacuvius; poétique et prose impériale. Demeuré surtout dans les langues ibériques. M. L. 6369.

Dérivés : *pelagius* (Varr., Plin.); *pelagicus*. Cf. *pontus*.

*pelecanus* (*peli-*, *pelli-*), -ī m. : pélican. Emprunt tardif, latinisé, au gr. πελεκάν.

*pellāx*, *pellācia*, *pelliciō* : v. *lax*.

*pellis*, -is f. : peau. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6377. Irl. *pell*. Germanique : b. all. *pell*.

Dérivés et composés : *pellārius* : peaussier, fourreur; M. L. 6373; *pellicius* (-ceus) : de peau, M. L. 6375, et v. angl. *pilece*, irl. *bellec*, *pellec*; *pellinus*; *pellitus*; *pellēus*, Paul. Nol., d'après *pilleatus*; *pelliō*, -ōnis m. (cf. *caupō*, *fullō*, *lēnō*) « fourreur »; *pellianārius* (pelletier); *pelliger*; *pellacula* : petite peau, pellicule; M. L. 6376. De là : *pelliculō*, -ās : couvrir avec une peau, boucher (Col.); *pellesuina*, Varr., L. 8, 55, v. *suō*; *tentipellium*, cf. P. F. 500, 28; *uersipellis*, v. *uertō*.

La forme *pellirem* : *galerum qui fiebat ex pelle*, p. F. 225, 10, est à rejeter; cf. Lindsay, *Gloss. Lat.*, IV, p. 313.

Certaines formes romanes remontent, en outre, à \**pellāmen*, M. L. 6372; les langues techniques ont conservé ou créé un bon nombre de ces substantifs en -men : cf. *laetāmen*, \**māteriāmen*, etc. V. la remarque sous *palea*.

Cf. le groupe de v. isl. *fjall* « peau » (got. *fillesins* « δερματινος » répond à lat. *pellinus*), gr. *πελλορός* « pelletier » (Gloss.) et *πέλλας* (accusatif pluriel) « peaux » chez Pollux, tous mots à ancien -ll- de type « populaire », mais *ἐρροπέλας*; sans doute aussi hom. *πέλλα* « vase à lait » (en cuir?), *πέλλας* *λεκάνη* Hés. (?); d'autres rapprochement lat. *péluis*, etc., ce qui fait difficulté pour -λλ-. Cf., de plus loin, v. angl. *filmen* « pellicule », gr. *πέμα* « plante des pieds, semelle de chaussure », lit. *plėnė* et *plėnės* « pellicule », pet. r. *plivá* « peau, membrane », gr. *ἐπίπλοος*, etc.

**pellō, -is, pepulī** (en composition -pulī), **pulsum, pellere** : pousser (avec idée accessoire de « battre, frapper », *pellere terram, humum*), puis « chasser » et, dans la langue militaire, « repousser, mettre en déroute »; cf. *Pellōnia* « déesse qui met l'ennemi en fuite » (citée par Arn., 5<sup>e</sup> Aug.). Ancien, usuel, classique. S'emploie au sens physique et moral : *nec habet ullum ictum quo pellat animum*, Cic., Fin. 2, 10, 32. A *pellō* correspond le substantif *pulsus*, -ūs m. « choc, poussée », et, dans la langue médicale, « pouls » (*p. uenarum, arteriarum*; cf. *pulsuōsus*, Cael. Aur.), demeuré dans les langues romanes; cf. M. L. 6839. Irl. *cuisse*. *Pulsio* est rare et attesté seulement à basse époque (Arn.).

De *pulsus*, corn. *pols* « un moment ».  
De *pellō* existent de nombreux dérivés avec préverbes de sens local : *ad- (ap-) pellō* « pousser vers », qui, dans la langue nautique, s'emploie absolument avec le sens de « aborder »; *as-pellō*, de *\*abs-pellō* « chasser, repousser »; *com-, de-, dis-, ex-* (M. L. 3041), *im-* (M. L. 4299), *per-, prō-, re-pellō*, auxquels correspondent des abstraits en -*sus*, -*sio* (ou en -*sa*; cf. *repulsa*, qui a pris le sens d'« échec d'une candidature »), et des noms d'agents en -*sor*. De *compellō* dérive le britt. *cymhell, cymmell*.

Pour *\*pellō*, -ās, v. *appellō*.

*Pulsus* est fait sur le présent *\*peldō*, devenu *pellō*, comme *tensus* sur *tendō*; de même qu'il y a un *tensus*, conservé en face de *teneō*, il y a eu un *\*pulsus* à côté de *pepulī*, à en juger par *pultāre* qu'employait encore Plaute et Térence (cf. *meritō, \*mantō* dans *ommentāns*). D'après *pulsus* a été fait l'itératif-intensif *pulsō*, -ās, qui a éliminé *pultō* et s'est ensuite substitué à *pellō* comme étant plus expressif et aussi comme fournissant une conjugaison régulière : cf. *pellere terram pede*, Lucr. 5, 1402; *p. ter pede terram*, Hor., C. 3, 18, 15; *p. humum pedibus*, Catul. 61, 14; et *pulsare tellurem pede libero*, Hor., C. 1, 37, 1; *lyra pulsa manu*, Ovr., M. 10, 205, et *pulsare chordas digitis*, Vg., Ae. 6, 647, etc. De là : *pulsātiō*, -*tor*, tous deux rares; *pulsābulum* « plectre ». *Pulsāre* a seul survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent également un élargissement *\*pulsitāre*; cf. M. L. 6837 et 6838. Germanique : m. h. a. *pfusen*, néerl. *polsen* « pulsando pisces in rete adigere et anguillas captare ».

De *pulsāre* sont formés de nombreux composés : *compulsō* (Tert., Apul.); *dēpulsō* (Plt.); *expulsō* (Mart., Amm.); *impulsō*, M. L. 4323; *prōpulsō* (classique); *repulsō* (Lucr., 5<sup>e</sup> Ambr.).

*Pepulī* et *pultāre* montrent que la racine est ici *\*pel-*. Le -ll- de *pellō* en face de *pulsus* suppose un présent à suffixe *\*de/o-* indiquant l'aspect « déterminé » (procès aboutissant à un terme); la formation est la même que

dans *tendō* en face de *teneō*, *tetinī*, *tentus*, etc. (cf. le cas de -*cellō*, *uellō*, *fallō*, et v. aussi *pendō*). Toutefois, par *\*pel-nō*. L'ombrien a *arpetlu* « appellitō, mouētō ». On rapproche gr. *πέλλω* « je secoue », ad-l'aoriste hom. *ἐμ-πεπαλόν* et le dérivé arm. *halaem* « je secoue », sans doute aussi gr. *πελαίω* « j'agite violemment, je secoue », *πόλεμος* « combat ». Il y a peut-être un rapport avec le groupe de lat. *palpus*, *pālpare*, etc. La formation de présent *\*peldō*, comme celle de *tendō*, a été occasionnée par le caractère athématique de *\*pel-* : ce thème est conservé dans l'aoriste hom. *πάλτο* « il s'est heurté à ». Au vocalisme radical près, lat. *pellō* est à *tendō* ce que gr. *πέλλω* est à *τείνω*.

**pelta, -ae f.** : bouclier thrace. Emprunt au gr. *πέλτα*. Dérivés : *peltātus*, *peltifer*, tous deux appartenant à la langue impériale.

**péluis, -is f.** (trisyllabe chez les archaïques; acc. *peluim*, abl. *pélui*, puis *pélue*) : bassin, chaudron. Attesté depuis Lélius jusque dans la Vulgate. Diminutif : *peluicula* (Not. Tir.).

Cf. skr. *pālavi* « sorte de vase » et, de plus loin, gr. *πελίκη* « coupe » (avec dérivé *πελίκηνη*), v. isl. *full* « coupe »; pour *πέλλα*, v. sous *pellis*.

**peminōsus, -a, -um** (ē? ae?) : qui se fendille, se crovasse : -a *ārea*, ap. Varr., R. 1, 51, 1. Sans rapport avec *paedor*, malgré Non. 163, 12, ni avec *πημαίω*. Forme unique, peut-être corrompue : on a proposé *perimōsa*.

**Penātēs** : v. *penus*.

**pendō, -is, pependī, pēnsus, pendere**; et **pendeō, -ās, pependī, pēnsus, pendere** : à la racine qui s'est fixée au latin sous la forme *\*pend-* appartiennent deux verbes, l'un en -ē-, intransitif et marquant l'état : *pendeō* « être pendu, suspendu » (sens propre et dérivé « être suspendu dans l'attente, la crainte », etc. : *animus tibi pendet, pendemus animis*, etc.), l'autre à voyelle thématique et transitif : *pendō* « suspendre », d'où « peser » et, par spécialisation de sens, « peser de l'argent » et « payer », cf. *stipendium*, les paiements se faisant anciennement au moyen de lingots non monnayés, *aes graue, as libralis*, etc., qu'on mettait dans la balance. Les deux verbes ont le même parfait *pependī*, de même que *steī* est seul en face de *stō* et de *sistō*, etc.; l'adjectif verbal est *pēnsus* (de *\*pend-to-s*), dont le neutre *pēnsus*, substantivé dans le sens de « poids de laine à filer distribué aux servantes », a pris le sens général de « tâche à faire »; le féminin *pēnsa*, à basse époque, a le sens de « provisions pour un jour ».

*Pendō*, *pēnsus* se prennent souvent au sens de « peser mentalement, évaluer, estimer »; de là : *magnī, parū, nihili pendere*; *nihili pēnsi habere*; *esse pēnsi*. *Pēnsus* a fourni un dénominatif *pēnsō*, -ās qui a tous les sens de *pendere*, auquel il se substitue à l'époque impériale, comme ses composés ont supplanté ceux de *pendō* : cf. *compēnsō*, *dispēnsō*, *repēnsō*, etc. De *pēnsō* est dérivé un fréquentatif *pēnsiō*, -ās déjà dans Cicéron avec le sens de « payer » et fréquent dans la langue impériale avec le sens de « peser dans l'esprit, penser ».

A *pendō* se rattache *pendulus* (cf. *bibō*, *bibulus*, etc.). Il a dû aussi exister des adjectifs *\*pendiculus* d'où provient *\*pendicāre* « pencher » (cf. *prōnicāre*) et *\*pendio-* (cf. M. L. 6384-6388). Les gloses ont conservé un substantif *pendiculus*, traduit par *ἀπεκδών*, d'où *\*pendicūlāre*, cf. M. L. 6385, et les composés *perpendicularum* « fil à plomb », *perpendicularis*, -lātor.

Un substantif *pendium* apparaît dans les composés : un substantif proprement « argent qu'on amasse », cf. Varr., L. 5, 183, *compendium quod cum compenditur una fit*, puis, en général, « gain, profit » (= *lucrum* s'oppose à *damnum*), et spécialement « économie de temps, raccourci, abrégé »; de là : *compendiarius*, *compendiosus* et *compendiō*, -ās (bas latin); *dispendium* « dépense, dommage », d'où « perte de temps, détour », *impendium* « dépense » et « intérêt », dont l'ablatif *impendiō* est usité comme adverbe dans la langue familière avec le sens de « *magnopere* »; *impendiosus*; *perpendium* : équilibrer (Orib.); *suspendium* « pendaion »; *suspendiosus*; *stipendium* (v. *stips*). Un substantif *pendix* est attesté dans les Inscriptions; il figure aussi dans *appendix* f. « appendice, supplément », d'où *appendiculus*, *appendicula*, et dans *ampendicēs* : *dicebantur ab antiquis quod circumpenderent, quos nunc appendices appellamus*, P. F. 19, 12. A *pendix* se rattache *pendigō* : carcasse d'une statue (Arn. 6, 16); sorte de tumeur (Vég. 2, 4 et 55), sens auquel se rattache l'adjectif *pendiginōsus* (Cass. Fel. 20).

A *pēnsus* se rattachent *pēnsiō* « payement, loyer », M. L. 6393; *pēnsilis* « pendant, suspendu » (d'où *pēnsile* n. « grenier suspendu », M. L. 6392, fr. *poêle*, B. W. s. u., et germanique : v. h. a. *pfesal*, etc.); *\*pēnsirulum*, non attesté, mais qui a fourni le dénominatif postclassique *pēnsiculō*, -ās « peser, examiner »; *pēnsūra* (Varr.), *pēnsor*, *pēnsus*, -ūs (tardifs).

Le vocalisme o de la racine apparaît dans *pondō* « en poids » (*pondō libra*; *auri argenti pondō*), ablatif d'un thème masculin en o/e, *\*pondus*, -i qui a disparu, en dehors de cette forme fixée par l'usage, au profit d'un thème neutre en -os/es, *pondus*, -eris, mais en influant sur le vocalisme de celui-ci (cf. *modus*), il y a aussi *pondum*, second terme de composés dans *dupondium*, *assipondium*, *interpondium* (Gloss.), glosé *παράλληλον* (cf. pour la forme, *modius*); cf. mess. *argora-pandes* « argento-pondius ». De *pondus* dérivent *pondusculum*; *ponderōsus*; *ponderitās* (Acc.); *ponderārium*, -rātrā (tardifs); *ponderō*, -ās, avec ses dérivés *ponderātiō*, -*tor*, -*bilis*, etc., et ses composés *praeponderō* « peser plus, emporter la balance », *reponderō* (bas latin) *componderāns* (Ps.-Apul.).

Les langues romanes ont conservé *pendere*, *pēnsāre*, le premier avec le sens de « pendre, suspendre » et « être suspendu », le second avec le sens de « peser » (et « penser »), en éliminant *pendere*; cf. B. W. s. u.; M. L. 6383, 6391 et 544, *\*appēnsāre*. *Pondus* est à peine représenté, d. M. L. 6646 (et en armor. *poner?*), et a été presque partout éliminé au profit de *pēnsus* « poids », M. L. 6394. Le d de la graphie française est dû à un faux rapprochement avec *pondus*. *Pondō* a passé en celtique : irl. *bonn*, britt. *punt*, et en germanique : got. *pund* « Pfund », et de là en finnois; comme aussi un dérivé *\*pondarium* : v. isl. *pundari*, m. b. all. *punder*, etc.; de

*pēnsus* dérivent v. angl. *pislic*; celtique : irl. *pis*, britt. *pwys*; de *pondus*, britt. *pwñ*.

Dérivés et composés de *pendō*, *pendeō*, *pēnsō* : *appendō* : suspendre à, peser, M. L. 543; *appendeō* (Apic.); et *\*appēnsāre*, M. L. 544; *compendō* (très rare); *compendium*, v. plus haut; *compēnsō*, -ās : peser une chose avec une autre; contre-balancer, compenser, M. L. 2097; britt. *cymmwys*; *compēnsātiō* : *est debiti et crediti inter se distributio*, Dig. 16, 2, 1; *compēnsātiōis et recompēnsō*, -satiō (v<sup>e</sup> siècle); *dēpendō* : payer, d. *poenās*, *pecūniam*; dépenser (époque impériale), britt. *dibynu*; d'où, dans la langue juridique, *dēpēnsus*, *dēpēnsiō*; *dēpendeō* : pendre de, dépendre, dériver de; *dispēndō* : dépenser, distribuer, M. L. 2676, britt. *dispign* « dispendium », et *dispēnsa*, M. L. 2677; *dispēnsō*, -ās : payer, dépenser, distribuer, M. L. 2678; *dispēnsātiō*, -*tor*, *trix*, -*lōrius*, -*tius*; *expēndō* : payer entièrement, passé en germanique : v. h. a. *spēntōn*, etc.; *expēnsus*, *expēnsa* « payement », M. L. 3042; *expēnsō*, -ās; *impēndeō* : être suspendu dans ou sur (*immineō*); *impēndō* : « pendre dans », M. L. 4301, 4304; et surtout « dépenser à »; par suite « consacrer à »; *impēndium* (sur v. bret. *impeniticion*, v. J. Loth, s. u.); *impēnsa* : dépense; dans les langues techniques, « matériaux dépensés pour la confection d'un ouvrage », etc., sens conservé dans les représentants romans du mot, cf. M. L. 4303; B. W. *empeser*; et *impēnsus*, -ūs, *impēnsātiō* (tardifs). L'adjectif *impēnsus* « largement dépensé » s'emploie au figuré : *impēnsus studium*; par suite, « généreux, abondant; considérable », d'où *impēnsē* (comme *impēndiō*, cf. plus haut), M. L. 4304; *perpendō* : peser exactement, examiner avec soin; *perpēnsō*; *praepēndeō* : être suspendu par devant; *prōpendeō* : être pendu en avant, pencher vers (sens physique et moral); *prōpēnsus*, -sē, -sio; *prōpendulus*; *repēndō* : peser à nouveau ou en retour; payer en retour, récompenser; *repēnsō*; *repēnsātiō*, -*trix*; *suspendō* : suspendre (sens propre et figuré), M. L. 8486; *suspēnsiō*; *suspēnsūra*.

Le cas de *pendō*, *pependī*, *pēnsus* est évidemment parallèle à celui de *tendō*, *tendi*, *tēnsus*. Mais, en face de *tendō*, on a le verbe exprimant l'état *teneō*, qui montre immédiatement que tout le verbe *tendō* est fait sur un présent à suffixe *\*de/o-* qui sert à marquer le procès déterminé. De même, *pendō* doit être bâti sur une racine *pen-*; mais il n'y en a, en latin, aucun représentant (v. *pannus*), et sur *pendō* on a fait non seulement *pependī*, *pēnsus*, mais aussi *pendeō* et *pondō*, *pondus* (cf., au contraire, *tensus*), c'est-à-dire que le présent *pendō* aurait fourni au latin tout un groupe radical. Le cas est donc moins clair que celui de *tendō* ou de *pellō*. On peut — mais ce n'est qu'une possibilité — rapprocher le groupe de v. sl. *pro-pīnq*, *pro-peū* « σπρωγῶσα », v. russe o-pnu « ἐκτρέω », lit. *pinū*, *pinti* « tresser », arm. *henum* « je tisse », y-enun « j'appuie » et de got. *spinnan* « filer » (de *\*spenwe/o-*?). — Le groupe de lit. *spėndziū* « je tends des pièges », avec l'itératif *spandyti*, est loin pour le sens.

Le sens de ombre *ampēntu*, qu'on a proposé de traduire par *impēndiō*, est mal déterminé; v. Vetter, *Hdb.*, p. 196; Devoto, *Tab. Ig.*, p. 326.



penes, *penelrō* : v. *penus*.

**pēnis**, -is m. (abl. *pēnī*, Naev., Com. 99) : « membrum virile » : *hodie penis est in obscenis*, dit Cic., Fam. 9, 22, 2 ; mais aussi « queue » (remplacé dans ce sens par *cauda*, *cōda*) Le sens de « queue » est conservé dans une expression rituelle ; cf. F. 260, 15, *penem antiqui codam uocabant* ; a qua antiquitate[m] etiam nunc offa porcina cum cauda in cenis puris « offa penita » uocatur ; et « peniculi » quis calcamenta tergentur, quod e codis extremi(s) faciebant antiqui qui tergerent ea. Dictus est forsitan a pendendo. Ancien, mais rare et populaire. Évité en raison de son sens. Non roman.

Diminutif : *pēniculus* : brosse, balai, éponge ; *pēniculamentum* : traîne de robe ; *pēnicillus* (-lum n.) : pin-ceau, M. L. 9702, 6390 ; certaines formes romanes remontent aussi à \**pēnellus*, M. L. 6389.

Dérivé du mot qui apparaît avec suffixe \*-es- dans skr. *pāsaḥ* = gr. *πέος* « queue » (remplacé dans ce sens par *cauda*, *cōda*) Le sens de « queue » est conservé dans une expression rituelle ; cf. F. 260, 15, *penem antiqui codam uocabant* ; a qua antiquitate[m] etiam nunc offa porcina cum cauda in cenis puris « offa penita » uocatur ; et « peniculi » quis calcamenta tergentur, quod e codis extremi(s) faciebant antiqui qui tergerent ea. Dictus est forsitan a pendendo. Ancien, mais rare et populaire. Évité en raison de son sens. Non roman.

**penitus** : v. *penus*.

**penna** (ancien *pesna* dans Fest. 222, 25), -ae f. : aile. Sans doute « ce qui sert à voler », de \**pet-s-nā* (le maintien de la gémée dans *penna*, au lieu de \**pēna* qu'on attendrait, cf. *cēna*, *sēnī*, tient peut-être au caractère expressif du mot ; v. Meillet, BSL 23, 1, 80. M. Niedermann, dans la nouvelle édition (1953) de son *Précis de phonétique latine*, p. 134 sqq., se demande si un ancien \**petna* n'aurait pas coexisté avec \**petsna*). Mais l'aile et la plume sont inéparables et *penna* désigne aussi la « penna », grosse plume des ailes et de la queue, par opposition à *plūma*, la petite plume couvrant le corps ; cf. Colum. 8, 2, 10. *Penna*, dans ce sens, se confond avec *pinna* et les deux mots sont constamment pris l'un pour l'autre (cf. F. Sommer, *Krit. Erl.*, p. 15 ; *bipennis* est noté *bipinnis* dans Nonius et dans les gloses, etc.). Les formes romanes peuvent représenter indifféremment *penna* (avec e fermé) ou *pinna*, M. L. 6514 ; en germanique : v. h. a. *zitar-phin*, m. h. a. *Pfinne*, etc. ; en celtique : irl. *penn* « calamus ».

*Penna* désigne par extension tout objet de plume ou emplumé : plume d'une flèche et la « flèche » elle-même ; plume de l'écrivain (de là *pennarium* : *καλαμοθήκη*, Gloss.).

Dérivés et composés : *pennātus* : muni d'ailes, ou de plumes, ou de barbes (en parlant d'épis ; cf. P. F. 231, 5 : *pennatas impennatasque agnas in Sal(i)ari carmine spicas significat cum aristis, et alias sine aristis ; agnas novas uoluit intellegi*) ; *pennātulus* (Tert.). Cf. \**impennāre* « garnir de plumes, empenner », supposé par les langues romanes, M. L. 4302 ; *pennula* (souvent confondu avec *pinula*) ; *pennēsco*, -is ; *pennor*, -āris (tardif), celui-ci bâti sur *pennātus* ; *pennifer*, -ger, -pēs, -potēs (poétiques).

*bi-pennis* : qui a deux ailes ; désigne spécialement une hache : *bipennis* (scil. *secūris*) f. : hache à deux ailes, c'est-à-dire à deux tranchants (emploi surtout poétique ; cf. W. A. Baehrens, *Sprachl. Konm.* 2. App. Probi,

p. 50). D'après Quint. 1, 4, 12, serait composé non de *penna*, mais d'un adjectif \**pinnus* : *nec miretur puer cur fiat... a « pinno », quod est acutum* [cf. Isid., Or. 19, 11], *securis utrimque habens aciem « bipennis », ne illorum sequatur errorem qui, quia a pennis duabus hoc esse nomen existimant, pennas avium dici uolunt*. Mais l'adjectif est peut-être une création de grammairiens.

Ce mot, de forme obscure, sans doute populaire, semble appartenir à la racine de gr. *πέτομαι* et skr. *pātāmi* « je vole », hitt. *patar*, *pettenaš* « aile », gr. *πετόν* et v. h. a. *fedara* « aile, plume », irl. *én* et gall. *edn* « oiseau », *adan* « aile », etc. V. *petō*.

**pēnsō** : v. *pendeō*, *pendō*.

**pēnūria** : v. *paenūria*.

**penus**, -oris (autres formes *penus*, -ūs f., *penus*, -i m. et *penū*, *penum* n. ; cf. Gell. 4, 1, 2 et les références d'Hosius, ad loc.) n. — *Penus*, à l'époque classique, ne désigne plus que les « provisions de bouche », le « garde-manger » : *est enim omne, quo uescuntur homines*, *penus*, Cic., N. D. 2, 27, 68, d'où le pluriel *penora* dans P. F. 231, 8, *penora dicuntur res necessariae ad uictum cotidianum* ; mais il a signifié à l'origine la « partie intérieure de la maison » (où ces provisions étaient cachées). Ce sens ancien apparaît dans un terme du vocabulaire religieux conservé par Festus 296, 12 : *penus uocatur locus intimus in aede Vestae, tegetibus saeptus, qui certis diebus circa Vestalia aperitur*. S'y rattachent :

1° *penes* : locatif sans désinence, usité comme préposition souvent postposée (avec l'accusatif) au sens de « chez, à l'intérieur de », d'où « au pouvoir, en possession de » ; cf. P. F. 20, 19 : *apud et penes in hoc differunt, quod alterum personam cum loco significat, alterum personam et dominium ac potestatem ; quod trahitur a penitus*. Usité le plus souvent avec un pronom ; rare et de couleur archaïque.

2° *Penātes*, -ium m. pl., avec même suffixe que dans *nostrās*, *Arpinās* (mais le singulier *Penās*, *Penātis* est une pure construction de grammairien ; cf. Fest. 298, 18, et P. F. 299, 7) : les dieux Pénates, dont les images étaient conservées à l'intérieur de la maison, dans le tablinum, derrière l'atrium.

De *penus* dérivent *penārius* dans *penāria* (sc. *cella*), *penārius* (locus) : garde-manger ; *penuārius* « *κελλάριος* » ; *penuārium* ; et *penātor*, glossa Caton (adu. M. Acilius IV 1), défini par les glossateurs : *penatores qui penus gestant*. D'après *uēnātor* ?

De *penes* : *penitus* adv. : du fond, tout au fond (cf. *intus*, *funditus*, etc.) ; on cite chez Plaute *egreditur penitus*, Ps. 132), profondément (sens propre et figuré) ; *penitus*, -a, -um (archaïque et postclassique) : qui se trouve au fond, intérieur ; *penūta*, -ōrum ; *penūtē*, formés sur *penitus* adv. ; *penetrō*, -ās : pénétrer (sans), sens absolu et transitif. Formé sur *penitus* d'après *intus* ; *intrō* ; l'e est phonétique, cf. *genitor*, *genetrix*. De là *penetrālis* ; cf. Fest. 296, 27, *penetrare sacrificium dicitur quod interiore parte sacrarii conficitur*. Vnde et *penetrālia* cuiusque dicuntur..., et P. F. 231, 1, *penetrālia sunt penatium deorum sacraria ; impenetrālia* n. (Gloss.) ; *penetrābilis* et *impenetrābilis* (époque impériale) ; *penetrātiā*, -tor (tardifs).

Ni lit. *penū*, *penēti* « nourrir », ni gr. *πένομαι* « je

travaille péniblement », ni même le groupe de lat. *pen-dō* dont des sens qui permettent un rapprochement. Malheureusement cet aspect indo-européen, ce groupe de mots est sans étymologie.

**perpō**, -ōnis m. : melon, pastèque. Emprunt au gr. *περπον*, -ονος (attesté à partir de Pline). Une forme *perpō*, -inis, avec i phonétique, est dans les gloses COL III 541, 36, et a survécu en roman, cf. M. L. 6395, 41, en germanique : v. h. a. *pēthemo*, etc.

**per** : préverbe et préposition suivie de l'accusatif (l'ablatif ne se trouve qu'à basse époque, au moment où les cas tendent à se confondre). Comme préverbe, a en latin le sens de « à travers, pendant » (local et temporel), « de bout en bout » (*ueniō/perueniō*, cf. skr. *pāri tam*).

On s'en est servi pour marquer l'achèvement, la perfection (*faciō/perficiō*), et aussi on l'a joint à l'adjectif (et à l'adverbe) pour former une forme de superlatif absolu dans des formations en partie, mais non nécessairement, populaires ou familières, nombreuses dans Ciceron : *perfacilis* « facile de bout en bout, tout à fait facile » (cf. gr. *περὶαλλής*) ; *perbene*, *perlongus*, M. L. 6416, et même *permaximus*, *perminimus*, *peroptimus*, *perplurimus*, *perpaucissimī* (Colum.), ou à un verbe pour en renforcer le sens ; *odi/perodi*. Dans cet emploi, il est encore souvent séparé de son adjectif ; cf. Plt., Cas. 370, Cic., Att. 10, 1, 1, *per enim magni aestimo*. Cet emploi de *per* s'est particulièrement développé à basse époque, et Charisius condamne *peroptimus*. V. les exemples dans Souter et Löfstedt, *Syntactica* II 403 ; André, REL XIX, 1951 ; 121 sqq. On le trouve isolément sous la forme *perquam* « tout à fait », avec même particule généralisante que dans l'opposé *nequam* (emploi avec l'infinitif, T'ér., Hec. 1).

*Per* indique, d'autre part, une déviation dans *perdō*, *perimō* (cf. osq. *pertemust* « perémerit »), *peruertiō*, *perperus*, *perfidus*, *peritūrus*, correspondant au gr. *παράπονος*. V. aussi *prāuus* ?

Comme préposition, *per*, outre le sens de « à travers, pendant », a le sens moral de « par l'intermédiaire de » (*per nuntium*, *per litteras*, *per interpretem*), au moyen de ; à cause de ; au nom de ; par ». En ce sens, il a tendu à remplacer l'ablatif-instrumental, notamment avec les compléments du passif, cf. *ā*, *ab*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6396.

*Per* fait partie d'un groupe de prépositions et préverbes auquel appartiennent *prō* et *por*, *prae* et se rattachent, d'autre part, *pri*, *prior* et *primus* (v. ces mots). Le sens propre de ces mots est « en avant ». La forme est sans doute celle d'un ancien locatif, \**peri*, \**per* : skr. *pāri*, v. perse *paryi*, gr. *περί*, *περ*, got. *fair*, v. sl. *prě*, lit. *per* (v. Brugmann, *Grundr.* 2, II 2, § 680 sqq., p. 864 sqq.). Les sens se sont développés de manières variées. Le sens de « en avant » est clair dans des cas tels que skr. *pāry asti*, gr. *περίεστι* « il surpasse », etc. ; avec l'ancien ablatif, en véd. *viçvebhyo bhāvanebhyas pāri* « au-dessus de toutes les créatures » ; *paripri* adj. « très cher » (cf. *περὶαλλής*), et de même, chez Homère : *περὶ πάντων ἔμμενοι ἄλλων* « au-dessus de tous les autres ». Avec l'accusatif, l'indo-iranien et le grec ont développé un sens de « autour » qui ne se retrouve pas ailleurs. Le sens de « à travers », qui est

d'ordinaire celui du latin et qui résulte d'un développement secondaire, se retrouve en slave et surtout en baltique, où l'on a lit. *per* et v. sl. *prě* à peu près avec la valeur de lat. *per* ; lit. *per* se construit aussi avec l'accusatif. — Le sens de déviation qui est celui de *perimō*, de *pereō*, *perdō*, *perperus*, se retrouve peu hors du latin ; toutefois, de même que le latin a *per-ueriō*, l'ombrien a *perelom* « \*peritum, peritum », le vieux prussien a *per-weddā* « qu'il séduise » ; et, avec *fra-* (mais non avec *fair-*), le gotique a *fra-waurpanai* « *καταφραπένοι* » et *frawardidum* « *ἐφειράμεν* ». L'Avesta a *frajyāiti* « perte » (le contraire de la « vie » : *jjyātu*), ce qui est près de *pereō*. — Au lieu de *per*, l'osco-ombrien a *per* : osq. *per* *viam* « *trāns uiam* », *per-umum* « *perimere* ». Le sens est plus près du sens étymologique que celui qu'a d'ordinaire lat. *per*. — L'emploi de *per* pour exprimer le superlatif absolu se retrouve en ombrien : *per-akre* « *praestantem* » ; M. M. Leumann, dans l'*Avrōdōpon* Wackernagel, p. 340 sqq., a sans doute eu tort de considérer qu'il s'agit de la particule qui figure dans *parum* -*per*, etc. — Sur une trace de l'adjectif \**pero-* « qui est au delà », v. *peregrē*, sous *ager* ; v. aussi *perendīe*.

-*per* : particule postposée qui s'ajoute à certains ad-  
verbes de sens temporel : *nūper* (voir ce mot), *topper*, *semper* et *parumper*, *aliquantisper*, *paulisper*, etc. Sans rapport avec le -*per* de *super*, *Semper* rappelle l'osque *petiro-pert* « quater ». Sans étymologie claire. Un rapport avec *per* n'est pas bien visible (toutefois, l'identité de *pert* « *per* » et de *petiropert* « quater » en osque est troublante, non plus que celui auquel on pourrait penser avec -*pe* suivi d'une particule -*r* ; v. M. Leumann, *Avrōdōpon* J. Wackernagel.

**pēra**, -ae f. : sac, sacoché. Emprunt au gr. *πήρα* (d'origine inconnue) attesté à partir de Phèdre, mais le composé *saccipērium* (v. *saccus*) est dans Plaute ; les mots latins sont *mantica*, *loculus*. Terme populaire d'après P. F. 249, 6 : *phascolia appellant Graeci quas uulgi per[n]as uocat*. Conservé dans un parler roman. M. L. 6397.

**peragrō** : v. *ager*.

**perbītō** : v. *baetō*.

**perca**, -ae f. : perche de mer (serran) ou d'eau douce. Emprunt au gr. *πέρκη* (Ov., Plin.). M. L. 6398, *pērcā*, et 6401, \**percula*.

**percellō** : v. *-cellō*.

**percipiō** : v. *capiō*.

**percontor** : v. *contus*.

**perentiō** : v. *quatiō*.

**perdāgātus**, -a, -um : exploré. Se trouve seulement dans Claudius Mamertin, Stat. Anim. 2, 3 ; formé d'après *indāgātus*, coupé *in-dāgātus*.

**perdix**, -icis c. : perdrix. Emprunt au gr. *πέρδιξ* (depuis Varr.). Panroman, sauf roumain. M. L. 6404 et 7403 a.

**perdō** : v. *dō*, M. L. 6403 (et *dēperdō*, 2570 a).

perduellis, -liō : v. bellum.

**peregrī, peregrē**, adv. : à l'étranger (question *ubi et quō*) et « de l'étranger » (question *unde*). *Peregrī* est la forme normale de locatif; *peregrē* a dû subir l'influence des adverbes du type *longē* de sens voisin.

Dérivés et composés : *peregrinus* (cf. *repente, repentinus*) : qui voyage à l'étranger, qui vient de l'étranger, qui concerne l'étranger (*praetor peregrinus*); *peregrinō, -ās* (-*nor, -āris*), -*nātiō*. A basse époque apparaît une forme dissimulée *pelegrinus*, passée dans les langues romanes (fr. *pèlerin*, etc.). M. L. 6406; B. W. s. u.; en celtique : brit. *pererin*, et en v. h. a. *piligrim*. A partir de Tertullien apparaît l'adjectif *pereger* (*peleger*, CIL V 1703) « qui voyage à l'étranger », qui a survécu partiellement dans les dialectes italiens et en provençal, avec le sens péjoratif de « mendiant, miséreux », M. L. 6405 b. Autres dérivés : *peregrinulus* (Ven. Fort.); *comperegrinus* (Sid.); *peregrinitās* (Cic.); -*nābundus* (T.-L.).

*Peregrē* est un composé de *ager*; mais le premier élément est discuté. Meillet y voit « un adjectif indo-européen \**pero-* « lointain » (à vocalisme *e* normal dans les adjectifs thématiques indo-européens) qui se retrouve dans osq. *perum* « sans » et qui a son correspondant exact en skr. *parāḥ* « éloigné », cf. arm. *heri* « lointain » (v. *perendiē*); *peregrē* a signifié « en terre éloignée »; cf. pour le sens arm. *art-* « dehors » dans le composé *art-uli* « fourvoyé, égaré », et les dérivés tels que *artak's* « dehors »; ou dans une autre famille de mots : lit. *laukė* « dehors », locatif de *laukas* « champ » et v. irl. *immaig* « dehors » (avec et sans mouvement), accusatif et datif de *mag* « champ » (le mot celtique *magos* « champ, campagne », qui a remplacé \**agro-*, est d'étymologie intertallenne). D'autres linguistes voient dans *per-* la préposition *per* « à travers », ce qui est moins satisfaisant pour le sens.

**perendiē** adv. : après-demain; le surlendemain. Semble être seulement dans Plaute et Cicéron.

Dérivés et composés : *perendinus*; *comperendinus*, uniquement usité dans l'expression juridique : *c. diēs* « troisième jour auquel on renvoie une affaire »; *comperendinō, -ās* « remettre au troisième jour » et, à basse époque, « remettre » (sans précision de date); *comperendinātiō*. Le simple *perendinō* (tardif, Prisc.) semble formé d'après le composé.

De \**peren-diē* « le jour par delà », la comparaison de *pridiē, postridiē* montre qu'il n'y a qu'un élément dans *peren-* et qu'on ne saurait le décomposer en \**per-en-diē*. Comme *ho-diē*, le premier élément *peren-* est un thème nu, normal dans un premier terme de composé. L'adjectif skr. *parāḥ*, dont le correspondant figure au premier terme de lat. *peregrē*, signifie « qui est au delà » et, en matière de temps, s'applique surtout à l'avenir : « ultérieur ». Le vieux perse, au contraire, a *paranam* « auparavant », tandis que irl. *hire* signifie « ultérieur ». Ombr. *perne* signifie « ante » et *pernaiaf* « anticās ». On est amené à supposer un dérivé en \*-*peren-* qui serait à \**pero-* ce que gr. *al(F)ēv* est à lat. *aeuom*. Inversement, got. *fairneis* signifie « antérieur, παλαιός ».

**perennis** : v. annus.

**pereō** : v. eō.

**perfidus** : v. *fidēs*. M. L. 6409.

\***perfinēs** : *perfringās*, Fest. 222, 29. Seul exemple du verbe, tiré d'être du Carmen Saliare.

Subjonctif d'un présent en \*-*nā-* d'une racine dissyllabique; cf. irl. *benaid* « il frappe » avec subjonctif dissyllabique, dans v. sl. *bije, biti* « frapper ». Le latin a remplacé ce vieux verbe par le verbe populaire sans étymologie claire *caedō*. — V. *fendo*.

**Pergamum, -i** n. (-*ma* n. pl.) : le nom de Pergame, déjà dans Livius Andronicus, « arcs *Ilīi* », a désigné par extension toute sorte de citadelle ou de bâtiment sur une hauteur; *Pergama* : *omnia alta aedificia*, CGL V 555, 47; arg. *Troiae et per usum omnes arces Pergama dicuntur*, CGL V 555, 49. M. L. 6412.

Dérivé : *pergamēna* (-*mīna*), -*ae* f. : parchemin, dont l'invention est attribuée à Eumène, roi de Pergame; cf. Varr. ap. Plin. 13; 70; Isid., Or. 6, 11. M. L. 6411; B. W. *parchemin*. Germanique : v. h. a. *pergamīn*.

**pergō** : v. *regō*.

**pergula, -ae** f. : avancée. Désigne toute espèce de construction surajoutée ou en saillie, appentis, balcon, etc.; spécialement « treille ou berceau sous lequel on se promenait »; cf. Rich. s. u. Conservé dans ital. *pergola*. M. L. 6413. Sur le barbarisme *precula* attribué par Quint., I. O. 1, 5, 12, à Tinga Placentinus, v. Meyer Lübke, KZ 30, 345.

De *pergō*? Cf. *tegō/tēgula*.

**perhibeō** : v. *habeō*.

**periculum** (-*clum*), -*i* n. : essai, épreuve; sens ancien (Plt.) resté classique dans *periculum facere*, cf. Cic. Verr. 1, 12, 34; puis « risque » (souvent joint à *discrimen*, qui a subi une évolution de sens parallèle : cf. Cic. Off. 1, 43, 154; Imp. Pomp. 5, 12; N. D. 2, 66, 166) « danger, péril », sens le plus fréquent à l'époque classique (dont l'évolution a pu être favorisée par le rapprochement avec *perire*); le sens de « essai, épreuve » étant réservé à *experimentum*. Dans la langue du droit, « procès » (comme gr. *κίνδυνος, κινδυνεύειν* : κ. *φειδομαρτυρῶν*, Dém. 1033, 1), puis « arrêt ». Ancien, usuel, classique. Panroman, sauf roumain, dans des formes pour la plupart savantes, avec le sens de « péril ». M. L. 6414. Celtique : irl. *pereccul*, brit. *perigl*.

Dérivés : *periculor, -āris* (Caton); *periculōsus*, qui a servi de prototype aux formations en -*iculōsus*, cf. *meticulōsus*, d'où *sitculōsus*, etc., cf. aussi *formidulōsus*; *periculor, -āris* « faire l'essai, risquer de; être en péril » et ses dérivés.

V. le suivant.

**peritus, -a, -um** : qui a l'expérience de; d'où « habile dans » (avec le génitif : *p. rei militāris*). Ancien, usuel, classique.

*imperitus* (et *experitus*, Gloss. Plac. : *experitus*, non *peritus*, i. e. *extra peritiūm positus*) et *peritiū* (époque impériale), *imperitiū* (Sall.), tous deux évités par Cicéron et César.

**perior, -iris, expertus sum** : éprouver, faire l'épreuve de. Le participe présent *experiēns* a le sens de « expérimenté, qui a l'expérience de »; *expertus* a souvent le sens passif « éprouvé » : *uir... expertae uirtutis*, Pl. 3, 44, 3; et *inexpertus* (époque impériale). *Experitus* a lieu de \**experitus* a dû subir l'influence de *reperitus*, *comperitus*. Conservé dans quelques langues romanes : M. L. 3046.

Dérivés : *experientia* et *inexperientia* (Tert.); *experimentum*; *experitō* (Vitr.).

S'il rattache également, mais le sens est plus lointain : *opporior, -iris, opperitus et oppertus sum, opperiri*, attendre. Mot de l'époque républicaine; rare à l'époque impériale et employé sans doute par affectation d'archaïsme. Pas de dérivés.

Par contre, *comperitō* et *reperitō* se rattachent à *pariō*. Toutefois, il a dû se produire des confusions dans l'emploi des sujets parlants, confusions dont *expertus* et *opperitus* ont subi la preuve.

*Peritus, periculum* supposent un verbe simple \**perior* qui a disparu au profit du composé d'aspect « déterminé » *experior*.

Le groupe le plus proche est celui de *πειρα* (éol. *πειρα*) « épreuve, essai », *ἐμπειρής* (chez Sophocle) et *ἐμπειρος* (chez Callimaque) au sens de *ἐμπειρος*, etc. Le verbe latin \**perior*, conservé seulement avec préverbe, doit être un dénomiatif du nom radical dont gr. *πειρα* suppose l'existence. Ce nom radical a dû four-nir, d'autre part, le dérivé germanique attesté par v. h. a. *fāra* « action de guetter, danger », avec un -*ē* qui doit provenir d'un thème radical. Ce thème radical appartient peut-être à la racine de gr. *περῶ* « je trans-porce, je traverse »; v. *per, portus* et *portō*.

L'arménien a une forme expressive à *ph-* initial : *porj* « essai », etc.

**perimō** : v. *emō*.

**perinde** adv. : proprement « de là tout à travers en continuant », e. g. T.-L. 8, 17, 10 : *si perinde cetera processissent* « si le reste marchait à partir de ce point en continuant ». L'adverbe a pris ensuite le sens dérivé de « en continuant de la même façon, d'une manière exactement semblable », qui est celui de l'époque classique dans *perinde ac* (ut, quasi) « tout comme [si] ». On le trouve plus tard employé seul avec le sens de « également », e. g. *perinde odium prauis et honestis*, Tac., A. 2, 6; ou encore dans l'expression *haud perinde*, comme notre « pas tellement », avec un second terme de comparaison implicite : *coxendice et femore et crure sinistro non perinde ualebat* (scil. *ac dextro*), Suét., Aug. 80, 2. Ancien, usuel, classique. Non roman.

**periūrus** : v. *iūs*.

**peritiēs, -ei** f. : forme donnée par les manuscrits de Plaute et par Non. 153, 14; 218, 32; cf. aussi Donat, GLK IV 392, 17, et Julianus, ibid. V 324, 13. Même sens que *perniciēs*, dont ce n'est peut-être qu'une corruption. Un adjectif dérivé, *peritiālis*, figure dans les manuscrits de Leyde de Lucr. 1, 451.

**perna, -ae** f. : 1° jambe tout entière (cuisse et mollet); en particulier « cuisse de porc, jambon »; puis « branches qui tiennent au sol » : *stolones cum perna*

*sua auelluntur*, Plin. 17, 67; 2° sorte de coquillage, dit aujourd'hui « jambonneau », ou pinne marine (sans doute ainsi nommé à cause de sa forme, Plin. 32, 154). Ancien (Enn., etc.), technique. M. L. 6418, *perna*; B. W. *perle*.

Dérivés et composés : *pernix, -icis* adj. : agile, prompt (archaïque, poétique et postclassique); *perniciē*, *perniciās* (Cic.). Dérivé de *perna* comme *felix* de \**fēla* (= gr. *θηλή*); cf. fr. *ingambe*; *perniō, -ōnis* m. : engeler aux pieds, gerçure (Plin.), M. L. 6420; *perniunculus*; *compennis* : *-es dicuntur homines genibus plus iusto coniunctis*, P. F. 35, 24; *supernāti* : *dicuntur homines quibus femina succisa sunt in modum suillarum pernarum*, P. F. 397, 7; *pernōnida*, Plt., Mén. 210; *pernārius* « marchand de jambons ».

Cf. aussi \**pernia*, \**pernicicare*, M. L. 6419, 3045.

*Perna* correspond au hitt. *paršna-* « haut de la cuisse, jambon », cf. Benveniste, BSL 50 (1954), p. 41; gr. *πέπρω*, skr. *pārṣṇīḥ*, got. *fairzna* « talon ». Pour le sens de « jambe, jambon », cf. les composés du type *πεπρω-κοπής* « écornifleuse de jambons », Mén. Com. frg. 4, 148; etc. Du reste, lat. *pernix* « ingambe » s'explique mieux en partant du sens de « jambe » que de celui de « talon » : cf. Plt., Mi. 630, *pernix sum pedibus*.

**perniciēs** : v. *nez*.

**pernix** : v. *perna*.

**pernox** : v. *nox*.

**pērō, -ōnis** m. : sorte de bottine, faite de cuir cru et garnie de poils, surtout en usage dans l'armée. Non attesté avant Virgile (Ae. 7, 690).

Dérivé : *pērōnātus*. Sans doute en rapport avec *pēra*.

**perperus, -a, -um** : de travers; et *perperam* adv. L'adjectif est très rare (un exemple d'Accius ap. Non. 150, 11); l'adverbe, qui est du type *clam, palam, protinam*, assez fréquent, est ancien et appartient plutôt à la langue familière. De *per-* et d'un second élément peu clair, cf. *properus*. Pour le sens, cf. *perdō, pereō* et peut-être *prāuus*, sous *per-*.

Dérivés : *perperitūdō* (Acc.); *perperō, -ās* (Ital.). Les formes grecques *πέπερος* (Polybe, Sextus, Arrien, *περπερῆα*, Clém.; *περπερότης*, Chrys.) attestées seulement à basse époque proviennent du latin.

**perpes, -etis; perpetuus, -a, -um** : qui s'avance d'une manière continue; ininterrompu; perpétuel. *Perpes*, de \**per-pet-s* (cf. *impes, praepes* et *petō*), a été remplacé par *perpetuus*, que favorisait l'existence des synonymes *assiduus, continuus* et ne se trouve que chez Plt., Pac. Tr. R<sup>3</sup> 188, et chez les archaïsmes de l'époque impériale. De *perpetuus* dérivent *perpetuālis* (créé par Quintilien pour traduire *καθολικός*; cf. Inst. Or. 2, 13, 14); *perpetuārius*; *perpetuītās* (presque uniquement cicéronien); *perpetuō, -ās*; *comperpetuus* (Prud.); *perpetum* (Hil.). — V. *petō*.

**perpetior** : v. *pator*.

**perpetrō** : v. *patrō*.

**perplexus** : v. *plectō*.



*tripudium* : sorte de danse de caractère sacré, pratiquée entre autres par les Saliens et les Frères Arvales ; puis « danse » en général. Terme du vocabulaire religieux ; de là *tripudiō*, -ās, *tripudiātiō*.

*Repudium* et *prōpudium* sont sans doute à rapprocher de *pudet*.

Nombreuses formes conservées dans les langues romanes, dans des acceptions techniques : cf. M. L. 6439, *pes*, panroman, avec de nombreux dérivés : 6340, \**peda*; 6341, *pedale*; 5342, *pedāmētum*; 6343, *pedānēus*; 6344, *pedātio*; 6346, *pedester*, v. B. W. pière; 6347, *pedica*; 4296, *impedicāre*; 6348, \**pedica* « trace de pied »; 6349, *pedicellus*; 6350, *pediculāre*; 6351, *pediculus*; 6352, \**pediculus*; 6353, \**pedināre*; 6354, \**pedinus*; 6356, \**peditiāria*; 6357, *pediāre*; 6359, *pedō*, -ōnis; 6362, *pedūlis*; 6363, *pedunculus*; 7219, \**rēpedināre*; 7220, \**rēpediāre*; 8465, *suppedānēus*; 3040, *expedire*; 4494, *interpedire*; 8912, *tripēs*, -ēde et \**tripetia*; gall. *trybedd*; en germanique : v. angl. *thripil*, etc. Sur *repēdāre* dans les langues romanes, v. Y. Malkiel, *Stud. i. the reconstr. of hisp.-lat. wordfamil.*, p. 1 sqq. — En celtique, le brittonique a *peddyd* « pédites », *peddestr* « pedestris », *pedol* « pedālis ».

Le nom \**ped-* du « pied » se rencontre d'un bout à l'autre du domaine indo-européen. A en juger par gr. *πόδα* et *πόδες*, arm. *otn* (nominatif-accusatif singulier) et *otk'* (nominatif pluriel) et par la quantité de skr. *pādām*, *pādāh*, qui reflète indirectement un ancien *ō*, le vocalisme de l'accusatif singulier et du nominatif pluriel était *o*. Le nominatif singulier avait *ō*, que représentent sans doute skr. *pāt*, gr. *παός* (avec une altération), l'accusatif got. *foṭu* (avec *ō* d'après un nominatif ancien en *ō*). Le latin a généralisé le timbre *e* des autres cas : cf. skr. *pādāh*, gr. *πᾶς* en composition; d'où *pēs*, *pedem*, d'après *pedis*, *pede* (ombr. *pefi*, *persi*), etc. La forme \**ped-* se trouve au premier terme de composés dans lat. *pelluicia* comme dans gr. *πέλλυτρον* « courroie entourée autour du pied ». Au contraire, le vocalisme est -*o*- au nominatif pluriel des seconds termes de composés, comme on le voit par skr. *dvipādāh*, *catuṣpādāh*, et l'ombrien en a le reflet dans les ablatifs *dupursus* « bipedibus », *peturpursus* « quadrupedibus » et le latin dans *tripodare*; l'u de *tripudium* en est, au moins indirectement, une trace. — Le timbre *e* de lat. *bipēs*, *quadripēs* est secondaire. Le hitt. *a-pada-* « pied » du type thématique. — L'ancien nom du « pied » a été remplacé en slave, en balte et en celtique par des noms nouveaux, différents d'une langue à l'autre.

Sauf peut-être dans *oppidum*, le nom neutre \**pedo-* attesté par ombr. *peṭum*, *persom* « solum », gr. *πέδον* « sol », arm. *het* (gén. *hetoy*) « trace de pas », skr. *pādām*, lit. *pėdā*, v. isl. *fet* « trace de pas » n'est pas conservé en latin, où cependant le *peda* mentionné par Festus en est la trace.

Le mot *pedes* est fait sur le modèle de *eques* (cf. gr. *ἵππο-τ-* dans *ἵπποτα-*); la forme ancienne est indiquée par une forme indo-iranienne à élargissement -*i*- : skr. *patihī*, v. perse *pastiś* « fantassin », et, avec *ē*, par lit. *pėščias* « qui est à pied ».

\**pescia* : in *Saliari carmine Aelius Stilo* dici ait *capitia ex pellibus agnitis facta, quod Graeci pelles uocent* *πῆσχα neutro genere pluraliter*, F. 230, 12. Sans autre exemple.

\**pesestās* : inter alia quae [in] interprecationem dicuntur, cum fundus lustratur, significare uidetur *pestilentiam*..., F. 230, 26. Ancien terme du rituel provenant

sans doute, comme *pescia*, du *Carmen Saliare*? Inexpliqué, peut-être corrompu?

*pessimus* : v. *peior*.

*pessulum*, -i n. : pessaire (Cael. Aur., Acut. 3, 18, 184). Diminutif de *pessum*, *pessus*, emprunt au gr. *πῆσόν*, -ός Doublet : *pessarium* (I<sup>re</sup> siècle).

*pessulus*, -i m. : verrou, pêne (ancien fr. *peste*). Sans doute emprunt au gr. *πάσσαλος* déformé par l'étymologie populaire ou par un intermédiaire étrusque? Attesté depuis Plt. M. L. 6441 (*pessulum* et *pesc(u)lum*, CGL V 132, 129) et 6442, \**pestellum*. Composé : *oppessulatus* (Pétr.).

*pessum* : proprement accusatif du supin d'un verbe signifiant « tomber » : *pessum dare* « faire tomber, abattre, ruiner » (cf. pour la construction *nuptum dare*); *pessum ire* « tomber, être ruiné ». S'est employé d'abord avec des verbes de mouvement; puis le sens originel de *pessum* n'étant plus senti, le mot a été assimilé aux adverbess de lieu du type *sursum*, *aduersum* et employé comme adverbe avec le sens de « au fond, en bas »; cf. Lucr. 6, 589 : *multae per mare pessum subsedere urbes* (et Lucr. 3, 674; Sén., Const. Sap. 2, 3).

Pour l'étymologie, v. *peior*, *pessimus* et *petō*, avec le renvoi à une note de J. Wackernagel.

*pestis*, -is f. : toute espèce de destruction (abstrait) ou de moyen de destruction (concret); mort, *malam pestem oppetere*; peste, fléau, épidémie. Souvent joint à *exitum*, *perniciēs*; *pestilēns* s'oppose à *salūber*, *pestifer* à *salutāris*. Ancien (Enn., Plt.), usuel, classique.

Dérivés : *pestilentus* (Laev.); *pestilentia* (classique), à basse époque, *pestilentiārius*, -iūs.

*Pestilentia*, à son tour, a été supplanté par *pestilēns*, rebâti sur *pestilentia* d'après le type *sapientia/sapiens*. Au lieu de *pestilentia*, impossible dans l'hexamètre, Lucrèce emploie *pestilitās* (cf. *differētās* en face de *differēntia*), sur lequel on a refait *pestilis* (d'après *gracilis*, *gracilentus*?; Arn.) et même *pestibilis* (cod. Just.). Les gloses ont aussi *pestimus* : *λοιμοφόρος* (d'après *pessimus*?).

Composés : *pestifer*, -ferō, -ficio, -nuntius (tardifs). Aucune étymologie claire.

-*peta* : v. *petō*.

*petaminārius*, -i m. : danseur de corde. Hybride tardif (Firm., Salv.) formé sur *πετάμενος*.

*petasō*, -ōnis m. : jambon (Varr., R. R. 2, 4, 10, Mart. 3, 77, 6), importé de Gaule, d'après Varron. Le grec *πετάσων* « jambon » (Athén.) peut provenir du lat n. Diminutif : *petasunculus* qui signifie à la fois « jambonneau » et « petit pétase ». *Petasō* semble dérivé de *πέτασος* « chapeau de voyage », en raison de la ressemblance de forme; cf. aussi *petasō* : *linteum quo solent mulieres accingi* (Gloss.). — De *petasus* : *petasatus* « coiffé du pétase ».

*petaurum*, -i n. : tremplin; balancier. Emprunt au gr. *πέταυρον* « balancier des danseurs de corde; tréteau ». De là *petaurista* m. « équilibriste »; *petauristārius* (le grec dit *πεταριστής*), avec suffixe latin; cf. *petaminārius*, *prōpōlārius*. Depuis Lucilius.

*petigō*, -inis f. : sorte de darte ou d'éruption cutanée (Gloss.).

Dérivés et composés : *petiginōsus*; *dēpetigō* (Cat., Lucil.), glosé *λέπρα, λευχίνη*; *impetigō* : darte vive, *impetigō* (doublet) *impetix* dans P. F. 97, 8; cf. *appendix* et *pendigō*, M. L. 4306; *impetiginōsus* (-gōsus). S'y rattache aussi *petimen* : ulcère à l'épaule des bêtes de somme; cf. Fest. 228, 1. Attesté depuis Naevius et Lucilius. Formation en -*men*, comme dans certains termes techniques ou rustiques.

En raison de l'existence de *petitus*, etc., on pense à un rapport avec le groupe de *petō*. La formation de *petigō* serait pareille à celle de *origō*. Mais il reste à trouver un fait précis qui rendrait compte du sens. Il est possible que *petigō* ait été tiré secondairement du composé *impetigō*, dont on peut rapprocher la formation parallèle *intertrigō*, et *dēpetigō*, bâti en opposition avec *impetigō*. Sur ces formes en -igō, v. Ernout, *Philologica* I, 175 sqq.

*petilus* (*petilis*, Plt. ap. Non.), -a, -um : -um, tenue et facile, dit Non. 149, 5, qui cite des exemples de Lucilius et de Plaute. Se retrouve dans une glose de Festus, 224, 2, dont le texte est corrompu : *petilam suram* (siccatam? l. siccam?) et *substrictam uolgo interpreta(n)tur*. *Scaeuola* ait *ungulam albam equi iia dici*. A ce dernier sens se rapporte la glose : *petulus equus qui habet albos pedes*, CGL V 608, 61 (Gl. Scal.); conservé en germanique : lombard *feil*, etc. On ne sait s'il faut y rattacher le nom propre *Petilius* et le nom d'une fleur d'automne non identifiée, *petellium*, qu'on trouve dans Plin. 21, 49; v. André, *Lex.*, s. u.

Le rapprochement avec *petō*, *petitus* demande à être appuyé par quelque fait propre à rendre compte du sens.

*petimen* : v. *petigō*.

*petiolus* : v. *petiolus*.

*petisium* (*mālum*) n. : variété de pomme (Plin. 15, 50). Sans doute adjectif dérivé d'un nom propre.

*petō*, -is, -iui (-iū), -itum, -ere : 1° « se diriger vers, essayer d'atteindre », d'abord avec idée accessoire de violence ou d'hostilité « je jeter sur, attaquer » (sens physique et moral); cf. Cic., Or. 68, 228, *gladiatores... petendo uehementer*; Nux, 2, *petere saxis*; de là : *petiui* : attaque : -nes proprie dicimus *impetus gladiatorum*, Serv., Ae. 9, 439 (sens classique, cf. Cic., Cat. 1, 6, 15, bien attesté à côté du sens plus fréquent de « demande »); *petulus* (cf. *hiulus*) : provocant, Serv., G. 4, 10, *haedi petuli dicti ab appetendo, unde et meretrices petulcas (= provocantes) uocamus*; *petulāns*, participe d'un verbe *petulo* (cf. *postulo*, *ustulo*) : *petulantes et petuli etiam appellanti qui proteruo impetu petunt laedendi alterius gratia*, Fest. 226, 4; *petulanter*, -ia; *petigō*? (v. ce mot); 2° par affaiblissement de sens « se diriger vers, gagner » : *Pygium*, etc. (cf. dans Lucr. 3, 172, *terrae petitus* « fait d'atteindre la terre »); et, au sens moral, 3° « rechercher, solliciter », cf. Sall., Ca. 25, 3, *libidine sic accensa* [Sempronius] *ut uiros saepius peteret quam peten-*, sens qui apparaît dans le désidératif (rare; Lucr., Cic., Tusc. 2, 62, Fest.) *petessō*, -is (*peticesō*, puis tardivement *petiscō*, par confus on de suffixes, cf. \**capiscō* et *capiscō*); et enfin « demander » (*alqd ab alqō*; p. ut,

etc.), employé absolument dans la langue politique avec le sens de « solliciter un mandat, être candidat » et dans la langue du droit avec celui de « être demandeur », d'où *petitor*, -trix, -itō (qui chez Sénèque traduit *ἔφεσις* comme *expetibilis* traduit *αἰρετός*), -iōrius (-iōrium n. « requête », Cod. Th.); *petilus* (rare), *petiturio* (création familière de Cic., Att. 1, 14, 7) et *competō*, -itor, -itiō. Adjectif de basse époque : *petāx* (Vulg.), compar. adv. *petācius* (Avien., Arat. 1758). L'évolution sémantique de *petō* a un parallèle dans celle de *rogō*, qui du sens de « se diriger, se tendre vers » (cf. *regō*) est passé à celui de « demander, interroger ». Ancien, usuel. M. L. 6444. Celtique : britt. *peti*, *peden*.

Les deux sens « attaquer, se diriger vers » et « solliciter, demander » se retrouvent dans presque tous les composés : *appetō*, -is : approcher (intrans. *appetit diēs*); attaquer; chercher à saisir; d'où *appetēns*, -tenter, *appetitus*, usités surtout au sens moral et dont le dernier sert à traduire le gr. *ὁρμη* (cf. Cic., Off. 1, 101), *appetentia* (= *ὁρεσις*), *appetitō* (cf. Cic., Fin. 3, 23; Ac. 2, 24; Tusc. 4, 12), -itibilis, -itior, mots savants. M. L. 546, 546 a.

*competō* : 1° se rencontrer avec; cf. *competum*, *compitum* « carrefour », M. L. 2099; *compitālis* et n. pl. *compitālia* : *dies attributus Laribus uialibus*; *ideo ubi uiuae competunt, tum in competis sacrificatur*, Varr., L. L. 6, 25; *compitālicius*; 2° s'adapter, convenir à; d'où *competēns*, -tenter, -tentia; 3° solliciter en même temps qu'un autre : *competere significat quod est honorem uel coniugium uel quiduis aliud aduersus alium petere*. Vnde *competitores*, ut saepe, Non. 276, 10; *competitiō*.

*dēpetō* = *dēprecor* (un exemple de Tert., adu. Marc. 4, 20).

*expetō* : 1° arriver (= *accidō*), e. g. Plt., Am. 174, *ergo in seruitute expetunt multa iniqua* (avec le datif; Mi. 393); 2° retomber sur (avec in), Plt., Am. 494-495, non par uidetur facere delictum suum, | suamque ut culpam expetere in mortalem ut sinat; 3° rechercher, désirer ardemment (ex- préfixe de renforcement), d'où *expetibilis* (Sén., Boèce), *expetitor* et le désidératif plautinien *expetessō*.

*impetō* : se jeter sur, attaquer (s'y rattache peut-être la glose obscure de P. F. 97, 10, *inipite* (l. *impetite*?) *impetum facite*. Rare, non attesté avant Lucain. Semble tiré secondairement de *impetus*. S'y rattachent les formations nominales :

*impes*, -tis m. : élan, assaut, choc, impulsion, instinct. Rare, poétique (Lucr.), doublet artificiel de *impetus*, dont certaines formes sont bannies de l'hexamètre, fait d'après *praepes*. Usité surtout à l'ablatif *impēē*.

*impetus*, -is m. : même sens; mais beaucoup plus usité et très classique. Conservé en toscan et en ancien français. M. L. 4307. Formation étrange; on attendrait \**impetitus*, comme *appetitus*; cf. Cic., Off. 2, 3, 11, *animalia quae habent suos impetus et rerum appetitus*. L'haplologie de \**impetitus* > *impetus* soutenue par Wackernagel se heurte au fait que \**petitus* n'existe pas; cf., du reste, *appetitus*. Peut-être le mot, usité dans la langue militaire, aura-t-il été modelé sur des termes de sens voisin *ingressus*, *incursus*, *impulsus*, de *ingredior*, *incurro*, *impello*, qui avaient le même nombre de syllabes que le verbe correspondant (comme, inversement, in-



*cessō* semble avoir été fait sur *incessus*); cf., toutefois, *gradus* et *gradior*. De là *impetuōsus* (tardif).

*oppetō* : synonyme de *obire* et employé comme lui, avec ou sans l'accusatif *mortem*, dans le sens de « affronter la mort, mourir ». Surtout poétique.

*perpetō* (tardif et rare); *perpetitus*, synonyme de *perpetuatus* dans Sén., ad Luc. 40, 28.

*praepetō* : uniquement dans Lucr. 4, 1152, et dans Festus pour expliquer *praepetēs auēs*, F. 286, 16, *nam antiqui praepetere <dicebant pro anteire>*; cf. P. F. 287, 10. V. *praepes*.

*repetō* : attaquer à nouveau (époque impériale); regagner, remonter à (sens physique et moral « se remémorer »); recommencer; redemander. Ancien, classique, usuel. M. L. 7222 a. D'où *repetitiō*, -tior; *repetundae* (*pecūniae*), terme juridique désignant l'action intentée contre un gouverneur de province prévaricateur; *repetentia*, Lucr. 3, 851.

*suppetō* : se présenter, venir sous la main (cf. *sufficiō*), être à la disposition de; d'où « être en abondance, suffire » (cf. *succurrō*, *suppetitiō*). De là : *suppetiae* : ressources, aide, assistance; *suppetior*, -aris (Cic., Att. 14, 18, 2, et Apul.), tous deux de la langue familière.

A la même racine que *petō* se rattachent sans doute, outre les formes nominales *compitum*, *impes*, *impetus*, citées plus haut, les adjectifs composés *perpes*, *perpetuus*, *praepes* et *propitius*. V. ces mots; et peut-être aussi *pessum*, *penna*, *petiō* et ses composés, *hospes*.

Un nom *-peta* figure comme second élément de composé dans *hērēdi-peta*, *\*oclo-peta* (?) et quelques mots tardifs ou populaires (cf. *lūci-fuga*, etc.). Arnobe IV 7, cite aussi une déesse *Peta quae rebus petendis praesto est* (?).

Le radical *\*pet-*, qui figure dans plusieurs langues indo-européennes, pose des problèmes qui ne se laissent pas résoudre d'une manière sûre. Le grec distingue un groupe signifiant « tomber » et un groupe signifiant « voler ». L'un et l'autre sont de forme dissyllabique; mais, pour « voler », on a *πετα-*, *πτᾶ-* et, pour « tomber », *πετε-*, *πη-*, *πτω-*. Il y a, d'une part, *πέταμαι*, *ἐπτᾶν* (*ἐπτην*) et *ἐπτατο*, *ποτάομαι*, etc., avec une forme thématique *πέτομαι*, *ἐπτόμην* pour « voler » et, d'autre part, *πίπτω*, *ἐπετον* (*ἐπεσον*), *πέπτωκα*, *πεπτήως* pour « tomber ». — Pour « voler », le latin a *uolare* et la racine *\*pet-* ne survit que dans le composé ancien *praepes* et dans des formes isolées et obscures, *penna* et *accipiter*. — Pour « tomber », il s'est fixé une forme *\*ped-*, alternance de *\*pet-*, qui ne survit qu'avec sa valeur figurée dans *peior*, *pessimus*, *pessum* (c'est *cadō* qui a le sens de « tomber »); v. ces mots et le rapprochement avec skr. *pādyate* « il tombe », v. sl. *pade* « je tomberai ». — Le présent thématique indo-iranien *pata-* indique un mouvement vif, pressé, un élan; ceci est net pour skr. *pātati* « il vole, il s'élance » et pour av. *pataiti*; d'un rebelle, il est dit en vieux perse *ud-apatātā* « il s'est soulevé »; dans l'Avesta, ce thème s'applique particulièrement aux êtres mauvais. C'est le sens que présente lat. *petō*, avec un développement qui le rapproche du sens de *rogō*. M. Vendryes fait remarquer que le gallois a *hedeg* « voler », dont la forme rappelle celle de *rhedeg* « courir ». La hitte *petā* (écrit *pedda*) signifie « voler, courir, fuir ». — Sur les rapports entre

*\*pet-* et *\*ped-*, v. Wackernagel, Sitzber. d. Berl. Akad. d. Wiss., 1918, p. 381, n.

L'i de *petitus*, etc., est un élargissement du type de ce qu'on observe dans *or-i-gō*, etc. (cf. *petigō*?) à côté de gr. ὀρίν(F)ω, etc.

Le type de composé athématique *praepes*, *perpes*, *archaïque*, n'a pas de correspondant en indo-iranien. L'emploi avec valeur de nom d'action de formes munies de préverbes *impetis*, *impete*, *impetibus* est insolite. Du reste, la formation de *impetus* n'est pas moins insolite; le seul substantif comparable est *gradus*; les deux mots forment une paire.

**petorritum** (*petorritum*, Festus), -i n. : voiture à quatre roues, d'origine gauloise. Cf. Fest. 226, 30 : p. et *Gallicum uehiculum esse, et nomen eius dictum [esse] existimant a numero quattuor rotarum. Alii Osce quod <h>i quoque pitora quattuor uocent, alii Graece, sed alexicōs dictum*. La première partie de la glose de Festus est seule à retenir; *petorritum* fait partie des nombreux noms de véhicules empruntés, avec les véhicules eux-mêmes, à la Gaule par les Romains. Déjà dans Varron, cf. Gell. 15, 30, 7.

Sur *petora*, v. *quattuor*.

A en juger par *irl. roth*, gall. *rhod* « roue », cf. *rota*, le second terme aurait un *o* passé à *i* en latin, ce qui est phonétiquement normal; cf. *ilicō*. Mais on ne connaît pas la forme gauloise du mot et rien n'empêche de supposer qu'une forme *ret-* ou *rit-* de la racine ait passé en gaulois au nom de la « roue ». On ne peut décider.

**petra**, -ae f. : rocher, pierre; cf. Fest. 226, 12 : *petra rum genera sunt duo, quorum alterum naturale saxum prominens in mare, cuius Ennius meminit lib. XI (Ann. 11, 365) : « Alie delata petrisque ingentibus tecta »... alterum manu factum, ut docet Aelius Gallus : « petra est qui locus dextra ac sinistra fornem » et *expluraturque* † (*explet usque*, Madv.) *ad libramentum summi fornici*. Emprunt ancien au gr. *πέτρα*, peut-être d'abord dans la langue des marins; le mot latin est *saxum*, et *petra* est évité par les bons écrivains. Mais a dû être courant dans la langue populaire; usité dans la Vulgate (en jeu de mots avec *Petrus*, de Πέτρος). Panroman. M. L. 6445; cf. aussi 6445 a, *petrarium*; 6446, *\*petrarius*; 6447, *\*petrica*. Germanique : de *petrāria*, v. h. a. *pfetarāri*, etc.; en celtique : britt. *padrun*, de *\*petrō*?*

Dérivés et composés : *petraeus* = πετραῖος; *petrālis* (Cass.); *petrāria* = parietina « parietaire »; *petrēnsis* (Cael. Aur.); *petrōsus* (attesté dans Plin.); *petrōnius* (Grat. Cynege. 202); *petrabulum*, déformation, à l'aide du suffixe *-bulum*, de gr. πετροβόλον (Not. Tir.); *petrinus* (langue de l'Église) = πέτρινος; *petrapium* « persil », calque de πετροσέλινον, M. L. 6448; v. Isid. 17, 11, 2.

**\*petreia**, -ae f. : p. uocabatur quae pompam praecedens in coloniis ut municipiis imitabat animum ebriam, ob agri uitio, scilicet petris, appellata[m], P. F. 281, 4. Sans autre exemple. Mot peut-être étrusque, comme *citeria*. Cf. le nom propre *Petreius*.

**petrō**, -ōnis m. : cf. Fest. 227, 1 : *petrones rustici a petrarum asperitate et duritia dicti*. Mais ce n'est sans

doute qu'une étymologie populaire. Dans Plaute, *petrō* est appliqué à un vieux bœuf, mais le sens précis du mot nous échappe, Capt. 820-822 : *qui petroni nomen induit uerueci sectario*, | *eum ego si in uia petronem puelle conspicere*, | *et petronem et dominum reddam mortalis miserum*. Sur les noms propres *Petrō*, *Petrōnius* (étr. *petru*, *petruna*), ombr. *Petrunia*, etc., v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 209.

**petulāns**, **petulcus** : v. *petiō*.

**peuxus**, -a, -um : poilu, duveté (-m *folium*, Col. 11, 3, 26).

Dérivés : *pexitās* : duvet d'une étoffe (Plin.); *pextus* : couvert d'un vêtement à longue laine (joint à *gausapātus* par Sén.); *pextō*, -is et *repextō*; *pextibarus*. V. *pectō*.

**phaecasia**, -ōrum (-sia f., Pétr.) n. pl. : souliers blancs. Emprunt au gr. φαεικάσιον (Sén.); *phaecasiatus* (Pétr.).

**phagō**, -ōnis m. : hybride dérivé de φάγω d'après *edō*, -ōnis (Varr.).

**[phalagga]** : v. *palagga*.

**phalerae**, -arum f. (*phalera* n., Varr., Plin.) : phalères, plaques de métal servant de décoration; bijoux; clinquant. Emprunt oral et populaire au gr. τὰ φάλαρα comme le montrent l'apophonie et le changement de genre.

Dérivé : *phalerātus*, d'où plus tard *phalerō*, -ās.

**phantasia**, -ae f. (*fan-*) : idée, notion; et « fantôme, apparition; phase de la lune ». Emprunt au gr. φαντασία, qui a pénétré dans la langue populaire (cf. l'expression proverbiale *phantasia non homo*, Pétr. 38, 16), à l'époque impériale, et a persisté dans les langues romanes; cf. M. L. 6458, *phantasia* (*phantasia*, *fandasia*), et 6459, *phantasiare* (*\*pan-*). Même évolution dans *phantasma* = φάντασμα *\*phantagma*, fr. *fantôme*, M. L. 6460; d'où *phantasmor*, -aris (Iréen.), etc. Irl. *fantaise*. V. B. W. *pantois*.

**pharetra**, -ae f. : carquois. Emprunt au gr. φαρέτρα attesté depuis Virgile.

Dérivés latins : *pharetrātus* (Vg.); *pharetriger* (Ov.).

**pharmacum**, -i n. : poison, philtre; *pharmccus*, -i m. « empoisonneur » (Pétr.). Emprunt de la langue impériale au gr. φάρμακον. Demeuré en roumain. M. L. 6462.

**pharos**, -i c. : phare. Emprunt de la langue impériale au gr. Φάρος. M. L. 6463.

**phasēlus** (-a), -i m. : haricot; barque en forme de haricot. Emprunt au gr. φάσηλος (Catulle). De là : *phascolus* (*faseolus*, *fasseolus*, *fassiolus*) déformé parfois en *passiolus*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.* 63. M. L. 6464. Il est inutile de supposer, pour expliquer cette dernière forme, un type ancien avec *p* correspondant à *φ* initial. Sur *basēlus*, corruption tardive de *phasēlus*, v. Isid. 19, 4, 17, et Sofer, p. 111.

Dérivé tardif : *phasēlaria* n. pl. : plat de fèves.

**phāsianus**, -i m. (et *phāsiana* f.) : faisan. Adjectif

substantivé dérivé de *Phāsīs*; attesté à l'époque impériale, cf. *Phāsianae auēs*, Plin. M. L. 6465.

Dérivés : *phāsianārius*, -ninus.

**philosophia**, -ae f. : philosophie; *philosophus*, -i m. (et *philosophus*) : philosophe. Transcription du gr. φιλοσοφία, φιλόσοφος; *philosophor*, -aris (Plt., Enn.). Le mot est acclimaté de bonne heure, mais a toujours été senti comme étranger, de même que les dérivés. V. Nic. Stang, *Eranos* 11, 82 (superficiel). Irl. *felsub*, *felsube*.

**phiala**, -ae f. : coupe. Emprunt de l'époque impériale au gr. φιάλη, devenu dans la langue commune *fiata*, *fiola* (Schol. Juv. 10, 27) et passé sous cette forme en italien et en français (M. L. 6466) et en celtique : britt. *fiol*.

**phlebotomus**, -i m. : lancette. Emprunt tardif au gr. φλεβοτόμος, latinisé en *flebo-*, *fleu-tomus*.

Dérivé : *phlebotomāre* (*flebo-*, *fleu-*), M. L. 6467 (v. fr. *flemme*, fr. *flamme*, fr. *flamme*). Passé aussi en germanique : angl. *fleam*, v. h. a. *fledma*.

**phlegma**, -atis n. : flegme, humeur. Emprunt de la langue médicale au gr. φλέγμα (Pall., Vég.), passé dans la langue commune sous la forme *fleuma* (cf. *sauma*), *flemma*, et de là en roman. M. L. 6468.

**phoba** : tige d'une céréale de l'Inde (Plin. 18, 55). Mot étranger. †

**phrenēticus**, -a, -um adj. : frénétique. Emprunt au gr. φρενητικός (Cic., Diu. 1, 81), passé dans la langue commune avec métathèse (*pher-*, *fer-*) et de là en roman. M. L. 6471.

**phrixiānus**, -a, -um : de Phrixos; -a *toga* (Plin. 8, 195); désigne une sorte de laine de qualité supérieure. La graphie avec *y* provient d'un faux rapprochement avec *Phryges*.

**phrygiō**, -ōnis m. : brodeur en or. Formation latine (Plt., Varr.) dérivée de Φρύγιος; cf. *fullō*, etc. Plaute a aussi *phrygiō* (= sans doute *\*purgiō*); cf. *corcodillus*.

Dérivé : *phrygiōnius* (Plin. 8, 196). V. B. W. *frise*.

**phthisis**, -is f. : phthisie. Emprunt (Sén., Plin.) au gr. φθίσις. L'adjectif *phthisicus* est demeuré sous des formes populaires, *\*tisis*, *tisicus* (cf. *tisana*), dans quelques parlers romans. M. L. 6472.

**phycis**, -idis f. : gobie, sorte de poisson. De gr. φυσικός. M. L. 6473.

**phylactērium**, -i n. : phylactère. Emprunt tardif au gr. φυλακτήριον, M. L. 6473 a; *filactērius* : porteur de phylactère (Cael. Aur.).

**pica**, -ae f. : pie, M. L. 6476 (*pica* et *\*peica*); **pīcus**, -i m. : pivert, oiseau prophétique consacré à Mars, *pīcus Mārtis*, cf. Non. 518, 30. Ancien (Plt.). M. L. 6484 a. Celtique : irl. *becc*. V. B. W. *pīc*, *pīe*. Sur *Picēnum*, *Pīcentes*, v. Kretschmer, *Glotta*, 14, 86. — Il est à remarquer que la forme en *-ā* et la forme en *-o* désignent non une femelle et un mâle, mais deux oiseaux distincts. Cf. aussi M. L. 6484, *\*piculus*, et *\*pikkare* « piquer », 6495.

Ombr. *peico* « pīcum », *peica* « pīcam » l'indiquent la forme ancienne. Pas plus d'étymologie claire que pour

*parra*. On rapproche skr. *pikāh*, qui désigne une sorte de coucou, et all. *Specht*.

**picea** : v. *piz*.

**Picumnus**, -i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Pilumnus* (v. ce mot), qui présidait avec son conjoint aux rites du mariage ; cf. Varr. ap. Non. 528, 11 : *Pilumnus et Picumnus di praesides auspiciis coniugalibus deputantur*. Varro de *Vita Populi Romani*, l. II : *'natus si erat uitalis ac sublatas ab obsterice, statuebatur in terra, ut aspiceretur rectus esse : dis coniugalibus Pilumno et Picumno in aedibus lectus sterneretur'*. Rattaché à *piceus*, comme *Pilumnus* à *pilum*, ou à *Picus*, fils de Saturne, roi mythique du Latium, père de Faunus (v. Vg., Aen. 7, 48) et aïeul de Latinus ; tout ceci très obscur. La finale de ces noms rappelle celle de noms étrusques, *Vertumnus*, *Vitumnus*, *Volumn(i)us*, etc., et leur généalogie est étrusque ; v. Ernout, *Philologica* I, p. 33 ; Benveniste, BSL 34, 11 sqq. ; St. Etr. 7, 254 ; v. Blumenthal, P. W. Realencycl. XX, 2.

**\*picus** ? ou **pix**, -cis ? : mot qui figure seulement dans Plt., Au. 701, *pice* (sic BD ici cum spatio init. et rasura post alterum i e) *diuinitis qui aureos montes colunt | ego solus supero*. Nonius, qui glose le mot, p. 152, 6, lit *pici* dans le texte de Plaute, et son lemme porte *picos ueteres esse uoluerunt quos Graeci grypas uolunt*. — De ce substantif dérive un adjectif *picatus* que Festus, p. 226, 2, cite en donnant l'étymologie : *picati appellantur quidam quorum pedes formati sunt in speciem sphingum, quod eas Dori πῖκαζ uocant* ; cf. aussi P. F. 293, 13 : *patellae, uasula parua picata*. Emprunt ancien à un grec dialectal. Sans autre exemple.

**piger**, -gra, -grum : lent ; d'où « paresseux ». Le premier sens apparaît dans le vers d'Accius, Chrys. 267, cité par Non. 153, 33 sqq. : *melius pigrasse quam proferuisse nefas*. A l'adjectif *piger* s'apparente l'impersonnel *piget*, *pigu* et *pigiūm* est, *pigēre*, dont le premier sens « faire lentement, à contre-cœur » est attesté par l'abrégé de Festus, P. F. 235, 3 : *piget interdum pro tardari, interdum pro paenitere poni solet*. *Piget* s'est ensuite spécialisé dans le sens moral de « être fâché, affligé de ; regretter » (souvent joint à *pudet*). Ancien, usuel, classique. M. L. 6487.

Dérivés et composés : *pigritia* (classique), M. L. 6493 ; *pigrēdō* (Vulg.) et *pigrūtūdō* (Greg. M.) ; *pigrūtās* (Gloss.) ; *pigror* (Lucil.) ; *pigrēdō*, -ēs ; *pigrēscō*, -is ; *pigrō*, -ās et *pigror*, -āris ; *pigrūtō*, -ās ; *pigrūtōr* (Vulg.). M. L. 6491, 6492 ; *repigrō* (tardif ; formé d'après *retardō*) ; *impiger*, -grūtā, -grūtās, -grābilis (Gl.) ; *impigens* (Cael. Aur.) ; *pigrēfeciō*. Aucune étymologie claire.

**piget** : v. *piger*.

**\*pigiciaca** (sc. *sacra*) n. pl. : mot obscur de Pétrone, 140, 5, de sens obscène, qui rappelle gr. *πυγῆς* et, pour la finale, *Isiaca*, etc. ; v. *pūga*.

**pignus**, -eris (et -oris) n. : terme de droit, gage fourni par le débiteur à son créancier ; *pignus capere*, *pignoris capiō*. Dans la langue commune a pris le sens général de « gage, preuve, assurance » ; dans la langue poétique de l'époque impériale, *pignora* désigne les « gages de

l'amour », c'est-à-dire les enfants, et s'est appliqué suite à toute personne chère. L'antiquité du mot peut-être attestée par la forme antérieure au rhotacisme *pignosa*, citée par F. 232, 21, si ce n'est pas un archaïsme (on attendrait *pignesa*). Usuel. M. L. 6488.

Dérivés et composés : *pignerō*, -ās (*pignorō*, Cael. Aur.) ; *pigneror*, -āris « prendre en gage » ; *pignerārō* m. « prend en gage » ; -tiō, -ticius ; *pignerārius*, -iūm (Ital.).

Le suffixe complexe \*-n-es- fournit des termes juridiques relatifs notamment aux biens. Ainsi, le sanskrit a *rēknaḥ* « héritage, propriété ». En latin même, cf. notamment *fēnus*, *mīnus* et, pour un mot fait à date relativement récente, *fācinus*. Si l'on rapproche *pignō*, le *pignus* aurait été originairement une marque faite pour fixer le souvenir d'un engagement pris ; simple hypothèse.

**pila**, -ae f. : balle, boule, pelote, etc. (v. André, Lex. s. u.). Ancien, usuel. M. L. 6498. Celtique : britt. *pel*, Germanique : all. *Pille*, angl. *pill*, etc.

Dérivés et composés : *pilula* : petite balle, pelote, pilule (Plin.), M. L. 6507 ; *pilārius* : jongleur ; *pilicrepus* : joueur de paume (qui fait résonner la balle) ; *praepilātus* : emboulé (se dit d'un trait, d'une pointe de flèche, etc.) ; *praepilō*.

Le rapprochement avec *pilus* — parce que la balle est bourrée de crin — doit être une étymologie populaire : *pilae effigies uiriles et muliebres ex lana*, dit Festus, P. F. 273, 7.

**pila** « mortier » : v. *pinsō*.

**pila**, -ae f. : pile, pilier ; spécialement « brise-lames, jetée », M. L. 6497, et 6500, *pilāre* (neutre d'un adjectif \**pilāris*), d'où provient aussi, par le germanique, le finn. *pilari* ; cf. v. h. a. *pfilāri* « Pfeiler », de *pilārium*.

Dérivés : *pilātum* : en forme de pilier ; dans la langue militaire, « en colonnes serrées » (par opposition à *passim*) ; *pilārium* : assise de pierre faite pour recevoir les cendres des morts recueillies dans des urnes funéraires.

*pilō*, -ās : enfoncer comme un pilier, planter, empiler ; cf. Host. ap. Seru. in Ae. 12, 121 : *hastam pilans prae pondere frangit*, où Servius note : « *pilans* : i. e. *figens* ; *pilātus* : -m agmen, quod sine iumentis incedit, sed inter se densum est, quo facilius per iniquiora loca tramiturat », Varr. ap. Seru. in Ae. 12, 121. Cf. aussi Enn., Sa. 4, *inde loci liquidas pilatasque aetheris oras/contemplor*, où Servius note « *firmas et stabiles significat, et quasi pilis fultas* ».

Du sens de « empiler » *pilāre* est passé à celui de « entasser » et, par suite, « piller, voler », qui n'est attesté que dans Ammien Marcellin ; mais *pilārix* est déjà dans Titinius, R<sup>3</sup> 76, cité par Non. 102, 4, *pilatrix palli*. Ce sens de « voler, piller » est surtout fréquent dans les composés : *compilō*, qui dans la langue littéraire s'est dit d'un écrivain qui en pile ou plagie un autre ; cf. Hor., S. 1, 1, 121, d'où *compilator*, *compilatiō* (le sens de *compilō* « rosser » dans Apulée, Met. 7, 18 et 9, 2, semble se rapporter à *pilum* « javelot » ou à *pila* « mor-

tier) ; sur *compilō* ont été formés *expilō*, M. L. 3047 ; cf. Dig. 47, 18, 1, 1, *expilatores, qui sunt atrociores fures*, A. e. *Δωροδύται*, in opus publicum dari solent ; *expilatiō* (Gl.), cf. *expoliō* ; *suppilō* (mot de la langue des comiques) « piller secrètement, dérober » (cf. *surripio*, etc.). Ancien, rare dans la langue écrite, sans doute populaire ; conservé partiellement en roman, M. L. 6504 a. Les formes romanes du type « piller » supposent en outre un verbe \**piliāre*, M. L. 6503 ; de même angl.

**pilius**. Pas d'étymologie sûre. On a rapproché osq. *ehpeilasset* (Vetter, Hdb., n. 80), qu'on traduit par « *expilātus* sont », c'est-à-dire « *erectae sunt* » ? Souvent rapproché de *pinsō* et identifié à *pila* « mortier », mais les sens diffèrent.

**\*pilatus** : *genus lapidis*. Cato (Or. 5, 17) : « *lapis candidior quam pilatus* », P. F. 273, 5. Sans autre exemple. Le rapport avec osq. *ehpeilasset* (v. *pila*) est très douteux.

**pilentum**, -i n. (*pilēns*, -*lentis*, Ven. Fort.) : voiture de gala à quatre roues, qui servait au transport des matrones dans les cérémonies publiques ; v., entre autres, Vg., Ae. 8, 665-666. Mot gaulois, comme *carpentum* ; cf. Porphy. ad Hor. Epist. 2, 1, 192.

**pilleus** (*pilleum* n. ; les formes avec -ll- sont mieux attestées que la graphie *pileus* ; cf. Stolz, Hist. gram. I 274), -i m. : 1<sup>o</sup> bonnet d'homme, de caractère rituel, fait originairement d'une peau de brebis non rasée, que portaient les pontifes, les flamines, les Saliens et que l'on donnait aux esclaves en signe d'affranchissement ; symbole de la liberté, désigne par métonymie la liberté elle-même : *seruos ad pilleum uocare*, T.-L. 24, 32, 9 ; se coiffe du nouveau-né. Ancien (Plt.), usuel. M. L. 6504.

Dérivés : *pilleātus*, -a, -um ; *pilleolus* (-lum), -i ; *pilleolāta* (āua) ; *pilleō*, -ās (bas latin).

Cf. *pila* et *pilus* ? On pense, d'autre part, à gr. *πῖλος* « leutre ». Nombre de termes, généralement techniques, en -eus sont sans étymologie et suspects d'être empruntés : *balteus*, *clipeus*, *puteus* (v. ce dernier).

**pilō**, -ās : v. *pila*.

**pilum** « pilon » : v. *pinsō*.

**pilum**, -i n. : javelot. Arme de jet, ancienne en Italie, mais d'origine contestée ; cf. Couissin, *Les armes romaines*, p. 20 sqq. A fourni l'all. *Pfeil* (v. h. a. *pfil*, *fil*) ; en celtique : gall. *pil-wrn* « trait ».

Dérivés : *pilānus* : soldat armé du javelot qui combattait au troisième rang, triaire ; d'où *antepilānus* : soldat des deux premiers rangs ; *praepilātus* (Amm.) ; -a hasta.

Des expressions *primum pilum* « premier manipule des triarii », *centurio primi pili* « centurion du premier manipule des triarii » a été tiré un substantif *primipilus* ; cf. *primiserinius*, *duumvir*, *aborigines*, etc.), et qui a fait croire à l'existence d'un substantif *pilus*. Sétone écrit, Calig. 44, 1, *plerisque centurionu... primo pilos ademti*. De *primipilus* dérivent *primipilāris*, *primipilātus*, -iūs.

A *pilum* se rattache peut-être *pilumnoe*, attesté dans la glose de Festus 224, 4 : *pilumnoe poploe in Carmine iuari, uelut pilis uti assueti, uel quia praecipue pellant*

*hostis*. Cf., toutefois, le suivant. Pour *compilō* « rosser », v. *pila*.

Pas d'étymologie sûre. Peut-être identique à *pila* « pilier », employé par plaisanterie dans la langue des soldats ? En tout cas, le rapprochement a pu se faire par étymologie populaire.

**Pilumnus**, -i m. : ancienne divinité italique, jointe à *Picumnus* (v. ce mot). « P. forme avec *Deuerra* et *Intercidona* une triade qui protège le nouveau-né contre les attaques de Silvan, le démon de la forêt. Aussi, dans la nuit de l'accouchement, trois hommes passent ; l'un frappe le seuil d'une hache (*intercisio*), l'autre d'un pilon (*pilum*), et le troisième balait le seuil (*deuerrere*). Ces très anciens usages (St Aug., Cité de D. VI 1, d'après Varron) paraissent avoir produit les trois dieux. *Pilumnus* était encore un dieu de la campagne ; il passait pour avoir inventé le pilon (*pilum*) qui sert à broyer le grain. On lui donnait le nom de *Stercutius* quand on le considérait comme l'inventeur du fumage des terres ; cette invention était attribuée aussi à *Picumnus*. *Pilumnus* est le père de *Daunus*, père de *Turnus*. *Picumnus* a une individualité beaucoup plus vague et paraît être un simple reflet de *Picus* » (Lejay, note de l'Énéide X 76). — A été mis de bonne heure en rapport avec *pilum*, peut-être par étymologie populaire ; v. *pinsō*.

**pilus**, -i m. : poil, cheveu. Les deux sens sont bien attestés ; cf. Ov., A. A. 3, 194, *duris aspera crura pilis*, et Sén., Tranq. An. 8, 3, *non minus molestum esse caluis quam comatis pilos uelli* ; mais celui de « poil » est plus fréquent. Diffère de *capillus* en ce que celui-ci est plutôt un collectif, *pilus* désignant, au contraire, le poil ou le cheveu pris isolément. *Pilus* s'emploie, généralement avec une négation, comme notre « pas un cheveu ; il s'en faut d'un cheveu, etc. », pour désigner une chose de peu d'importance : *non facere pili* ; *ne pilo quidem*, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6508. Celtique : irl. *bil* ; bret. arm. *palucha* « pesseler », de \**piluc-cāre* ?

Dérivés et composés : *pilō*, -ās : se couvrir de poils (Afran., Novius) et « épiler » (Mart.) ; cf. P. F. 225, 4 : *pilat, pilos habere incipit ; alias pro detrahit pilos, a quo depilati (cf. populor et depopulor, etc.)* ; le second sens seul est demeuré dans les langues romanes, M. L. 6502 ; *pilōsus*, M. L. 6505 ; *pilūtus* ; *depilō*, -ās, M. L. 2571 ; *depilis* ; *expilōr* (?), Lucil. ap. Non. 95, 15 ; *piligerō*, -ās (Mul. Chir. 569). Cf. encore *pilāmen*, M. L. 6499 ; *alipilus*, v. āla.

Aucun rapprochement valable. Il n'y a pas de terme indo-européen commun pour cette notion.

**pimpinella**, -ae f. : plante médicinale, pimprenelle ? (Dynamid. 2, 25). M. L. 6508 a, \**pimpernella*. Forme populaire à redoublement, d'origine inconnue. V. R. Ilakamies, Neuphil. Mitt., 1950, 34 sqq.

**pina** (*pinna*), -ae f. : pinne marine (coquillage). Du gr. *πίνα*, *πίναξ*. Passé en germanique : v. angl. *pincwinckle*.

**pincerna**, -ae m. : celui qui mélange les vins, échançon. Mot vulgaire et tardif emprunté à gr. *πυκνερνής* (de *πίνα* et *κεράννυμι* ; sur la forme grecque, v. He-



raeus, Kl. Schr., 190 sqq.), servant à traduire l'hébreu *masech*; cf. CGL V 233, 26.

Dérivé : *pincernor*, -āris.

**pingō**, -is, **pinxi**, **pictum**, **pingere** : broder (avec des fils de différentes couleurs), tatouer : *pingere acū*, Ov., M. 6, 23; *textile stragulum, magnificis operibus pictum*, Cic., Tusc. 5, 21, 61; *picti Geloni*, Virg., G. 2, 115; et « peindre » (sens propre et figuré « colorer, embellir ») : *tabula picta*, Cic., Brut. 75, etc., sens conservé dans les langues romanes. Le *picti...* lacerti de Vg., G. 4, 13, rappelle le πῖγγαλος « lézard » d'Hésychius. Ancien, usuel. M. L. 6512.

Dérivés et composés : *pigmentum* : matière colorante, fard, couleur, M. L. 6488, *pigmētum*; *pictor* (cf. *Fabius Pictor*), M. L. 6481 b; *pictiō* (comme *fiō*), Gloss.; *pictōrius*; *pictōria*, *pictōricius* (tardifs); *pictūra*, M. L. 6482; *pictūrātus* et *pictūrō*, -ās; *pictilis* : brodé (Apul.); *appingo* : ajouter par la peinture (cf. *affingo*); *compingo* (très rare, sans doute évité par suite de son homonymie avec *compingo* de pangō); *dēpingō* (cf. *describō*) : dépeindre; *expingo*; *repingo* (tardif). Cf. aussi M. L. 6481, *\*pictāre*, et 6481 a, *\*pictārius*; *\*expingere* « éteindre », M. L. 3049.

Un type radical *\*peig-*, avec la gutturale du type -g-, est attesté en sanskrit par *piñkte* « il peint » (mot de glossaire), *piṅgaḥ* « brun rouge », *piṅdraḥ* « jaune rougeâtre » et sl. *pěgŭ* « tacheté ». Le présent *pingō* à nasale infixée, en face de *pictus*, etc., s'y rattache naturellement; le perfectum *pinxi* est secondaire, indiquant l'absence d'un ancien parfait (une confusion avec *pegi*, de pangō, a été en tout cas évitée).

Cette racine rappelle le groupe plus largement attesté de *\*peik-* « orner », soit en « écrivant » soit en « étendant de la couleur » : skr. *pinṣṭi* « il orne », av. *paēō* « ornement » et « lépreux », tokh. A. *pekan-* « peintre », lit. *pėšiū*, *pėšti* « peindre, tracer des lignes », *pašas* « tache de suie », v. h. a. *fēh* « bigarré » (all. « bunt »), got. *filu-faihs* « πολυποικίλος », gr. ποικίλος. Cette racine fournit la désignation de l'écriture dans : v. perse *niyapaišam* « j'ai écrit », v. sl. *pišo*, *pisati* « écrit », v. pr. *peisāi* « il écrit », tokh. B. *pinkam* « il écrit ». L'existence de *pingō* a pu être favorisée par *fiṅgō*.

**pinguis**, -e : gras (sens propre et figuré) et « qui rend gras »; cf. Ov., Rem. Am. 206, et *pingui membra quiete leuat*; par suite « fertile, fertilisant », « riche » (cf. *laetus*); ou encore « lent, lourd, stupide » : *pinguis Minerva* = *crassa Minerua*. Ancien (Enn., Plt.), usuel; mais, concurrencé par *crassus* que soutenait *grossus*, *pinguis* n'a subsisté que dans quelques dialectes italiens. M. L. 6513.

Dérivés et composés : *pingueō* (tardif); *pingueōscō* et *compingueōscō*; *impinguō*, -ās (puis *pinguō*, -is, Sid.) et *impinguis*; *pinguefaciō*, -fiō; *pinguificō*; *pingueō*; *pinguitūdō*; *pinguitia*, -tiēs (Arn., Apul.); *pinguāmen* (Ital., Cyp., d'après *laetāmen*); *pinguōsus*; *pinguiculus* (Front.); *pinguiusculus* (Sol.); *pinguiārius* (Mart.).

Le p- initial exclut le rapprochement avec skr. *bahūh* « abondant, nombreux » (*bāhmhiyān*), gr. παχύς « épais, gros, fort, riche », lett. *biezs* « gros, serré », etc.; du reste, aucun des mots du groupe ne signifie « gras ».

D'autre part, on n'arrive à rapprocher le groupe de gr. πῖον « gras », skr. *piṇā*, que par des hypothèses forcées. L'adjectif *pinguis* doit reposer sur un ancien *\*pngu-* dont aucun autre représentant n'est connu, sans doute parce qu'il s'agit d'un mot populaire, comme le sont beaucoup d'adjectifs.

Sur hitt. *panku* « total, complet, en masse », v. Benveniste, Language, 29, p. 258.

**pinna**, -ae f. : plume, et aussi « aile » (dans ce sens, se confond avec *penna*, dont il n'est peut-être qu'une variante dialectale); les manuscrits de Virgile les plus anciens ont constamment *pinna* (v. le Virgile de Sabadini, G. 1, 398; les manuscrits de Lucrèce ont plus souvent *penna*); le sens de « plume » apparaît bien dans Plin. 11, 96, *pinnae caules omnium caui*. A servi à désigner dans les langues techniques tout objet en forme de plume ou d'aile : aigrette de casque, nageoire (ditte aussi *pinnulla*); lobe du foie (Vulg., Aug.); pale d'un gouvernail (d'où *pinna* « gubernaculum partes leuiiores », Non. 79, 15); palette de roue hydraulique, registre d'orgue; crâne d'une muraille : *pinnae murae*, *pennas auium dicimus*, distinguent les grammairiens, cf. Caper, GLK VII 100, 17; « pinacle » (et *pinaculum*), d'où *\*pinniō* « pignon ». Ancien (Plt.), usuel Panroman, mais concurrencé par *plūma*. Cf. M. L. 6514 *pinna*; 6515, *\*pinnaculum* « panache »; 6516, *\*pinniō*; 6516 a, *pinnulla* « cil »; *\*subpinnum*, 8387 a.

Composés : *pinripēs* (Catul.) *pinripērō* (pen-), Vulg., *pinripap*, Juv. 3, 158, où le scoliaste note : *pinripap* autem dicit lanistas ex habitu gladiatorum, quia post mortem retiarū pinnam, i. e. manicam rapit, ut ostendat populo se uicisse.

La forme *pinno* : πιννω (Gloss.) se confond avec *penno*(r).

Sur l'existence (douteuse) d'un adjectif *\*pinna* « aigu, pointu » auquel se rattachait *pinna*, v. Quintilien cité à l'article *penna*, sous *bipennus*.

**Pinna** (*pinna*) « pinne marine » est emprunté au grec. Pas d'étymologie claire. La seule étymologie qui serait plausible, le rapprochement avec le groupe de all. *spitz* « pointu », ne concerne que la racine et oblige à supposer que le sens particulier de « crâne » serait seul ancien. V. *penna*.

**\*pīnsiō**, -is, -ire : v. le suivant.

**pīnsō** (*pīsō*), -is, **pistum**, **pīnsere** : piler (le grain), « *pilum quod eo far pisunt, a quo ubi id fit dicitur pistrinum* », Varr., L. L. 5, 138; « broyer ». Un *mparfait pīnsibant* est dans Ennius cité par Varron, L. L. 5, 23; on en a conclu à l'existence de *pīnsiō*, -ire, non autrement attesté. Peut-être faut-il lire simplement *pīnsēbant* dans Varron; Ennius emploie sûrement *pīnsunt*, A. 351. Parfait mal attesté : *pīnsui* (d'après *molui*; cf. Pomponius, 187-188, dans Ribbeck, Fgm. com.) et *pīnsi*. A côté de *pistum* sont signalés aussi les supins *pīsum* et *pīnsium*. Nonius, 163, 15, cite un doublet en -ā, *pīnsāre* ou *pīsāre*, dans Varr., R. R. 1, 63 (cf. *pisat*, *pisare* dans les Gloss., et *fodāre* à côté de *fodere*); c'est à lui que se rattacherait *pīnsui* et *pīnsium*; il a survécu dans les langues romanes, M. L. 6517, *pīnsāre*, à côté des formes dérivées *\*pīnsiāre*, 6518, *pīnsāre*, de basse époque (Vég., Apul.), 6536, et *compīnsāre*, 2098. V. B. W. *piste*.

**pīso**, -ōnis m. : mortier (Marc. Empir.); **pila** f. : mortier (forme féminine à noter), M. L. 6496; **pīlum** : mortier et son diminutif **pīstillum** (*pīstillus*), M. L. 6537; **pīstō** : celui qui pile le blé pour en faire du pain », et par la suite « boulanger », M. L. 6539; **pīstrix** (Lucil.); cf. Non. 152, 12, *pīnsere : tundere uel molere*. Varr. Tapp. 127 : « *nec pīstorem ullum nosset, nisi eum qui in pīstrino pīnseret far* ». Idem de Vita Populi Romani lib. I : « *nec pīstoris nomen erat, nisi eius qui ruri far pīnsabat*. *Nominati ita eo quod pīnsunt* ». Plin. 18, 107, nous apprend que, jusqu'à la guerre contre Persée, il n'y eut pas à Rome de boulangers vendant au public : faire le pain était le travail des femmes.

Dérivés de *pistor* : *pīstōrius*, *pīstōrālis* (Gl.), *pīstōrius* (-cium opus « pâtisserie »); *pīstoriensis*; *pīstrinum* : d'abord « endroit où le blé était broyé dans un mortier au moyen d'un pilon »; puis « moulin à blé » et « boulangerie »; *pīstrina* : boulangerie, formes substantivées d'un adjectif *pīstrinus*, M. L. 6541 (le sens de « pétrin » ne semble pas attesté en latin, qui emploie *magida*, d'où fr. dial. *maie*; v. B. W. *pétrin*; le germanique a v. h. a. *pfīstir*, *pfīstrina*); *pīstrinālis*; *pīstrinārius* (Dig.) « meunier », conservé dans les langues romanes avec le sens de « boulanger », M. L. 6540; *pīstrilla* (Tér.); *pīstura* (Plin.). Le français « pétrir », M. L. 6542, remonte à *pīstrire* attesté en bas latin (Not. Tir. 94, 84, Gl. de Reichenau), que M. Niedermann, N. Jb. f. d. kl. Alt. 29, 330, a expliqué comme étant dérivé de *pīstrix* (d'après *nūtrix*, *nūtrire*). V. Meringer, Wörter und Sachen I (1909), p. 3 sqq.

A *pīstillum* remonte l'irl. *pistul*, britt. *pistyll*.

La racine *\*peis-* s'applique à la technique du « pilonnage » à l'aide d'un pilon ou d'un mortier » et désigne aussi le décortiquage; elle s'oppose ainsi à la racine qui désigne la mouture à l'aide d'une pierre : « moudre », qui est en latin celle de *molere*. Par skr. *pināṣṭi* « il écrase », en face de *piṣṭāh* « écrasé », on voit que la forme à nasale infixée lat. *pīnsō* peut être ancienne, en face de *pistus* (l'omb. *pistu* est douteux; v. Vetter, Hdb., p. 205). Av. *piṣant* indique l'acte d'un oiseau de proie déchirant une proie avec son bec, « par le haut ». Lit. *piṣū*, *pīsti* « coïre » n'a gardé que le sens obscur dont un équivalent se retrouve dans lat. *molō* (cf. toutefois, peut-être *Pilumnus*). Tandis que le nom slave *pēsta* (attesté dans plusieurs dialectes slaves) et lit. *pēstā* (acc. *pēsta*) du « mortier » est féminin comme *pila*, le nom slave *pēstŭ* (cf. lit. *pēstas*) du « pilon » est masculin, à la différence de lat. *pīlum*, neutre en qualité de nom d'instrument. Pour le verbe, le slave a *piṣati* « heurter, pousser »; et l'on a, d'autre part, *piṣeno* « farine », *piṣenica* « céréale ». — Le sens de « décortiquer » est en évidence dans lit. *paisau*, *paisyti* « battre des grains pour les débarrasser de la balle » et dans v. h. a. *fesa* « balle (du grain) ». — Le grec a une initiale π- dans πῖσσω (avec -σσ- expressif dans un mot technique) « j'écrase avec un pilon, je mouds », πῖσσω « orge mondée » (avec simplification de -σσ- en -σ-).

**pīnus**, -i (et -ūs, abl. *pīnū*; gén. et dat. abl. pl. *pīnōrum*, *pīnis*; cf. Enn., A. 190 et 490) f. : pin; et par métonymie, en poésie, tout objet fait en bois de pin : vaisseau (cf. *alnus*), torche, bois de lance, etc. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6519. Germanique : ags. *pinhnutu*; celtique : irl. *pion*, britt. *pinwydd*.

Dérivés et composés : *pīneus*, M. L. 6511; d'où *pīnea* et *pīneum* : pomme de pin, pignon; *pīnētum* : pinède, M. L. 6510; *pīni-fer*, -ger; *pīnāster* « pinus siluestris » (cf. *oleaster*); *pīnāstellus*, -lum = *peucedanum*. Tardifs : *pīnālis*, *pīnicus*, *pīnicellus*.

On rapproche skr. *pītu-dāruḥ*, qui désigne une sorte de « pin », c'est-à-dire un arbre résineux : le premier terme semble se retrouver dans le dérivé lat. *pītu-ita* (v. ce mot) et dans gr. πῖτος « pin » (avec ī). La formation en -u- de *pīnus* rappelle celle de πῖτος. V. Benveniste, BSL 51 (1955), p. 30.

**pīpātīō** : v. *pīpīlō*.

**piper**, -eris n. : poivre; poivrier. Ne semble pas attesté avant Varron. Panroman. M. L. 6521 et paneuropéen, Germanique : v. h. a. *pfēffar*, v. b. all. *pepar* et finn. *pippuri*; celtique : irl. *pipur*, *scibar*; britt. *pebr*, etc.

Dérivés : *piperātus* : poivré; *piperātum* : poivrade; *piperātarius*; *piperātūrium* : poivrier; *piperinus*, attesté dans Isid. 19, 10, 8, *piperinus* (scil. lapis) *subalbidus cum punctis nigris, durus atque fortissimus* : pépérin, M. L. 6521 a; *piperācius* (lapis, Grom.); *piperitis*; *piperius* (Orib.); *piperoterārium* « moulin à poivre » (Gloss.).

*Piper* est un emprunt commercial, cf. gr. πέπερι, qui lui-même provient de l'Orient : le sanskrit a *pippali* f. « grain de poivre », dont l'Inde attribuerait à l'Inde orientale, tandis que le mot grec et latin viendrait de l'Inde de l'Ouest, où c'est normal.

**pīpīlō**, -ās, -āre : **pīpiō**, -is, -ire : **pīpō**, -ās, -āre : **pīp-**(**pī**)**piō**, -ās, -āre : onomatopées signifiant « pépier, piauler (ce dernier de *piulāre*, M. L. 6554), piailler, glousser »; cf. M. L. 6522, *pīpīlāre* (avec ī); germanique : v. h. a. *pfīffa*, etc.

Formes nominales : *pīpiō* : jeune oiseau qui piaule (Lampr., Alex. Sev. 41, 7); *pīpiones*, *pulli columbarum* (Gloss.); cf. M. L. 6522 a, *pīpiō* et *\*pīpio* > fr. pigeon; v. B. W. s. u.; *pīpiunculus* : accipiter, accipitor (Gloss.); *\*pīpiō*, -ōnis m. : petit de la grue; *pīpātīō*, -ōnis f. : clamor plorantis lingua Oscorum, P. F. 235, 11; *pīpulum* (*pīpulus*) : crierie, charivari; cf. Varr., L. L. 7, 103, [Plautus] in *Aulularia* (446) : « *pīpulo te differam ante aedis* », i. e. *conuicio*, *declinatum a pī(p)atu pullo-rum*. Faut-il rattacher *\*pī(p)pō*, -ās, *\*pīp(p)a*, d'où proviennent les mots du type fr. *pipe*, M. L. 6520 (cf. B. W. s. u.); irl. *pīb*, etc.?

Cf. *tītiō*, *tītiunculus*. Les formes en *pīp(p)*- sont fréquentes dans les langues indo-européennes : skr. *pīpaka*, *pīppikah* « sorte d'oiseau », gr. πῖπος, πῖπιζω, etc. *Pīpīlō* rappelle *sībīlō* pour la formation.

**pīpinna**, -ae f. : parua mentula (Mart. 11, 72, 1). Mot enfantin; cf. *pīnsinnus*. Pour le redoublement, cf. fr. *pipi*, *pipine*, etc. Voyelle i caractéristique. Pour le sens, cf. fr. familier oiseau « mentula » (dē pueris).

**pīrāta**, -ae m. : pirate; *pīrāticus* : de pirate. Emprunt au gr. πειρατής, πειρατικός non attesté avant Cicéron. Le terme latin est *praedō maritimus* ou *praedō* seul (joint et opposé à *latrō*, Caes., B. G. 3, 110). Irl. *pirait*.

**pīretrum**, -ī n. : transcription latinisée du gr. πόρε-





*modum pedibus planis sunt*; cf. M. L. 6455 et 6571, \**plancula*, et germ. *planke* (dialectal). Non attesté en dehors de Festus et des gloses. Cf. *plānus* et *plautus*. A pu se confondre en partie avec *palanga*, devenu *palanca*; v. M. L. 6455.

Formation populaire, comme *mancus* et comme *plautus*. Il y a aussi *-k-* dans gr. *πλαῖς* (gén. *πλακός*) « surface plate », lett. *pluoku*, *plakti* « devenir plat », *plakans* « plat », etc. On peut se demander si la forme de *plancus* ne proviendrait pas de l'influence d'un présent à nasale infixée du type de lett. *pluoku*, non conservé en latin à date historique. V. *plānus*.

**planētae, -ārum** f. pl. : les planètes. Emprunt savant au gr. *πλανήται* (et *πλανήτης*) qui a remplacé *stellae errantes*, *erraticae* ou *errōnēs* (Nigid.).

**plangō, -is, -xī, -ctum, -ere** : frapper (sens ancien, conservé par la langue poétique); spécialisé dans le sens de « se frapper [la poitrine, les cuisses en signe de deuil] », puis, à l'époque impériale, s'emploie comme terme expressif et pittoresque pour dire « se lamenter sur » et « plaindre » (et même « pleurer »), sens conservé dans les langues romanes. M. L. 6572 (panroman).

Dérivés et composés : *plangor*; *plancus*, -ūs, panroman, sauf roumain, M. L. 6570; *plantiō*; *plancuōsus* (d'après *luctuosus*); *plantiger*; *plantimōnium* (Vict. Tonn, d'après *tristimōnium*); *complangō*, demeuré dans les langues romanes, M. L. 2100; *dēplangō*, formé sur *dēfleō*, *dēplōrō*, dont il est le synonyme poétique.

V. aussi *plāga*.

Formation expressive comme *clangō*. Les formes verbales du latin ont été bâties sur un présent à infixe nasal qui n'a pas de correspondant dans les autres langues. La racine fournissait un présent radical athématique, comme on le voit par les formes dérivées attestées ailleurs et par l'alternance *k/g* : gr. *πλάσσω* (de \**plāk-yō*) « je frappe, je blesse », avec un doublet à sonore, *πλάζω* « je frappe », que les anciens signalaient en éolien et qui figure chez Homère (Φ 269, ε 389, M 285, etc.), parf. *πέπληγμα* (ion.-att. *πέπληγμα*), aor. dor. *πλάγεις* à côté de att. *ἐπλάγην*, hom. *ἐπλάγην*, aor. facitif hom. *πέπληγον*. Le got. \**flokan*, dans *faisflokun þo* « ἐκόπτοντο αὐτήν », L. VIII 52, est remarquable : on y voit l'emploi de la racine pour la manifestation du deuil; c'est le sens du mot latin. Le v. h. a. *fluohhōn* « enchanter, maudire » n'est pas moins intéressant. Le v. sl. a *plāzē* s. « χλάω, πενθῶ, θρηνώ », le lit. *plakū*, *plakti* « battre »; le balte et le slave n'offrent que *k*. — La forme *plāga*, gr. dor. *πλάγᾱ* (ion.-att. *πληγή*) « coup » est commune au grec et au latin.

**I. planta, -ae** f. : plante du pied. Ancien (Plt., Cas. 845), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6576.

Dérivés : *plantāris*; n. pl. *plantāria* « sandales »; « talonnières »; *plantō*, -ās : enfoncer en terre avec le pied, cf. *planta* suivant; *supplantō* : υποσκελίζω, *pedem supponere*.

La forme *planta* ne se retrouve exactement nulle part; comme *unda*, ce doit être un substantif fait secondairement sur un présent à infixe nasal qui n'est pas conservé. La racine \*(s)pletha- étant dissyllabique, cette formation à infixe est une création italique : comme le

balte, l'italique a développé ce type; le lituanien a un présent — tout secondaire — du même type : *spilisti* « s'étaler », en face de *splicū*, *spļesti* « étendre », lett. *plešu*, *plest*. De même qu'en grec, c'est le type de \*(s)petha- qui a fourni les formes verbales : *pateō*, etc., et il ne reste de \*(s)pletha- que des formes nominales telles que gr. *πλατύς* « large » en face de skr. *prthū* et avec un autre vocalisme, lit. *platus*; cf. fr. *plat*, de \**platus*, it. *piatto*, etc. La racine fournit le nom de parties plates du corps : gr. *ὤμο-πλατῆ* « omoplate » et iirl. *leithe* « omoplate », v. sl. *plešte* « épaule ». Pour le sens de « plante du pied », cf., avec d'autres formations, v. sl. *plesna* et v. pr. *plasmeno*. — V. *plānus*.

V. *plantāgō*.

**II. planta, -ae** f. : tige, rejeton qu'on détache des souches ou des troncs pour les planter; cf. Vg., G. 2, 23, *hic plantas tenero abscindens de corpore matrum* | *deposuit sulcis*; « plant », cf. Cat., Agr. 70, 1, *herbae sabinae plantas tres*. Le sens de « plante », qui apparaît dans les langues romanes, M. L. 6575, n'est pas attesté dans les textes : le latin dit *herba*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. Le germanique a emprunté *planta* et *plantō* : v. h. a. *pflanza*, -zōn; de même le celtique : iirl. *cland* « plant », etc.

Si *planta* est le substantif postverbal de *plantō* « enfoncer avec le pied », spécialisé dans la langue rustique au sens de « enfoncer les rejetons, planter » (cf. *pugna* de *pugnō*) et conservé dans les langues romanes, M. L. 6578, l'identité de *planta* « plante des pieds » et *planta* « plant » serait secondaire. Les dérivés sont d'ailleurs les mêmes : *plantāris*, *plantārium*. Outre *planta*, *plantula*, *plantō* à les dérivés ordinaires : *plantatiō*, *plantatōr*, du reste tardifs. Les langues romanes supposent aussi une forme *plantō*, -ōnis, M. L. 6579, et \**plantio* > fr. *plançon*. Composés : *complantō* (tardif : καταφυτεύω); *dēplantō*; *ex-, re-, trans-plantō* (tardif, Ital.); *plantiger* (Plin.).

**plantāgō, -inis** f. : plantain (Plin.). Panroman. M. L. 6577.

De *planta* « plante (du pied) »; à cause de la forme des feuilles de la plante; pour le suffixe, v. Ernout, *Philologica* I, 165 sqq.

**plantō** : v. *planta*.

**plānus, -ī** m. : vagabond, charlatan. Emprunt au gr. *πλάνος* (Cic., Hor., Pétr.).

**plānus, -a, -um** : plat, uni, plan (à deux dimensions); au sens figuré « qui va de soi, facile, aisé » (opposé à *arduus*); « clair, évident » (sens qui s'est développé dans *plānum facere*, *explānare* « aplanir les difficultés, expliquer »). Cf. *plānē* adv. « clairement, uniment, tout à fait »; *plānissimē*, qui servent dans la langue familière à appuyer une affirmation forte, comme *ualdē*. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6581. Substantifs : *plānum* : plaine; *dē plānō* « de plain-pied »; *plāna* : plane, doloire, M. L. 6567, d'où *plānula* : ἐγκοπία (Gloss. Philox.), demeuré dans les langues romanes, M. L. 6580.

Dérivés et composés : *implānus* (rare, tardif); *plānitēs* (-tia) f. : plaine, M. L. 6574; *plānitūdō* : οὐαλία (Gloss. Philox.); *plāniūs* (Tac., Diol. 23,6); *plānū-*

*plum* (Grom.); *plānō*, -ās (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6568); *plānāris*; *plānārius*, tous deux tardifs, Mart. Cap., Amm., Cod. Iust. (M. L. 6569); *plānēscō*, -is (Paul. Nol.); *complānō*; *displānō* (Varr.); *explānō*, M. L. 3050, et leurs dérivés : *implānō* (Vulg., d'après *implānus*); *plāniloquus* (Plt.); *plānipēs*, -pedius. Cf. aussi \**plania*, M. L. 6573.

On ne trouve à comparer que des mots assez différents. Le gaulois y le nom propre *Medio-lānum*; mais le sens de *lānum* y est inconnu; aucune forme d'une langue celtique ne donne lieu de croire que ce soit « plaine » : *Medionemetum* signifie « sanctuaire du milieu » et *lānum* doit indiquer quelque notion religieuse. C'est avec le verbe lit. *plōti* « aplanir, étendre », lett. *plāt* « étendre une couche mince » que se groupe l'adjectif lit. *plōnas* « mince », lett. *plāns* « plat, mince », ainsi que le substantif lett. *plāns* « aire ». D'autre part, l'o qui présente lat. *explōrāre* (arm. *lrik* « trottoir ») est trop récent pour qu'on puisse en tirer parti) engagerait à séparer iirl. *lár*, gall. *llawr* « sol », v. angl. *flōr* « sol, aire ». Il doit y avoir eu une racine \**pelo-*, \**plā-* indiquant « ce qui est plat, étendu »; cf. gr. *πέλαγος*, désignant des objets plats, *πέλαγος* « la surface de la mer »; v. palam, *palma*, *plancus* et *planta*, *plautus*. Groupe peu clair.

C'est à \**plattus*, du gr. *πλατύς*, que remonteraient les formes romanes du type *plat*. M. L. 6586; B. W. s. u.

**plasmō, -ās, -āui, -ātum, -āre** : façonner, modeler (l'homme). Dénomina-tif tiré de *πλάσμα*, avec le sens de *πλάσσω*, Ambr., etc.); *plasmātiō* (Hier.), -ior, -iūra (Orib., Tert.); *replasmō* (Irén.). Apicius a *plassō*, -ās emprunté directement du grec. Cf. *plastica*, -cātor.

**platalea, -ae**; **platea, -ae** f. : sorte d'oiseau de mer, spatule, butor ou pélican. *Platalea* est dans Cic., N. D. 2, 124; *platea* dans Plin. 10, 115. De *πλατύς*, -τεῖα?

**platanus, -ī** (n. pl. *platanūs*, Vg., Cul. 123) f. : platane. Emprunt au gr. *πλάτανος*, d'où *platanētum*, attesté seulement dans les gloses; les écrivains emploient *platanōn*, -ōnis = gr. *πλατάνων*. M. L. 6582; *plataninus*. V. Ernout, *Aspects*, p. 33.

**plātēa, -ae** f. : grande rue, place. Emprunt ancien (Plt.) au gr. *πλατεῖα*. M. L. 6583; passé en germanique : got. *plapja* « Platz ».

Dérivé : *plateola*.

**plātēnsis** (plac-) : semelle. Mot très rare et tardif (Aus., Anthim.). Cf. le suivant.!

**plates(s)a, -ae** (platis(s)a) f. : plie, poisson (Aus.). Semble emprunté au grec; cf. *πλατύς*. M. L. 6584.

**plātō, -ōnis** m. : cerf (Apic.). D'après J. B. Hofmann, hypocoristique de *platyceros* = *πλατύκερος* (Varr., Plin.). Peut-être mot étranger.

\***plattus** : v. *plānus*.

**plaudō** (*plōdō*, Varr., Men. 166 ap. Non. 478, 4; *dēdō*, -diō, -is, bas latin), -is, -sī, -sum, -ere : battre (transitif et absolu), frapper l'un contre l'autre, faire claquer, claquer; spécialement « battre des mains, applaudir ». Ancien (Enn., Plt.), classique, usuel.

Dérivés et composés : *plausus*, -ūs m. : claquement, applaudissement; *plausor* (*plauditor*, Gloss.); *plausibilis*; et, à basse époque, *plausiō*, -ōnis; *plausilis*; *plausiō*; *plausāre*, M. L. 6587.

*applaudō*; *applausus*, -cor; *complōdō* (-*plaudō*); *displōdō* « distendre » (Varr., Lucr.); *explōdō* : chasser en battant des mains, huer : Cic., Parad. 3, 26, *histrion exhibitur et explauditur*; par suite « rejeter, repousser »; *explōsiō* (Cael. ap. Cic., Fam. 8, 11, 4). Il est à noter que *explōsiō* est attesté chez un correspondant de Cicéron, tandis que *plausiō* ne se trouve que dans Cassiodore : la langue classique dit *plausus*; *replaudō* (Apul.).

Dans les composés, *applaudō* est plus fréquemment écrit avec la diphtongue *au*, *complōdō*, *explōdō* avec *o*, sans qu'on voie la raison de cette répartition. Cf. *cōda*, *cauda*, etc.

Mot expressif, avec vocalisme *a*, à moins que *plōdō* ne soit la forme ancienne et que l'on ait fait *plaudō* par un urbanisme excessif (v. *cōda*). Origine incertaine. Un rapport avec *plautus* (*plō-*) est possible.

\***plauromatum** : sorte de charrue à roues en usage chez les *Raeti*, d'après Plin. 18, 172. La forme a été diversement corrigée : *plauromatum*, et même *ploum* (d'après les formes germaniques du type all. *Pflug*) *Raeti*; v. Walde-Hofmann, s. u., et M. L. 6609, *ploum*. De toute façon, mot étranger, non latin; peut-être celtique plutôt que rétique, dont le second élément fait penser à *rota*, *petorritum*, etc.

**plaustrum** (*plōstrum*, Caton, Varr.; *plaustra* f., Sid.), -ī n. : chariot à deux roues, tombereau (*stridēs* p., Vg., G. 3, 536; Ov., Tr. 3, 10, 59). Ancien (Cat., Plt.), usuel, classique. Concurrencé par *carrus*, n'est demeuré que dans quelques dialectes romanes, M. L. 6588; le bret. arm. *pleustra* peut provenir du français.

Dérivés : *plōstellum*; *plōstrārius*; *plōstrālia*; *plaus-trilūcus* « qui huit comme le Chariot » (Mart. Cap.); *plōstror*, -āris : faire le charretier (bas latin).

La graphie avec *au* peut être un « hyperurbanisme », avec influence de *plaudō*. La plupart des termes désignant des véhicules sont empruntés. Gaulois? Cf. *ploxe-num*?

**plautus** (*plōtus*), -a, -um : -i appellantur canes quorum aures languidae sunt ac flaccidae, et latius uidentur patere, P. F. 259, 1. Un doublet dialectal, d'origine ombrienne, *plōtus*, est signalé par Fest. 274, 9, avec le même sens que *plancus* : « *plotos appellanti* Vmbri pedibus planis *natos*. Hinc soleas dimidiatas, qui bus utuntur in uenando *quo planius pedem ponant uo* » cant *semplotia*, etc. < *Macci* » *poeta*, qui Vmber *Sarsinas erat*, a *pedum planitia initio Plotus*, postea *Plautus coepit est dici*. C'est ce dernier sens qui est passé dans les langues romanes; cf. M. L. 6589.

Formation populaire, comme *plancus*. *Plautus* est-il un « hyperurbanisme » pour *plōtus*? V. *plānus*.

**plēbs, plēps** (*plēbis*), -bis et *plēbēs*, -ei (-ī) f. (le mot hésite entre la 3<sup>e</sup> et la 5<sup>e</sup> déclinaison; les formes du second type sont les plus anciennes; le nominatif *plēbēs* est dans Enn., Sc. 228; Lucil. 200; CIL I<sup>2</sup> 583, 12 (123/2 av. J.-C.), 585, 78 (111); *pleps* est attesté dans les manuscrits de Cic., Pis. 64, et confirmé par la mé-

trique dans Ilor., Ep. I 1, 59; épigraphiquement : *plēps*, CIL XII 4333, 1, 12 (11 ap. J.-C.); gén. *plēbei* et *plēbi* dans les mêmes inscriptions de l'époque républicaine, CIL I<sup>2</sup> 582, 7 et 15; et aussi *plebe* (avec *e* fermé), 585, 11 (et *plebi*, 1, 6); cf. *plēbi-scītum* et *tribūnus plēbi*; abl. *plēbē* dans Ov. et Juv.; plēbe, ensemble des citoyens romains qui ne sont pas nobles. *Plebes a populo eo differt quo species a genere; nam appellatione populi universi ciues significatur, connumeratis etiam patriciis et senatoribus; plebis autem appellatione sine patribus et senatu ciues significatur*, Just., Inst. 1, 2, 4; cf. citation de T.-L. 2, 56, 12, faite au mot *populus*. Par suite, « multitude, populace » (notamment opposée aux clercs « ans la langue de l'Église. Différent d'abord de *populus* (v. ce mot), s'est ensuite confondu avec lui; mais les exemples de *plēbs* dans le sens de *populus* sont très rares. Ancien, usuel. N'a survécu que dans quelques parlers italiens. M. L. 6591. Passé en britt. *plwyf*.

Dérivés et composés : *plēbei(i)us*, -a; *plēbiūs* (Cat., Cass. Hem., d'après *ciuitās*); *plēbēcula* (et tardif *plēbicula*); *plēbi(s)scītum* : décret, décision de la plēbe (ancien juxtaposé opposé à *senātūs cōsultum*); *plēbicola* (Cic., formé d'après *Publicola*).

On admet généralement que *plēbs* a été refait sur l'accusatif *plēbem* d'après le type *urbs/urbem*; mais *plēbēs* peut représenter l'élargissement en -ē- d'un ancien nom radical *\*plēb-* (cf. *sēdēs*, etc.), d'après *prōlēb*, *pūbēs*.

M. H. Pedersen, *La 5<sup>e</sup> déclinaison lat.*, p. 62 sqq. et 70 sqq., signale et semble accepter l'hypothèse de Brugmann suivant laquelle lat. *plēb-* reposerait sur *\*plēdhw-* et serait à rapprocher de gr. *πληθός*, hypothèse ingénieuse, mais où l'on ne peut voir plus qu'une possibilité, la seule admissible, il est vrai, parmi les étymologies indo-européennes proposées. Le mot ne peut-il être emprunté, comme *urbs* et, sans doute, *populus*?

I. **plectō**, -is, **plexī** (*plexuī*), **plexum**, **plectere** : tresser, entrelacer, enlacer. Ancien, technique et rare; ni dans Cicéron, ni dans César, sans doute pour éviter l'ambiguïté qui résulte de l'homonymie de *plectō* « frapper »; usité surtout au participe *plexus* « tressé, entrelacé » et au figuré « embrouillé, ambigu »; cf. *perplexus* (qui n'est non plus ni dans Cicéron ni dans César). Celtique : gall. *plethu* (de *\*plettō*); irl. *clechtaim*.

Dérivés : *plecta*, -ae f. : entrelacs (Vitr.), M. L. 6591 a; britt. *pleth*; et des composés en *com-* : *cymhlyg*, *cymmlith*, etc. (v. J. Loth, p. 156); *plectilis* : enlacé, embrouillé (Plt., Prud.), et *replectilis* (Ital.); *plectūra*.

Les composés ont tantôt la forme déponente, tantôt la forme active : *amplector* (variante *amploror*, cité par les grammairiens, cf. Thes. I 1989, 21, dont l'o est obscur) et archaïque *amplectō* : embrasser (sens physique et moral); embrasser la cause de; *amplexus*, -ūs m.; *amplexiō*, terme de métrique traduisant *ἐμπλοκή*. De *amplexus* dérive l'intensif *amplexior*, -āris (arch. *amplexō*, d'où *amplexiātio*; *examplexor*).

**complector** (*complectō*) : embrasser, étreindre (sens physique et moral); et aussi « contenir, comprendre »; *complexus*, -ūs : étreinte, embrassement; connexion (= gr. *συνπλοκή*); *complexiō* : complexion, combinaison. Terme de la langue de la rhétorique et de la philo-

sophie qui a servi à traduire différents mots grecs *συναίρεσις*, *συναλογή*, *διόκημα*, *περίοδος*, *συνλογισμός*, *complexiūs* (*κομπλεξιūs*); *complexor*, -āris (*complexi*) peut-être demeuré en roumain, M. L. 2102).

**implectō** : entrelacer; *implexus*, -ūs; *implexiō*. *perplexus*, -a, -um; *perplexiō* (tardif); *perplexim*; *perplexiūs*; *perplexor*, -āris; *perplexābilis* (Plt.). — Présente le même type en -sus que dans *perus*, etc.

A côté de *plectō* il existe un intensif de la même racine en -a, et sans le t suffixal, usité surtout dans les composés *applicō*, *complicō*, *explicō*, *implicō* (cf. *ducō*, -ās, -cupō, -ās en face de *ducō*, -is; *capō*, -is). C'est d'après ces composés qu'a été refait le simple *plcō*, au lieu de *\*plecō* attendu (cf. *sculpō* d'après *inseculpō*, etc.). Cet intensif paraît être sans rapport, tout au moins à l'origine, avec le dénominateur de -plex qui figure dans *duplicō*, *multiplicō* :

*plcō*, -ās, *plcūā* et *plcūā*, *plcātum* et *plcītum*, *plcītum* dans les composés : plier, replier (poétique et post. classique; demeuré dans les langues romanes, M. L. 6601, *plcāre* et *\*plcāre*, fr. *plier* et *plier*; cf. aussi 6600, *\*plca*, et 6602, *\*plcta*; 6603, *\*plctōria*; *replcāre*, M. L. 7222 d. Celtique : britt. *plyg* « pli ».

Dérivés : *plcātīlis*; *plcātīriz*; *plcātūra*; *plcītīlis* (Prud.).

*ap-plecō*, -āui (-ui non attesté avant Cic.), -ātum (-ium non attesté avant Pét.) : absolu et transitif « aborder, se diriger vers » et « appuyer, appliquer » (sens physique et moral); « ajouter » (tardif). M. L. 548 et 549, *\*applicatum*.

*circumplecō* (Cic.); *complicō* : plier, rouler, enrouler, dans la langue des mathématiques, « multiplier », M. L. 2102 a; *dēplicō* (Greg. M.) *displicō* : dissiper, déplier (Varr.?, Gloss., Greg. M.), M. L. 2680; *explicō* : dérouler, développer, déployer; au sens moral, « expliquer » (cf. *explānō*); M. L. 3052 et 3053, *explicātum*; B. W. sous *explō*, *implicō* : enlacer, enrouler, entortiller; engager (sens physique et moral; d'où le sens de « employer » en français, M. L. 4312, « emplette », de *\*implicita*, M. L. 4313, B. W. s. u.); embarrasser; impliquer; *implicūē* adv.; *implicātio*, -mentum, -tūra; *impliciscor*, -eris (Plt.); *interplecō* (Stace); *perplicātus* (attesté, avec tmèse, dans Lucr. 2, 394); *replcō* (ancien, usuel; synonyme tardif de *repleō*, *reuoluō*), -ātio, -ābilis.

La même racine *\*plek-* a fourni un mot -plex qui figure comme second terme de composé dans des adjectifs multiplicatifs : *sim-*, *du-* (v. *duo*), *tri-*, *multi-*, etc., peut-être dans *supplex* « qui se plie en se prosternant » (= *submissus*) et dans une forme *ipsiplex* conservée dans les gloses, où elle est expliquée par *αὐτόπλοκα φύλλα*, CGL II 91, 66. On trouve aussi, à partir d'Arnobé, *complex*, fréquent dans la langue de l'Église, avec un sens péjoratif; cf. Isid., Or. 10, 50, *complex* qui uno peccato uel crimine alteri est applicatus ad malum; ad bonum uero nunquam dicimus complice : « complice ». *Complex* semble indépendant de *complicō*, qui est beaucoup plus anciennement attesté et n'a pas ce sens de « rendre complice, impliquer dans une affaire ». Tous ces mots, étant des adjectifs, ont été, malgré leur origine, assimilés à des thèmes en -i : l'ablatif est *simplici*, *duplici* (à côté de *simplice*), le génitif pluriel *simplicium*. Ces adjectifs en *plex* ont

souvent pour doublets des adjectifs en -plus du type *simplicis*, *duplus*, *triplus*. A ces adjectifs en -plex correspondent le plus souvent des substantifs en -ciūs, répondant les plus souvent des dénominatifs en -plicō : *simplicō* (rare), *simplicitās*, des dérivés en -ātiō, etc. *Sim-plex* « qui n'est plié qu'une fois » a pris le sens moral de « non compliqué, simple, sans détour » et s'est opposé à *duplex*. Les composés en -plus ont seuls subsisté dans les langues romanes : *simplicis*, M. L. 7930; *duplus*, M. L. 2802-2800; *triplus*, M. L. 8913; mais *duplāre* est attesté, M. L. 2801; le britt. *dyblyc* suppose *duplicem*. Le rapport avec *plecō* n'est plus senti.

Le groupe de *plecō*, -plector se superpose exactement à celui du synonyme v. h. a. *flehian*. Comme dans les verbes de sens voisins *flectō*, *nectō*, *pectō*, il s'y trouve un élément de dérivation *\*-te/o-*. Une racine plus simple est celle de -plex (*du-plex*, etc.), qui se retrouve dans le groupe de gr. *πλέω* « je tresse » et du skr. *pragnah* « ouvrage tressé, corbeille ». Une forme plus simple encore, *\*pel-*, figure dans gr. *ἐπλόος* et lat. *duplus*, ombr. *dupla* « binās », etc.; cf. got. *uwei-fls* « doute ». Élargie par le même *\*te/o* qui figure dans *plecō*, cette racine se retrouve dans le groupe de got. *falpan* « plier », *aiufal/s* « simple », v. sl. *pletq* « je tresse » et dans la forme *prākrite* passée en *sanskrit* *puta-* « pli ».

II. **plectō**, -is, -ere (parfait et supin non attestés) : frapper et « punir ». Attesté depuis TERENCE (P. 220). La langue classique n'emploie le verbe qu'au passif; l'actif n'apparaît que dans le code de Justinien et dans Ausone. Sans doute évité à cause de l'homonymie de *plecō*.

Dérivé : *plectibilis* (tardif).

Cf. lit. *plėkiu*, *plėkti* « battre » (avec la même nuance de « infliger une correction » qu'en latin), et peut-être *plakū*, *plakti* « battre, fustiger ». L'é de lit. *plėkiu* doit être la trace d'un ancien présent athématique, qui serait indiqué, d'autre part, par l'a de *plakū*, représentant sans doute un ancien o; l'étymologie n'indique donc nullement que lat. *plecō* ait eu un ē, comme on l'a supposé gratuitement. Cf. *plangō*?

**plectrum**, -ī n. : plectre. Emprunt au gr. *πλήκτρον* (Cic., Nat. Deor. 2, 59); latinisé et passé en germanique : v. angl. *pliht*, etc. Composés : *plectri-canus*, -fer, -potēns, poétiques et tardifs.

**plēnus** : v. *pleō*.

**\*plē-**; **pleō**, -ēs, **plēuī**, **plētum**, **plēre** : emplir.

*Plēo* ne subsiste que dans la glose de Festus 258, 35, *plētur antiqui etiam sine praepositione dixerunt*, et a été remplacé par des composés d'aspect déterminé : *compleō*, M. L. 2101; *impleō*, M. L. 4310, et *\*impliō*, fr. *emplir*, et *adimplere* (attesté à partir de Columelle) : it. *adempiere*, v. fr. *aemplir*, M. L. 165. Une forme de 3<sup>e</sup> personne du pluriel en -n- est conservée dans P. F. 70, 3, *expleunt* : *explent*, cf. *dauunt*, *prodinunt*; sur ces formes, v. Stolz-Leumann, *Lat. Gram.* 5, p. 305. L'adjectif est *plēnus* « plein », usité de tout temps, pan-roman, M. L. 6596; d'où *plēniter*, *plēnitās*, M. L. 6595; *plēnitudo*; *plēnārius* (Cass. Fel.). A basse époque apparaît *plētūra*, d'après *πληθώρα*?, conservé dans quelques formes romanes, M. L. 6597 a.

A côté de *plēnus* a existé *plērus* (cf. gr. *πλήρης*); cf. Fest. 258, 37 : *plera dixisse antiquos testis est Pacuuius, cum ait* (320) : *plera pars pessumdat*. — *Plērus* ne subsiste plus que dans *plērusque* (formé avec la particule généralisante -que, cf. *ubique*), rare et archaïque au singulier (sauf dans le neutre adverbial *plērumque* « la plupart du temps »), employé surtout au pluriel *plērique* « la plupart ». Au second terme de composé, on a -plēs de *\*plē-t-s* (cf. le type *superstes*, *compos*) dans *locuplēs*.

Composés de *pleō* : *adimpleō* (v. plus haut); *compleō* : emplir entièrement, compléter, M. L. 2101; irl. *complet*, britt. *cablyd*; *complémentum* (rare, mais classique); *completio*, -tiūs, -ior, -tōrium, *incompletus*, tous tardifs; *dēpleō* : désempir, vider (rare, technique); *dēplētūra* (Edict. Diocl.); *expleō* : 1<sup>o</sup> même sens que *dēpleō* : *nauiūs explebant sese terrasque replebant* (Enn.), sens non attesté en dehors de cet exemple et sans doute créé par contraste avec *repleō*; 2<sup>o</sup> emplir entièrement, combler (cf. *ἐκπλήνμι*, *ἐκπλήρω*); *explémentum*; *explētio*, -tiūs; *explētus*, M. L. 3051; *inexplētus*; *inexplēbilis* (= *ἀπληγτος*); *impleō* (= *ἐμπλήνμι*), ancien; forme la plus usitée, M. L. 4310-4311; *oppleō* : venir emplir (tient la place de *\*appleō* qui n'existe pas); *repleō* : remplir; et « emplir »; *replētus* (cf. *referciō*, *refertus*), M. L. 7222 c; B. W. *emplir*; *suppleō* : compléter, suppléer, M. L. 8466; *supplémentum*.

Pas d'inchoatif en dehors du tardif *plēnescō* (Eustath.).

De *plēnus* : *plēnilūnium* : temps de la pleine lune (cf. *aequinotium*); *sēmplēnus*; *plēnipotēns*.

Enfin, les gloses ont les formes *plēmīnāre* : *replēre*, *pleminabantur* : *replebantur*, qui semblent supposer un substantif *\*plēmen* (cf. *-plēmentum* dans *com-*, *sup-plēmentum*).

La racine dissyllabique signifiant « emplir » fournissait un thème d'aoriste de la forme *\*plē-*, *plā-*, qui est conservée dans véd. *āprāt* « il a empli », *pūrdhi* « empli » et dans hom. *πλήτο*. Le présent diffère d'une langue à l'autre et est souvent un dénominateur : v. irl. *linaim*, ou une forme à redoublement : skr. *pīparti*, gr. *πῑπλημι*. Le latin l'a fait sur un ancien aoriste, d'où le type *pleō*. Le sens appelle considération de l'achèvement du procès; c'est pour cela que *impleō*, *compleō*, etc., ont prévalu sur le simple, dont il n'y a qu'une trace (en français actuel, la forme *remplir* a pris le des-sus sur *emplir*).

La forme *\*plē-* est, en latin, la seule qui ait survécu de toute la racine, à part le mot *plūs*.

A l'adjectif indo-européen *\*plno-* attesté par skr. *pūrñāh*, zd. *par-na*, v. sl. *plūni*, lit. *pilnas*, got. *fulls*, irl. *lān* « plein », l'italique a substitué une forme ayant le même suffixe, mais comportant le *plē-* du verbe : lat. *plēnus*, ombr. *plener*, abl. pl. « plēnis ». — Pareille chose est arrivée en sanskrit, où l'adjectif en -to- est *prātāh* « empli », comme on a -plētus en latin, deux formes également secondaires.

Pour *plēro-* (*plērumque*, etc.), cf. gr. *πλήρω* « j'emplis », *πλήρης* « plein ». Le grec a hom. *πλεῖος*, att. *πλέως*, à quoi répond sans doute arm. *li* « plein ».

Le latin n'a pas gardé d'adjectif du type gr. *πολύς* « abondant », irl. (*hūl*) « beaucoup ». Mais il a le groupe de *plūs* (v. ce mot).



Quant à \**plē-t* de *locuplēs*, cf. les composés védiques, dont *prā-* « qui emplit » est le second terme.

L'explication de *manipulus* par \**mani-plo-s* « qui emplit la main » se heurte à plus d'une difficulté.

**plērus, plērusque, -plēs** : v. *pleō*.

**-plex, plicō** : v. *plectō*.

**plōrō, -ās, -āuī, -ātum, -āre** : se plaindre, se lamenter, pousser des cris de douleur ; « *plorare flere* [inclamare] nunc significat, et cum praepositione implorare, i. e. inuocare : at apud antiquos plane inclamare... In *Serui Tulli* haec est (6) : « si parentem puer uerberit, ast olle « *plorasset paren(s)*, puer diuis parentum sacer esto », id est (in)clamarit, dix(erit) dem », Fest. 260, 4 ; cf. encore « *endoplorato, implorato, quod est cum quaestione inclamare. Implorare namque est cum fletu rogare, quod est proprie uapulantis* », P. F. 67, 12. *Plōrāre* est distingué de *lacrimāre* dans Sén., Ep. 63, 1, *lacrimandum est, non plorandum* ; mais la langue populaire, à laquelle le mot semble surtout appartenir (v. en dernier lieu, Axelsson, *Unpoet. Wörter.*, p. 28), employait sans doute *plōrāre* comme synonyme expressif de *lacrimāre*, et c'est avec le sens de « pleurer » que le mot est passé dans les langues romanes. M. L. 6606. Panroman, sauf roumain.

Dérivés et composés : *plōrābilis* ; *plōrātus, -ūs* ; *plōrātiō, -tor* (tous deux tardifs) ; *complōrō* (époque impériale, cf. *conqueri*) ; *dēplōrō* (cf. *dēfleō*) ; *implōrō* : faire appel à ; implorer ; cf. Cic., Flac. 2, 4 : *quem enim alium appellem? quem obtestor, quem implorem?* Il est douteux qu'il faille y rattacher *explōrō* (sur lequel v. *plānus*).

Pas de rapprochement satisfaisant. Mot expressif, comme *fleo*, dont le sens s'est affaibli. Le substantif correspondant est *lacrima*(e).

**plōstrum** : v. *plaustrum*.

**plotta, -ae f.** : nom d'un poisson (*cyprinus rutilus*) dans Polem. Silu. — Emprunt récent au gr. *πλωτή* (cf. *lūta*), avec influence de \**plattus*?

**plōtus** : v. *plautus*.

**plexonem** (*plexinum*) ; les manuscrits ont les deux formes, -ī n. : coffre de voiture. Mot employé par Caule, 97, 6, et glosé par Quintilien, 1, 5, 8, qui le donne comme gaulois : *Caullus plexonem circa Padum inueit*, et par Fest. 260, 1. Cf. *plectō* I?

**plūma, -ae f.** : plume qui recouvre le corps (différente de *penna, pinna*), duvet (cf. *plūmācium, -ī* « lit de plume », conservé dans les langues romanes, M. L. 6611) ; puis « plume » en général. Ancien (Plt.), usuel. f. L. 6610 a. Celtique : irl. *clūm* ; britt. *pluf* ; et germanique : v. h. a. *pflum*, et *plūmārium* : v. h. a. *plūmāri*.

Dérivés et composés : *plūmeus, -a, -um* (Plin.) ; *plūmūla* ; *plūmella* ; *plūmācium* (latin ecclésiastique, neutre de \**plūmāceus*), M. L. 6611 ; *plūmālis* ; *plūmātus* ; plumé, couvert de plumes ; et aussi « brodé », cf. *plūmārius* « plumassier, brodeur » ; *plūmātile n.* « vêtement brodé ou garni de plumes » ; ou dérivé de *plōma* « infusion, eau sale », adjectif créé par Plaute, qui le joint à *cūmatilis* ; sur *plūmātus* a été fait *plūmō*,

-ās « [se] plumer » ; *plūmēsco, -is* ; *plūmōsus* ; *dē, im-, re-plūmis* ; *plūmiger* (Plin.), -*peda* (Catul.).

Terme populaire sans correspondant exact. Le rapprochement le plus séduisant est celui qui a été fait avec lit. *plūksna* « plume », v. pruss. *plauzdine* « lit de plume ». Il faut écarter, à cause du sens, le rapprochement avec v. h. a. *fligan* « voler ». Les autres rapprochements proposés sont vagues et incertains.

**plumbum, -ī n.** : plomb ; p. *album* « étain ». Ancien (Cat.), panroman. M. L. 6615, *plūmbum* ; britt. *plwm*.

Dérivés : *plumbeus* « de plomb » (sens propre et figuré) ; *plumbiō* (Polém. Silv.) « plongeon », M. L. 6614, et \**plumbiāre* « plomber », \**plumbicāre* « plonger », M. L. 6612, 6613 ; *plumbāgō* : 1<sup>o</sup> mine de plomb ; 2<sup>o</sup> tache de couleur de plomb sur certaines pierres ; 3<sup>o</sup> dentelaire, cf. *μολύβδαινα* ; *plumbō, -ās* et *circum-, im-, re-plumbō* ; *plumbātus* (fém. subst. *plumbāta* : 1<sup>o</sup> balle de plomb ; 2<sup>o</sup> knout) ; *plumbārius* ; *plumbātūra* ; *plumbōsus*.

Origine obscure, comme pour plusieurs autres noms de métaux. Sans doute emprunté, comme gr. *μόλυβδος, μόλιθος, βόλμος* dans plusieurs parlers doriens, etc., à une langue méditerranéenne (ibère? le plomb venait d'Espagne) ; le genre neutre est caractéristique des noms de métaux en latin (cf. *argentum*). L'm de *plumbum* en face de *μόλυβδος* rappelle les doublets *sambūcus* et *sabūcus*, etc.

**pluō, -is, pluī** (ancien *plū(u)ī* ; cf. Varr., L. L. 9, 104), **pluere** : pleuvoir. Une graphie *plouō* est conservée dans la glose de Fest. 298, 4 : *pateram perpluere in sacris cum dicitur, significat pertusum esse (cf. fluo)*. La langue vulgaire disait aussi *plouō* (comme *pouerō* « puerō »), attesté dans Pét., Sat. 44, 18, et c'est à cette forme que remontent les dérivés romans ; cf. M. L. 6610, *plūere* et *plōvere* ; mais il est peu probable que cette forme vulgaire continue une forme ancienne. La brève de *plūō* ne doit pas provenir des composés ; ceux-ci sont trop peu usités, par rapport au simple, pour avoir exercé cette influence ; et le parfait ancien *plūit* ne se conçoit pas en partant d'un présent \**plouit*. La forme *plouō* représente \**plu-uō*, avec o notant u devant un u consonne ; cf. *flouius*. *Pluere* est un ancien verbe personnel : *caelum pluui*, encore dans Mart. Cap. 6, 642 ; cf. gr. *Ζεὺς ὄει* ; *Iuppiter pluuius*, Tib. 1, 7, 26. Attesté de tout temps. Panroman.

Dérivés et composés : *pluor, -ōris m.* (Laber. 59 ap. Non. 220, 34) ; *pluuius* : de pluie, M. L. 6622 b ; subst. *pluuiā f.* « pluie », qui se substitue à *imber* dans la langue populaire (67 exemples de *pluuiā* contre 33 de *imber* dans la Vulg.), M. L. 6620, *pluuiā* et \**plovā*, \**plovā* ; *pluuiālis (-ris)*, M. L. 6621 ; *pluuiāticus, -ilis* (cf. *fluuiātilis*) ; *pluuiōsus*, M. L. 6622 a ; *plūtor, -ōris m.* « qui envoie la pluie » (S<sup>t</sup> Aug.) ; cf. aussi M. L. 6622, \**pluciārius* : pluvier, pluvier ; *pluuiānus* (tardif) ; *compluō, -is* : arroser de pluie (surtout dans la langue de l'Eglise) ; *impluō, -is*. De là : *compluuium* ; *impluuium* : « impluuium, quo aqua inpluit collecta de tecto. Compluuium quod de diuersis tectis aqua pluuiālis confluit in eundem locum », P. F. 96, 10 ; *compluuiātus* « en forme de compluuium (c'est-à-dire « carré ») ; terme technique de la langue

rustique ; cf. Varr., R. R. 1, 8, 2 ; -*ae uilēs*, Plin. 17, 164 ; *impluuiātus* : en forme d'impluuium ; -*a uestis* (Plt.).

**perpluō, -is** : laisser couler ; pleuvoir à travers ; laisser passer la pluie (ou l'eau) ; *repluō*.

Les noms de la « pluie » ont, en général, une faible extension. Le plus sûrement indo-européen est irl. *frass*, gr. *ῥεῖσα* (ion.-att. *ῥεση*, hom. *ῥέση*, etc.), skr. *varṣam* (et *vṛṣati* « il pleut »). Gr. *ὄει* « il pleut » n'a un correspondant qu'en tokharien. Le nom germanique (got. *riḡn*, etc.) est isolé. — De *plui*, dont le sens est spécial, on ne peut rapprocher que des mots signifiant de manière générale « verser, faire couler » (sens qu'atteste en latin le composé archaïque conservé par Festus dans la glose *pateram perpluere* citée plus haut), lit. *pilū, piliū* « verser », arm. *helum* « je verse » (aor. *heli*) et *obolem* « j'inonde » ; v. ci-dessus sous *palūs*, d'où, avec élargissement -u- (même sens qu'en latin), skr. *placayati* « il déborde », gr. *πλύνω* « je lave » et, avec un autre élargissement, v. h. a. *fliozan* « couler », etc. Le gr. *πλέω* de \**πλέω* « je navigue », *πλοῖον* « navire », etc., est loin pour le sens.

Sur tout le groupe, v. Meillet, MSL 19, 178.

**-plus** : second terme de composé qui figure, à côté de *-plex*, dans des adjectifs du type *duplus* (v. *duo*), *simpplus* (depuis Plt.), *tripplus, quadrup(u)lus, -lor, -āris, -lātor, -ōris m.*, *centuplus* (Cic.), *sēcuplus* (*sēsqui*, *sexe*, tardif), *decuplus, octuplus, quincuplus, septuplus* (ces derniers tardifs). Se retrouve en ombre *dupla* « binās », *tupler* « binis », gr. *διπλός* (*διπλός*, *διπλός*), got. *twēifls*. De *diplus* : irl. *diabul*. V. *plectō*.

**plūs n. sg., gén. plūris, abl. plūre ; plūrēs, plūra pl.** ; **plūrimus, -a, -um** : formes servant de comparatif et de superlatif à *multus*, qui a pris en latin la place du correspondant de gr. *πλός*, etc. : « en plus grande quantité ». Le singulier *plūs* ne s'emploie qu'au neutre, soit au nominatif accusatif *plūs* : *si uolet, plus dato* ; *si plus minusue secuuerunt* (Loi des XII T.) ; souvent opposé à *minus* : *plūs minus, plūs minusue* ; et accompagné d'un génitif : *plūs pecūniae* ; soit au génitif ou à l'ablatif accompagné des verbes d'estime ou de prix : *plūris esse, facere, aestimāre* ; cf. Varr., R. R. 1, 74, *ut plus reddant musti et olei, et pretii pluris* ; *plūre uendere, cōnsuare*. — *Plūs* accompagnant un adjectif a tendu de bonne heure, comme *magis* (q. u.), à remplacer le comparatif, e. g. Enn., Sc. 308 : *plus miser sim*. Cet emploi a dû être particulièrement fréquent dans la langue parlée (les exemples de la langue écrite en sont rares) ; et, dans ce sens, *plūs*, soutenu par *minus*, avec lequel il faisait couple, a concurrencé *magis*, auquel il s'est substitué complètement dans certains domaines. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6618. Le pluriel *plūrēs* s'emploie dans le sens de « plus nombreux » et « assez nombreux, plusieurs » ; cf. Cic., Imp. Pomp. 7, 19, *non posunt in ciuitate multi rem ac fortunas amittere, ut non plures secum in eandem trahant calamitatem* ; et Fin. 2, 28, 93, *summus dolor plures dies manere non potest*. Quand le sens de comparatif eut ainsi disparu de *plūrēs*, la langue tendit à lui bâtir un comparatif ; de là : *plūriōra, plēiōra*, CGL II 409, 12, et Fulg., Myth. ; cf. le fr. *plusieurs*, qui suppose \**plūsiōrēs* (comme plus tard *plūriusimus*). Le neutre ancien est *plūra* : cf. *quid plūra*,

comme il est naturel dans une forme de comparatif qui est un ancien thème consonantique ; mais de bonne heure on voit apparaître *plūria* (cf. les formes citées par Aulu-Gelle 5, 21, 6 et *complūria* dans Tér., Ph. 611) ; et le génitif *plūrium* est la forme prédominante ; sans doute d'après *omnēs* : *omnia*, voisin de sens. — *Plūrimus* s'emploie rarement au singulier dans la prose classique en dehors de la formule *salutem plurimum dicere alicui* et du neutre *plūrimum, plūrimū* (génitif).

Dérivés et composés : *plūrius adv.* : un plus grand nombre de fois ; *plūriāriam* (cf. *multifāriam*) (époque impériale) ; *plūriūs* ; *plūralis* ; *plūraliūs* ; *plūraliter* ; *plūralitius* (tous mots savants de l'époque impériale, les représentants romans de *plūralis* appartiennent à la langue écrite ; cf. M. L. 6617) ; *plūsculum* : diminutif familier « un peu plus » ; décliné sous forme d'adjectif *plūsculus, -a, -um* (rare, mais déjà dans Tér., Ph. 665) ; d'où *complūsculi, -ae, -a* (Plt., Tér., Gell.) ; *plūsciū*, d'après *nescius* ; *complūrēs, -ia*, dont la formation rappelle le type grec *συμπλέτες*, qu'on lit dans une inscription d'Argos du 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; v. BCH 34 (1910), p. 531 sqq. ; -*ies*.

Composés tardifs en *plūri-* : *plūri-formis, -laterus, -uocus* (Mart. Cap.).

*Plūs* appartient à la racine de *pleō, plēnus* ; mais les formes ne s'expliquent pas aisément, et d'autant moins que les formes archaïques attestées sont peu instructives et troubles pour la plupart. L'adjectif signifiant « abondant, nombreux », dont le vocalisme varie d'une langue à l'autre (e dans got. *filu* « beaucoup » et irl. *hīl* « beaucoup », o dans gr. *πλός*, zéro dans skr. *purūḥ* « abondant »), n'est pas conservé en latin, où *multus*, d'origine obscure, a prévalu. — Le comparatif radical en \**-yes-* est bâti sur la forme \**ple-* dans irl. *lia* « plus », av. *frāyō* « plus », *fraētiō* « le plus abondant », v. isl. *fleire* « plus », *fleistr* « le plus nombreux », gr. *πλεῖστος*. Le grec offre une forme autre et de type singulier : hom. *πλεες, πλέας*, lesb. *πλεας, πλεας*, créét. *πλεας, πλεας*, *πλεας* (avec e issu de e en hiatus) et, d'autre part, arc. *πλεος* (singulier neutre) ; le type hom. *πλεῖον* et *πλεονες* ion.-att. *πλέων*, en est sans doute dérivé. L'arcad exclut l'hypothèse \**pleas-*, qui a été faite. Dès lors, on ne saurait dire d'où est partie la forme latine. Une chose est évidente ; c'est que l'u de v. lat. *plous*, d'où *plūs*, est dû à la forme opposée *minus* ; *plous* est encore conservé dans le SQ Bac., CIL I<sup>2</sup> 581, l. 19-20 (186 av. J.-C.), d'où classique *plūs*. On interprète d'ordinaire le *pleores* du Carmen fraturum Arualium comme représentant \**pleiosēs* « plūres » ; mais le rhotacisme est étonnant dans ce texte : on attendrait \**pleoses* ; et, du reste, l'interprétation du mot est peu sûre. Mais Festus, 222, 8, a conservé une forme de superlatif : *plūsimā* « plūrima », qui offre une forme à degré zéro du suffixe \**-yōs/-yēs*, comme dans *πλεῖστος*. Le *plourime* de l'inscription du tombeau de L. Scipion, consul en 259 av. J.-C., peut devoir son o à *plous* ; de là *plūrimus*. Le *pleores* de Cicéron, Leg. 3, 6, s'expliquerait de même. Partir d'un degré \**plō-* de la racine \**ple-* et imaginer une forme \**plō-is* avec le même degré réduit du suffixe que dans *magis* n'est qu'une construction *à priori*. Quant à *plouruma* dans une inscription vulgaire du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C., CIL I<sup>2</sup> 681, c'est une graphie incor-

recte dans une inscription pleine de fautes et qui prouve seulement que la confusion entre *ū* et *ou* était achevée à cette époque. — Irl. *lir* « aussi nombreux » représente sans doute \**pl-* + le suffixe d'équatif *-ir*. — Les formes de ce groupe sont diverses. V. en dernier lieu Benveniste, *Origines*, p. 54.

**pluteus, -i m.** (et *pluteum* n.) : *plutei crates corio crudo intentae, quae solebant obponi militibus opus facientibus, et appellabantur militares. Nunc etiam tabulae quibus quid praesepitur, eodem nomine dicuntur*, P. F. 259, 9. Désigne, d'une manière générale, tout ce qui est fait de planches, de claies, etc., réunies de manière à former une couverture ou un appui; en particulier, dans la langue militaire, « mantelet, parapet ». Ancien (Plt., Mi. 266), technique. Conservé dans les langues hispaniques avec le sens de « hutte de berger ». M. L. 6619.

Dérivés : *pluteālis* (lectus); *pluteārius* m. : fabricant de *plutei*.

Par la finale, rappelle *balteus*; peut-être étrusque comme lui, sans qu'on puisse rien affirmer.

**po-** : forme de préverbe qui figure dans *pōnō* (*poliō*?) et sans doute dans *porceō*, *polubrum*.

Cf. sl. *po-*, lit. *pa*, hitt. *pe-*, qui ont l'air d'une forme sans voyelle initiale du groupe de gr. *π* et *ἀ* (v. *ab*); cf. *post*. Mais on ne peut faire fond sur le *pa-* de *paruxia* dans un passage de l'Avesta récent.

**pōculum** : v. *pōtus*.

**podagra, -ae f.** : goutte aux pieds. Emprunt au gr. *ποδάγρα*, comme *podager*, *podagricus* (= *ποδαγρός*, *-γρός*). Dérivé latin : *podagrōsus* (Plt.). M. L. 6624 (v. fr. *pouagre*).

**pōdex** : v. *pēdō*.

**podismus, -i m.** : mesure au pied. Emprunt au gr. *ποδισμός* (Grom.), dont dérivent *podismo*, *-ās*; *-mālis*. Tardifs.

**podium, -i n.** : socle, balcon, parapet. Emprunt de la langue impériale au gr. *πόδιον* « hauteur »; a souvent le sens technique de « balcon, loge réservée à l'empereur dans l'amphithéâtre ». Demeuré dans les langues romanes (fr. *puy*), avec son diminutif \**podiolium*, M. L. 6626, 6627, et le dénominatif composé \**appodiāre*, M. L. 550 (fr. *appuyer*). Cf. Du Cange.

**poena, -ae f.** : emprunt au gr. dorien *ποινᾶ* « compensation versée pour une faute ou pour un crime, rançon », « amende, expiation, punition, châtement ». Usité souvent au pluriel : *dare poenās*; *soluere, luere poenās*. Personnifié et divinisé : *Poena*, *Poenae* (sans doute d'après le grec; cf. Varr. ap. Non. 390, 11). A l'époque impériale (et peut-être déjà dans Lucrèce), le mot a le sens élargi de « peine, chagrin »; cf. Plin. 2, 29, *in tantis uitae poenis*, et le sens de *poenōsus* « pénible » dans saint Augustin; de là le double sens de « peine » en français. Depuis la loi des XII T.; usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6628. Celtique : irl. *pian*, britt. *poen*; germanique : v. h. a. *pīna*, *pīn*, etc. *Poena*, *poenālis* « pénal » (époque impériale), *poenārius* (Quint.), *poenātor* (Gloss.), sans doute en raison de leur caractère technique, ont conservé leur diphtongue,

mais les autres dérivés et composés usuels ont un *ū* issu de la diphtongue : *pūniō*, *-īs*, *-iūi*, *-iū*, *-iūm*, *-ire* (*poenire*, Lucr. 6, 1238) « punir » et « venger »; *pūnitio*, *-tor*; *impūnis* : *impuni*; *impūne* (déjà dans Enn. et Caton [*impoene*?], cf. *νῆπιος*); *impūnitās*; *impūnitus*. Sur le vocalisme, v. Niedermann, *Phonétique*, 3<sup>e</sup> éd., p. 63.

*Pūniō* ne peut être dérivé directement de *poena*, qui n'aurait fourni qu'un dénominatif en *-āre*. L'influence du groupe *moenia*, *mūniō*, qu'on a supposée, ne s'explique guère. On penserait plutôt à *feriō*, de sens voisin. Ou bien *pūniō* aurait-il été tiré de *impūnis*, qui semble plus ancien? Ennius, Plaute et Térence ont *impūne*, mais ignorent *pūniō*.

*Poena* a été sans doute d'abord un mot populaire, comme la plupart des anciens emprunts au grec, et a dû être emprunté pour désigner le châtement infligé à un serviteur.

**Poenus, -i m.** : utilisé d'abord au pluriel *Poenī* « les Carthaginois »; cf. *Poenulus* (Plt.). L'emploi adjectif (e. g. *poeni leones*, Vg., B. 5, 27) est secondaire et tardif, l'adjectif dérivé étant *pūnicus*, avec son adverbe *pūnicē*.

Dérivés : *pūnicus* : couleur de pourpre venant de Phénicie [d'où *phoenicæus equus* : cheval bai, Isid. 12, 1, 49]; pour la formation, cf. *purpureus*. Ancien (Plt., surtout poétique); *pūnicāns*, même sens (Apul., d'après *albicāns*); *Pūnicānus* : à la mode punique (rare, mais classique, formé d'après *Rōmānus*).

Le nom est évidemment à rapprocher du gr. *Φοινίξ*; *pūnicus* traduit *φοινικεύς*. L'ancienneté de l'emprunt se dénonce par l'absence d'aspirée et le maintien de la diphtongue dans *Poenī*. La variation *Poenī*, *pūnicus* rappelle celle de *poena*, *pūnīre*. La forme *Poenī* en face de gr. *Φοινίξ*, *-ixos* indiquerait que le mot ne vient pas du grec. Il s'agit évidemment d'un emprunt populaire, à côté des transcriptions savantes du type *Phoenicē*, *Phoenix*, *Phoenissa*, *phoeniceus*, qui, du reste, s'appliquent surtout à la Phénicie et ne désignent Carthage que secondairement.

**poëta, -ae m.** : poète. Emprunt ancien, et fait par voie orale, au gr. *πο(ι)ητής* (ou à une forme dorienne).

Dérivés : *poëtor*, *-āris* (rare, déjà dans Enn.); *poëtria*, *-ae* (hybride, Cic.). Les autres formes *poësis*, *poëma*, etc., sont des transcriptions savantes. V. *uātes*.

**pol** : v. *edepol*.

**polenta, -ae f.** (et *polentum* n.) : farine d'orge (séchée au feu); polente. La syllabe longue initiale *poll-* est mal attestée; la seule scansion sûre est *pōlenta*. Usité de tout temps. M. L. 6634, *pōlēnta*.

Dérivé : *polentārius* (Plt., Apul.). V. *pollen*.

**polimenta** (*polimina*, ap. Arnob. 7, 24) : p. *dicebant testiculos porcorum, cum eos castrabant, a politione segum aut uestimentorum, quod similiter atque illa curentur*, Fest. 266, 19 (étymologie populaire?).

**poliō, -īs, -iūi** (*-iū*), *-iūm*, *-ire* : verbe signifiant d'une manière générale « donner le poli ou le fini à un

objet » et qui a pris des acceptions spéciales dans les langues techniques : p. *lānās*; p. *uestēs* (v. *interpolāre*); p. *agrum* « nettoyer, défricher un champ »; p. *ōrātiōnem*, *carmina* « polir le style ». Plaute emploie *poliri* pour désigner les soins de la toilette féminine; cf. Poe. 221, *poliri, expoliri, pingi, fingi*, et 229, *ornantur, lauantur, terguntur, poliuntur*. L'adjectif verbal *politus* s'oppose à *rudis* « non dégrossi, brut, grossier » et se dit du physique comme de l'esprit. Ancien (Loi des XII T.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 6635 b.

Dérivés et composés : *politiō* (déjà dans Caton, p. *agrorum*, p. *uestimentorum*), *-tor*, *-tura* (époque impériale); *polimen* (Fulg.); *expoliō* : polir entièrement; *expolitiō* (classique); *perpoliō*, *-politiō*; *repoliō*; *depoliō*, *-itiō* (classique); *depolitum* : *perfectum quia omnes perfectiones antiqui politiones appellabant*, P. F. 63, 5; *impolitus* : non poli, brut, sans ornement; d'où *impolitia* (cf. P. F. 96, 26; Gell. 4, 12). Cf. peut-être *interpolō*. Sur *pol(l)tiō*, *-ōnis* m. « astiqueur », sans doute identique au cognomen *Polliō*, v. Kübler, ALLG 8, 108.

Le rapprochement avec *linō* comporterait une coupe *poliō*. Mais la formation serait unique en son genre et le sens n'est pas celui d'un verbe d'aspect déterminé, indiquant un procès arrivé à son terme, comme on l'attendrait d'une forme à préverbe. Ce rapprochement est donc suspect.

M. Vendryes suppose, dans l'article cité s. u. *interpolō*, que le terme appartient à la langue des foulons, où il aurait signifié « battre, frapper la laine (ou l'étoffe) pour l'approprier », et rapproche la racine qui existe en germanique sous la forme \**felt* (= i.-e. \**peld-*), qui a fourni entre autres le nom du « feutre », all. *Filz*. Le \**d-* de cette racine peut être un élargissement.

**pollen, -inis n.** (*pollis* m. et f.) : fleur de farine (sens conservé en sarde) (*pollinem polentae*, Cat., Agr. 156, 5); par suite « poudre très fine » : p. *tūris*, *piperis*, etc. Ancien (Cat.), technique. M. L. 6636. Même variation de genre que dans *sanguen* et *sanguis*.

Dérivés : *pollināris*, *-rius*, épithète jointe à *cribrum*; *pollināta*, M. L. 6640 a; *pollināceus*, *-ninus* (Gl.).

Cf. *polenta* et *puls*.

Comme en gr. *παιπάλη* « fleur de farine » à côté de *πάλη* « farine très fine », hom. *παλόνω* « je délaye de la farine d'orge », lat. *pollen* est un mot expressif provenant du vocabulaire familial; il, que rien ne conduit à expliquer par \**ln-* devant un suffixe *-u-*, est donc une gémination expressive, qui ne se retrouve pas dans le dérivé *polenta*; cf. *mamma* : *mamilla*. Le slave a des formes à redoublement signifiant « cendre » : *pēpelū* et *popelū*. Le latin a, d'autre part, *puls*, *pultis* en face de gr. *πλότος* « bouillie » (si *puls* n'est pas un emprunt au grec, peut-être par un intermédiaire étrusque); le celtique offre des formes parentes, avec *-t-* gémigné : m. irl. *litiu*, gall. *liih* « purée, soupe à la farine » (v. Pederesen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I, p. 160). Le sanskrit a, de son côté, un terme sans doute aussi d'origine populaire avec son *l* : *pālama* « grains écrasés, bouillie ». — De plus loin, cf. lat. *pulvis*, *pulmentum*, *pulpa* (de \**pel-*?).

**polleō, -ēs, -ēre** : être fort ou puissant; l'emporter, dominer. — Souvent joint à *possum*, avec lequel il allitère. Bien qu'attesté à l'époque classique et dans la littérature impériale, le verbe a une couleur archaïque; c'est un équivalent « noble » de *possum* : *pollēs* est dans Salluste, qui archaïse, mais non dans Cicéron. Non roman.

Dérivés et composés : *pollentia* : pouvoir, force (archaïque). Personnifié dans T.-L. 39, 7, 8; *antepolleō* (Apul.); *praepolleō* (ne semble pas attesté avant T.-L.), formés sur *ante-*, *prae-cellō*. Noms propres : *Pollentus*, *-tiō*, *-tiānus*, *-tinus*.

Le rapprochement avec irl. *oll* « grand », (h)uiliu « plus grand » est plausible, d'autant plus que *ollam* est le titre d'un degré supérieur en quelque ordre de connaissances. Mais on ne peut aller plus loin; et cela n'indique même pas si *-ll-* est ici *-ll-* gémignée expressive ou un ancien \**ln-*.

**pollex, -icis m.** : 1<sup>o</sup> pouce; gros orteil; 2<sup>o</sup> courson (cf. *reser*). Inévid d'un arbre. Peut-être ancien adjectif. Joint comme tel à *digitus*, Caton, Agr. 20; Cés., B. G. 3, 13, 4. Panroman (sauf roumain).

Dérivé : *pollicāris* : d'un pouce; demeuré comme substantif avec le sens de « pouce » dans les langues romanes, à côté de *pollex*, M. L. 6637 et 6638 (cf. Orib. VI, p. 615). Cf. aussi M. L. 6639, \**pollicāta*, et 6640; \**pollitūlāre*.

L'explication « *ab eo quod pollet* » (cf. Ateius Capito ap. Macr. 7, 13, 11; CGL V 556, 8; Isid., Or. 11, 1, 70) n'est qu'un calembour.

On rapproche v. sl. *palici* « doigt » (où *-ici* est un suffixe secondaire du slave; cf. r. *bez-pātyj* « sans doigts », pol. *paluch* « pouce »). Étant donné le sens, le *-ll-* peut provenir d'une gémination expressive, normale dans un mot de type populaire en *-ex*. Un rapprochement avec la racine signifiant « toucher, sentir » qui figure dans *palpāre* n'est pas exclu : v. sl. *prǔstū* et lit. *pirštas* « doigt » ont été rapprochés de skr. *spṛśati* « il touche ». — Tout ceci hypothétique.

**polliceor** : v. *liceō*, *liceor*.

**pollingō, -is, -xī, -ctum, -ere** : laver les cadavres et les préparer pour le bûcher. Attesté depuis Plaute jusqu'à la Vulgate.

Dérivé : *polli(n)ctor* (*pollictor*, Non. 157, 22) m. : celui qui fait la toilette des morts.

Une explication probable ne pourrait sortir que d'une histoire précise des usages. Rattaché à l'irl. *nigim* « je lave » par Vendryes, R. Celt. 47 (1930), 442-444.

**polluceō, -ēs, -lūxī, -lūctum, -lūcēre** : placer des mets sur l'autel en vue d'un banquet de sacrifice, placer en offrande : *Herculi decumam pollucere* (cf. *[de]cuma facta poloucta*, CIL I<sup>2</sup> 531); *polluctum* : offrande, banquet rituel; *pollucibilis* : digne d'être offert en sacrifice, « somptueux »; *pollucibuliter* (Plt.); *pollucibilitās* (Fulg.); *polluctūra* (Plt.); *polluctē*; *polluctāre* : consacrer (Gl.).

Vieux termes du rituel, conservés seulement chez les auteurs archaïques ou archaïsants.

L'explication par \**por-luceō* « faire briller (?) » soulève toute sorte d'objections. On a rapproché le groupe



de sl. *lučiti* « rencontrer »; v. sur ce groupe Trautmann, *Balt. sl. Wörtl.*, p. 151 sqq. Le mot ne pourrait s'expliquer à coup sûr que si l'on connaissait l'histoire du rituel.

**polluō, -is, -ui, -ūtum, -ere** : souiller, salir (sens physique et moral); polluer (langue de l'Église). Classique (Cic.), appartient à la langue écrite. Non roman.

Dérivés et composés (tardifs) : *pollūtio*; *pollūtrix*; *impollūtus* (époque impériale = ἀμύαντος); *impolluō* (tardif, d'après *inquind*).

De *\*por-luō* : v. *lutum, lustrum*.

**polubrum, -ī** (ū?) n. : *pelluuium in sacrificiis uas quod nos peluem uocamus*, F. 286, 28 (et P. F. 287, 14); *polybrum, quod Graeci χένβια, nos trullium uocamus*. *Liuius* (Od. 5) : « *argenteo polybro, aureo eglutro* ». *Fabius Pictor lib. XVI* : « *aquam manibus pedibusque dato, polybrum sinistra manu teneto, dextera uasum cum aqua* ». Non. 544, 20. Seuls exemples du mot. Sans doute de *\*po-lou-dhrom*; cf. *lauō*; et *delābūm*?]

**pōlypus, -ī** m. : 1° poulpe, pieuvre; 2° cutio (Marcel.). Emprunt ancien (Plt.) au gr. *πολύπος* (dor.), latinisé. M. L. 6641.

Dérivé : *pōlypōsus* (Mart.).

**pōmiliō** : v. *pūmiliō*.

**pomēlida, -ae** f. : sorte de néflier (Isid. 17, 7, 12). Déformation de *πομολίδα* accusatif de *πομολίς* (cf. *ἐκμολίς*), peut-être sous l'influence de *pōmum*. V. Sofer, p. 57.

**pomoerium, pomērium** : v. *mūr*.

**pōmpa, -ae** f. : procession. Emprunt déjà dans Plt. au gr. *πομπή*.

Dérivés tardifs : *pompātus, -ticus*; *pompālis, -bilis*; *pompō, -ās* = *πομπεύω*; *pompōsus*; *dēpompō*; *ex-pompō* = *ἐκπομπεύω*, *στηλιτεύω* (langue de l'Église), etc. Celtique : irl. *poimp*.

**pōmus, -ī** f. : arbre à fruits; *pōmum, -ī* n. : fruit. Ancien (Cat.), usuel. Panroman. M. L. 6645; B. W. pomme.

Dérivés et composés : *pōmārius* : de fruit ou d'arbre à fruit; *pōmārius* m. : fruitier; *pōmārium* et *pōmētum* : verger [de pommes, cf. *mālārium* : *pōmārium*, Gl.] (Pall.), M. L. 6642; *pōmāriolum* (tardif); *Pōmāriēnsēs*; *pōmētārius* (Gloss.); *pōmōsus*; *Pōmōna* : déesse des fruits; -*nālis*; *pōmātium, mollis* et *liquidus cibus ex pomis* (Gloss.); *pōmātio*; *pōmifer*. Les diminutifs *pōmulum* et *pōmusculum* sont attestés à basse époque avec le sens de « petite pomme », qui correspond au sens pris par *pōmum* dans certaines langues romanes.

Pour la coexistence de *pōmus* et *pōmum*, cf. *pirus* et *pirum*. Aucune étymologie n'est connue. Doit être emprunté, comme le sont en général les noms latins de fruits. Les formes ombr. *pueumune*, dat. « *\*Pōmōnō* » ou « *Pōmōnī* », vest. *pōimunien* « in *Pōmōnīō* », sont obscures; cf. peut-être *Poemanae* d'une inscription d'Espagne, CIL II 2573.

**pōndus** : v. *pēndō*.

**pōne** : *grauī sono ponitur pro loci significatione*, F. 292,

16. Adverbe et préposition archaïque, repris par la langue impériale « derrière » et « par derrière ». Cf. *super-ne*. Cf. ombr. *postne* (opposé à *perne* « ante »), *pustnaiaf* « posticās ». Remplacé par *post*.

V. *post*. On ne peut déterminer si *pōne* repose sur *\*pos-ne* ou sur *\*post-ne*; l'ombrien appuie la seconde explication, qui a aussi pour elle l'existence de *post*.

**pōnō, -is, posui, (puis posui), positum, pōnere**. *Pōnō* est issu de *\*po-sinō* > *\*posnō* > *pōnō*, composé d'aspect « déterminé » indiquant l'action arrivée à son terme. Le parfait ancien est *posui* (*poseiui*, CIL I<sup>2</sup> 638, 3, 132 av. J.-C.). *Posui* a été fait sur *positum*, sur le modèle *monitum/monui*, le rapport avec *sinō* ayant cessé d'être senti. Sens propre « mettre à l'écart ». S'emploie usuellement dans le sens de « poser, placer »; mais la valeur ancienne apparaît dans des expressions comme *pōnere uitam, arma, dolōrem*, p. *dua* (Ov.) (à côté de *dēpōnere*, plus fréquent parce que *pōnō* apparaissait comme un verbe simple, cf. *sūmō*), où le verbe signifie « abandonner, déposer ». Usité aussi dans le sens de *prōpōnō* « proposer ». A remplacé *faciō* dans le sens concret de « placer ». A traduit dans le langage abstrait le gr. *τίθημι* comme *positiō, positūra* (Lucr.) traduit *θέσις, θέμα*; *posiuius, θετικός* (d'où irl. *posit*). *Positiō* n'apparaît, du reste, qu'à l'époque impériale (*positor* « fondateur » est une création d'Ovide). Cicéron l'ignore, quoiqu'il emploie *prōpositiō* (= *πρόθεσις* et *πρότασις*, *πρόβλημα*), *compositiō* (= *σύνθεσις*), *dispositiō* (= *διάθεσις* et *οικονομία*, *τάξις*), *expositiō* (= *προέκθεσις*, *πρόφασις*), *praepositiō* (= *πρόθεσις*, *προθήκη*, *πρόβλημα*). Cf. encore *appositum* = *ἐπιθετον*, *apposituius* = *ἐπιταγματικός*. La langue de la rhétorique, de la grammaire et de la philosophie a ainsi calqué sur *τίθημι* et ses composés tous les termes techniques dont elle avait besoin. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6647, et *\*pōnitāre*, 6648.

En gallo-roman, *pōnere* s'est spécialisé dans la langue rustique au sens de « déposer ses œufs, pondre » (cf. *cu-bāre*), tandis que *pausāre* prenait le sens de « poser »; v. B. W. s. u. Il est probable que la ressemblance de forme entre *pōnere*, *pausāre* et *pausātum*, *positum* a joué un rôle dans cette évolution. Le participe *pōnentem* (scil. *sōlem*) a désigné la région où le soleil se couche, le « ponent ».

Autres dérivés de *pōnō* : *positus, -ūs* m.; *positūra* : position, emplacement (sens concret); *positor* (voir plus haut).

*Pōnō* a été traité comme un verbe simple et a fourni une nombreuse série de composés avec leurs dérivés : *ante-, ap- (ad-)*, M. L. 551 et 552, *apposita*; 553, *appositicius*; *circum-, com-*, M. L. 2103 et 2105, *compositus*; *contra-*; *dē-*, M. L. 2572 et 2573, *dēpositum*; *dis-*, M. L. 2682; *ex-*, M. L. 3054, et germanique : v. h. a. *spunōn*; britt. *esponio*; *im-* (et *superim-*), M. L. 4314, *inter-, op-, post-, prae-*; M. L. 6722, *praepositus* et *propositus* (irl. *propost*, v. h. a. *proboist*, all. mod. *Profoss, Propst*); *prō-re-*, M. L. 7225; *sē-, sup-*, M. L. 8469; *super-, trans-*, avec leurs dérivés et leurs composés. Presque tous ont un sens abstrait à côté de leur sens physique. Il n'y a pas de composé avec *abs-* (on pourrait avoir *\*aspōnō* comme *asportō*), sans doute à cause de la formation même de *pōnō*.

A basse époque, dans le Digeste et la langue de l'Église, apparaissent *impostor, impostura*; cf. Dig. 21, 1, 4, 3, *impostores aut mendaces aut litigiosi*, avec le sens conservé dans le fr. « imposteur, imposture ». Ce sens est dérivé d'un emploi de *impōnere* qu'on trouve déjà à l'époque de Cicéron dans la langue familière; cf. Cic., Q. fr. 2, 6, 5 : *Catonē egregie imposuit Milo nos-ter*; proprement « faire porter sa charge à quelqu'un », *impōnere onus alicui*, puis absolument *impōnere* « tromper, imposer ».

V. *po-*.

**pōns, pontis** m. : pont, passerelle. Attesté de tout temps. Panroman. M. L. 6649, et celtique : britt. *pont*; quelques formes romanes sont féminines, comme ont tendu à le devenir les mots en *-is*, ce qui suppose sans doute un nominatif *\*pontis*.

Dérivés et composés : *poniculus* m., M. L. 6650; *pontō, -ōnis* m. : bac, pont de bateaux, ponton, M. L. 6652; *pontilis, -e* (Vég.); *pontonium* (Isid., Or. 19, 1, 24); *dēpontāni* : *-i senes...* qui sexagenarii de ponte deiciebantur, P. F. 66, 5 L.; et *dēpontō, -ās* (Varr.); *pontārius* = *γεφυροβάτης* (Gloss.); *pontarchus* (Inscr.). Pour *pontifex*, v. ce mot.

Les langues indo-européennes orientales ont pour « chemin » un mot dont le védique montre bien la flexion singulière : nom. sing. *pānthāh* = av. *pantā*, acc. sing. *pānthām* = av. *pantām*; gén. sing. *pathāh* = av. *paθō*, instr. pl. *pathibhih* et loc. pl. *pathisu*; le v. perse a *paθim*; le slave et le vieux prussien ont normalement, le premier avec vocalisme radical o : *poθi*, et le second avec vocalisme zéro : *pintis*. Le mot ne se retrouve clairement nulle part : l'arménien a *hun* « gué »; le grec n'a que des formes thématiques : *πάρος* « chemin » et peut-être *πόντος* « mer » (au sens de « lieu de passage »). Sur osq. [p]ūnttram (ou [h]ūnttram); v. Vetter, *Hdb.*, p. 48. Pour la forme, lat. *pōns* serait superposable à v. sl. *paθi* (masculin); pour la spécialisation de sens, v. Benveniste, *Word*, 10, (1954), p. 256 sqq. Les noms du « pont » varient d'une langue à l'autre et même à l'intérieur d'une même langue, comme on le voit par les formes grecques : att. *γέφυρα*, béot. *βέφυρα*, créét. *δεφυρα*, lac. *δεφουρα*, et même chez Hésychius, *βουφώρας* : *γέφυρας*. De même, en germanique, v. isl. *brú* (cf. peut-être gaul. *briva* « pont ») ne concorde pas avec la forme élargie v. h. a. *brucca*, v. angl. *brycg*.

**ponticus, -a, -um** : du Pont; adjectif dérivé de *Pontus*, appliqué à des objets originaires de cette région : *ponticae nucēs* « sorte de noisettes », *mis ponticus* « hermine », etc. Est demeuré dans ces acceptions dans certains dialectes italiens, cf. M. L. 6651; cf. aussi *\*panticanus*, sous *pantex*.

**pontifex (pontifex), -ficis** m. : prêtre, pontife. — Considéré par les anciens comme un composé de *pōns*; cf. Varr., L. 5, 83 : *pontifices...* a *ponte arbitror* : *nam ab his publicis est factus primum ut restitutus saepe, cum ideo sacra et uls et cis Tiberim non mediocri ritu fiant. La securis (secespita)* qui fait partie des insignes du grand pontife rappelle peut-être leur première fonction : Rome est la « ville du Pont »; c'est le point par où normalement communique l'Italie du Nord avec l'Italie du Sud et le pont sur le Tibre est la raison d'être

initiale de la ville. M. Bonfante, après Täubler, *Stzb. Ak. Heidelberg*, 1931-1932, 2<sup>e</sup> Aht., 67 sqq., a supposé — sans grande vraisemblance — qu'il y avait dans *pōns, pontifex* un souvenir de la civilisation des palafittes; v. l'article cité sous *pāgus*. Mais l'explication de Varron n'est peut-être qu'une étymologie populaire, et le mot en latin n'a jamais désigné qu'un membre du principal collège des prêtres romains qui avait la surveillance du culte officiel et public, dont le chef était le *pontifex maximus* et dont rien dans les fonctions n'indique un rapport avec *pōns*. Ancien terme du rituel, conservé par la langue religieuse et officielle. Adopté par la langue de l'Église et passé par elle sous des formes savantes dans les langues romanes; de même irl. *pontífice*.

Dérivés : *pontificius*; *pontificālis*; *pontificātus, -ūs* (= *ἐποσώνη*); *pontificium* (cf. Löfstedt, *Eranos* XLIV 343).

V. *pōns*.

**pōntus, -ī** m. : mer; vague. Emprunt au gr. *πόντος*; attesté depuis Ennius; uniquement poétique. Composé : *pōntiuagus* (Anth. Lat.). V. *pōns*.

**pōpa, -ae** m. : prêtre inférieur, chargé de conduire la victime à l'autel et de l'abattre avec un maillet ou avec le côté non tranchant de la hache (différent du *cultrārius*, qui l'achevait avec le couteau) et préposé aussi à l'entretien du feu, de l'encens, etc. Mot de couleur populaire, peut-être dialectal (osco-ombrien et de la même racine que lat. *coquō*, cf. osq. *Pūpidiis* (= *Pōpidius*) en face de *Cocidius*, et *popīna*). Mais une origine étrusque n'est pas impossible; la forme en *-a*, masculin de caractère populaire, serait en faveur de cette explication (cf. *scurra, uerna*, etc.). On a en étrusque *pupa, pupe, pupana*.

**popia, -ae** f. : cuiller, louche : *ζωμήρσις*, CGL III 366, 30. Se trouve dans le Testamentum Porcelli et dans les Gloses. Mot vulgaire et tardif; demeuré dans fr. *poche*. M. L. 6653; B. W. s. u.

**popīna, -ae** f. : cabaret, gargotte, restaurant à bon marché. Mot emprunté à l'osque, de caractère populaire, correspondant pour la forme au lat. *coquina*.

Dérivés : *popīnor, -āris* : fréquenter les cabarets; *popinō, -ōnis* m. (cf. *ganeō*, etc.) et *compopinō* (Gloss.); *popinālis, -rius, -ior*.

**poples, -itis** m. : jarret, l'puis « genou ». Columelle distingue *poples* de *genū*, 6, 2, 13 : *oleo et sale genua poplitaeque et crura (bouis) confricanda sunt*; c'est par une extension de sens, fréquente en poésie, que Virgile dit, *Ae.* 12, 926-927, *incidit iotus | ingens ad terram duplicatō poplite Turnus*. Attesté depuis Accius; classique. Pas de dérivés. Non roman. Semble bien une forme à redoublement, mais l'étymologie en est obscure.

**poplicus** : v. *populus*.

**populō, -ās, -āui, -āre** (et *populor, -āris*) : ravager, dévaster (*agrōs*). Ancien, classique, usuel. La forme active est aussi anciennement attestée que le déponent (*populatur*, Naev.; *populauit*, Pac.; *depopulatur*, Enn., etc.). Mais il est impossible de prouver qu'elle l'a précédé et d'attribuer, comme le fait, par exemple, J.

B. Hofmann, *De uerbis... deponent.*, p. 44, *populus* à l'influence de *praedor*.

Dérivés et composés : *populābundus*; *populābilis* (Ov.); *populatiō*, -tor, -trix; *populātus*, -ūs; *compopulus* (tardif); *dēpopulō* (-lor), déjà dans Ennius, et ses dérivés; *perpopulus* (T.-L., Tac.), d'après *peruastō*.

L'explication du surnom de *Iūnō Populōnia* par « qui protège contre le pillage » est due à l'étymologie populaire; la forme correcte est *Iūnō Populāna*, sans doute dérivée de *populus*; cf. *campus/campānus*, etc.

On peut se demander si *populō* n'a pas été refait sur *dēpopulō* « cépeupler »; d. *agrōs*, etc., d'après *spoliāre/dēsoliāre*; *uastāre/dēuastāre*. Cf. aussi *dēpeculor* et *peculor*, *pilō* et *ēpilō*. V. toutefois, Skutsch, Glotta, 3, 203, qui soutient, sans grande vraisemblance, que *populus* a pu signifier dès l'origine « cépeupler ».

Étymologie incertaine.

**populus**, -i m. (*popol.*, Lex Bant., CIL I<sup>2</sup> 582, 14; *poplo*, CIL I<sup>2</sup> 40; *poplus*, *poplom*, CIL I<sup>2</sup> 614 (189 av. J.-C.), CIL I<sup>2</sup> 25 Colum. Rostr.; cf. aussi le *pilumnōe poploe* du Carmen Saliare) : peuple, ensemble des citoyens, cf. Cic., Rep. 1, 25, 39, *res publica*, *res populi*; *populus autem non omnis hominum coetus quoquo modo congregatus, sed coetus multitudinis iuris consensu et utilitatis communione congregatus*; s'oppose à la fois au Sénat (cf. la formule *senatus populusque Romanus*) et à la plèbe (cf. T.-L. 2, 56, 12, *non enim populi sed plebis eum (tribunum) magistratum esse*). Toutefois, à l'époque impériale, quand a été per. u le sens de la vieille organisation sociale et politique, *populus* s'emploie pour *plēbs*; cf. Mart. 8, 15, 3, *dat populus, dat gratius eques, dat tura senatus*. Usité de tout temps. Panroman. M. L. 6654. Celtique : irl. *popul*, britt. *pobl*.

L'adjectif correspondant est *pūblicus*. On a bien épigraphiquement *poplicod*, S. C. Bac., *poplice*, Lex Bant., et le nom propre *Popilius*, mais la graphie *pūblicus* qu'on trouve dans la Lex Acilia repetundarum laisse entrevoir que *poplicus* est une graphie étymologique au lieu de *pūblicus* (comme sans doute *Poplicola* pour *Pūblicola*?); cf. aussi *pūblicum* donné par A dans Plt., Ru. 562. L'adjectif qui sert à *populus* n'a rien à faire étymologiquement avec lui. Les textes littéraires ne connaissent guère que *pūblicus* (avec ū, cf. *pūblicom*, CIL I<sup>2</sup> 402).

Dérivés et composés : *populāris* : du peuple, populaire; en particulier, dans la langue politique, correspond au gr. δημοτικός, δημαγωγός, par opposition à *optimātēs* = οἱ ἄριστοι : *populārēs* « les démocrates »; *populāris* a pris vite la même nuance péjorative que *populus*; de même *populārīter*. *Populārīs* désigne aussi celui qui est du même peuple, du même pays (Plt., cf. Poe. 1039, 1041) et, par suite, prend un sens analogue à celui de *familiārīs*. De là vient l'emploi dans le sens de « qui est au courant de, complice » : *populares coniurationis* (Sall.); *populārītās*; *populāim*; *populatiō* (bas latin, Sédulius; la langue classique ne connaît que *populatiō*, dérivé de *populus*); *populōsus*, *populōsiūs* (tardifs); *popellus* : menu peuple; *Pop(u)lifugia*, -drum. Voir aussi *populō*.

Mot italique : ombr. *puplum*, *poplom* « *populum* »,

fal. *Poplia* « *Publia* », ombr.-étr. *puplece* « *Publicius* », qui ne se retrouve pas ailleurs. Forme à redoublement comme *titulus*; *tutulus*; il est très douteux que la forme simple se trouve dans *manipulus*. Rien ne permet de décider quelle peut être la racine, celle de *pello*, celle de *pleō* ou quelque autre, ni s'il y a un rapport avec le radical de *plēbs*. Un emprunt n'est pas improbable, de même que pour *plēbs* (cf. étr. *pupluna* et le nom de ville *Populōnia*). *Populus* est le terme que Tite-Live emploie à plusieurs reprises pour désigner les douze cités confédérées d'Étrurie; cf. IV 23, 5, et IX 37, 12. Sur un rapport possible entre étr. *fufluns/pupluna* et *populus*, v. Devoto, St. Etruschi, 6, 243 sqq.

**pōpulus**, -i f. : peuplier. Depuis Ennius (A. 577). Panroman (avec des altérations diverses). M. L. 6655; B. W. s. u.; passé en celtique : irl. *pobhuil*; en germ. *Pappel*, alb. *pl'ep*, et en slave, avec dissimilation : v. sl. *topoli*.

Dérivés et composés : *pōpuleus*; *pōpulus* (Plt., Ca. 384); *pōpulneus*; *pōpulētum*; *pōpulifer* (Ov.). On a rapproché soit *πτελέα*, épide. *πτελέα* « orme », soit *ἀπελλόν* « αἰγίριος » « peuplier noir » (Hés.), qui soulèvent l'un et l'autre des difficultés de forme et de sens.

**por-** : forme de préverbe alternant avec *pro* et *per* qu'on a dans *pollicor*, *porgō*, *porriciō*, *portendō*, peut-être dans *pollingō*. Cf. *porrō*.

**-por** : second élément de composés que les grammairiens citent dans *Gaiōr*, *Lūciōr*, *Mārcipor*, qu'ils expliquent par *Gai puer*, etc.

**porca**, -ae f. : -ae appellantur rari sulci, qui ducuntur aquae deriuandae gratia, dicti quod porcent, i. e. prohibent aquam frumentis nocere (étymologie populaire); nam crebriores sulci limi uocantur, Fest. 244, 6; désigne aussi la partie prédominante du sillon par opposition à *lira* : cf. CGL V 576, 37, *porca, quod constat in arando; quod defusum est, lira*; et P. F. 274, 19, *porcas, quae inter duos sulcos fiunt, ait Varro dici quod porrigant frumentum* (autre étymologie populaire). En Espagne, le mot s'appliquait à une mesure de terre, d'après Colum. 5, 1, 5. — Mot technique conservé en italien, catalan, espagnol et, avec un suffixe de dérivation, en roumain. M. L. 6657, *porca*.

Dérivés et composés : *porculētum* (Plin.) : champ divisé en *porcae*; *imporciō* (Col.), glosé *ἀπαλλάξω*; *imporciōr* « qui *porcas* facit in arando »; P. F. 96, 3, nom donné à une divinité rustique; cf. Serv., in G. 1, 21.

Cf. sans doute gallo-roman \**rica* (fr. *raie*, prov. *rega*), M. L. 7299, gall. *rych* « sillon » (avec trace du même mot, au datif pluriel, dans le composé irl. *etrigib*), v. angl. *furh*, v. h. a. *furuh* « sillon »; donc un mot indo-européen occidental \**prkā* dont l'extension est moindre que n'est celle du mot représenté par lat. *lira*. I

**porcastrum**, -i n. (Ps.-Apul.) : pourpier. Le nom qui semble dérivé de *porcus* « pudendum muliebri » en raison de certaines propriétés de la plante, cf. Plin. 20, 210, qui serait « l'herbe à la matrice » (André), se présente aussi sous d'autres formes : *porcillāca* (Plin.), *porcillāgō* (Orib.), *porcacla* (Rufin, podagr. 34), *portulāca*,

etc.; cf. M. L. 6662 et 6679; passé en germanique : v. h. a. *burcel*, all. *Burzel*. Le fr. *pourpier* vient de *pulli* pès; v. B. W. s. u.

Mot populaire, de type mal fixé. *Porcastrum* est fait comme *oleaster* (cf. *porcaster*, -tra sous *porcus*), *porcel* comme *lappāgō*, *portulāca* comme *lingulāca*, etc.; l'ital. *porcellana* suppose \**porcillāna*. V. *porcus*.

**porcelliō** : v. *porcus*.

**porcet** : v. *arceō*.

**porcus**, -i m. : porc domestique. Nom générique : le mâle se dit *uerres*, la femelle *scrōfa*. Toutefois, Caton emploie *porcus* *femina* et *porca* pour désigner la femelle; l'ombrien a aussi *porca*, *purka* « porc(s) »; et *porcus*, *porca* sont tous deux attestés dans les langues romanes, cf. M. L. 6666, *pōrcus*, et 6656, *pōrca*. *Porcus* traduit aussi le gr. χοίριος (ou ὄσσας) « pudendum muliebri », Varr. R. 2, 4, 10, cf. le sens de « porcelaine », coquillage en forme de vulve; *porcus marinus* (Plin.) désigne le « marsouin » ou cochon de mer (il n'y a pas lieu de distinguer, avec F. Muller, de *porcus* « porc » un \**porkos* désignant un poisson, qui serait apparenté à gr. πέγκη, m. irl. *orc* « saumon », cf. ligure *Porcobera*; l'étymologie même de marsouin de v. h. a. *merisuin* confirme l'identité avec *porcus*). Cf. les composés passés dans les formes romanes *pōrcēptiscis* (Gloss.), M. L. 6664 « dauphin »; \**pōrcēpīnus* « porc-épic », M. L. 6665.

Dérivés : *porculus*; *porcellus*, -ulus « porcelet » (et *porcula*, -cella), M. L. 6660, britt. *porcell*; d'où *porcelliō* : armadille, cloporte; ainsi nommé en raison de sa ressemblance avec le porc; cf. *cutiō*; *porcīnus*; *porcellīnus* : de porc; *porcīna* (sc. *carō*) f., M. L. 6663; *porcīnārius* : charcutier; -rius : porcherie; *porcārius* : porcher, M. L. 6659; *porcāricius*, M. L. 6658; *porcetra* : truie qui a mis bas une fois (cf. Melissus et Pompon. ap. Gell. 18, 6, 4), dont la forme rappelle *excetra*; *porcilia* : jeune truie; *porciliāris*; *porculatiō* : élevage des jeunes porcs; *porculātor*; \**porcile* : étable à porcs, M. L. 6661; *porcaster*, *porcastra* : petit cochon; *porcastrinus* (Orib.).

Cf. aussi *Porcius*, *Porcia*, gentilices romains. Sur l'existence d'une forme *porculēna* dans Plt., Mil. 1060, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 77 et 145. Mais les manuscrits palatins ont *proculem* et les manuscrits de Priscien *porculēnam*.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen et qui, à la différence de \**sū-* (v. lat. *sūs*), désigne uniquement l'animal domestique. Cf. irl. *orc*, v. angl. *feareh* et v. h. a. *farah*, lit. *paršas*, et, pour désigner l'animal jeune : serbe *prāse*, russe *porosēnok* (pluriel *porosjāta*). Les textes de Varron sur lesquels on fonde l'existence d'un *pōrcos* grec sont obscurs ou corrompus (L. 5, 97; R. R. 2, 4, 17); le mot avec ce sens ne figure que chez Plutarque, où il est donné expressément comme un mot latin. M. Benveniste a donné des raisons de croire que *porcus* désigne surtout le jeune porc; cf. BSL 45, 1949, p. 74-91.

**porgō** : v. *porrigō*.

**porriciō** (*poriciō*), -is, -ēci et -ēxi, -ēctum, -icere : synonyme de *prōducere* (cf. Varr., R. R. 1, 19), usité surtout dans la langue religieuse au sens de « présenter

les entrailles de la victime », *exta por(r)icere*, d'où l'expression proverbiale *inter cāsa et porrecta, ut aiunt*, Cic., Att. 5, 18, 1. Substantif dérivé : *porriciae* (Arn.).

Sans doute de \**por* + *iaciō*; le double *r* est peut-être dû secondairement à l'influence de *porrō* ou de *porrigō*, avec lequel le verbe a pu se confondre (d'où le parfait *porrexī*); l'abrégé de Festus 244, 4, a une forme avec *r* simple *poriciam* qu'il glose *porro iactum*; et Non. 47-4, explique *porrectum* est... *porro iactum*. V. Wacker, *nagel*, *Vorles. über Synt.*, II, 169.

**porrigō**, -inis f. : sorte de teigne (gl. πύρα; pityriase (Hor., Cels., Plin.); *porriginōsus*. Peut-être dérivé de *porrum*, *porrus* « poireau ». V. Ernout, *Philologica* I, p. 179.

Sur la confusion avec *prūrigō*, v. Svennung, *Untersuch. z. Palladius*, p. 599 sqq. M. L. 6667 a.

**porrigō**, -is : v. *regō*. M. L. 6667, et *exporrigō*, 3055.

**Porrima** : nom d'une déesse associée à *Postuerta* dans Ov., F. 1, 633, dite aussi *Anteuorta*, *Prōrsa*, et qui est sans doute une épithète de *Carmenta*; *Carmentis*, déesse de l'accouchement (?).

**porrō** adv. (*pōrrō*, Juv. 11, 9; *porod* sur une ciste de Préneste ancienne, CIL I<sup>2</sup> 560) : en avant, en continuant (se dit de l'espace et du temps), en allant plus loin. Marque souvent une progression dans un raisonnement; ou s'emploie aussi comme interjection d'encouragement. Ancien, usuel, classique. M. L. 6669.

Composé : *prōporrō* (Lucr.).

Adverbe du groupe de *prō*. Le gr. πρόρον (att. πόρρον) semble formé de même. L'existence de la forme *porod* (si l'inscription est authentique) à Préneste rend peu vraisemblable un emprunt au grec.

**porrum**, -i n. (*porrus* m.) : poireau. Ancien. Panroman. B. W. s. u.; M. L. 6670, *pōrrum*; germanique : v. h. a. *pfjor*, etc.

Dérivés : *pōrrīō* (Anthim. 17, 13), M. L. 6668; *porrāceus* (Plin.); *porrina* (Cat.); et sans doute *porrigō*. Cf. gr. πρόρον. Sans doute mot méditerranéen, passé de manière indépendante en grec et en latin.

**porta**, -ae f. : passage; cf. Vg., Ae. 1, 82, *ac uenti, uelut agmine facto, | qua data porta ruunt*; sens encore conservé dans les expressions géographiques : *Portae quae alibi Armeniae, alibi Caspiae, alibi Ciliciae uocantur*, cf. gr. πόλιν; spécialisé dans le sens de « porte » (cf. la valeur de *iānus*, *iānuā*), surtout d'une ville (c'est-à-dire de « passage sous le rempart »), par opposition à *forēs* « porte de la maison »; cf. Ov., Am. 1, 9, 20, *hic (miles) portas frangit, ut ille (amāns) fores*. Mais cette distinction ne s'est pas maintenue et *porta*, doublé de *ostium*, avec le sens général de « porte », a éliminé *forēs* dans les langues romanes; v. B. W. s. u. Un doublet *portus* est conservé dans la loi des XII Tables; cf. Fest. 262, 19, *portum in XII (2, 3) pro domo* (erreur de Festus, il faudrait « *pro porta* » ou « *pro foribus* ») *positum omnes fere consentiunt* : « cui testimonium defuerit, [h]is tertius diebus ob portum obuagulum iio ». Cf. encore *Portūnus*, *angiportus*, -tum. La langue a réparti dans des emplois différents *porta* et *portus*, ce dernier ne signifiant plus que « port ». Ancien, usuel; panroman.





dēpostulō; dēpostulātōr (rares et évités par les bons écrivains); expostulō (= exposcō); expostulātō, -tus, -ūs. V. *prez*, *precēs* et *procus*.

La racine \**prek-* ne fournissait pas de présent radical indo-européen. On a recouru à diverses formations dérivées, et notamment au type de présents en \**ske/o-* qui est attesté par skr. *prcchāti*, av. *parāsiiti* « il interroge, il demande », par arm. *harci* « j'ai interrogé, demandé » (ancien imparfait); d'où le présent *harcanem* « j'interroge, je demande »; v. h. a. *forscōn* « rechercher ». Le présent latin *poscō* représente \**porc-scō*, de \**prk-skō*; le perfectum *poposci* a été fait sur ce présent avec redoublement parce qu'une alternance vocalique n'était pas possible; il remplace peut-être un perfectum radical antérieur; l'ombrien a *pepurkurent* « poposcerint »; mais cette forme à vocalisme radical zéro est sans doute faite aussi sur le présent; aucun parfait ancien n'est attesté en indo-européen pour cette racine et le sanskrit n'a qu'une forme faite secondairement et tardivement sur le présent, *papraccha*, comme lat. *poposci* sur *poscō*.

Avec préfixe, sans doute osq. *comparascuster* « consulta erit » (cf. skr. *sam-prcchāmi* « je consulte »); kù m-parakineis « cōnsiliū », que certains rattachent à *com-pescō*.

Il y avait, d'autre part, un itératif v. sl. *prosiiti*, lit. *prašyti* « demander »; le supin *prociitum* (v. sous *procus*) paraît être de ce type.

Le nom d'action *prek-* est représenté par *precem* (accusatif singulier), *precēs*, etc., d'où *precor*. Le même nom se retrouve dans skr. *prāti*, v. MSL 18, 345. Le v. h. a. *frāga* en est un dérivé. La valeur juridique de skr. *prāti* répond en quelque mesure à la valeur religieuse de lat. *precēs*. — Pour le sens, cf. ombr. *pers-nimu* « precātor », perskum « precātiōnem, sacrificium », avec une forme *perk-*, sans doute secondaire, de la racine; osq. *pestlūm*, *peeslūm* « templum ».

Le sens de « demander en mariage », dont lat. *prociis* offre un reflet, est attesté ailleurs, notamment dans lit. *piršti* « demander en mariage ».

Le celtique a un présent qui représente un type radical, anciennement athématique : irl. *arco* « je prie », v. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 457 sqq.; ce thème n'est clairement conservé dans aucune autre langue; l'aoriste véd. *āprāt* n'enseigne rien de sûr.

1° *possidēō*, -ēs, -sēdī, -sessum, -sidēre « occuper comme sien propre » (Benveniste), « posséder » (employé d'abord en parlant de biens-fonds; cf. la vieille formule du préteur, citée par Fest. 260, 35 sqq.); s'est appliqué ensuite à toute sorte d'objets et est devenu, par affaiblissement, synonyme de *habēre*. Ancien, usuel. M. L. 6683.

2° *possidō*, -is, -sēdī, -sessum, -sidēre : prendre possession de, occuper.

Dérivés : *possessiō* : acquisition, prise en possession; et « possession » (sens abstrait et concret); *possessiuncula*; *possessiū* (terme de grammaire traduisant *κρητικός*); *possessor*; *possessorix*; *possessorius*; *possessus*, -ūs (Apul.).

Le second terme de ces mots étant *sedeō*, *sīdō*, le premier ne peut être que *potis*, *pote*; le sens l'indique; le traitement phonétique est le même que dans *possum*.

Il y a donc ici apposition de *potis*, cf. *possum*; la suite, on ne rencontre pas de formation du type *prociis*, *obses*, etc., ou *insidiar*, *dēsidiar*, etc. (le cas de *disidiar* est à part; v. *dis*).

*possum*, *potēs*, *potuī*, *posse* : pouvoir, être capable. La conjugaison de *possum* est issue de la contamination du verbe \**potēō*, \**potēre* (cf. osq. *putiād*, *putiātians* [poteat, -ant = possit, -int]), qui a fourni le thème du parfait, *potuī*, le participe *potēs*, et de la locution composée de l'adjectif *potis* et du verbe *sum*. *Potissum* n'aurait pu aboutir phonétiquement à *possum*. Il faut sans doute partir des formes dans lesquelles la copule pouvait être réduite à -s, -st, \**potis*'(s), \**potis*'(s)t, dans lesquelles le vocalisme e de es, est a été généralisé, peut-être sous l'influence analogique de l'impersonnel *potes*, de *pote* est, fréquemment usité à côté de la phrase nominale *pote* « il est possible ». D'autre part l's de *potis* tendait à s'amuir et *potis* devait aboutir à *pote* (cf. *magis* et *mage*). C'est cette double action qui a produit *possum*, sur lequel a été bâti analogiquement *possunt*, *possunt*, comme sur *potēs* a été fait *potens*. De ces formes il a été extrait un thème \**pot-*, d'où \**pot-sum* > *possum*, \**pot-se* > *posse*, qui a remplacé un ancien *potesse*. C'est *possum* qui a rendu possible la formation de *possidēō*.

Néanmoins, le sentiment de l'existence de *potis* dans *possum* n'a pas tout à fait disparu et, à l'époque archaïque, on rencontre encore les formes pleines — qui sont peut-être des reconstructions étymologiques « savantes » — *potissum*, *potis* est, et même, *potis* étant traité comme un mot invariable, *potissunt*, Plt. Poe. 227; *potissint*, Varr., R. R. 2, 2, 1; *potisit* (= *potissit*) dans une phrase impersonnelle, *ubi facillime gnoscer potisit*, CIL 12 581, 27, là où il faudrait au moins *pote* *sit*; de même qu'inversement *pote* se rencontre avec un sujet masculin, cf. Cat. 67, 1. Sur *potissim* a été bâti un imparfait *potissem*, dans lequel il faut voir, sans doute, non une haplogie de *potis* *essem*, mais une création analogique d'après le type *uelim*/*uellem* de *uolō*, avec lequel *possum* formait un couple naturel.

L'emploi impersonnel de *potes* a eu pour conséquence l'adjonction de la désinence d'impersonnel -ur aux formes ainsi usitées. À l'époque archaïque, on rencontre *potetur*, *possitur*, *poteratur*, *possitur* quand le complément de *possum* est un infinitif passif : cf. *nequitur et coepi*. — La langue populaire a refait secondairement sur *potuī* un présent *potēō*, représenté dans toutes les langues romanes, M. L. 6682, B. W. sous *pouvoir*, et qui, historiquement, n'a rien de commun avec le verbe italique commun attesté par l'accord de l'osque et du latin ancien *potēs*, *potuī*.

De *possum* dérivent les adjectifs savants *possibilis*, *impossibilis*, créés à l'époque impériale (Quintilien) pour traduire le grec *δυνατός*, *ἀδύνατος*, et sur lesquels ont été faits *possibilitās* (Arn.), *impossibilitās* (Apul., Tertullien), etc.

V. *potis*.

\**posti*, *poste*, *post*, *postid*, *posteā*, *postideā* : *post* est issu de \**pos-ti* (cf. ante de \**anti*); l'i en finale absolue a abouti à e (on a encore la forme *poste* dans Enn. A. 230, *poste recumbite*; Plt., As. 915, etc.) et a pu tomber dans certaines conditions syntactiques (cf. ac et

élique, nec et neque, animal et animale). Finalement, la forme *post* s'est généralisée, tandis que l'e final du mot du sens opposé *ante* est constant : *postquam* (prononcé *posquam*; cf. Mar. Victor., GLK VI 22, 11), mais *antequam*; la raison de cette différence de traitement n'apparaît pas; l'osque a ant- comme püst. \**Posti* pouvait être renforcé de la particule -d(e); de là *postid* (*postid locūm*, Plt., Poe. 144, etc.), d'où dérive *postideā*. C'est sans doute d'après *postid*, dont l'origine n'apparaît pas, qu'a été construite l'expression ad *locūm*. La forme *pos-* ne semble pas remonter à un indo-européen \**pos-*, mais représenter *post*, dont le s serait tombé dans certains groupes : *pōne*, *pōmerium*, de \**postne*, \**posne*, etc., cf. *postmeridiānās* et *posmeridiānās* (Cic., Orat. 47, 157; Vel. Long. 79, 3) et *pōmerium* (Quint. 9, 4, 39); peut-être *pōmerium* (v. *mūrus*).

*Post* signifie « après, puis, depuis », « en arrière, derrière » au sens temporel ou local et s'oppose à *ante*. Comme *ante*, il est usité comme préverbe, adverbe ou comme préposition suivie de l'accusatif, au rebours de l'osque et de l'ombrien, qui « construisent » *post* avec l'ablatif; cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 300, 6. Une trace de l'ablatif après *post* subsiste en latin dans les adverbes où *post* est renforcé d'une forme empruntée au thème des pronoms démonstratifs : *posthac* (cf. osq. *post erac*), *postillā* (archaïque), *postea* (forme la plus fréquente). L'emploi de l'accusatif avec *post* doit provenir de la construction du mot de sens opposé *ante*, pour lequel l'antiquité de l'accusatif est attestée par l'accord de l'osque et du latin. Inversement, *anteā*, *antehac* sont analogiques de *postea*, *posthac*. On trouve aussi *postibi* (Plaute), *post inde*, *post hinc* (d'après *dehinc*, *deinde*), *post haec*, *post haec deinde*, mais il ne semble pas que la soudure se soit jamais faite entre ces éléments. *Post* joint à *quam* sert de conjonction subordonnante : *postquam*, *posteaquam*, dont les éléments peuvent être disjoints. L'emploi comme préverbe est rare, et sans doute récent : *post-habeō*, -*pōnō*. *Post*, *postea* se sont maintenus dans les langues romanes, M. L. 6684, *post*, *pās* (panroman), et \**postius*, comme \**antius*, v. H. W. puis; M. L. 6687, *pōstea*; cf. aussi *ad post*, M. L. 195 (comme *adpressum*, M. L. 196); *dē post* : fr. *lepuis*.

De *post* dérivent : 1° *posterus* : qui vient derrière ou après, M. L. 6690, d'où *posterī* « les descendants »; *posterilās*; *posterō*, -ās (Pall.) = *ὀπισθεῖος* « être en arrière »; *posterula* : poterne, M. L. 6689, B. W. s. u.; cf. aussi M. L. 6688, \**posterio*, v. fr. *poistron*, etc.; *proposterus* : sens devant derrière; cf. gr. *ὀπισθοπρο-*, *προῦθ'ὀπισθος*. En grammaire traduit aussi *ὀπισθεῖος*. — *Posterus* a un comparatif *posterior* (opposé à *prior*, *superior*) et un superlatif *postremus* (opposé à *primus*); pour la forme, cf. *extrēmus*, *suprēmus*; à côté de ce superlatif dont la forme était peu claire a été créé *extrēmissimus*, employé par C. Gracchus, dans *Ann. 15*, 12, 3, cf. *extrēmissimus*, etc.; M. L. 6694. *Postremiās* (Tert., anim. 53) fait sur *extrēmūiās*.

2° *postumus* : qui vient le tout dernier, cf. Plt., Ann. 163 sqq., dans la langue du droit, a désigné l'enfant né après la mort du père (cf. *Caesellius Vindex* ap. Bell. 2, 16, 5, et Varr., L. L. 9, 60), celui-là seul, d'après la loi romaine sur la paternité, pouvant être qualifié

de « tout dernier » (v. M. Leumann, *Gnomon*, 9, 240); d'où la graphie *posthumus*, due à un rapprochement fait avec *humus*, *humāre*. Le suffixe est le même que dans *infimus*, *primus*, *decumus*, et l'adjectif a dû d'abord servir de prénom, dans la série des prénoms numéraux qu'il terminait : *Quintus*, *Sextus*, *Decumus*, *Decimus* et, finalement, *Postumus*. De *postumus* dérivent *Postumius*; *postumō*, -ās : être postérieur (opposé à *anticipō*), *postumātus* (opposé à *principāus*), tous deux dans Tertullien.

3° *posticus* : qui se trouve en arrière (sens local); Fest. 244, 24, et *quae ante nos sunt antica et quae post nos sunt postica dicuntur*; et *dexteram anticam, sinistram posticam dicimus*. Sic etiam *ea caeli pars, quae sole inlustratur ad meridiem, antica nominatur, quae ad septentrionem, postica*; *rumsumque diuiduntur in duas partes, orientem et occidentem*; et P. F. 263, 4, *postica linea in agris diuidendis ab oriente ad occasum spectat*. De là *postica*, *posticula* f. « porte de derrière », avec influence de *postēs*; *posticum*, *posticulum*, même sens (cf. M. L. 6692) et aussi « quartier de derrière », *posticius* (tardif, Fortunat), M. L. 6691. Sur *posticiāria*, v. *postēs*.

*Posticus*, étant l'opposé de *antiquus*, doit reposer sur \**postiquos*, qui aboutissait phonétiquement à *posticus*.

4° *postilēna* : croupière, avaloire (cf. *antilēna*). Celtique : britt. *pystylwyn*.

*posticipō*, créé d'après *anticipō* (Claud. Mamert.). V. encore M. L. 6685, \**posticinum* « souper tardif » (cf. *cēnare*); 6686, *posterās*; 6692 a, *post illa*.

La forme de lat. post, ombr. *post*, pus, puste, osq. püst, *post* se retrouve dans tokh. B *om-post-am* « posteā ». L'élément *pos-* figure dans lit. *pās* « auprès », alb. *pas* « après », v. sl. *pozde* « après » et, avec un a d'origine ambiguë, dans la forme adverbiale : av. *pāskat* (ablatif) et *pāscā* (instrumental), v. perse *pasā*, skr. *pacāt* et *paçā* « après ». Lat. *posterus* et ombr. *postra* « postérieurs » (opposé à *pretra* « priores »), osq. püstrei « in posterō », püstiris « posterius » sont à rapprocher de lit. *pāstaras*, lett. *pastars* « dernier ». A *postumus* cf. osq. pustum[as] « postremāe », *posmom* « postremum ». V. *pōne*.

L'élément \**pos* a l'air d'être le génitif-ablatif du groupe adverbial dont gr. *ἐκ* est un correspondant, représentant le locatif : lat. *ab* semble appartenir à ce groupe, ainsi sans doute que *po-* (v. ce mot).

*postēs*, -ium f. pl. (le singulier *postis* est rare) : jambe d'une porte, et par extension désigne la porte elle-même, comme *forēs*. Ancien (Enn.), usuel. M. L. 6693, *pōstis*. Celtique : irl. *posta?*; britt. *post*; et germanique : v. h. a. *phoste*, *pfoste*, etc.

Dérivés tardifs : *posticium* (confondu avec *posticum*); *posticiāria* (Caes. Arel.).

On a proposé, avec quelque vraisemblance, de couper \**por-sti-*, avec *por-* comme dans *por-rigō*, et la racine de *stāre*; cf. néerl. *vorst* « faite (de maison) ». V. H. Pedersen, *V. Gr. d. k. Spr.*, I 339 et II 663.

*postliminium* : v. *līmen*.

*postmodō* : un peu plus tard; à l'époque impériale, *post* a été interprété comme une préposition, d'où *postmodum*. Renforcement de *post*, d'abord de la langue parlée; cf. *propemodo*.



postrémus : v. post.

1° **postrīdiū** adv. : le lendemain. Ancien locatif. *Pos-trīdianus* (tardif).

2° **postrīduō** : doublet plautinien de *postrīdiē*, créé d'après *biduō*. On a vu, sous *post*, que le locatif *postrī* se retrouve exactement en osque.

**postulō** : v. *poscō*.

**postumus** : v. *post*.

**potēns**, -entis (participe présent, employé adjectivement) : puissant ; et, suivi d'un génitif, « qui a pouvoir sur, maître de ». Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *potenter* ; *potentia* (plus rare que *potestas*, peu fréquent à l'époque impériale), M. L. 6696 ; *potentior* (-tō) « gouverner » (langue de l'Église) ; *potentiātus*, -ūs, synonyme de *principātus* ; se dit surtout du pouvoir politique. Dans le latin de l'Église, se dit aussi des personnes : « un potentat » (cf. *potestātēs* « les puissances de ce monde ») ; *potentiālis* (Mar. Vict.) ; *potentiāliter* (Sid.) ; *potentificō* (Mar. Victor.).

*impotēns* (= ἀσπάρτης), qui a remplacé *impos* ; *impotentia* (= ἀσπάρεια) ; *omni-*, *multi-*, *prae-potēns* (cf. *παρχαρχής*), et des créations poétiques comme *armī-*, *luelli-potēns*, *plectri-potēns* (Sid.), etc.

V. *potis* et *possum*.

**poticius** : v. *putus*.

**pōtiō** : v. *pōtus*.

**potis**, -e : au positif ne s'emploie qu'au nominatif singulier masculin et neutre, soit dans la phrase nominale *pote*, *quantum pote*, *quam pote* ; *nil*, *quid pote* ; *quis potis ingentes oras euoluere belli* (Enn., A. 174), soit joint au verbe *sum* dans *potis*, *pote sum*. Le *diui qui potes* des livres auguraux cité par Varr., L. L. 5, 58, et qui traduit le gr. θεοὶ δυνατοὶ semble isolé. Encore le masculin et le neutre sont-ils confondus et *potis*, -e, comme *magis*, *mage*, *satis sat(e)*, se sont-ils employés indifféremment l'un pour l'autre, fait qui est évidemment lié à la possibilité d'amuissement de -s et au passage de -i(s) à -e qui en résultait (v. *possum*). Sens premier « maître de, possesseur de » (conservé dans le dénominatif *potiō*, *potior*, -iris et sans doute dans *possidēō*), d'où « qui exerce le pouvoir sur, puissant ». A été éliminé dans ce sens au profit de *potēns* et s'est spécialisé dans celui de « qui peut, capable » ; et au neutre « possible » ; cf. la phrase nominale *ut pote* « comme il est possible », spécialisée, comme *nimirum*, et devenue conjonction explicative : *ut pote quī*. *Pote*, qui n'est sans doute qu'un doublet syntactique de *potis*, a fait l'effet d'un neutre.

Le comparatif *potior* « plus puissant » (cf. la citation d'un vieux poète dans Cic., Tusc. 4, 32, 69 : *qui plus pollet potiorque est pater*) a pris le sens de « préférable » (conservé peut-être en vieux logodorien, cf. M. L. 6700). *Potius* signifie « de préférence », *potius quam* « plutôt que ». Le superlatif *potissimus* a encore le sens de « le plus puissant, le plus important » ; cf. Tac., A. 14, 65, 1, *potissimos libertorum ueneno interficere* (où sans doute il y a archaïsme voulu) ; mais *potissime*, po-

tissimum s'emploient dans le sens de « de préférence à tout le reste, surtout », comme gr. μέγιστα.

Dérivés et composés : 1° *potiō*, -is, -iui, -itum : mettre au pouvoir de ; archaïque, encore dans Plt., Amp. 177-178, *hodie qui fuerim liber eum nunc/potiui* ; d'où *potitus* : tombé au pouvoir de, Capt. 92, *nam postquam meū rex est potitus hostium*.

2° *potior*, -iris, -itus sum (l'inflectum a aussi des formes de la 3<sup>e</sup> conjugaison : *potitur*, e. g. Vg., Ae. 3, 56 ; Ov., M. 13, 130, plus fréquent que *potitur*, Lucil. 200 ; Ov., Her. 14, 113 ; *potimur*, Manil. 4, 884 ; *potērētur*, Tēr., Ph. 830 ; Cat. 64, 402 ; *poti*, Pacuv., usuelle, ou *potirier*, Plt., As. 916) : devenir maître de, s'emparer de ; être maître de. Ancien, usuel, classique. Se construit avec l'accusatif, l'ablatif ou le génitif, sans qu'une différence de sens apparaisse. Cicéron évite la construction avec l'accusatif, qui est surtout anté- ou postclassique (cf. Kühner-Stegmann, II, p. 382-384).

3° *potestās* : pouvoir, puissance (= δύναμις). En particulier « pouvoir politique », « pouvoir du magistrat » ; d'où le pluriel concret *potestātēs* = αὐτὰρ δυναμεις ; αὐτὰρ « les pouvoirs », c'est-à-dire « les plus hauts magistrats » ; et au singulier *o hominum rerumque aeterna potestas*, Vg., Ae. 10, 18 ; cf. ital. masc. *potestà*, *potestà*, M. L. 6697. *Potestās* ne peut s'expliquer directement ; peut-être est-on parti du rapport *magis*, *maiestās*. Le nom d'agent *potitor* n'apparaît que dans Valère Maxime ; *\*potitiō* n'existe pas. Dérivé tardif : *potestātius* (Tert.).

Une forme -*pos* de *\*pot-s* (athématique, sans *i*) figure comme second terme de composé dans :

*compos* (abl. *compote*, cf. Thes. III 2136, 26 ; gén. pl. *compotum* ; doublet *compos* attribué aux *antiqui* par Priscien, GLK II 26, 18, v. plus bas) : en possession de, maître de, et aussi, au sens passif, « possédé » (quelques exemples à l'époque impériale) ; *compotiō* « rendre maître de » (archaïque).

*impos* : usité seulement dans les expressions *impos sui*, *impos animi* « qui n'est pas maître de » (rare et archaïque ; remplacé par *impotēns*). Sur *compos*, *impos* Varron a reconstruit théoriquement un simple *pos*, *potis* non attesté ; cf. L. L. 5, 4 : *recto casu quom dicimus « inpos », obscurius fit, si dicas « pos[t] » quam « inpos » : uidetur enim « pos » significare potius « pontem » quam « potentem ».*

Enfin, une forme -*pes*, de *\*pet-s*, figure peut-être dans : *hospes* (gén. pl. *hospitum*), *sospes* (*seispes*), *compes* ; v. plus haut *compos*, et *hospes*.

*Potis* est seulement attesté comme prédicat en latin, tandis qu'il est substantif dans *hospes* et l'un et l'autre dans *sospes*. Les correspondants des autres langues sont substantifs.

A l'état isolé, l'indo-européen avait, pour désigner le chef d'un groupe de toute dimension — famille, clan, tribu — un thème *\*poti-* qui, notamment, sert pour le « chef de famille » : skr. *pātiḥ*, av. *paītiš* « maître, époux », gr. *πάσις*, spécialisé au sens de « époux », lit. *pāts* (gén. *paīš*) « époux » et « lui-même » (littéralement « le maître » ; cf., inversement, le sens de *ipsimus*, *ipsifus* en latin familial), got. *-fafs* « maître » (*Brūp-*

*Brūtigam* ». En latin, *potis* n'a pas gardé ce sens parce que l'idée de « maître de maison » est exprimée par un dérivé : *dominus*. Au second terme d'un composé, la forme est *\*pot-* : gr. *δεσ-πότ-α* (littéralement « maître de maison ») est un dérivé secondaire de *δεσποτ-*, qui avait un doublet *δεσποδ-*, conservé dans le verbe *δεσπόζω* « je suis maître » ; lit. *vės-pas*, littéralement « chef de clan », est aussi un ancien thème en *-s*, comme lat. *com-pos*, etc.

Le mot *\*poti-* n'a pas servi à désigner le « maître » seulement en latin non plus qu'en celtique ou en germanique — l'emploi qui s'est développé est l'emploi prédicatif, du type *potis sum*, d'où *possum*, qui rend compte aussi de l'usage de *potior*, *potius* et *potissimus*. Par là même, le latin n'a pas conservé le type féminin qui apparaît dans skr. *pātnī* « maîtresse », gr. *πότνια* et *δεσπονα*.

Le présent skr. *pātyate* « il est maître de » = av. *paētyeite* ne s'est accompagné d'aucun autre thème verbal ; c'est donc un dénominatif, mais du thème indo-européen *\*pot-* conservé au second terme des composés, non du thème élargi *\*poti-*. Le lat. *potitur*, avec *i*, y répond exactement ; *potitur* peut se rattacher à *poti-*, quoique ce ne soit pas nécessaire. La construction de *potitur* avec l'accusatif et l'ablatif qu'on trouve en latin (accusatif chez Plt., Asin. 344) a ses correspondants en sanskrit, où *pātyate* peut être accompagné de l'instrumental et de l'accusatif.

A en juger par osq. *pūtiad* « possit », lat. *potēns* et *potui* sont des formes d'un dénominatif en -ē de *\*pot-*. Ce dénominatif, qui est un verbe d'état existant à côté du verbe d'action *potior*, n'est représenté en latin qu'au participe présent et au perfectum, ce qui va bien pour le sens. Il n'y en a pas trace hors de l'italique.

Sur tout le groupe en indo-européen, v. Benveniste, Word, 10 (1954), p. 259 seqq.

**pot(t)us**, -i m. : vase à boire (Ven. Fort.). Mot de très basse latinité, sans doute étranger, passé en roman, M. L. 6705 et B. W. sous *pot*, et de là en angl. *pot*, en alb. *poç*, etc. V. Du Cange, s. u.

1° **pōtus**, -a, -um : adjectif de sens actif et passif (cf. *obesus*) « bu » et « qui a bu » ; cf. Varr. ap. Gell. 2, 25, 7, et *cenatus sum* et *pransus sum* et *potus sum* *dicamus*. Sert de participe à *bibō* ; de même *adpōtus* (Plt., Amp. 282).

2° **pōtō**, -ās, -āui, **pōtātum**, -āre : boire (transitif et absolu) et « abreuver ». Ancien, usuel, classique ; d'où *pōlātor* ; *pōtātiō* ; *pōtātōrius* ; *pōtātus*, -ūs ; *pōtābilis* ; *pōtāculum*, *pōtārium* (tardifs) ; *pōtāx* (Gloss., comme *bibāx*) ; *Pōtua* (Arn. 3, 115) ; *pōtiōd*, -ās (Plt.) « boire souvent, beaucoup » ; *compōtō* ; *ēpōtō* (attesté surtout au participe *ēpōtus* ; les formes personnelles n'apparaissent qu'à partir de Martial) ; *perpōtō* : boire sans discontinuer, passer son temps à boire.

*pōtor* : buveur ; *pōtrix* ; *pōtōrius* : à boire ; *pōtōrium* : vase à boire, cf. gr. *ποτήριον* ; *pōtulentus* (cf. *esculentus*) ; *pōtus*, -ūs m. « fait de boire, le boire » ; *pōtiō* : boisson (cf. gr. *πόσις*) ; et spécialement « boisson magique », « poison » et « potion », cf. M. L. 6699 ; *pōtiōnō*, -ās : donner à boire (Garg. Mart.) ; *pōtiōnātōrius* (Chir.) ; *Pōtina* (cf. Varr. ap. Non. 108, 15) ; *pōtilis* : buvable (Varr., Cael. Aurel.) ; *repōtia*, -ōrum n. pl. ; *repōtiālis*.

*pōculum* (arch. *pocolom*, *pocolo*), -i n. : de *\*pō-ill-* « vase à boire », M. L. 6623 a ; *pōcillum* ; *pōcillātor* : échanson (Apul.) ; *pōculentus* (d'après *uolentus*) ; *pōculāris* (tardif) ; *dēpōculō* (Lucil.).

Les formes *potissō* (Sacerd.), *thermopotō*, *potērimum* (Plt., Tri. 1014-1017) sont empruntées au gr. : *ποτιζω*, *θερμοπότης*, *ποτήριον*.

Malgré la fréquence de l'emploi en latin, *pōiō* n'est pas représenté dans les langues romanes, où seul *pōtiō* a survécu partiellement, du reste avec un sens spécial (cf. fr. *poisson*). C'est *bibere* et ses dérivés qui sont demeurés. Mais l'irlandais a *pōit*, *pōaire* « pōtiō, pōtor ».

La racine signifiant « boire » offre une alternance singulière, avec ses deux formes : *\*pō-*, d'une part ; *\*pi-*, de l'autre. Le grec a les deux à l'aoriste : *πῶ* à l'impératif en lesbien (et, d'après *πῶ*, *πῶθι*) et *πιθι* en attique. Le présent *\*pibe/o-* attesté par skr. *pibati* « il boit » et irl. *ibim* « je bois » est représenté par lat. *bibō* (v. ce mot). La forme *\*pō-* a été, d'ailleurs, généralisée en latin. Et l'on a *pōtus*, *pōtor* et *pōculum* ; le nom d'instrument a un correspondant dans skr. *pātram* « vase à boire » et le nom d'agent dans skr. *pātā* « buveur ». L'aoriste, représenté en védique par *ápāi* « il a bu » et en grec par *ἔπιον* (fait sur 3<sup>e</sup> p. plur. *ἐπιον*, participe *πῶν*), et le parfait, représenté par *épōv*, *papaū* et par gr. *πέπωκα*, ne sont pas conservés en latin, où un perfectum a été fait sur *bibō*. Le baltique a, comme le latin, généralisé *\*pō-* : lit. *pūtā* « banquet », v. pr. *poūt* « boire ». Le slave a, au contraire, généralisé *\*pi-* : *piti* « boire », etc. Le hitt. a, avec un élargissement en -s-, *paš-* « avaler ». La forme radicale *\*pa-*, indiquée par gr. *πέποτα*, etc., et par *πότος* « boisson », a peut-être son pendant dans le futur à redoublement fal. *pipafo* « je boirai ». — Pour le sens, il est à remarquer que la racine *\*pō-*, *\*pi-* est d'aspect « déterminé » : la forme radicale fournit un aoriste au védique et au grec ; la racine *\*ed-* « manger » fournissait, au contraire, un présent, mais pas d'aoriste : « manger » indique naturellement un procès qui se développe sans terme défini.

**prae** (ancien *prai* ; cf. *prae-fectus* « praefectus », CIL I<sup>2</sup> 398 ; *prae* s'abrège devant voyelle, cf. *præstus*, Vg., Ae. 7, 524, ou se contracte devant un e : *prændō* de *prae(h)endō*) en avant, devant (s'emploie de l'espace et du temps comme adverbe, préverbe et préposition accompagnée de l'ablatif) ; cf. Plt., Amp. 543, *abi prae*, *Sosia* : *iam ego sequar* (d'où *praere*) ; préverbe (seul emploi dans lequel se soit conservé le sens temporel) dans *praeceps*, *praecipio*, *praedicō*, *praecānus*, *praecox*. Marque une idée de supériorité dans *praeualis*, *praeclāris*, *praeclōllō*, etc. De là *praenimum*, *praenimio* (Gloss.). Du sens de « en avant de, devant », on est passé à celui de « vis-à-vis de » ; et *prae* a pu arriver ainsi à signifier « en comparaison de » (même évolution que dans *prō*) : *uidebant omnes prae illo parui futuro*, Nep., Eum. 10, 4 ; de là les conjonctions de comparaison appartenant à la langue familière : *prae ut*, *prae quam* (cf. *prō ut*, *prō quam*), ce dernier correspondant pour la forme (non pour le sens) à omb. *prepa* « priusquam », *prae quod*.

*Prae*, marquant l'antériorité, a pu également servir à marquer la cause (cf. *prō*) ; de là le sens de « à cause de » : *Vlizi cor frizit prae pauore*, Liv. Andr., Od. 16 (v. B. Kranz, *De particularum « pro » et « prae » in prisca lat. ui et usu*, Breslau, 1907) ; à l'époque impé-

riale, généralement dans des phrases négatives, pour marquer un empêchement : *nec loqui prae maerore potuit*, Cic., Planc. 41, 99. *Prae* est conservé en roumain avec le sens de « très » ; cf. M. L. 6707.

Dérivés : *praeter* (cf. *inter* et *in* ; *propter* et *prope* ; *subter* et *sub*) : en avant de ; d'où « au delà de » ; et par suite « en plus de », d'où « sans compter, outre, excepté » et même « sans » (tardif). Préverbe, adverbe et préposition : préverbe dans *praetereō*, *praetermittō* ; adverbe dans, par exemple, Cic., Q. fr. 1, 1, 5, § 16, *etiam in Graecis ipsis cauendae sunt quaedam familiaritates*, *praeter hominum perpaucorum* ; préposition avec l'accusatif, e. g. Plt., Amp. 772, *illud praeter alia mira miror maxime*. De là *praeter...* *quam*, dont les deux éléments sont encore séparés dans Plaute et, par affectation d'archaïsme, dans Cic., Leg. 3, 19, 45, « outre que », et simplement « outre », qui remplace *praeter* dans son emploi adverbial, *praeter* se confinant de plus en plus dans l'emploi prépositionnel : *praeter...* *si* ; *praeter...* *quod*. Ancien, usuel, non roman.

*praeterea* : en outre, en allant plus loin, désormais ; confondu avec *praesertim* à basse époque ; *praeterhac*, *praeter propter* : expression asyndétique archaïque signifiant « de loin comme de près » ; puis « tant bien que mal ».

Préposition du groupe de *prō*, mais sans correspondant propre sûr hors de l'italique, osq. *prai* (sens temporel *prai* Mameritiais « ante Martiās feriās »), ombr. *pre*, *pre*, avec l'ablatif comme en latin, et avec le même sens ; usitée également dans ces deux langues comme préverbe : osq. *praeufcus* « praefectus », ombr. *prehābia* « praebat ». Rien n'indique que irl. *ar* (air), gaul. *are-* (*Are-morici* « qui sont près de la mer ») aient eu une diphtongue finale. Dans v. pruss. *prei*, lit. *prē*, v. sl. *pri* « auprès », il y a la diphtongue en *e* qui caractérise le datif, à en juger par le vieux prussien, par lit. *prei-kālas* « enclume » et aussi par le slave ; le sens n'est pas exactement le même ; v., du reste, lat. *pri*. Le gr. *παραι* n'a pas d'autonomie : ce n'est en grec qu'une forme alternant avec *παρά*. V. h. a. *furi* « devant » est en tout cas bien différent de lat. *prae*.

**praebenda**, -ae f. : secours accordé par l'État à un particulier. Mot de basse époque (Eugraph., Cassiod.). Demeuré dans les langues romanes avec un doublet \**probanda* sous l'influence de *proventus* ; cf. M. L. 6708 ; B. W. sous *provēnde* ; et germanique : v. h. a. *pfruenta*. De *praebēō*.

**praebēō** : v. *habeō*.

**praebia**, -ōrum n. pl. : amulettes qui écartent le danger des enfants (de \**prathibia*, cf. *prohibeō*). L'étymologie de Varron, L. L. 7, 107, le rapproche bien de *praebēō*, mais en donnant au verbe le sens de « fournir » qui ne convient pas : *praebia a praebendo ut sit tutus, quod si(n)t remedia in collo pueris* ; l'étymologie de Verrius est meilleure : *praebia rursus Verrius uocari aut ea remedia... quod mala prohibeant*, Fest. 276, 7. Non attesté en dehors de ces textes et des gloses.

**praecellō** : v. *celsum*.

**praepes** : v. *caput*. M. L. 6709 a.

**praecia** : 1<sup>o</sup> v. *praecū* ; 2<sup>o</sup> v. *precios*.

**praecidāneus** : v. *caedō*.

**praecipio**, **praecipuus** : v. *capio*.

**praecō**, -ōnis m. : crieur public, héraut. Ancien (Plt.), usuel. Irl. *praechoine*.

Dérivés : *praecōnius* : de crieur ; *praecōnium* : charge de crieur public ; d'où « publication, appel » ; et spécialement « éloge (public) », *praedicatio alicuius rei et laus antecedens*. Ce sens de « éloge » est venu sans doute de l'habitude qu'avaient les *praecōnes* de faire l'éloge au théâtre des pièces qu'ils annonçaient ; cf. la glose *praecōnium « laus antecedens theatrum »*, CGL V 474, 52 ; *praecōnor*, -āris et *praecōnō* (= *κηρύσσω*), M. L. 6711 ; *praecōniālis*, *praecōn(i)atiō*, *praecōnizō* (tardifs). A *praecō* on rattache quelquefois une forme *praecia* signalée par Festus ; cf. P. F. 250, 15 : *p. dicebant qui a flaminibus praemittebantur, ut denuntiarent opificibus manus abstinere ab opere, ne, si uideret sacerdos facientem opus, sacra polluerent*. Mais le mot n'est sans doute qu'une forme abrégée de *praecōnitiō* ou *praecōlātōris* ; cf. Fest. 292, 3 et P. F. 293, 1.

*Praecō* représente peut-être \**prai-dicōn-* (on s'autorise de Plt., Sti. 194 sqq. ; mais l'amuissement de *i* après *d* serait surprenant) ou \**prai-wokōn-* : la racine \**uokw-* de *uocāre* rend bien compte du sens, technique et juridique.

**praecoquis** (-*quus*), **praecox** : v. *coquō*. M. L. 6712 ; André, *Lex.*, *praecoquum*.

**praecordia** : v. *cor*.

**praeda**, -ae f. (ancien *praida*, CIL I<sup>2</sup> 49 ; pluriel rare, cf. toutefois Cic., Agr. 2, 23, 61 ; Juv. 11, 101) : ensemble des choses prises à l'ennemi, butin ; puis « proie » : *praeda canum lepus est*, Mart. 1, 22, 5 ; et aussi « gain, profit ». Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6714. Celtique : irl. *praed*, *preid* ; britt. *praid* ; germ. *pride*.

Dénominatif : *praedor*, -āris (et *praedō*) ; *praedō*, -ōnis : pillard, brigand, pirate ; *praedōnius* ; *praedōmulus* (Cat.) ; *praedātor*, -iō, M. L. 6715-6717 ; *praedātrix* ; *praedātorius* ; *praedāticus* ; et à basse époque *depraedō*, *dēpraedātiō* (Lact., Ital.).

Le rapprochement de *praemium* favorise l'étymologie \**prai-heda* ; cf. *prae-hendō*. Pour la forme, cf. *prae-beō* de \**prai-habeō*.

**praeditus**, -a, -um : 1<sup>o</sup> muni de, doué de (glosé *ξεχορηγημένος, ornatus, instructus*) ; 2<sup>o</sup> à l'époque impériale (Marc Aur., Front., Apul.) « préposé à, qui préside à » (= *praepositus*, *praefectus* ; glosé *προεστώς*). Ce second sens s'est sans doute développé par suite de la confusion des deux racines \**dō-/da-* et \**dhē-/dhu-* en composition. V. *dō*.

**praedium** : v. *praes*.

**praedopium** : v. *optō*.

**praefericulum** : v. *fericulum*.

**praefectus**, **praefica** : v. *faciō*.

**praefiscini** : v. *fascinum*.

**praefocō** : v. *fauz*.

**praegnās**, -tis (et, par assimilation à un participe présent, souvent orthographié *praegnāns* (-āns se confondant avec -ās dans la prononciation), cf. *inciēns* et *adamāns*) ; dans Fulgence, *praegnāx*, -ācis, d'après les adjectifs en -āz, parce que -āz et -as avaient également fini par se confondre ; d'où *praegnāciūs* ; cf. M. L., Einf. 3, p. 170) adj. : enceinte, grosse (d'une femme), pleine (d'une femelle). S'est aussi dit des plantes et de toute espèce d'objet avec le sens de « rempli de ». Ancien (Plt.), classique, usuel. Les formes romanes remontent à un doublet \**praegnās* ; cf. M. L. 6720.

Dérivés : *praegnātiō* (déjà dans Varr.) = *κύησις* ; et, attestés seulement à basse époque, *praegnō*, -ās : être grosse : *praegnātus*, -ūs ; *impraegnō* : rendre grosse (tardif) ; cf. M. L. 4316 ; B. W. *imprégner* ; britt. *ymrain* ?

Distinction fondée sur l'étymologie, réelle ou imaginaire, entre *gravidā*, *praegnā(n)s* et *inciēns* dans P. F. 87, 1 : *gravidā est quae iam grauior conceptu ; praegnans uelut occupata in generando quod conceperit ; inciēns propinqua partui, quod incitatus sit fetus eius* (!).

On ne peut guère douter qu'il y ait ici *prae*- suivi d'une forme de la racine de (g)nāscor, (g)nātus, gignō. Ce peut être la forme à degré zéro *gnā-* de la racine suivie du suffixe -t- qui figure au second terme de composés et dans des dérivés ; cf. *comes* ; *obses*, etc.

**praehendō** (et *prēhendō* usuel dans Plaute ; *prēndō*, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 211 et 151), -is, -dī, -sum, -ere : prendre, saisir ; comme *capio*, gr. *λαμβάνω* ; se dit aussi des opérations de l'esprit ; de là le double sens, physique et moral, du verbe et de ses composés. Ancien, classique, usuel. Panroman, où il a remplacé *capio* au sens de « prendre ». M. L. 6736 ; B. W. s. u. *Praehendō* est composé de \**prai*, *prae* + un simple \**hendō* qui n'est pas attesté isolément, mais dont la racine figure dans *praeda*, et peut-être dans *hedera*.

Dérivés : *pre(he)nsiō* (rare et technique) : droit de prendre quelqu'un (qu'ont certains magistrats) ; cf. Atei. Cap. ap. Gell. 13, 12, 4, *quoniam... tribuni plebis prensionem haberent* ; et Varr. *ibid.*, *in magistratu habent alii uocationem, alii prensionem*. De là le sens concret de « prison » dans les langues romanes (cf. *mānsiō*), M. L. 6737 ; B. W. s. u. ; \**prēnsibilis* supposé par *imprēnsibilis*, Gell. 11, 5, 4 (= *ἀκατάληπτος*, employé par Cic., Acad. 2, 6, 18) ; *prēnsō*, -ās : s'efforcer de prendre (transitif et absolu ; dans ce dernier sens, employé par Cic., Att. 1, 1, 1, comme synonyme énergique et familier de *petere* « être candidat » : *prensatus unus P. Galba*) ; puis « prendre avec force, serrer, presser » (souvent synonyme de *pressare*, avec lequel il tendait à se confondre dans la prononciation). Dérivés : *prēnsatiō* ; *prēnsiō*, -ās (Sid.).

Composés : *appre(he)ndō* : saisir (semble appartenir au langage familier ; les écrivains soigneux préfèrent *prehendō* ou *comprehendō*) ; se saisir de ; en bas latin « saisir par l'esprit, comprendre, apprendre ». Bien représenté dans les langues romanes, où il a éliminé *discere*, M. L. 554 ; B. W. s. u. ; *apprehēnsiō* : 1<sup>o</sup> action de saisir ; connaissance, intelligence ; 2<sup>o</sup> *ἐπιληψία*, *κατάληψις* ; *apprehēnsibilis* (bas latin = *κατάληπτός*) *apprehēnsō* (Grat.) ; *compre(he)ndō* : 1<sup>o</sup> se saisir de (aspect

déterminé) ; saisir (sens physique et moral) ; 2<sup>o</sup> sens collectif « prendre ensemble ou dans l'ensemble, comprendre, embrasser », cf. ad Her. 3, 16, 29, [*locos*] *memoria comprehendere et amplecti* ; Aug., Ciu. 12, 19, p. 524, *incomprehensibili comprehensione omnia incomprehensibilia comprehendit*. Cf. *κατα-* et *συν-* *λαμβάνω* ; *comprehēnsiō* = *σύλληψις*, etc. Panroman, M. L. 2106 ; *dēpre(he)ndō* : saisir, prendre sur le fait ou à l'improviste ; surprendre ; découvrir. Conservé en roumain, M. L. 2574 ; *dēpre(he)nsiō* ; *dēprēnsa*, -ae ; \**impre(he)ndō*, cf. M. L. 4317 ; B. W. *emprise* ; *reprehendō* : prendre et ramener en arrière ; reprendre, recouvrer. Au sens moral, « reprendre, blâmer », en parallèle avec *offendō* dans Cic., Ciu. 36, 98, *cum in eodem genere, in quo ipsi offendissent, alios reprehendissent*. M. L. 7227. De là *reprehēnsiō*, *reprehēnsibilis* (et *ir-*, tardif et savant = *ἀψευγής, ἀψευχος*), *reprehēnsor*.

La forme de *prae-hendō*, *pre-hendō* fait des difficultés. Tandis que *prae-hendō* s'explique bien — et le *-ai-* se retrouve dans le *praenderit* de Festus 166, 29 —, l'*e* de *prehendō* est isolé, obscur (il est à noter que *prehendō* peut être une graphie étymologique ; la scansion est souvent dissyllabique comme dans *de(c)esse*). Le \**hed-* qui est dans *praeda* rappelle v. isl. *geta* « atteindre », got. *bi-gitan* « trouver », v. angl. *for-gietan* « vergessen », etc. Le \**hend-* de *pre-hendō* concorde, au contraire, avec la racine grecque de *χεῖσμαι* (de *χενδ-σμαι*), *κέρωνδα*, *ἐχαδον* (d'où *χαλδάνω*, avec nasale secondaire), alb. *gendem* « je suis trouvé ». Sur le groupe, peu clair, de irl. *gataim* « je vole, j'enlève », v. H. Pedersen, V. G. d. k. *Spr.*, II, p. 356, avec le renvoi à gall. *genni* « être compris dans, occuper un espace », *ibid.*, I, p. 39. On est amené à opérer à la fois avec \**ghed-* et \**ghend-*.

**praeciūdicium** : v. *iūs*.

**praemium**, -i n. : part de butin prise à l'ennemi et prélevée pour être offerte à la divinité qui a donné la victoire, ou au général vainqueur. De \**prai-emiom*, \**prae-emiom*, cf. le groupe de *emō* au sens de « prendre ». Joint à *praeda* par Vg., Ae. 11, 78 sqq. : *multaque praeterea laurentis praemia pugnae | aggerat, et longo praedam iubet ordine duci* ; d'où, dans la langue commune, « profit, récompense légitime », au point qu'Ennius, ap. Cic., de Or. 3, 36, 102, arrive à l'opposer à *praeda* : *nam sapiens uirtuti honorem praemium, haud praedam petit*. La paronymie de *praemium* et de *pretium* a dû influencer sur le développement du sens de *praemium*, qui à l'origine n'est qu'un synonyme de *praeda* ; cf. T.-L. 45, 37, 5, *praemium* (opposé à *poena*) *ita et pretium recte facti triumphum haberet L. Paullus pro egregie bello gesto*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes. M. L. 6721.

Dérivés : *praemior*, -āris (rare) ; *praemiātor*, -trix ; *praemiōsus*, employé par Caton au sens de *pecūniōsus* ; *praemiālis* (Aug.).

**praepes**, -etis adj. : « qui vole en avant », épithète de l'oiseau : p. *avis*. Terme de la langue augurale (cf. Fest. 224, 6 ; Serv. in Ae. 6, 15 ; Gell. 7, 6, 3, etc.), qui s'oppose à *infera* ; cf. P. Nigidius Figulus, *Augurii priuati lib. I*, dans Funaioli, Gramm., frg. 38, p. 175, *discrepat dextra sinistrae, praepes inferae*, où Aulu-Gelle note « ex quo est coniectare praepetes appellatas quae



*altius sublimiusque uolent* » ; de là l'emploi de *praepes* chez Ennius au sens de *altus*, dans le récit de la prise des auspices par Rémus et Romulus, A. 94, *praepetibus sese pulcrisque locis dant*, à côté de A. 91, *praepes/laeua uolauit ausis*. Dans la langue commune, l'adjectif a le sens de « qui se porte en avant » : *praepete ferro*, Ann. A. 407 (cf. *impetus*, *impete*). Dans la langue poétique, l'adjectif substantivé est devenu synonyme de *ausis*; cf. *ales*. Issu de *\*prai-pet-s* (gén. pl. *praepetum*) de la racine *\*pet-*.

V. *petō*.

**praepūtium**, -i n. : prépuce (depuis Varron); *praepūtātus*, -tiō et *impraepūtātus* (Tert.). Sans doute mot composé dont le second élément est obscur. Le rapprochement de *salapūtium* n'éclaire rien. Cf. peut-être *\*pūtus* sous *pūtus*.

De *praepūtium* il semble qu'ait été extrait un simple *\*pūtium* que supposent quelques formes romanes; cf. M. L. 6881.

**praes**, -dis m. (de *\*prai-uas* > *\*prae-(u)es*); on lit *praeuides*, CIL 1<sup>2</sup> 585, 46) : caution, donnant garantie à l'État créancier en faveur d'un débiteur qui a fait marché avec l'État (*manceps*, cf. Varr., L. L. 5, 40). Différent de *uas* et *spōnsor*, qui désignent des cautions s'appliquant à des obligations entre particuliers. Terme technique de droit. Cf. gr. *πρωτόγγυος* (*πρωτόγγυος* tables d'Héraclée), calqué sur *praes* au moment où ce terme était encore *\*praiuas*.

Dérivés et composés : *praedium* (usité surtout au pluriel *praedia*) : proprement « garanties en immeubles demandées par l'État créancier aux *praedēs* », ceux-ci devant être *locupletēs* « possesseurs de terres » ; cf. Asc., in Cic., Verr. II 1, 45, 115 : *praedes dicuntur satisfactores locupletes pro re, de qua apud iudicem lis est, ne interea qui tenet, diffidens causae, possessionem deteriorem faciat, tecta dissipet, excidat arbores, et culta deserat*; par suite « biens-fonds » ; *praediolum*; *praediātor* (Cic.), -tōrius, -tūra; *praediātus* « muni de biens » (Apol., d'après *dōtātus*?); *compraedēs* : *ciusdem rei populo sponsores*, P. F. 35, 8.

V. *uas*.

**praesēns**, -sentis adj. : présent (dans l'espace, opposé à *absēns* ou, dans le temps, à *praeteritus*, *futūrus*) = gr. *παρών*. Ancien, usuel, classique (v. sous *ab*). Il est à noter que *praesēns* est sémantiquement différent de *praesum*, qui signifie seulement « être à la tête de » ; le sens de « qui préside » (Auson., ep. 21, 1) est artificiel. Ceci s'explique par le fait que, le participe n'existant pas près du simple *sum*, la forme *praesēns* n'est pas liée à *praesum*.

Dérivés : *praesentia* (d'où britt. *presen*, mot savant); *praesentarius* (archaïque) et, à l'époque impériale, *praesentālis*; *praesentāneus* : présent, instantané, comptant (argent); substantif *praesentāneum* (sc. *remedium*) : remède instantané; *praesentō*, -ās : présenter; *praesentātō* et *repraesentō* (classiques); *praesentātō*; *repraesentātō*; le composé qui figure dans Cicéron et César avec le sens de « exécuter immédiatement, payer comptant » (aspect déterminé) est antérieur au simple. Cf. aussi *dēpraesentārium* et *impraesentārium* « instantanément », locutions archaïques

et populaires (Pétr., Caton), de *dē*, *in-praesentia* *rērum*? Cf. *in rē praesenti*.

**praesaepēs**, **praesēpe** : v. *saepēs*. M. L. 6724.

**praesēpium**, -i n. : sorte de chardon, trad. de ἀρακτοῦλας, Diosc. 3, 97, qui servait à faire des fuseaux.

**praesertim** adv. : particulièrement, spécialement, surtout : *p. quod, cum*; *p. si*. De *prae* + *sertim* qui s'apparente à *serō*, -is, *serui*, *sertum*. Pour le sens, cf. *praecipuē*. Classique, fréquent dans Cicéron, mais rare dans la prose impériale; ne semble plus usité après Quintilien.

**praeses**, **praesideō** : v. *sedeō*.

**praesiderō** : v. *sīdus*.

**praestes** : v. *stō*.

**praestigiae** : v. *stringō*.

**praestīnō** : v. *stanō* sous *stō*.

**praestō** : adverbe, joint surtout à *esse*, *adesse* « sous la main, à portée », d'où « au service » : *esse praestō alicui*. Ancien, classique; rare à l'époque impériale. M. L. 6726. Bret. arm. *prest*?

Un adjectif *praestus* qu'on lit dans des inscriptions de basse époque paraît reformé sur *praestō*. A *praestō* (cf. le type *sēdulus/sēdulo*) il faut rattacher sans doute :

**praestō**, -ās, -āui (et *praestiū*, par confusion avec *praestō* de *stō*), -ātum, -āre : mettre à la disposition de (avec l'accusatif de l'objet et le datif de la personne intéressée : *praestāre alicui alicui*) ; et, par suite, « fournir, prêter » (ancien, usuel; fréquent à basse époque comme substitut expressif de *dare*, *praebere* (*praestare operam*), et par suite panroman, sauf roumain, dans ce sens), M. L. 6725; souvent employé pronominalement : *praestāre se*.

Les Latins établissaient un rapport, réel ou imaginaire, entre *praes* et *praestō*, cf. Varr., L. L. 5, 40, *praedia dicta, item ut praedes, a praestando, quod ea pignora data publice mancipis fidem praestant*, qui a eu pour conséquence le sens de « garantir » que présente fréquemment *praestō*. C'est à ce sens que se rattachent les dérivés d'époque impériale *praestātor*, *praestātō*.

Il a été proposé de l'adverbe des explications diverses dont aucune ne s'impose : *\*prae-sitō* (v. *positus*), *prae-stō* (de la racine de *stāre*), *\*prae-uad-* (cf. *praes*), *\*prae-hesdō* (cf. skr. *hastah* « main », ingénieuse explication due à J. Wackernagel et proposée par lui à la *Versammlung des schweizerischen Philologenverbands* en 1919, mais qui se heurte au fait que le mot sanskrit n'a de correspondant nulle part).

**praestō**, -stās, -stīti : v. *stō*.

**praestōlor** (ō dans Plt., Epid. 221), -āris, -ātus sum, -ārī (et *praestōlō*, archaïque; cf. Non. 475, 31) : attendre, guetter; -ri *dicitur qui ante stando, ibi, quo uenturum excipere uult, moratur*, P. F. 250, 3; cf. Don., Eun. 975, *praestolari est praesto esse et apparere*.

Rare, surtout archaïque, repris à basse époque (Vulg., qui a aussi *praestōlātō*). Sans doute mot de la langue parlée. Dérivé de *\*praestō-lo-s*?

**praesul**, -lis c. : celui qui saute en avant (cf. *salio*),

épithète du prêtre principal des Saliens qui dansait en tête de la procession annuelle, Cic., Diu. 1, 26, 55. De là deux sens dérivés : 1° danseur (cf. *praesulter* et *praesultator*); 2° président, directeur, chef (époque impériale); d'où *praesulor*, -āris; *praesulātus*, -tūs (= *προεσουλ*, latin ecclésiastique); d'après *cōsul*, *consulātus*.

**praeter** : v. *prae*.

**praetextō**, -texta : v. *texō*.

**praetor**, -ōris m. : préteur, titre donné à un magistrat romain dont les fonctions n'ont pas toujours été les mêmes. Les anciens font dériver ce nom, en raison du commandement militaire exercé au début par le préteur, de *\*prae-itor* « celui qui marche en tête », comme skr. *pura-eldr-* (cf. *praesul*); v. Cic., Leg. 3, 3, 8. Mais il est possible que *praetor* soit (comme *magister*?) une déformation par étymologie populaire d'un terme étrusque : *purθ*, *purθne* que l'on a rapproché de gr. *πρότασις*; cf. Fr. Leifer, *St. z. antik. Aemterwesen*, I, 83, 4 et 93 sqq.?

Dérivés : *praetōrius* (d'où *praetōrium* n.), -riānus, -ricius; *praetūra* (cf. *cēnsūra*), *prōpraetor*.

**prandēō**, -ēs, -dī (et *prandidi*, blâmé par Diom., GLK I 367, 17 : *errant qui dicunt prandidi*), **prānsūm**, -ēre : déjeuner. Ancien (Plt.), usuel, classique. M. L. 6728.

Formes nominales et dérivés : *prandium*, -i n. : déjeuner (du matin, dit aussi *ientaculum*, cf. *iēniūs*, et du midi, cf. P. F. 249, 12 et 296, 20; les noms désignant les repas ont été fréquemment intervertis). Ancien, usuel. M. L. 6730. Irl. *proind*, britt. *prain*. De là *prandiolum* (Not. Tir.), *prandiculum* (Fest.), -lārius, *prandiārius* (Schol. Hor.), M. L. 6729; *prānsus* : qui a déjeuné; *dēprāns* (Naev., Com. 20, comme *dēsēs*?); *imprānsus* : qui est à jeun; *prānsor* (rare, archaïque); *prānsōrius*; *prānsitō*, -ās.

Comme *prandium* désigne un repas pris dans la première partie de la journée, on a été tenté d'y chercher un premier terme *pran-* (ou *pram-*) du groupe de *prior*, *pri-*, etc. — et il ne manque pas, hors du latin, de formes à -m comme lit. *pirmas* « premier » — et, au second terme, une forme à vocalisme zéro de la racine de *edō* (cf. gr. *ἐπι-στ-ov*). Tout ceci hypothétique.

**prasinus**, -a, -um : vert de poireau. Emprunt au gr. *πράσινος*.

Dérivés : *prasinātus* (Pétr.); *prasinianus* : partisan des verts (dans les courses du cirque). M. L. 6730 a.

**prātum**, -i n. (*prātus* m., Gromat.) : pré, prairie. Ancien (Cat., Plt.); panroman. M. L. 6732. Celtique : corn. *praz*, arm. *prad* (de *prātum*); emprunt tardif.

Dérivés : *prātulum*; *prātālis*; *prātēnsis*; *prātēns*, -lentis (Apol., Met. 8, 18).

On rapproche irl. *ráih* « rethpart de terre » (cf. gaul. acc. *rātin* et *Argentorātum*?). Mais ni le sens ni la forme ne concordent.

**prātūra**, -ae f. : vente (Arc. Dig. 50, 4, 18). De *πράτορ*.

**prāuus** (*prāuos*), -a, -um : tors, de travers (opposé à *rectus*). Se dit des parties du corps (jambes, bras,

bouche, etc.); et s'emploie aussi au sens moral : perversi, dépravé, mauvais. Ancien, usuel, classique. B. W. *brave*?

Dérivés et composés : *prāuitās*; *prāuō* : στρεβλῶ (Gloss.), dont la langue classique ne connaît que le composé *dēprāuō*, -ās (opposé à *corrīgō*, Varr., L. L. 9, 11); *dēprāuitō*; *imprāuō* (tardif); *prāuēscō*, donné comme transitif dans les gloses et traduit par *διαφθεῖρω*, ἀφανίζω, στεριόκω; *prāui-cors* ou *-cordius*, *-loquium* (langue de l'Église).

Étymologie peu claire. On est tenté de rapprocher le sens de *per-* dans *perēō*, *perperus*, etc., qui est ancien (v. *per*). Le suffixe serait le même que dans *prius* et surtout que dans *curuus*, *toruus*. Mais, tandis que si. *pravū* « droit » s'oppose à *krivū* « oblique », lat. *prāuus* marche pour le sens avec *perperus*. Le difficile est d'expliquer *prā-*; par skr. *prūvaḥ* et lit. *pirmas* « premier », on sait qu'il y a des formes dissyllabiques : *\*per-*, *\*pr-*; le *prā-* de *prāuus* s'expliquerait donc : mais ceci oblige à poser pour le latin un type dont les correspondants sont lointains de toute manière.

**prēcūs**, -a, -um (*praecia*, *pretia*) : -a *uītis*, nom d'une sorte de vigne et de raisin (Vg., G. 2, 95; Plin. 14, 29). Synonyme de *praequo* d'après Servius. Cf. *Præciūm* (*pirum*), Cloat. ap. Macr. 3, 19, 6.

**precor** : v. *\*prez*.

**prēlum**, -i n. (*prēlus*, Gloss.) : levier et poutre du pressoir; puis le « pressoir » tout entier (*torcular*). De *\*pres-lom* ou *\*pret-slo-m*, cf. *pressi* de *premō*. Ancien (Cat.), technique.

**premō**, -is, **pressi**, **pressum**, **premere** : presser (sens physique et moral), serrer et « serrer de près, enfoncer, planter; accabler », etc. Le sens général « exercer une pression sur » s'est nuancé de diverses manières suivant le mot auquel il était joint. Usité de tout temps. M. L. 6738 et 6745, *pressus*, cf. germ. *fressa* (et *persa* de *pressa*; 6739?), *\*premitus*; 6743, *\*pressia*. — *Pressus* a le sens de « contenu, retenu », d'où, dans la langue de la rhétorique, « concis » (opposé à *inflātus*) et « précis, exact » ; l'adverbe *pressē* est arrivé à prendre le sens de « de près, près » qu'il a dans les langues romanes (comme gr. *ἄγγι* en face de *ἄγγω*), cf. M. L. 6742, et qu'on aperçoit déjà dans des expressions comme *uītis pressius radere*, Pall. 12, 9; *pressius colla radere*, Vég., Vet. 1, 56. Cf. encore M. L. 196, *ad pressum*, d'où proviennent it. *appresso*, fr. *après* (v. B. W. s. u.) ; cf. aussi *\*appressio*, M. L. 554 a. A *premō* correspond l'intensif *pressō*, -ās (souvent confondu avec *prēnsō*), évité par la langue classique, mais qui est dans Plaute et dans les poètes du siècle d'Auguste (cf. Ov., M. 8, 538; Vg., B. 3, 99, *p. ubera palmis*; Prop. 3, 15, 18); M. L. 6741, 6745.

Autres dérivés et composés : *pressim* adv. (Apol.; cf. *pedepressim*); *pressiō* (rare et technique; Cés., Vitr.) : 1° pression; 2° sens concret : *pressio quod Graeci ὀπομόχλον appellant*; *pressor* « qui permet » (Charis. p. 219, 16 B); « qui rabat le gibier » (Isid., Or. 10, 282); *pressōrius*, d'où *pressōrius* : pressoir, presse à étoffes, qui a remplacé *prēlum* dans les langues romanes, M. L. 6744; *pressūra* « coma » et « oppressiōn » (époque impériale), d'où britt. *prysur*, *prysuro*; *pressulus*, *pressulū* (Apol.); *pressus*, -ūs m. (classique, Cicéron) ; *pressicius* (Gloss. -m, πρέσιμον,

CGL II 407, 43). Cf. aussi *Prema*, divinité nuptiale, citée par St Augustin et Tertullien, et *prēlum*.

Composés : *apprimō*; *comprimō* et *compressiō*; *compressus*, -ūs; *compressō* (bas latin; dans l'Itala = ἐκ-θλίβω); *dēprimō* (demeuré en v. fr. *depriembre*, M. L. 2575); *exprimō* : faire sortir en pressant, exprimer; d'où « modeler », cf. Plt., Pseud. 56, *expressam in cera ex anulo suam imaginem* (= *effingere*), et par suite « représenter, exprimer, prononcer »; et aussi « faire sortir de force, arracher »; *pecunia ut expressa et coacta*, M. L. 3057; *imprimā*, *impressiō* (= ἐντυπώω, ἐντύπωσις), M. L. 4318; *opprimō*; *reprimō*; *supprimō* : enfoncer en pressant, engloutir : *s. nāuem*; par suite « faire disparaître, supprimer »; et aussi « cacher au fond » (= *abscondō*, *cēlō*).

Cf. aussi M. L. 6743, \**pressia*; 6739, \**premitus*.

La comparaison de *premo* et de *pressi*, *pressus* montre que l'élément radical est ici *pr-*. Dans *-em-*, il y a une caractéristique du présent qui rappelle certaines formes du tokharien B; v. MSL 19, p. 160 sqq. L'élargissement *-em-* indique un procès qui dure; en latin, on a ainsi *dor-m-iō*, qui indique le fait d'être en état de sommeil; v. aussi lat. *tremō* et cf. peut-être la racine \**g<sup>em</sup>*- (skr. *gam-*, got. *qīman*) en face de \**g<sup>ua</sup>*- (skr. *gā-*, gr. *βᾶ-*). Le latin aurait conservé ici trace d'un type très archaïque.

Quant à *pressus*, *pressi*, il faut partir de \**pr-et-* ou *pr-es-*, avec un élargissement en *-t-* ou en *-s-*. La racine serait celle de skr. *sphurāti* « il heurte du pied », lat. *spernō*, etc.; mais les sens concordent mal; et les formes latines n'ont aucun correspondant précis. Ce qu'il y a de plus près pour le sens, c'est v. sl. *perę*, *pīrati* « fouler du pied, πᾶτεῖν »; mais l'ensemble du groupe slave et balte est assez loin; le sens de « frapper » y domine. Le sens de « presser, serrer » s'expliquerait par l'emploi du suffixe \**-em-* à valeur durative.

**presbyter**, -i m. : emprunt fait par la langue de l'Église (depuis Tert.) au gr. *πρεσβύτερος* « prêtre », avec doublets populaires *pr(a)ebiter* (d'après *praebeo?*), *prosbiter*, \**probiter*, auxquels remontent certaines formes romanes. M. L. 6740; B. W. s. u. Celtique : iri. *grimitir*, *cruimther*, *prespiter*; britt. *pryder*; germanique : v. angl. *preost*, all. *Priester*, alb. *prift*.

Dérivés : *presbytera*, -terālis, -terātus, -ūs; -terium.

**pretium**, -i n. : prix, somme d'argent et de monnaie versée contre une chose ou un service; cf. *est operae pretium* « on est payé de sa peine ». Comme *τιμή*, *μίσθος*, et peut-être à leur imitation, s'emploie quelquefois en poésie dans le sens de *poena*. Sur le rapport établi par les Latins entre *pretium* et *praemium*, v. ce dernier. Ancien (Liv. Andr.), usuel. Panroman. M. L. 6746.

Dérivés et composés : *pretiōsus*; *pretiōsitas* (rare); *pretiō*, -ās (Cassiod.); et *appretiō* (= *τιμώ* dans la langue de l'Église), *appretiātio*; *dēpretiō* (tardif); *dē-pretiātor*; *manupretium* : prix de la main-d'œuvre, salaire.

Aucun rapprochement sûr. On a souvent comparé le groupe de l'adverbe lette *preti* « en face », v. sl. *protivū*, « contre », gr. *πρῶτι*, etc. Mais le groupement de *pretium* avec *interpres* proposé par Bréal, MSL 3, p. 163 sqq.,

vaut mieux; ces mots se rattacheraient à l'idée de « trafiguer » : cf. gr. *πέρνημι*, etc.

a) \***prex**, \***precis** f. (nominatif et génitif singulier non attestés en dehors des grammairiens et des glossateurs; on rencontre seulement le datif *precī*, l'accusatif *precem*, tous deux antéclassiques, et l'ablatif *prece*; le pluriel *precēs*, -um est plus fréquent) : demande; spécialement « prière(s) ». Ancien, classique. Non roman.

Dérivés et composés : *precārius* : qu'on obtient seulement par prière (opposé à *dēbitus*, *prō imperiō*); précaire, mal assuré; de là, en droit, *precārium* : *in est quod precibus petenti utendum conceditur tandiu quamdiu is qui concessit patitur... qui precario concedit sic dat, quasi tunc recepturus cum sibi liberum precarium solvere*, Dig. 43, 26, 1; adv. *precariō*; *precor*, -āris, -ārī : prier; panroman, M. L. 6733, *precāre*, et 6734, \**precāria*; 6735, \**precicāre*; et ses dérivés et composés : *precātio*, -tiuncula, -tiūs, -tor, -tōrius, -tus, -ūs; *precāmen* (tardif); *ap-*, *com-*, *dē-*, *im-* *precor* et leurs dérivés. Britt. *deprecoit* = *dēprecātiō*.

V. *poscō*. Nom d'action, radical, de genre animé, féminin (cf. *lux*, *nox*, *uox*, etc.); ancien terme du vocabulaire juridique et religieux.

b) **proeus**, -i m. : celui qui demande en mariage, prétendant (archaïque et poétique). De là : *procō*, -ās (aussi archaïque), *procātiō* (Apul.) et *procāx* (ancien, usuel, classique), *procāciūs*, *procācia* (d'après *audācia*); cf. Fest. 290, 23, ... *proci dicuntur qui poscunt aliquam in matrimonium, Graece μνηστήρες*. *Est enim procare poscere, ut cum dicitur in iudice conlocando : « si alium procas, nūc eum procas », hoc est poscis; unde etiam meretricis procares*.

Vocalisme o normal dans un nom d'agent, thème en -o/-e- : cf. *toga* et *tegō*; *πορχός* et *τῆχω*.

Un supin *prociūm*, qui doit venir de \**prōciō*, -is (cf. Meillet, BSL 23 (70), 81 sqq.), est attesté dans Livius Andronicus; cf. P. F. 252, 3, *prociūm cum prima syllaba corripitur, significat petiūm*. Livius (Odys. 7, cf. Ilom. α 248) : « *matrem* (meam) *prociūm plurimi uenerunt* ». Un participe \**prociūm* du même verbe est encore dans P. F. 252, 1, *prociūm testamentum dicebatur uelut procatum, prouocatum, i. e. irritum ac ruptum*. — *Prociūm, prociūus*, qui devaient servir d'abord de supin et de participe à *poscō*, ont été éliminés par des formes empruntées à *petō* : *petiūm*, *petiūus*.

V. *poscō*.

I. **pri** (prior, prius) : en avant, d'avant (cf. P. F. 252, 25, *pri...* *antiqui pro prae dixerunt*), adjectif de sens local et temporel, apparenté à *prō*, *per*, *prae*; cf. aussi gr. hom. *πῆν*, *πῆν*, *πῆν* (une fois), qui a fourni de nombreux dérivés et composés.

Ce *pri* concorde avec *pruss*, *prei*, v. sl. *pri* (v. sous *prae*).

1° *pridem* (de \**pri-dem* ou \**pris-dem*, cf. *priscus*) adv. : depuis longtemps, autrefois.

2° *pridie* adv. : la veille, le jour d'avant (ancien, classique). Cf. *postridie*, *perendie*. Dérivé : *pridiānus*.

II. **prior**, **prius**, comparatif issu de \**priyōs* : qui est en avant (dans le temps ou dans l'espace), précédent, premier (en parlant de deux). Avec idée de supériorité : supérieur (joint à *potior*). Subst. *priōrēs* m. pl., équiva-

lent poétique de *maiōrēs*. Le neutre *prius* s'emploie avec le sens de « autrefois, auparavant » (cf. M. L. 6757); *prius quam*. A basse époque, *priōrsum* (*priōrsus*), opposé à *retōrsum*; *priōrātus* : priorité, préférence (Tert.). De *prior* : iri. *prior*.

Le latin n'a pas le dérivé de *prō* qui existe dans osq. *pruter pan* « priusquam », skr. *prātār* « de bonne heure » (cf. gr. *πρῶτ*) ou dans gr. *πρότερος*, av. *fratarō* « le premier (des deux) », skr. *pratardam* « de plus ». Il a généralisé le type en *-ior* dans l'opposition de deux, d'où les formes telles que *superior* et *exterior*. Ici, il a *prior*, en partant de *pr-* de *prō*, *prae*, *pri*, etc. C'est une forme nouvelle.

III. **primus** (le péligien *pris-mu* « prima » indique l'ancienne forme \**prismo-*) : qui est tout à fait en avant (*prima puppis* « l'extrémité de la poupe »), le premier. Opposé à *postmōrēs*, comme *prior* à *posterior*. Sert d'adjectif ordinal à *ānus*, comme en grec *πρῶτος* à *εἰς*; v. M. Lejeune, BSL 29, p. 117 sqq. Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6754. Celtique : iri. *prim*, britt. *prif*.

Au lieu de la forme \**s-mo-* du suffixe qui est dans *facillimus*, *pigerrimus*, *nouissimus*, il y aurait ici *-mo-* comme dans *summus*. Dans *pris-* de *pri-mu*, il y aurait la forme à degré zéro du suffixe des comparatifs comme dans *nou-is-simus*, mais devant \**-mo-*, non devant \**-s-mo-*. Pour le détail de la formation, on ne peut faire que des hypothèses. Du reste, les formes signifiant « premier » par rapport à plus d'un terme de comparaison diffèrent d'une langue indo-européenne à l'autre.

Dérivés et composés de *primus* :

*primānus* : de la première légion. Terme technique de la langue militaire; *primārius* : du premier rang, de premier ordre, M. L. 6749, panroman; *primās*, -ātis : originaire des premières familles; puis « du premier rang » (tardif). Même suffixe que *nostrās*, *optimās*, etc. Iri. *primait*; *primātus*, -ūs (tardif).

Tardif : *primāriola* = *primipara* (Soran., p. 77, 7). *primor* (ou *primōris*, nominatif inusité). I-*gris* : qui se trouve au premier rang ou à l'extrémité, *primōrēs* *digitū*; *primōra labia*; *primōrēs*, -um (cf. *ductōrēs*); M. L. 6753. On l'explique comme tiré de *primō ore*, comme *sēdulus* de *sēdulō*, v. M. Leumann, Glotta 13, 32; mais peut être issu par contamination de *primus* et de *prior*. *primōtinus* (rare et tardif, d'après *sērotinus*); *primulus* (Plt., Tēr.); *primiūs* adv. (anté- et postclassique) : en premier lieu; d'où *primitiūus* = *πρωτόγονος* (époque impériale), M. L. 6752; *primitiua*, -ōrum m. pl. : droit d'aïnesse; *primitiūatus*, -ūs : id.; -*tiūalis*; *primitiāe* (poétique et classique) : prémices; premiers fruits. M. L. 6751. Iri. *primū*.

*Primus* figure dans de nombreux noms propres : *Primānus*, *Primōsus*, *Primulius*, etc. C'était un nom de bon augure.

Nombreux composés en *primi-*, *primo-*, *prim-*, *prin-* (faits en partie sur des types grecs en *πρω-*) : *primaeus* : du premier âge (poétique et postclassique); *primicerius* (v. *cēra*), M. L. 6750. Formations analogues : *primi-scrinius*, *primi-uirgus*. Le modèle en a été *primipilus*, cf. *pilum*; *primiformis* (tardif); *primigenius*, *primogenius* : né le premier; *primigenius sulcus* *dicitur*, qui in condenda noua urbe tauro et uacca designationis causa imprimitur, P. F. 271, 3; *Primigenia*, épithète de

la Fortune; *primigenus* = *πρωτότοκος* (rare); *primipara* (Plin.); *primipotēns* (Apul.); *primo-crēatus*, -*genitālis*, -*genitus*, -*plastus* (hybride de la langue de l'Église), tous de l'époque impériale; *primordium* : v. *ordior*; juxtaposés : *primum tempus*, M. L. 6753 a.; p. *uēr*.

*apprimus* (ad-), *apprimē*, adjectif et adverbe archaïques : « *longē primus, primē* », avec un préfixe ad- de renforcement.

**princeps**, -ipis : adjectif et substantif formé de \**primocaps* « qui prend la première part ou le premier rang, la première place » (pour la formation, cf. *quarticeps* et *maniceps*, *auceps*, etc.) : p. *senātūs*. Par extension, « chef » et « auteur ». A l'époque impériale, « premier de l'Empire; prince »; demeuré avec ce sens dans les langues romanes, sous des formes savantes, M. L. 6755. Le pluriel *principēs*, dans la langue militaire, désigne les soldats qui d'abord devaient occuper le premier rang, mais qui, par suite de remaniements dans l'armée, furent placés après les *hasatū* tout en conservant leur appellation (cf. *praetor*). Les divers sens de *princeps* se retrouvent dans son dérivé : *principium* « commencement, principe » (surtout au pluriel dans ce sens, comme *primordia*, *elementa*); et aussi « premier rang d'une armée », « quartier général dans un camp ». Autres dérivés : *principālis* (-*pālis*, Lucr.) : primitif; principal; qui concerne le prince; substantif « premier magistrat » (iri. savant *prinsiopal*); *principālītās* (Tert., Macr.) : premier rang; *principālīter* (époque impériale); *principātus*, -ūs m. = gr. *ἡγεμονία*, cf. Cic., N. D. 2, 11, 29 « premier rang, commandement en chef »; à l'époque impériale, « principat, règne »; *principō*, -ās (-*por*) : gouverner, régner sur (langue de l'Église); *principator*, -iō; *principiō*, -ās (Aug.) : commencer. M. L. 6755 a, \**principiāre*.

**priscus**, -a, -um : ancien, antique (et qui n'existe plus à l'époque où l'on parle). Ancien (Enn., qui le joint à *cascus* : *quem prisci cascī populi tenuere Latini*); assez fréquent dans Cicéron, n'est plus guère employé à l'époque impériale que par la langue poétique, où il comporte souvent une nuance de respect ou de vénération. Sert de surnom; cf. aussi *Priscianus*, -*cellus*. Adverbe : *priscē* (Cic.).

**pristinus**, -a, -um : même sens; mais se dit de choses qui durent encore, e. g. *odio pristino incensa mulier*, Cic., Clu. 7, 18. Classique (Cic., Cés.); mais rare à l'époque impériale, quoiqu'on le trouve en poésie chez Virgile et Ovide et en prose chez Suétone, Columelle, Aulu-Gelle et Gaïus.

Pas de substantifs dérivés; le latin dit *antiquitās* ou *uetusitās*. Adverbe : *pristinē* (tardif).

Ces deux adjectifs sont des dérivés d'une forme \**prīs*, l'un avec le suffixe *-ko-* (cf. *cascus*), l'autre avec la formation en *-tinus* de *diūtinus* (à côté de *diūturnus*), *crāstinus*, etc. (v. Stolz-Leumann, *Lat. Gramm.* 5, § 172, IX, p. 222); à en juger par skr. *nū-(a)nah* « actuel », etc., *pristinus* est d'un type ancien. Quant à *priscus*, on n'en a pas plus que pour *pristinus* un correspondant exact; mais il y a une forme parallèle : arm. *erēç* « ancien », d'où « prêtre » (d'après *πρεσβύτερος*), thème en *-u-* supposant une diphtongue en *-i-* (*ei* ou *oi*) suivie de \**-sku-*. Le cas de gr. *πρεσβύς* est autre : c'est peut-être



un ancien composé; cf. les mots sanskrits en *-gu-* « allant ». Mais il faut retenir les formes à πρῆσις : thess. πρῆσις, etc. (v. Bechtel, *Griech. Dial.*, I, p. 149), et πρῆσις : ion.-att. πρῆσις. Le pris- de lat. *priscus* peut reposer sur \**preis-*.

Cf. *primus, prior*.

**pristis** : v. *pistrix*.

**prīuus, -a, -um** : pris isolément, singulier, particulier; qui appartient en propre; cf. P. F. 252, 20, *priuos priuasque antiqui dicebant pro singulis. Ob quam causam et priuata dicuntur quae uniuscuiusque sint; hinc et priuilegium et priuatus; dicimus tamen et priuatum cui quid est ademptum*. Rare et archaïque; remplacé soit par *priuius*, soit par *prōprius* et, dans le sens distributif, par *singuli*. Irl. *príu*?

Dérivés et composés : *prīuō*, -ās : d'abord « mettre à part, exempter », p. *dolore, exsiliō*; puis, avec nuance péjorative, « priver de », M. L. 6758; de là *prīuātus* (sc. *imperio*) : privé, employé par euphémisme comme substantif *prīuātus* « un particulier » (= ἰδιώτης); *prīuātō* « dans le privé », demeuré dans les langues romanes, M. L. 6761, avec le dérivé \**priuatia*, M. L. 6760 (cf. *appriouiser*), et en britt. *priawt, priod* « mari »; *priuātum*; *priuantia* n. pl., transcription du gr. στερητική; *priuātius* (-licius), terme de grammaire traduisant στερητικός; *priuantia*, -ae f. : privation, suppression (ἀπαλειψις; Mar. Vict., Cassiod.); *priuātarius* « en propriété privée » (Ed. Diocl.).

Composés : *priuilegium* : loi ou mesure prise en faveur d'un particulier, privilège; *priuilegiarius*.

*priuiġnus*, -gna m. f. : fils ou fille d'un premier lit (proprement « celui qui est né à part des autres »). Cf. Isid. 9, 6, 21 : *priuiġnus est qui ex alio patre natus est; et priuiġnus dici putatur quia prius genitus. Vnde et uulgo antenatus*. Sert aussi de *cognōmen*, parfois déformé en *Priuiġenus*, d'après *Primigenus*.

*Priius* pourrait être issu de \**prei-uos* (cf. *prā-uos, cur-uos*) « celui qui est en avant », et par suite « celui qui est isolé des autres ». Le S.C. des Bacchanales a encore la forme à diphtongue *preiuatod*. L'adjectif est italique commun : ombr. *prever* « singulis », *preve* « singillatim »; osq. *preiuatud* « *priuatō, reō* ». V. aussi *prōprius*.

**prō, prōd-** (cf. *prōdeō, prōdesse, prōdigō* : le d de *prōd* est issu sans doute de -de, cf. *antiq, postiq; re et red, se et sed* ; la forme *prōd-* s'emploie uniquement devant voyelle, du reste d'une manière non constante, au rebours de red- : cf. *prōmō et redimō, prōles, prohibeō* (cf. osq. *pru-hīd* « prohibueri ») et *redhibeō*, ce qui a amené parfois à considérer *prōdeō, prōdigō* comme analogiques de *redeō, redigō*, mais l'hypothèse ne rend pas compte de *redeō*, *redigō* : adverbe, préverbe et préposition. *Prō* comme préposition compte pour une longue; comme préverbe, il est bref ou long; ainsi *prōuehat atque prōpellat*, Lucr. 4, 194, mais *prōpellens*, 4, 286; *prōficiō*, mais *prōfiscor*; *prōpāgō* et *prōpāgō* (cf. *prōbus et prōnus*), etc.; les poètes usent suivant leur commodité de cette double quantité, cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151. *Prō* en tant qu'adverbe n'est plus usité que dans les locutions *prō quam, prō ut* (cf. *prae quam*,

*prae ut*) et dans *proinde* (cf. *perinde*). Sens : « en avant, devant (sens local ou temporel, cf. *profugus*, mais *proaus, pronepōs*), sur le devant de » (avec l'idée accessoire de quelque chose qu'on a derrière soi; cf. *anterior*). Ceci explique qu'à *prō* se soit liée l'idée de défense, de protection, d'où le sens de « pour » (demeuré dans les langues romanes, M. L. 6762), « dans l'intérêt de » (opposé à *contrā*), « à cause de »; cf. Plt., Tri. 26, *castigabo pro commiseria noxia* (alternant avec *qđ*); puis une idée de substitution « à la place de », *prō cōsule*, etc.; d'où simplement « comme »; *habere prō certō* « tenir comme (pour) certain »; et « en guise de ». *Prō* marque aussi une proportion : « selon, dans la mesure de, proportionnellement à », *prō uiribus, prō uirilī parte, prō ratā parte, prō portione*.

L'ablatif qui accompagne *prō*, comme aussi *prae*, est véritablement un ablatif, et non un locatif : *prō castris* veut dire « en avant en partant du camp », cf. gr. πρὸ τοῦ τείχους. Usité de tout temps. A basse époque, parfois confondu avec *prae*. M. L. 6762.

En osque, dans la table de Bantia seulement, et sans doute d'après l'usage latin, *pru*, de *prō*, a des constructions pareilles à celles de lat. *prō* : *pru meddīnū* « *prō magistrātū* », *pru medicatū* « *prō iudicātō* ».

En tant que préverbe, la forme *pro-* se retrouve exactement dans ombr. *pru-* : *prusekatu* « *prōsecātō* », osq. *pru-*, irl. *ro* (préverbe avec valeur spéciale), got. *fra-*, lit. *pra-*, v. sl. *pra-*, skr. *pra-*, av. *fra-*; le hit. a *pra* (écrit *pa-ra-a*) « en avant »; mais \**prō* n'est attesté nulle part comme préposition hors du grec; dès lors, même si \**pro* a pu aboutir à ombr. *-per-*, ce qui n'est pas exclu, il n'y a pas de raison de croire que le *per* de ombr. *tuta-per, tota-per* soit un ancien \**prō*. En grec, *pro* offre encore beaucoup de traces de caractère adverbial, ainsi chez Homère, N 800, II 189, a 37, etc., et dans des expressions comme οὐρανὸν πρὸ, ἡλιόθεν πρὸ, ἡῶθεν πρὸ, l'adverbe en -θεν a valeur locative ne dépend pas de πρὸ. Une forme \**prō-* est attestée au premier terme de composés nominaux : gr. πρῶ-πῆρος, v. sl. *pra-dědū* « arrière-grand-père » (de même, le slave a *pa-měti* « souvenir » en face de *pe-měti* « je me souviens »), v. pruss. *prā-buskas* « *éternel* », lit. *prō-pernai* « il y a deux ans »; à en juger par là, *serait* ancien dans lat. *prō-cluius, prō-genies, prō-nuba*, etc.; l'o de lat. *prōgenies* est peut-être plus archaïque que l'a du synonyme skr. *prajā*, qui peut devoir son a à l'influence de *prajāyate* « il est issu de », *prajātah* (cf. lat. *pro-gnātus*), etc. Comme préposition, la forme ancienne serait \**prād*, dont l'origine n'est pas claire. Ce *prād* a servi de préverbe, de sorte que l'on a eu *prō-sum, prōd-est*, etc., de même que, inversement, on a *pro-nepōs* (cf. skr. *prānapāt*) en face de *prō-nurus*, etc. Pour le sens de ces mots, cf. le parallélisme de lat. *pro-aus* et du synonyme v. sl. *pra-dědū*.

J. Wackernagel, *Sprachl. Untersuch. zu Homer*, p. 238 sqq., a voulu établir une différence de sens dans l'emploi de *prō* et *prō* en latin : *prō* signifierait « en avant », *prō* indiquerait le « départ ». Mais on n'observe aucune distinction de sens dans l'emploi des deux préverbes, et le plus souvent c'est la métrique qui décide : ainsi *prōficiō*, mais *prōfiscor*; on trouve *prōfugio* et *prōfugio*; Lucrèce emploie *prōpāgare*, I 195, et *prōpā-*

*gent*, I 16; et, dans un même vers, *prōuehat atque prōpellat*, 4, 194.

V. J. B. Hofmann, I. F. 44, 73.

Le groupe de *prō* est à rapprocher de ceux de *per*, *prae*, *prior*, etc.

*prō* (et *prob*); l'h sert seulement à noter la longue : exclamation marquant l'étonnement ou l'indignation. S'emploie absolument, ou avec un vocatif ou un accusatif; quelquefois, comme *ō*, peut-être à l'imitation du grec *οἶ*, avec un génitif (Tertullien).

Sans doute identique à *prō*, à l'origine.

**prober, -bra, -brum; probum, -i** : neutre d'un ancien adjectif *prober* repris par Aulu-Gelle 9, 2, 9, *animalia spurca ac probra*, qui avait un double sens, subjectif et objectif, « digne de reproche » et « reproché ». De là le double sens de *probrum* « reproche (fait à quelqu'un) » et « acte digne de reproche, faute contre l'honneur » (= souvent *stuprum*). Ancien, classique, usuel. L'emploi substantif de *probrum* provient peut-être de la locution *probrum est*.

De *probrum* dérivent : *probrōsus*, qui a supplanté *prober*; *probrōsius* (bas latin); *probrō*, -ās, glosé *ὀνειδίζω*, usité seulement dans les composés *ex-probrō*, *op-(ob-)probrō* (archaïque) « reprocher », et leurs dérivés *ex-probrātō* (classique); -*tor*, -*trix* (Sén.); -*bilis* (Vulg.); *opprobrium*, -*brōsus*; *opprobriātō* (Gell.); *opprobriamentum*.

*Prober* représente sans doute \**pro-bher-os* « mis en avant contre quelqu'un »; le second élément appartient à la racine de *ferō*, cf. le sens de gr. *προφέρω*. Certaines gloses l'expliquent par *imputatio mali* ou *crimen proiec-tum*. — V. *improperō*.

**probus, -a, -um** : de \**pro-bho-s* « qui pousse bien (ou droit) », cf. *super-bus*; cf. Acc. ap. Cic., Tu. 2, 5, 13, *probae fruges suapte natura enitunt*; Col., Arb. 3, 6, *probus ager*. S'est ensuite, comme *frūgi*, appliqué aux hommes avec le sens moral de « bon, honnête, probe », e. g. *frugi et probum esse*, Plt., Mo. 133. Ancien, usuel, classique. Irl. -*prom* dans *am-prom* « *improbis* ».

Dérivés : *probitās* et *probō*, -ās « trouver bon ; approuver »; et aussi « faire approuver ; éprouver »; d'où « démontrer, prouver ». Panroman, sauf roumain. M. L. 6764. Celtique : irl. *promaim*; britt. *profi*. Nombreux noms propres : *Probus*, -*biānus*, -*binus*, -*bili-*, etc.

De *probō* dérivent : *probatō*, d'abord de sens abstrait, équivalent à *δοκιμασία* (Cic., Off. 1, 144), employé à l'époque impériale avec le sens de « preuve » (concret, cf. *probationes* = *πίστεις*, Quint. 5, 10, 8); -*tor*, -*bilis*, *biliās*, -*mentum* (tardif), M. L. 6763 (formes savantes), -*ticus* (St Jér.), -*tiuus* (époque impériale); *probatōria* (sc. *epistula*). A basse époque, de *probō* a été tiré le postverbal *proba* « preuve » (cf. *pugnare/pugna*); et à côté de *probatūs* se forme *probitus*, e. g. CIL VI 2977 (d'après *probitās*).

Composés de *probō* : *approbō* : 1° « prouver » et « faire approuver »; 2° « approuver », M. L. 556; *approbatō*, qui, dans la langue philosophique, traduit *συνατάθεσις*; *approbator*, -*tiuus*; *comprobō* (= *confirmō*); *reprobō* « réprouver » (tardif, conservé dans les langues romanes, M. L. 7228 et 4453); *reprobātō*, etc.

De *probus* : *approbus* (ad-) « ualdē probus »; *improbis*, d'où *improbiās, improbiō*, -ās : désapprouver, blâmer; *reprobis* (Dig., Vulg.). Mais *approbus, reprobis* sont peut-être faits secondairement sur *ap-*, *re-probō*.

Mot italique : ombr. *prufe* « *probē* », osq. *prufatted* « *probātū* », *amprufid* « *improbē* », mais les formes osco-ombriennes peuvent être issues de \**prō-bho-s*, avec *ō*. Cf., d'autre part, véd. *pra-bhūh* « éminent, puissant ».

Pour le sens, on rapprochera v. angl. *from* « de bonne qualité, qui a de la valeur », v. h. a. *fruma* « utilité », en face de v. isl. *framr* « qui est au premier rang », gr. *πρόμος* et *πράμος*.

\***procapis** : *progenies, quae ab uno capite procedit*, P. F. 251, 18? Les gloses ont *procapis, proximus; procapi-bus, proximis*. Inexpliqué; sans doute corrompu.

**procāx** : v. *prex*.

**procella, -um; procellō** : v. *cellō*.

**procerēs, -ae** m. pl. (singulier rare et tardif, Juv. 8, 26; Capit. Max. 2) : « les grands, les chefs ». Serait substitué à un ancien *proci* (d'après *pauperēs*?), si l'on en croit la glose de Festus, 290, 21, *procum patricium, in discriptione classium quam fecit Ser. Tullius, significat procerum. I enim sunt principes* (le reste de la glose se rapporte à *procus* « prétendant »; cf. Cic., Or. 46, 156, *centurium fabrum et procum, ut censoriae tabulae loquuntur, ... non fabrorum aut procorum*... Terme archaïque, conservé seulement par la tradition littéraire et qui, à l'origine, a dû désigner une division du peuple romain. Rappelle pour la finale l'étrusque *Lucerēs*.

**prōcērus, -a, -um** : de grande taille; proprement « qui croît en avant »; cf. *crēscō*. Cf. *Cerus Manus* « créateur bonus », du Carmen Saliare, d'après P. F. 109, 7. Classique, usuel.

Dérivés et composés : *prōcērītās* (classique); *prōcērītūdō* (bas latin); *prōcērulus* (Apul.); *imprōcērus* (Tac., Gell.).

En face de *crēscō* il a dû exister une forme \**herō* de la racine; cf. arm. *serem* « j'engendre ». *Prōcērus* rappellerait pour la formation *sin-cērus*, q. u. V. *Cerus*.

\***prōcēstria** : construction en avant du camp? : p. *dicuntur quo proceditur in muro. Aelius procestria aedificia dixit esse extra portam; Artorius procastris quae sunt ante castra*, P. F. 252, 5. Pas d'exemple dans les textes; les explications rapportées par Festus semblent bien des étymologies populaires. Mot d'emprunt?

**procul**, adverbe et préposition (ce dernier emploi est poétique) : à distance, au loin; loin de. Ancien, usuel. Non roman. Sans doute neutre d'un adjectif \**proclis* (cf. *simul et similis, facul et facilis*) ou \**proculus*. A *procul*, les Latins rattachaient *Proculus* : *-m inter cognomina cum dicunt qui natus est pater peregrinatus a patria procul. Proculus sunt qui credant ideo dictos quia patribus senibus quasi procul progressis aetate nati sunt*, P. F. 251, 14; et *Proclius, -lia*; mais c'est peut-être une étymologie populaire, et le nom semble d'origine étrusque.

Le mot peut se composer de *prō-* et d'un ancien adverbe à rapprocher de gall. *pell* « loin », gr. *τῆλε* (éol. *τῆλυ*) « loin » et *πάλα* « autrefois », skr. *caramāh* « le dernier ». On a objecté que le sens de *procul* s'explique assez par *pro*; mais ce n'est pas une raison pour écar-

ter l'hypothèse que l'idée figurerait expressément dans la seconde partie de l'adverbe; les adverbes sont des formes affectives où un redoublement de l'expression a souvent lieu, ainsi dans *abinc*, *ezinde*, etc.

\***proculiant** : *p. promittunt aut significare Antistius de iure pontificali lib. IX, F. 298, 21*. Sans autre exemple et sans étymologie. Sans rapport avec *procul*.

procus : v. *prex*.

**prōde** : sorte d'adjectif invariable tiré de *prōdest*, *prōdesse*; cf. *prōde est*, CGL V 137, 26, d'après *pote, necesse est*; de là *prōde fuit*, forme de parfait de *prōsum* qui s'est constituée en bas latin, *prōdefaciō*, *-ficō*, *-fīō*, *-ficātiō* (et, par extension mécanique, *prōdefluō*, Orib., syn. 5, 6). Demeuré dans les langues romanes (sauf roumain). M. L. 6766 et 6767, \**prōdicāre*; B. W. *preux*, *prou*.

**prōdigium**, -i n. : signe prophétique, prodige. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *prōdigiātōr* : -es, *harispices*, *prodigiorum interpretes*, F. 254, 29; *prōdigiōsus*; *prōdigiālis*.

Étymologie contestée. La formation de *portentum* (cf. *tendō*), mot de sens voisin, et qui est joint à *prōdigium* par Cicéron, Pis. 4, 9, engage à couper \**prōd-igium*, de \**prōd-agiōm*, dont le second terme s'apparenterait à *agō*. V., toutefois, *aiō*.

**prōdigō**, -gus : v. *agō*.

**prōdō** : v. *dō*.

**proelium**, -i n. : combat, bataille. Ancien, classique, usuel. Ne présente souvent pas de différence sensible avec *pugna*; cf. *exitus proeliūm*, Cic., Fam. 6, 4, 1; *exitus pugnārum*, id., Mil. 21, 56; a parfois un sens plus concret : César dit *committre proelium* et non *c. pugnam*. Mais le dénominatif n'a pas fourni de composés en dehors du *dēproeliantēs* d'Horace, Od. 1, 9, 11, refait sur *dēpugnō*, et les dérivés sont rares et tardifs (sauf *proeliāris*, qui est dans Plt. : *pugnae proeliārēs*, Cu. 573). Non roman.

Dérivés : *proeliāris*, -e; *proelior*, -āris (et *proeliō*, Enn.) : « combattre » (plus rare dans César que *pugnō*); à l'époque impériale, *proeliātor*, -tiō.

Étymologie inconnue.

**profānus** : v. *fānum*.

**prōfectō** adv. : de fait, réellement, assurément. Souvent renforcé par des particules : *p. hercle*, *p. enim*. Ancien, classique.

De \**prō factō*, avec abrégement de *ō* protonique; v. *factum* sous *faciō*.

**proficiscor** : v. *faciō*.

**prōfundus** : v. *fundus*; B. W. *profond*.

**proinde**, **proin** adv. : de là en allant plus loin, par suite; par conséquent. *Proinde atque, proinde ut* introduisent une comparaison marquant l'égalité « de la même manière que; de même que; comme ». De là *proinde quasi*. Ancien, usuel, classique. M. L. 6773.

**prōlēs**, **prōlētārius** : v. *alō*.

**prōlīxus** : qui s'écoule ou s'épanche en avant, coulant, d'où « facile, obligeant » et « long, étendu, prolixe ».

Dérivés : *prōlīxiās*; *prōlīxiūtō* (Pacuv.); *prōlīxi-ās* (Col.), etc. Peut-être *prōlicere* : *ēmānāre* (Gloss. Isid.). V. *līra*, *liquor*.

**prōlogus**, -i m. : prologue. Transcription du gr. *πρόλογος* avec influence de *prō*; cf. *prōloquor*.

\***prōmellō** : verbe de forme et de sens obscurs qui figure seulement dans la glose de Festus, 301, 9 : *promellere, litem promouere*. Sans rapport avec *promulcum*.

**prōmeneruat** : v. *Minerua*.

**prōmō**, **promptus** : v. *emō*.

**prōmulcum** : v. *remulcum*.

**prōmulgō**, -ās, -āui, -ātum, -āre : terme de droit public « faire connaître en public; publier; promulguer (une loi) ». Classique, usuel.

Dérivés : *prōmulgātiō* (classique), -tor (tardif). Étymologie populaire dans P. F. 251, 1 : *ri leges dicuntur, cum primum in vulgus eduntur, quasi prouulgari*. Le verbe est sans doute à rapprocher de *mulgō* « traire », c'est-à-dire « presser ». *Prōmulgāre*, intensif, duratif en ā, signifierait donc « faire sortir en exprimant, mettre au jour »; cf. Meillet, MSL 17, 62. Il est glosé correctement *promit uel profert*, CGL IV 148, 47. Ce sens de \**melg-* se trouve en irlandais, ainsi v. *irl. du-r-inmaile, gl. pronomulgauit*; v. H. Pedersen, *Vergl. Gr. d. k. Spr.*, II, p. 580.

**promulsis** : v. *mel*.

**prōmunturium** (*prōmontōrium*), -i n. : promontoire, cap. Classique, usuel. Généralement considéré comme composé de *prō* + un dérivé de *mōns* (cf. all. *Vorgebirge*, calqué sur le latin), mais la dérivation n'est pas claire. Le rapprochement de *tugurium* n'enseigne rien, car c'est sans doute par étymologie populaire que *tugurium* a été dérivé de *tegō* (d'où les graphies *teg*, *tig*). Le rattachement à *prōmineō* fait également difficulté. A basse époque, on trouve dans les gloses une graphie *promunctorium* transcrite par *πρωμνκτήριον*, influencée par *mungere*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 24.

**prōmus** : v. *prōmō*, sous *emō*; de là *prōma*, -ae f. (= τὰ ταμεία « cellaria », Ital. ap. Tert.).

**promuscis**, -idis f. (Plin., Gloss., Isid.) : trompe de l'éléphant. Déformation populaire de *proboscis*; cf. Keller, *Lat. Volksetym.*, 70. M. L. 6777.†

**prōnus**, -a, -um (*prōnis*, Varr.) : qui penche en avant; d'où enclin à; qui a de l'inclinaison pour; bien disposé. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques dialectes italiens. M. L. 6779.

Dérivés : *prōnītiās* (Sén. le père); *prōnō*, -ās (Sid.), M. L. 6777 a. Cf. M. L. 6778, \**prōnīcāre*? (v. B. W. sous *broncher*), et 2575 a, \**dēprōnāre*. De \**prō-no-s*, cf. pour le suffixe *infer-nus*, *inter-nus*, etc.†

**propāgēs**; **propagmen**; **propāgō** : v. *pangō*.

**prope** : adverbe et préposition de sens local « auprès, près » et « près de »; au sens moral « presque » (depuis Tér.). Comme préposition est suivi de l'accusatif, d'où *propediem* « un jour prochain », *propemodum* « à peu près, presque » (à côté de *propemodo*; cf. J. Wackernagel, *Vorles.*, I 59). Ancien, classique, usuel. Il y a un comparatif *propior* avec un n. *propius* qui joue le rôle de préposition. Mais l'adjectif qui signifie « proche » est *propinquus*, ancien, classique, usuel; conservé dans quelques formes romanes. M. L. 6783; cf. *longinquus* et *antiquus*. Le superlatif de *prope* est *proximē*; de *propior*, *proximus*. De *proximus* dérivent *proximītiās*, *proximō*, -ās et *ad-proximō* (Ital., Vulg.); *proximātus*, -ūs (Cod. Théod.). *melloproximus*, hybride formé de *μέλλω* et *proximus* (Cod. Théod. et Just.). *Proximus*, *proximō* sont représentés en vieux français et en provençal, M. L. 6794 et 6795; de même *approximō*, M. L. 559; *prope* et la forme renforcée *ad prope* ont aussi quelques représentants. M. L. 6781 et 197.

*Propinquus* a servi aussi à exprimer la parenté, comme *affinis* : *propinquī* « les proches », cf. gr. *ἄγγιστος*, *ἀγγιστεύς*. En dérivent : *propinquītiās*; *propinquō*, -ās et *appropinquō*, M. L. 558. Mais sur *propius* la langue commune a bâti *propio*, -ās (Jér., Paul. Nol.) et *appropio*, M. L. 557. Cf. aussi M. L. 6782, \**prōpeānus* « prochain », B. W. s. u.; \**repropitiāre*, M. L. 7229.

**propter** : dérivé de *prope*, comme *praeter* de *prae*, adverbe et préposition « auprès [de], au bord [de] ». Le sens local, ancien (Cat., Plt.) et bien attesté jusqu'à Cicéron, tombe en désuétude à l'époque impériale; à partir de Tacite, où c'est peut-être un archaïsme voulu, il ne semble plus attesté. Le sens le plus répandu, déjà dans Cicéron, c'est le sens causal « à cause de, en raison de » (d'où dérive le sens final « en vue de »). Même évolution que dans *ob*, que *propter*, mot plus plein et plus populaire, a fini par éliminer (cf. Stolz-Leumann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 504). Ce sens a pu se développer en partant de locutions comme *propter uiam fit sacrificium*, *quod est proficiscendi gratia*, *Herculi aut Sanco, qui scilicet idem est deus*, P. F. 254, 12. De là *propterea* et *quāpropter* « pourquoi » et « c'est pourquoi ». Cf. *praeterpropter*.

*Proximus*, *proximē* montrent que *prope* repose sur un type \**prokw-*, avec assimilation inverse de celle qu'offre le type *quinque*; c'est que \**kw-* ne pouvait figurer devant *-r-*; l'assimilation a donc été renversée. Le *p* de *propter* est sans doute d'après *prope*. La formation des deux adjectifs qui constituent une paire, *propinquus* et *longinquus*, n'est pas claire; l'indo-européen n'avait pas de suffixe \**kw-* : *antiquus* est un ancien composé; on rapproche un type grec qu'on coupe arbitrairement *ἀνδρ-απός*, *τῆλε-δ-απός* (v. BSL 28, p. 42 sqq.). Pour l'emploi de *propinquī* au sens de « proches (parents) », cf. av. *nabā-nazdišta-* « (parent) le plus proche du nombril ». — Cf. *procul*?

**properus**, -a, -um : rapide, qui se hâte. Adjectif archaïque (Caton, cf. Fest. 300, 3), conservé par la poésie et la prose poétique (Tacite); adverbial *propere* et archaïque *properiter*.

Dérivés : *properō*, -ās : transitif (surtout en poésie) et absolu « hâter » et « se hâter » (différencié de *festinō*, q. u.); d'où *properāns*, -ter; *properātus*, -tim; *properatiō* (classique); *properantia* (Sall., Tac.); *properābilis* (opposé par Tert. à *tarābilis*); *approperō* (cf. *accelerō*); *dēproperus*; *dēproperō*; *exproperātus*; *improperō*, -ās; *improperanter* (avec in- local); *impro-*

*perātus* (avec in- privatif, Vg., Ae. 9, 798, sans doute calqué du grec ἀσποδάστος); *improperus* (Sil.); *praeproperus*, -ranter; *praeproperō*; *properipēs* = ὠκύπους (Catulle).

Non roman, pas plus que *festinō*.

La formation rappelle celle de *perperus*. Dans un cas comme dans l'autre, l'essentiel du sens vient du premier élément du mot. Sur *properō*, origine et emploi, v. F. Muller, *Mnem.* 60, 1933, 199-230. *Approperō* a subi l'influence de *prope*; de là *dēproperō* « abire properē ».

**prophēta**, -ae m. (*profēta*) : emprunt au gr. *προφήτης* usité surtout dans la langue de l'Église, qui en a tiré des dérivés latins : *prophētia* (Vulg. = *προφητεία*); *prophetō*, -ās, -āre (à côté de *prophētiāzō*); *prophētiātō*; *prophētālis*; *prophētiālis* (à côté de *prophēticus* = *προφητικός*); *prophētissa* f. (cf. *abbatissa*), à côté de *prophētis* = *προφήτης*; *comprophēta*, -iō, -ās (Jér.). Britt. *prophwyd*.

**prōpīnō** (sur l'ō, v. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 151), -ās, -āre : porter une santé à, boire à la santé de; de là « verser à boire à quelqu'un; administrer (une potion) »; puis, par image familière, « passer, procurer quelque chose à quelqu'un » (Enn., Sat. ap. Non. 33, 9); emprunt au gr. *προπίνω* latinisé, ce qui explique la variation de quantité du préverbe (cf. *prōlogus*); de là *prōpīnātō*, -tor; *propīna* (d'après *popīna*, Isid., Or. 15, 2 fin.). Sur *propin* = *προπιεν*, v. Perrochat, *Festin de Trimalcion*, ch. 28, 3.

**propinquus** : v. *prope*.

**propitiū**, -a, -um : propice. Terme de la langue religieuse qui s'applique aux dieux et qui, dans la langue commune, s'est étendu aux hommes et aux choses. Ancien, usuel, classique.

Dérivés : *propitiō*, -ās; *propitiābilis* (archaïque); *propitiātō*, -tor, -trix (langue de l'Église); *propitiātōrius* (id.); *propitiētās* (Not. Tir.). Doit appartenir au groupe de *petō* plutôt qu'être dérivé de *prope* (Wackernagel, *Vorles.*, II, 162). Le sens est à expliquer par des particularités de la langue religieuse. Cf. *petō* et *praepes*.

**prōpōla**, -ae m. : emprunt (Plt.) au gr. *προπώλης* « détaillant, revendeur, brocanteur ». Formes latinisées : *prōpōlus*, CIL XII 1110; *prōpōlārius*, CGL V 576, 56. Pour l'ō, v. *prōlogus* et *propīnō*.

**prōprius**, -a, -um : propre, particulier. Joint à *peculiāris*, opposé à *communis*; synonyme de *īdōus*. Du sens de « qui appartient en propre », on passe à celui de « permanent » (joint à *perennis*, *perpetuus*, etc.). D'après les *Captiui* de Plaute, 862, et d'après l'inscription sur les *Ludi saeculares*, le mot semble avoir eu un sens rituel; v. Lindsay, *The Captiui of Plautus*, 1900, ad l. Ancien, usuel, classique. Irl. *propir* « proprium » (scil. nōmen); mot savant.

Dérivés et composés : *proprie* adv. (*propritiū* dans Lucr. 2, 975, sans doute d'après *partim, propriatim* Arn.); *proprietās* : caractère particulier, propriété, droit de possession, propriété; d'où *proprietārius*, -i (langue du droit, Dig., Paul.); *proprietālis* (tardif); *proprio*, -ās : [s']approprier (rare, archaïque et post-



classique); *appropriō*, *-priātīō*; *propriūficō* (bas latin). En grammaire, *improprius* traduit le gr. ἄερος (Quint. 8, 2, 3); de là *improprietas*.

Le nominatif *prōprius* a été sans doute rebâti sur la locution *prō priuō* « à titre particulier »; cf. *sēdulus*, *profānus*, d'après \**sē dolō*, *prō fānō*. Dans \**proprīuos*, l'o aurait été absorbé par l'u précédent, qui se serait vocalisé, et l'i aurait été ensuite abrégé devant la voyelle ainsi formée, d'où *proprius* (sur des traces de *proprius*, v. Lindsay, *Early latin verse*, p. 144, et préface des *Captiui*, p. 19). L'explication par \**pro-prios* (= *p(a)trios*) proposée par W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 111, et Wackernagel, *Festgabe Kaegi*, 40, ne convainc pas. *Proprietās* n'apparaît pas avant Cicéron, où c'est un calque de ἰδιότης; le sens de « droit de possession » appartient à la latinité impériale (Suét., Just., Juristes).

**propter** : v. *prope*.

**propterus** : v. *proteruus*.

**prōpudium** : v. *repudium*.

**prōra**, *-ae* f. (doublet archaïque en *-i*, *prōris*, acc. *prōrim* dû sans doute à l'influence de *puppis*; cf., pour l'alternance des thèmes, πῶσις et *pausa*; *burā* et *buris*) : proue de navire. Emprunt technique au gr. πρῶρα. M. L. 6784.

Dérivé : *prōrēta*, *-ae* m. : homme de proue (Plt.). Ionien? V. B. Friedmann, *Die ion. u. att. Wörter in Lat.*, 18 sqq.

\***proriga**, *-ae* m. : étalonnier (Plin., HN 8,156). Forme douteuse; cf. *auriga*?

**prōrsus** (*prōs(s)us*), *-a*, *-um* : adjectif formé de *prō* + *uorsus* encore attesté dans Plt., Pseud. 955, cité par Varr., L. L. 7, 81, sous la forme *prōuersus* (opposé à *trānsuorsus*). Proprement « qui marche en droite ligne ». *Prō(u)orsus* > *prōrsus* > *prōs(s)us* par assimilation de *r* à *s*; cf. *dossus*, *rus(s)um*. *Prōrsus*, *prōrsus* s'emploient comme adverbes, cf. *aduersus*, *aduersum*, avec le sens de « en droite ligne, sans obstacle », d'où « tout à fait » : *prōrsus perit*. Cf. *plānē*. Les formes romanes qu'on a voulu en faire dériver se concilient mal avec le sens de *prōrsus*; cf. M. L. 6785.

A *prōsus* se rattache *prōsa* (sc. *ōratiō*) « le discours qui va tout droit; la prose »; cf. *Isid.*, Or. 1, 38, 1, et Don., Eun. 306, d'où *prōsārius* (Sid.); *prōsaicus* (Ven. Fort., d'après λογικός?). A *prōsa* s'oppose *uersus*. Irl. *pros*. Cf. aussi *Prō(r)sa*, nom d'une déesse de l'accouchement, opposé à *Postuerta*, dans Varr. ap. Gell. 16, 16, 4.

**prōsāpia**, *-ae* (*prōsāpiēs*, *-ei*) f. : descendance, progéniture. Archaïque, Cicéron le qualifie de *uetus uerbum*, Tim. 39, et Quintilien renchérit sur ce jugement, 1, 6, 40; 8, 3, 26.

On rapproche skr. *sāpah* « pēnis », *sāpāyan* « futuēns ». V. *sōpiō*.

**proscultō**, *-ās* (*proscultor*) : mot de l'Italia trad. δια- ou παρασκάπτω (*explōrō*, *prospiciō*, Vulg.) « se pencher pour regarder, épier ». Formation analogique d'après *auscultō*? Ou apparenté à *sculta* (*sculca*), *scultātōrēs*? V. ces mots.

**Prōserpina**, *-ae* f. f. : emprunt au gr. Περσεφόνη (pē. *Perseponas* gén.), déformé par l'étymologie populaire, qui l'a rapproché de *prōserpō*; Proserpine étant, comme le serpent, *prōserpēs bestia*, la déesse qui chemine sous terre. Un intermédiaire étrusque est possible : les formes étrusques sont *Phersipnai*, CIE 5091; *Phersipnei* (tombe dell' Orco, Tarquinia). Un miroir étrusco-latin de Cosa, CIL I<sup>2</sup> 558, porte *Venos Diouem Prosepnai*; v. G. Devoto, *Studi etruschi*, I, 1927, p. 255 sqq.; et R. Bloch, *Rev. Phil.*, 1952, p. 182 sqq. L'i de *Prōserpina* doit être de même origine que celui de *techina*, *mina*.

De là : *prōserpināca* (*herba*), Plin. 26, 23; 27, 127 (altéré en *scorpināca*, Apul., Herb. 18; cf. *scorpiō*); *prōserpinālis herba* dans Marc. Emp. 10 : polygonon ou « renouée ».

**prōsiciae**, *-ārum* (*-ciēs*, *-cium*) f. pl. : v. *prōsecō*, sous *secō*.

**prosper** (*prosperus*), *-a*, *-um* (*prosperior*, Ov.; *-perimus*, Vell.) : qui vient bien, qui prospère. Ancien, usuel, classique. Les anciens l'expliquent comme issu de *prō spēre* « conformément à l'espoir »; cf. Nonius, 171, 24, *spem ueteres spem dixerunt unde et prospere dicitur, hoc est pro spe*, et Tēr. Ph. 895. La formation serait du type de *sēdulus*. Mais l'ê fait difficulté : on attendrait \**prospērē* (adverbe), \**prospērō* (dénominal); et sans doute n'y a-t-il dans l'explication de Nonius qu'une étymologie populaire.

Dérivés et composés : *prosperitās* et *prosperō*, *-ās*; *prosperefaciō*; *improsper*; *improsperē*, *-peritās*; *perprosper* (époque impériale).

Le rapprochement avec skr. *sphirāḥ* « riche, abondant », v. sl. *sporū* (même sens), sans être sûr, est possible.

**prosternō** : v. *sternō*.

**prostibulum** : v. *prostō*, sous *stō*.

**prosumia**, *-ae* f. : *genus nauigii speculatorium paruum*, P. F. 252, 18. Deux exemples de Caecilius ap. Non. 536, 8 sqq. V. d'Alessio, *Riv. Fil. Istr. Class.*, 1941, 113.

**prōtēlum**, *-ī* n. (*ō* dans Lucr. 2, 531; 4, 190) : terme de la langue rurale dont le sens est « fait de tirer en avant, trait ou tirage continu »; cf. le sens des dérivés romans de *prōtēlum*, M. L. 6790 a, et \**protēlāria*, 6790; dans la langue commune, « suite ininterrompue ». Usité surtout à l'ablatif *prōtēlō* « tout d'un trait »; cf. Non. 363, 1 sqq. De là *prōtēlō* (synonyme anté- et postclassique de *prōdicō*) « prolonger » et « pousser au loin », d'où, dans la langue militaire, « repousser » (peut-être par suite d'un rapprochement avec *tēlum*). Fausse étymologie dans P. F. 267, 2, *protelare, longe propellere, ex Graeco uidelicet τῆλε, quod significat longe*. — *Prōtēlum* est issu de \**prō-ten-s-lo-m* et s'apparente à *tendō*, *teneō*, *tenus*.

**prōtinus** (*prōtenus*) adv. : en poursuivant sa route, en continuant; immédiatement après. Autres formes archaïques : *prōtinam*, cf. Varr., L. L. 7, 107, *protinam* (scil. *uiam*?) a *protinus* *continuitate significans*; et *protinis*, *protenis*, cf. Afranius ap. Non. 375, 31 sqq. *Prōtinus*, comme *hācenus*, semble bien un composé de

*tenuis*; d'après *protinam*, *protinis* (scil. *pedibus*?), on l'a expliqué aussi comme la forme de nominatif d'un adjectif *prōtinus*, *-a*, *-um* devenu invariable, comme *aduersus*, *rursus*, et on a comparé les adjectifs en *-tinus* du type *crāstinus*, *diūtinus*, etc., skr. *dicā-tandh* « diurnus ». L'o de *protinus* est bref chez Plt. et Tēr., long chez Virg. (B. 1, 13, pour éviter le tr braque).

V. *tenuis* II.

**prōteruus**, *-a*, *-um* (graphie *propteruus* dans Festus, 444, 31, citant un vers de Pacuvius, R. 137, où la scansion réclame une syllabe longue (troch. sept.), *amplus, rubicundo colore et spectu propteruo ferox*; même longue dans Plt., Amp. 837 (troch. sept.), *audacem esse, confidenter pro se et proterue loqui*. Plaute et TERENCE ne semblent connaître que *prōteruus*; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 212. Après eux, on ne rencontre que *prōteruus*) : qui marche en aveugle? Cf. Ba. 612; effronté, imprudent. A l'époque classique, sous l'influence de *prōterō*, prend le sens de « qui renverse tout » (en parlant des vents; cf. Hor., Od. 1, 26, 2; Ep. 1, 66, 22; Ov., H. 11, 14).

Dérivés : *proteruē*, *-uiter*, *-uītās*, *-uia*, *-uiō*, *-is* (ces deux derniers, tardifs).

Étymologie incertaine comme le sens initial. On a proposé \**pro-pterg-uos*; cf. gr. πτέρωξ, πτερόν, skr. *pātram* « aile », qui serait dans le second élément de *accipiter*; cf. *petō*. V. Benveniste, *Origines*, p. 28.

**prōuerbium** : v. *uerbum*.

**prōuincia** : autre forme de *peruincia*.

**prōuincia**, *-ae* f. : terme technique du droit public, « charge confiée à un magistrat »; et spécialement « administration d'un territoire conquis »; d'où, par dérivation, « province ». Dans la langue commune a le sens général de « charge, fonction, mission ». Ancien, usuel, classique. Cf. fr. *Province*. Irl. *prouinse*.

Dérivés : *prōuinciālis*; *prōuinciātim*, *-ciola* (Vinc. Ler.).

Pas d'étymologie sûre. La glose de P. F. 520, 7, *uinciam dicebant continentem*, est trop obscure pour être utilisée. Une autre glose du même, 253, 13, *provinciae appellantur quod populus Romanus eas prouicit, i. e. ante uicit*, n'est qu'une étymologie populaire. Peut-être mot d'emprunt, déformé par de faux rapprochements?

**prox** : *bona uox, uel ut quidam proba, significare uidetur, ut ait Labeo de iure pontificio lib. XI*, Fest. 298, 16. Se trouve dans Plt., Ps. 1279. Sans autre exemple. Cf. *prez*?

**proximus** : v. *prope*.

**prūdēns**, *-dētis* adj. : qui prévoit. Ancien (*prudent* est dans Enn.), classique, usuel. Britt. *prudd*. Issu de *prōuidēns* > \**proudēns* > *prūdēns*; cf. Cic., Diu. 1, 49, 111, *quos prudentis possumus dicere, i. e. prouidentis*. Le rapport avec *prōuideō* est, on le voit, encore perçu; cf., de même, les définitions de *prudentia* données par Cicéron et rapportées par Non. 41, 28 sqq., Hort. 33, de Rep. VI (1) : *prudentia... quae ipsum nomen hoc nacta est ex prouidendo*. Toutefois, dans l'usage courant, *prūdēns* s'était détaché, phonétiquement comme sémantiquement, de *prōuideō* et avait pris le sens large de

« qui sait, qui est au courant de, expérimenté, sage », cf. *iūrisprūdēns*; *prūdēntia* est différencié de *prōuidēntia* par Cicéron lui-même, Inu. 2, 53, 160 : *prudentia tribus partibus constare uidetur, memoria, intelligentia, prouidentia*, et défini par lui, Off. 1, 43, 153 : *prudentia, quam Graeci φρόνησιν, est rerum expetendarum fugiendarumque scientia*. — La langue a recouru alors pour exprimer l'idée de « prévoyance » à des formes nouvelles refaites sur le composé récent *prōuideō* et qui se dénoient comme des créations savantes : *prōuidus*, *prōuidēns*, *prōuidēntia*, etc. (v. sous *uideō*).

Dérivés et composés : *prudent*; *Prudentius*, *-tilla*, *-ticula* (= *Phronesium*); *imprūdēns* « qui ne prévoit pas », « qui ne sait pas, ignorant »; *imprudent*; *imprudentia* (classique).

**prūina**, *-ae* f. : gelée blanche; *dicta quod fruges ac uirgulta perurat* (étymologie populaire), P. F. 253, 19. Dérivé : *prūinōsus*. Ancien, classique, usuel. Conservé dans quelques langues romanes, dont le fr. *brûine*; cf. M. L. 6796.

On rapproche skr. *pruṣṣā* « givre », got. *friusa* (datif singulier) « φῦχος », v. h. a. *friosan* « frieren ». V. *prūriō*.

**prūna**, *-ae* f. : charbon ardent, tison. Ancien (Cat.), classique. Conservé dans quelques dialectes romans; cf. M. L. 6797.

Cf. le groupe de gr. πύρηγμα « je brûle », v. sl. *para* « vapeur », etc.

**prūnus**, *-ī* f. : prunier (Caton); **prūnum**, *-ī* n. : prune; *prūnulum* : petite prune; *prūnellum* (Ven. Fort.); *prūnella* (Gloss.); *prūniceus* (Ov., M. 12, 272, d'après *pūniceus*?); *prūnārius*, *-ūs* (Gl.).

Les langues romanes ont conservé *prūnus*, M. L. 6800; à *prūnum* elles ont substitué \**prūna* ou \**prūnea*, M. L. 6798, 6799, comme le germanique : v. isl. *plōma* « Pflaume », finn. (*pyluumu*); *prūniceus* est demeuré en logoudorien, M. L. 6799 a.

Le grec a parallèlement προῦνον « prune ». On sait que les noms latins d'arbres fruitiers cultivés sont empruntés.

**prūriō**, *-is*, *-īre* : être échauffé ou en chaleur, démanter; sens moral « brûler de » (cf. *gestiō*). Ancien, technique et populaire. Conservé partiellement dans les langues romanes, avec des déformations par dissimilation; cf. M. L. 6802, *prūrire*, \**plūrire*, \**prūdire*.

Dérivés : *prūritus*, *-ūs*; *prūritius*; *prūrigō*, M. L. 6801; v. Ernout, *Philologica* I, 179; *prūriginōsus*; *prūriōsus*; *perprūriscō* (Plt. et Apul.).

Dénominal d'un substantif *prūris* de \**preusis*; cf. *prūna*, *prūna* (v. ce mot). La même racine exprime l'idée de « brûlure » par le froid comme par la chaleur.

**psallō**, *-is*, *-ere* : jouer de la cithare. Emprunt au gr. ψάλλω, depuis Salluste. Dans la langue de l'Égypte : chanter des psaumes. Irl. *salland*, *salir*; britt. *sallwyr* « psaltērion ».

Dérivés : *psaltria* (Tēr.); cf. *citharistria*; et tardifs *psaltrix*, *psaltātrix*, trad. ψάλλουσα.

**psalmus**, *-ī* m. : psaume. Emprunt (Tert.) au gr. ψαλμός. Latinisé, d'où *psalmi-cen*, *-sonus*. Prononcé \**sal-mus*, v. fr. *saume*; irl. *psalm* (savant), *salm*. Cf. le précédent.]

**pseudo-** : préfixe emprunté au gr. ψευδο-, qui, à l'époque impériale, a servi à former quelques composés hybrides : *pseudurbānus* (Vitr.), *pseudo-calidus*, *-liquidus*, etc., surtout fréquents dans le vocabulaire de l'Église (v. Blaise). Cicéron avait déjà créé *Pseudocato* (ad Att. I, 14, 6); et Plaute, *Pseudolus*.

**-pte** : particule de renforcement qui se place après les adjectifs (surtout à l'ablatif singulier) et, plus rarement, après les pronoms possessifs; cf. P. F. 409, 1, *suapte pro suo ipsius, ut meapte meo ipsius, tuapte tuo ipsius*. Cf. gr. -πτε dans πτερε.

V. *-pe* et *ipse*. Cf. *-met* et *-te*. M. Benvenistela rattaché, sans doute avec raison, *-pte* au groupe de *potis*, *pote*. Mais *-pse* fait difficulté.

1° **pūbēs**, **-is** f. : poil qui caractérise la puberté : *si inguen iam pube contegitur*, Cels. 7, 19. Joint et opposé à *capillus*, Plin. 34, 59. Par extension, « partie du corps qui se couvre de ce poil, pubis » (Vg., Ae. 3, 427, etc.; cf. gr. ἡφή, qui désigne aussi les signes de la puberté, les organes sexuels et la jeunesse). Employé collectivement pour désigner la population mâle adulte, en âge de porter les armes et de prendre part aux délibérations de l'assemblée; cf. Plt., Ps. 126, *pube praesenti in contione* (parodie d'une formule juridique ancienne commentée dans la glose de P. F. 304, 3, *pube praesente est populo praesente, συνεκδοχικῶς ab his, qui puberes sint, omnes populum significans*); T.-L. 1, 9, 6, *Romana pube*; Vg., Ae. 7, 219, *Dardana pube*, etc. (= *pūberēs*, qu'emploie César, B. G. 5, 56, 2, *omnes puberes armati convenire consuunt*). A ce dernier sens se rattache l'adjectif *pūbicus*, qui pourrait être une contamination de *\*pūbicus* (non attesté, cf. *ciuicus*) et de *poplicus*. Ancien, classique, usuel. M. L. 6806, *\*pubula*.

Dérivés : *pūbescō*, **-is** (= ἡφίσσω) : se couvrir de poils ou de duvets; arriver à la puberté. Ancien (Enn.), classique (Cic.). En poésie, « pousser, croître; arriver à son plein développement »; *impūbescō*; *repūbescō* (Col.). Un adjectif *pūbens* est attesté en poésie à partir de Virgile; mais il n'y a pas de verbe *pūbeō*, sauf peut-être à très basse époque (Cassiod.).

2° **pūbēs** (*pūber*, *pūbis*), **-eris** adj. et subst. m. f. : pubère, adulte : *p. puer qui iam generare potest. Is incipit ab annis XIV, femina uiripotens a XII*, P. F. 297, 2. Employé comme adjectif par Vg., Ae. 12, 413, avec le sens de « couvert de poils », plutôt que « *adultus* » (Serv.), *puberibus caulem foliis* (à côté de *pūbens*, même sens, Ae. 4, 514).

Dérivés : *pūbertās*; *impūbēs* (*-ber*, *-bis*), cf. ἡφίσσω et dans les gloses : *pūberat*, *crescit*; *pūberāle*, ἐφηβαίον; *pūbertus*, *-ta*, ἐφηβος, d'où *pūbor*, *-āris* (Do-sith.); *dēpūbis*, *-bem*, *porcum lactantem qui prohibitus sit pube feri*, P. F. 63, 9. Il est difficile de fixer la forme ancienne de l'adjectif, dont le nominatif est rare et tardif (Serv., in Ae. 5, 146). Là prose a les formes obliques du type *pūberem* (Cic., De Or. 2, 224), *pūberēs*, *impūberēs* (Cés., B. G. 5, 56, 2; B. C. 3, 14, 3). Les poètes et les prosateurs de l'époque impériale emploient de préférence *impūbis*, *-e* : T.-L. 9, 14, 11, *caedunt pariter... puberes impubes*, où le contraste est frappant; Vg., Ae. 9, 751, *impubes... mālōs*, etc. Le substantif dérivé *pūbertās* est dans

Cic., N. D. 2, 86. La double valeur, adjectif et substantif, de *pūbēs*, *pūber* rappelle celle de *uber* : mais *pūbēs* est du genre animé et féminin comme *plēbēs*. Les formes obliques de l'adjectif peuvent avoir été influencées par la flexion de *uetus*, *ueteris* : *pūberem aetatem* s'oppose à *ueterem aetatem*; et l'adjectif simple *\*pūbis*, *pūber*, avoir été rebâti sur *impūbis* (cf. *innūbis*, gr. ἄνθος), *impūber*, qui rappelle *dēpūber*. Histoire trouble et compliquée dont le détail nous échappe, faute de formes anciennes assez nombreuses.

Aucune étymologie sûre. On pense naturellement à skr. *pumān* « homme », acc. *pumānsam*, gén. *pumāsā*, mais la formation de *pūbēs* reste à expliquer; ceci ne rendrait compte que de *pū-*; v., sur ces faits, Solmsen, IF 31, p. 476. Une racine de la forme *\*pūdh-* ou *\*pūbh-* avec soude initiale et sonore aspirée finale, est exclue et *-bēs* doit être un second terme de composé : racine de *fuī*, etc. (cf. *pro-bus*), ou *\*dhē-*? Sans rapport avec *puer*.

**publicus**, **-a**, **-um** (poublicum, CIL I<sup>2</sup> 402) : qui concerne le peuple ou l'État, public (opposé à *privātus* comme δημόσιος s'oppose à ἰδιος); cf. *rēs publica* « les affaires de l'État ». Subst. *publicus* m. « serviteur de l'État » (= ὁ δημόσιος); *publicum* n. « domaine public »; *in publicō* « en public ». Adv. *publicē*. Ancien, usuel, classique. Les formes romanes sont savantes, M. L. 6805; de même, irl. *puplach*, *puplican*.

Dérivés : *publicō*, **-ās** : rendre public, mettre à la disposition du public; d'où « confisquer » (cf. δημασιεύω, -σιεύω). Le sens de « publier » ne semble pas attesté avant l'époque impériale, M. L. 6804 (formes savantes). De là : *publicatiō* « confiscation » (Cic.); *publicitūs* « au nom du peuple ou de l'État »; *pūblicitās*, **-a**, **-um**, surtout substantivé : *publicianus*, **-i** m. « qui afferme les revenus de l'État; fermier général, publicain ».

V. *pūbēs* et *populus*. Sur le groupe *pūbēs*, *publicus*, v. Benveniste, R. Phil., 1955, p. 7.

**puccinus** : petit (Diehl, Inscr. christ. uel. 4023). De *puccinus*?

**pudet**, **puditum est** et **puduit**, **-ēre** : avoir honte. Verbe impersonnel, *mē pudet* (et *pudētur*, Pét. 47, 4, cf. *uerētur*). Toutefois, la construction personnelle *pudeō* apparaît chez les comiques, e. g. Plt., Cas. 877. De là : *pudēs* (et *impudēs*) et les adverbies *pudenter*, *impudenter*; *pudendus*; *pudenda*, **-ōrum** « les parties honteuses » (= τὰ αἰδωτά); *pudibundus*. Ancien, usuel, classique.

Dérivés et composés : *pudor* (cf. αἰδώς); *pudicus* (cf. *amicus* et *paedico*); *pudicitia* (opposé à *stuprum*, Cic., Cat. 2, 11, 25); personifié et divinisé; *pudicundus* (Gloss.); *pudesci* (Min. Fel., Prud.); *pudibilis* (tardif); *pudimentum*, αἰδοῦν (Gloss.); *pudofac-tus* (Gell.); *dispu-det* : forme à préfixe augmentatif (cf. *discupio*, etc.), du vocabulaire de la comédie, reprise par Apulée; *pudōrātus* (langue de l'Église); *expudōrātus* (Pét. 39, 5); *pudōrōsus* (Gloss.); *pudōricolor* (Laevius); *impudentia* (ancien, Enn.), d'où *pudentia* (Apul.); *impudicus*, **-citia**; *impudicius*; *stupratus*, *impudicus factus*, P. F. 96, 24; *dēpudicāre*

(Laberius, d'après *dē-honestāre*, *dē-uirgināre*); *dēpudat*, *dēpudescō* (latin impérial); *suppudet* (Cic., Fam., 9, 1, 2). Pour *repudium*, v. ce mot.

L'ensemble du groupe montre que le sens originel est « mouvement de répulsion ». On ne voit à en rapprocher que le groupe très différent de gr. σπείδω « je m'efforce, je me hâte » et de lit. *spaudziū* « je peine », *spūdētis* « se donner de la peine ». Pour des valeurs psychiques des racines telles que *\*(s)teud-*, *\*(s)peud-*, cf. lat. *studeō*; v. aussi *stupēō*.

**puer** (*pouero* avec *-ou-* dans CIL III, p. 962, n. 2; sans doute forme tardive et populaire comme *plouebat* de Pét. 44, 18; v. *pluō*), **-rī** m. et f. (toutefois, la langue tend à créer un féminin *puera*, déjà dans Liv. Andr., Varr., mais qui ne s'est pas répandu) : enfant, garçon ou fille, dans la période de la vie qui succède à l'enfance et précède l'adulescentia. L'expression *ā puero*, *ā pueris* s'emploie comme le grec ἐκ παιδός, ἐκ παιδων au sens de « dès l'enfance ». Diffère de *liberī*, qui désigne les enfants par rapport aux parents. Toutefois, la distinction n'est pas toujours observée, et *puer* sert de singulier à *liberī* : cf. Vg., Ae. 4, 94, *tuque* (= *Venus*), *puerque tuus* (*Cupido*); et même CIL XIV 2862, *Fortunae louis puero. Pueri* est même employé pour *liberī* amérique, Hor., AP 83. Souvent, comme le gr. παῖς a le sens de « jeune esclave »; cf. le fr. « garçon ». Étant donné l'extension de sens prise par *infāns*, *puer* faisait double emploi. Aussi n'a-t-il pas survécu dans les langues romanes, malgré sa fréquence et son ancienneté dans les textes; seules quelques formes dialectales conservent des traces de *puerculus*, *puerilis*; cf. M. L. 6807-6808.

Dérivés et composés : *puer(iti)a* (*-tiēs*); *puerāscō* et *puerāscō*; *puerilis*, **-litas** (pour l'i, cf. *hostilis*, *ciuitilis*); *puerāris* : *παῖδεραστής* (Tert., cf. *pullāris*); *puerisus* : *παῖδικός* (Gloss.); *puerāster* : *ἀντίπαος* (Gloss.); *puerculus* (Arn.); *puella* : fillette, terme de tendresse, fréquent dans la langue amoureuse (*puellus* est beaucoup plus rare et refait secondairement sur le féminin; dans les couples, la forme de diminutif est normale pour le féminin, cf. *anculus* (*seruus*), *ancilla*, *adulescens*, *adulescentula*; gr. *παῖδιον*, etc.; v. W. Schulze, Lat. Eigenn., 418; E. Fraenkel, Glotta, I 286; J. Wackernagel, Glotta, 2, 6 sqq.); *puellāris*; *puellāscō*; *puellula*; *puelluor*, **-āris** (Labér. ap. Non. 490, 22?); *puellātorius* (Solin.); *depuellō* = ἐκπαρθεύω (Cael. Aur.); *puerpera*, **-ae** f.; *puerperium*; *puerigenus* (Fulg.). Tardifs : *puerinus*, **-a** (Diehl, I. C.); *puericellus* (Greg. Tur.).

Cf. peut-être aussi *Marci-por*, *Gai-por*. Mais *Naepor* semble étrusque : *Neipur*, *Naepurs*.

Cf. osq. *puklum* « puerum, filium », pél. *purlois* « pueris », et skrl. *putrah*, av. *puθrō* « fils », avec une formation en *\*-tro-* en face de *-ero-* du latin.

Formations expressives apparentées dans *pūsus* et *pūtus*, *pūllus*.

Groupe de mots de caractère familier. On en rapproche gr. πα(φ)ίς, avec vocalisme « populaire » a.

**pūga**, **-ae** f. : fesse. Emprunt de la langue érotique au gr. πῡγή (Novius, Hor., cf. Non. 39, 30). Cf. *pūgē-*

*siaca* (*pigi-*, codd.) *sacra*, Pét., Sat. 140; *dēpūgis* (Hor.) = ἀπυγός; cf. *dēlumbis*.

**pugil**; **pugillus** : v. *pugnus*.

**pūgiō** : v. *pungō*.

**pugna**; **pugnō** : v. le suivant.

**pugnus**, **-ī** m. : poing; *pugnus a punctione*, i. e. percussu diciur, P. F. 243, 1; « poignée » (par exemple, Cat., Agr. 82). Ancien, usuel. Panroman. M. L. 6814, *pūgnus*. Irl. *cuan-ene*, *punann*. Peut-être même racine *\*peug-/pug-* que dans *pungō*, *pupugī*, avec suffixe *-no* comme dans *somnus*. Le poing est « ce qui sert à frapper »; la racine qui dans *pungō* a le sens spécial de « piquer » exprimerait d'une manière générale l'idée de « choc ». Cf. *pugil*, **-lis** m. (nom. *pugilis* dans Varr.; *ū* dans Prudence; même formation que *uigil*) : athlète qui pratique le pugilat, boxeur; d'où *pugilior*, **-āris** (*-lō*); *pugilātus*, **-ūs**; *pugilatiō* (Cic.), **-tor** (Arn.), etc.

De *pugnus* « poing » dérive le dénominatif *pugnō*, **-ās**, proprement « frapper, combattre avec le poing »; cf. Plt., Cas. 412, *oppugnātum* *ōs* « figure boursée de coups de poing », mais qui a pris le sens élargi de « combattre, livrer bataille », M. L. 6813. Sur *pugnō* a été bâti le substantif postverbal *pugna* « arme de combat », cf. Plt., Cu. 572-573, *leno minitatur mihi | meaeque pugnae procliares plurimae optritae iacent?*, et surtout « bataille, genre de combat, tactique », v. fr. « poigne », M. L. 6811, comme *lucta* sur *luctāri*. De *pugnō* « combattre » sont issus de nombreux dérivés et composés se rapportant tous à ce sens et sans lien avec *pugnus* : *pugnāx*, **-ācis** m. « combattif, batailleur »; *pugnāciur*, **-ciūs**; *pugnātor*, **-trix**, **-culum**, **-tōrius**, **-bilis**; *compugnō* = συμπολεμέω (non attesté avant Aulu-Gelle); *dēpugnō* « combattre avec acharnement » (d'après *dē-bello?*); *expugnō* « prendre d'assaut » = ἐκπολιορκεῖν, Cés., Corn. Nep., non dans Cic. ni dans Sall.; *impugnō*; *oppugnō* « livrer bataille autour » (différent de *obsidēō* « assiéger, bloquer », déjà dans Plaute; *prōpugnō* et *prōpugnaculum* « ouvrage avancé de défense »; *repugnō* « repousser en combattant », avec dérivés en **-atiō**, **-ātor**. Cf. aussi M. L. 4322, *impugnāre* > empoigner, etc.

Sur *pugnāle* « poignard », v. B. W., M. L. 6812.

De *pugnis* « poignée » dérive *pugillus*, **-ī** m. (*pugilum* n.), qui a pris le sens de « poignée » à mesure que *pugnis* se spécialisait dans celui de « poing », M. L. 6809.

Dérivé : *pugillāris* (l'adjectif aurait un *ū* dans Juv. 11, 156, où le sens serait « de la grosseur du poing », cf. Friedländer, ad loc., et le passage est obscur) qui tient dans la main »; substantivé au pluriel *pugillāres* ou *pugillāria* dans le sens technique de « petites tablettes à écrire » (qui tiennent dans la main fermée). Celtique : irl. *polaire*, britt. *poullor-awr*. De là : *pugillātor* « porteur de tablettes »; *pugillatiō* « transport des tablettes »; *pugillārius* « fabricant de tablettes à écrire ».

Cf. l'élément radical du gr. πυγ- dans πύξ « avec le poing », πυγμαίχος « pugiliste », πυγμή « poing, pugilat »; v. *pungō*.

**pule(h)er**, **-e(h)ra**, **-e(h)rum** (ancien *polc(h)er* d'après



Priscien; cf. CIL I<sup>2</sup> 640, *Polc[er]*; XI 6695, *Ap. Pulcri*; I<sup>2</sup> 1211, *pulcrai*; sur l'h de *pulcher*, cf. Cic. Or. 160, *quin ego ipse cum scirem ita maiores locutos esse, ut nusquam nisi in uocali aspiratione uerentur, loquebar sic ut « pulcros, Cetegos, triumphos, Cartaginem » dicerem; aliquando idque sero, conuicio aurium cum extorta mihi ueritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reseruauit*; l'introduction de l'h a été favorisée par l'étymologie qui rapprochait *pulc(h)er* de gr. πολύχρους; l'hypothèse d'une origine ou d'une influence étrusque reste sans preuve; cf. W. Schulze, KZ 33, 386, et Stolz-Leumann, Lat. Gr.<sup>2</sup>, p. 131) : a dû d'abord signifier « fort, puissant », aussi bien que « beau » à l'origine (cf., de même, *fortis* avec le sens de « beau » et la formation de *bellus*); ainsi Hor., Ep. 1, 16, 60, *pulchra Lauerna* « puissante Laverne », C. 4, 4, 5, *merses profundo, pulchrior euenit* (cf. l'Horace de Heinze, qui l'explique par *polleō* !). Dans la langue rustique s'emploie pour désigner un animal « corpulent, plein d'embonpoint » : *pulcher bos appellatur ad eximiam pinguitudinem perductus*, Fest. 274, 28; et dans la langue religieuse se dit d'un animal sans défaut réservé pour le sacrifice; cf. Comment. in Lud. Saec. 1, 106. De là « beau » au sens physique et moral; appliqué aux dieux, aux hommes, aux choses; correspondant au gr. καλός qu'il traduit.

Dérivés et composés : *pulc(h)rē*; *pulc(h)riūdō* (classique et usuel); *pulc(h)riūs* (rare, Caecil.); *pulchellus*; *pulchrātia*, -ium (Caton); *pulc(h)rēscō* (tardif); *perpulch(er)*.

Bien que d'usage courant et constant durant toute la latinité, n'est pas demeuré dans les langues romanes, où il a été supplanté par le diminutif affectif *bellus* ou par *formōsus*, de sens plus concret (cf. *grandis* remplacé *magnus*); v. Ernout, Philologica II, 80 sqq.

Sans étymologie. Les adjectifs signifiant « beau, joli » diffèrent d'une langue à l'autre.

**pūlēium** (*pulēgium* et *pulēius*, Gloss.), -ī n. : pouliot, plante aromatique, p. *martis*; dictame (Dynamid.). Attesté depuis Cicéron. Les formes romanes remontent à *pūljum*, M. L. 6815. Panroman, sauf roumain. Germanique : v. h. a. *polaia* « Polei ».

Dérivé : *pūlēiātus*, -a, -um.  
Sans étymologie.

**pūlēx**, -icis m. : puce, puceron. Ancien; panroman. M. L. 6816.

Dérivés : *pūlicō*, -ās (Gloss.), φυλλάζω, M. L. 6817; *pūlicārius* (-ris) : -a (*herba*), φύλλον; *pūlicōsus*; *pūlicinus*.

Les langues offrent pour « puce » des mots semblables, non réductibles à un original commun : skr. *pluṣi*, arm. *lu*, v. sl. *blūza* et lit. *blūsa*, v. angl. *flēah*, gr. φύλλα; v. MSL 22, 142 sqq., 239 sqq. Cf., pour le suffixe, *cīmez*, *culex*.

**pūllāria**, -ae (-rium?) f. : sorte de tumeur des genives (Mul. Chir.). Déformation de *παρούλις*?

**pūllus**, -ī m. : petit d'un animal (cf. *poulain*, *poutre*); spécialement « poulet »; frejeton (d'une plante), cf. Cat., Agr. 51, *ab arbore abs terra pulli qui nascentur*. Dans la langue érotique : *puer, qui obscene ab aliquo amabatur*,

*eius a quo amatus esset pullus dicebatur*, P. F. 285, 3, de là *pūllārius*, « qui concerne les petits des animaux », « pullaire »; et = gr. παιδεραστής (Gloss.), et *pūlliprema* dans Ausone, Ep. 70, 8. D'abord terme de la langue rustique; ancien (Plt., Enn.), usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 6828, *pūllus*, *pūlla*.

Dérivés et composés : *pūllō*, -ās : pousser, germer (Calp.), M. L. 6818; *pūllatiō*, M. L. 6818 b; et *pūllēscō* supposé par *repūllēscō* (Col.); *pūllicēnus* (-cinus) : poulet, « poussin » (Lampr.), B. W. s. u., M. L. 6820; et britt. *pylgaint* de *pūlliciniūm* « point du jour » (cf. *galliciniūm*); *pūllāstra* : poulette, it. *pollastra*, M. L. 6818 a; *pūllāmen* (Mul., Chir.), fr. « poulain », formation en -men, du type de *ferāmen* « gibier » (Capitulaire « de uillis », ch. 36 et 62), v. fr. *ferain*, prov. *feram*, et *uitulāmen* Poetae aevi Carol., éd. E. Dümmler, I 630; v. Niedermann, M. Jahrb. f. d. kl. Altertum 29 (1912), p. 313 sqq.; M. L. 6817 a; *pūllinus* : des petits animaux; des poulains, -i *dentēs* (Plin.), M. L. 6822; -a (*carō*) : viande de poulet (Apic.); *pūllinā*(ti)cus (Plin. Val.); *pūlliter*, -tra : poulet, poulette (Varr., R. R. 3, 9, 9; rappelle *porcetra*). Sur la formation, v. Niedermann, Mnemosyne, 3<sup>e</sup> sér., 3 [1936], p. 270; M. L. 6825 et B. W. *poutre*; *pūllitiēs*, « couvée » (Varr., Col.); *pūllulus*, -i « petit », d'où *pūllulō*, -ās « faire des petits, pulluler », M. L. 6827; *pūllulāscō* et *repūllulō* (Plin.), M. L. 7231. D'autres dérivés sont supposés par les langues romanes : cf. M. L. 6823, \**pūlliō*; 6826, \**pūlliūs*; 6821, \**pūllinācia*; 6819, *pūllicella* (Lex Sal.). Cf. aussi le juxtaposé *pūlli pēs*, M. L. 6824, « pourpier » (dit aussi « pied de poulet » en français populaire). En germanique de *pūllārium* : m. b. all. *polre*.

Forme à gémination expressive, en face de got. *fula* « poulain ». Un rapport avec *puer* n'est pas exclu. Et, d'autre part, le grec αἰώλος « poulain ». L'u de arm. *ul* « chevreau » peut reposer sur *ō* ou sur u. V. aussi *pūsus*, *pusillus*; et *pūtus*, *Pullus* pourrait s'expliquer par \**put-slo*, cf. *quālus*.

**pūllus**, -a, -um : brun foncé, noir; cf. Varr., R. R. 3, 12, 5, *lepus superiore parte pulla, uentre albo*; Col., 1 praef. 24, *nigra terra quam pullam uocant* (d'où le sens de *pūllus* « (terre) meuble », en calabrais, M. L. 6829). De là *pūllum* n. : vêtement noir; en particulier « vêtement de pauvre », d'où le sens dérivé de *pūllus* « vulgaire, pauvre ». Ancien, usuel, technique. M. L. 6830.

Dérivés : *pūllātus* (opposé à *albātus*) : vêtu de noir; *pūlligō* (Plin. 8, 191); *pūllēiāceus* (Aug. ap. Suet., Aug. 87, 2); *pūllulus*.  
V. *palleō*.

**pūllus** : diminutif de *pūrus* dans Varr., Men. 462? Sens peu sûr; v. Non. 368, 33 sqq.

**pūllentum**, -ī n. : ragoût, mets saucé; d'où, familièrement, « nourriture ». Ancien (Plt.). Conservé dans quelques dialectes romans, cf. M. L. 6832, *pūllēntum*, à côté d'un doublet, non attesté dans les textes, \**pūllmen*, M. L. 6831.

Dérivé : *pūllentāris*, -rius, d'où *pūllentārium* n. : pâtée pour engraisser la volaille; ragoût, frito.

De même ombr. *pelmner* « pulmenti ».  
V. *pulpa* et *polenta*?

**pūlmō**, -ōnis m. : 1<sup>o</sup> poumon; 2<sup>o</sup> nom d'un animal marin, sans doute la méduse, p. *marinus* (Plin.); cf. gr. ἀλποεύμων. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 6833, *pūlmo*.

Dérivés : *pūlmōneus* : de la consistance du poumon, spongieux; *pūlmōnārius* : pulmonique; *pūlmōnāceus*, dans -a *rādicula* « pulmonaire », plante; *pūlmunculus*, -i m. : excroissance charnue (langue des vétérinaires).

On ne saurait déterminer s'il y a un rapport de parenté avec les mots de même sens : gr. πλεῖμων et v. pruss. *plauti*, lit. *plaučiai*, v. sl. *plušta*, ou emprunt au grec, avec métathèse. Formations aberrantes : pour cette partie du corps, les noms varient d'une langue à l'autre.

**pūlpa**, -ae f. : maigre de la viande, chair; est *caro sine pinguedine*, Isid., Or. 11, 1, 81 : pulpe (d'un fruit). Ancien (Cat.); panroman. M. L. 6834, *pūlpa*.

Dérivés : *pūlpōsus* : charnu, M. L. 6835; *pūlpāmen*, -mentum, de même sens que *pūllentum* (v. ce mot). Pas d'étymologie sûre. Sans doute apparenté à *pūllentum* et peut-être à *puls*? V. *pollen*.

**pūlpitum**, -ī n. (*pūlpitus*, bas latin) : tréteau, estrade (surtout au pluriel); d'où « scène de théâtre, tribune, chaire ». Roman : fr. *pupitre*, etc. Irl. *pūlpid*; germanique : m. h. a. *pulpū* « Pult ».

Dérivé : *pūlpitō*, -ās : planchéier. Ne semble pas attesté avant l'époque impériale. Mot technique, sans doute emprunté.

**pūlpō**, -ās, -āre : crier (se dit du voutour, Carm. Philom. 27).

**pūlpus**, -ī m. : forme tardive (Plin. Val. 5, 30) de *polypus*, gr. πολύπους, sans doute rapproché de *pūlpa*.

**pūls**, -tis (et *pūltis*, *pūltēs*, tardif) f. : bouillie de farine; pâtée; purée. Ancien, classique, usuel. M. L. 6836, *pūls*. Celtique : irl. *colt*; germanique : v. h. a. *polz*.

Dérivés : *pūltārius* m. : souprière, conservé en espagnol *puchero*, M. L. 6840; *pūlticula*; *Pūltō*.

Composé hybride : *pūltiphagus* (Plt., Mo. 828; cf. *Pūltiphagōnides*, Plt., Poe. 54); on a aussi *pūltificus* (-m jar) (Aus.).

V. *pollen*. Un emprunt au gr. πόλος n'est pas impossible par un intermédiaire étrusque. L'aspect du mot est singulier et la flexion sans autre exemple.

**pūlsō**; **pūlsus**, -ūs; **pūltō** : v. *pellō*.

**pūluīnus**, -ī m. : coussin, oreiller, traversin; donné comme marque d'honneur aux personnages de marque. Désigne aussi tout objet ayant la forme d'un coussin : balustre d'un chapiteau imitant la forme bombée du traversin; dos d'une baignoire; levée de terre dans un champ; parterre en dos d'âne. Ancien (Plt., Cat.), classique, usuel. Passé en germanique : v. h. a. *pfūliwī(n)*, v. angl. *pyle*.

Dérivés : *pūluīnar*, -āris (*pūluīnārium*, Gloss.), neutre substantivé d'un adjectif *pūluīnāris* : oreiller,

édredon. Désigne souvent un objet plus grand et plus riche que le *pūluīnus*; de là le sens de « lit d'apparat » dans les lectisternes; *pūluīllus* (diminutif), -ulus, -nātus, -nēnsis, tous de l'époque impériale. Étymologie indéterminée.

**pūluīs**, -eris (*puluer*, Gloss.) m. et f. : poussière, poudre. Spécialisé dans le sens de « poussière de l'arène ou du champ de course, de bataille » (cf. gr. κόνις); d'où le sens imagé « champ de bataille », puis « lutte, effort ». Ancien (Enn.), classique. Panroman. M. L. 6842, *pūloīs* et *pūloūs*, \**pulus* (cf. *cinis*, *cinus*). Britt. *pylor*.

*Puluis*, ancien thème en -u-, a subi l'influence de *cinis*.

Dérivés : *pūluērō*, -ās : couvrir de poussière, M. L. 6841; *pūluēratiō*; et, à basse époque, *pūluērīzō*, -ās (Vég.), hybride à suffixe grec, formé sur *κονίω*; *pūluereus* et *impulueus* (Gell. 5, 6, 21, formé sur *ἀκόνιτος*, ἀκόντι vocāv comme me l'a signalé J. B. Hofmann); *pūluerulentus*; *pūluērārius* (*uīcus*); *pūluērāticum* (-ca) « pourboire, salaire » (latin impérial); *pūluisculus* (-culum), M. L. 6843.

Cf. skr. *palāvah*, lett. *pelus* (pl.) « bal'e du grain », v. pr. *pelwo*. V. *pollen*.

**pūluīs** : sorte de plante épineuse (Ps.-Rufin., Ios. ant. 9, 10)?

**pūmella**, -ae f. : boule de gui (Gl.). De *pōmum*? Cf. *pūmellus* « grenade » = *mālum pūnicum*. V. André, Lex., s. u.

**pūmex**, -icis m. (les formes romanes supposent un doublet *pōmex*, cf. M. L. 6844, qu'on trouve dans les gloses), féminin dans Catulle 1, 2 : pierre ponce. Ancien (Plt.). Panroman, sauf roumain. V. h. a. *pūmiz*.

Dérivés : *pūmicō*, -ās : ponce (d'où *pūmica*, Grom.); *pūmicātor* : σμήκτης (Gloss.); *repūmicātiō* (Plin.); *pūmiceus* : de pierre ponce; *pūmicōsus* : poreux (Plin., Vitr.).

Pour l'étymologie, v. *spūma*; la ressemblance de la « pierre ponce » et de l'éponge est frappante et a été signalée dès l'antiquité. L'*ō* de *pōmex* ne peut être que l'adaptation d'un *oi* normalement conservé en osque (la pierre ponce se trouve près des volcans); forme dialectale tardivement latinisée. Mais peut-être mot indigène, comme *sulp(h)ur*, rapproché secondairement de *spūma*.

**pūmiliō** (gén. pl. *poumilionom* sur une ciste de Préneste, CIL I<sup>2</sup> 560), -ōnis c. : nain, naine. Forme accessoire, sans doute dialectale : *pōmiliō*. Depuis Lucrèce. On trouve à basse époque et dans les gloses un adjectif *pūmilus* ou *pūmilis*; et *pūmilus* au sens de « nain » dans Stace et Suétone. Cf. le suivant.

Cf. gr. πυγμαῖος, Πυγμαλίων. *Pūmiliō* est la forme la plus ancienne; *pūmilus* en a été tiré secondairement, les formes en -ō, -ōnis paraissant vulgaires.

**pūmula**, -ae f. : espèce de vigne (naine?) sur le territoire d'Amiterne (Plin. 14, 37). Sans doute à rattacher au précédent et au groupe de *pu-er*, *pusus*, *putus*, etc.

**pungō**, -is, **pupugi** (*pepugi*; -*punxi* dans les compo-

Provided by Diacronia.ro for IP 44.221.43.208 (2024-03-19 10:58:30 UTC)



*puticulae quod putescabant ibi cadauera proiecta, qui locus publicus extra Exquilias. Itaque eum Afranius putilucos in Togata appellat, quod inde suscipiunt per puteos lumen* ». Cf. P. F. 241, 1.

*Puteus* a la même finale que *balteus*, *calceus*, *pluteus*, ce qui laisse supposer une origine étrusque. Sur étrusque *puteal*, v. Sigwart, Glotta, 8, 159. Dans rapport avec *putāre* ou *pauire*.

**putō** : v. le suivant.

1. **pūtus**, -a, -um (sur la quantité de l'u, v. Aulugelle 7, 5, 5; Alfenus prononçait *pūtus* d'après *pūrus*, mais la brève est attestée par le mètre dans Plt., Ps. 1200; cf. Lindsay, *Early lat. verse*, p. 103 et 213) : ancien adjectif presque uniquement employé dans la locution asyndétique *pūrus pūtus*, qui s'applique surtout à l'argent : *argentum pūrum pūtum* « argent pur [et] sans mélange ». Ancien, mais rare et de couleur archaïque; cf. P. F. 23, 10; 241, 4, qui attribue le mot aux *antiqui*. De *pūtus* Varron, L. L. 6, 63, fait dériver le dénominatif :

2. **putō**, -ās, -āui, -ātum, -āre, dont le sens général serait « nettoyer, purifier », cf. Varr., R. R. 2, 2, 18, *uellus lauare ac putare*, et qui se serait spécialisé dans des acceptions techniques :

1° « émonder, élaguer les arbres », sens qui s'est maintenu jusque dans les langues romanes, cf. M. L. 6869, *pūtāre*, et en germanique dans les mots *poten* (all. dial.), *possen* (franc.); cf. aussi bret. *embouda* « greffer, enter », de *imputāre* (avec influence de *ἐμφορον*?) ; v. B. W. sous *enter*.

2° « apurer un compte », *rationem putāre*; cf. Varr., l. l. : *putare... purum facere*; *ideo antiqui purum putum appellarunt*; *ideo putator quod arbores puras facit*; *ideo ratio putari dicitur, in qua summa fit pura* : *sic is sermo in quo pure disponuntur uerba, ne sit confusus atque ut diluceat, dicitur disputare*; et Gell. 7, 5, 6 sqq., etc. De ce second sens serait dérivé celui de « compter, calculer, estimer » et, d'une manière plus générale, « juger, penser », peut-être d'après *λογίζομαι*; cf. *aestimō*, *dūcō*, qui présentent des développements analogues. — *Putāre* et son composé *computāre* sont les verbes qui correspondent à *ratio*, le verbe *reor* étant rapidement sorti de l'usage.

Ce double sens de « élaguer » et de « calculer, penser » se retrouverait dans les dérivés et composés de *putāre*; cf., par exemple, *putāmen*, *amputō*, en face de *putātūius*, *disputō*, *imputō*. Ainsi se seraient constituées deux séries qui sémantiquement n'ont rien de commun entre elles :

1° *Putā*, -ae f. : déesse qui présidait à l'émondage (Arn. 4, 7); *putāmen* (usité surtout au pluriel) : branches élaguées d'un arbre; puis « épluchures, écales d'un fruit », etc. Mot technique en -men de la langue rustique; *putātio* : élagage, émondage. Sens classique; le sens de « estimation » n'apparaît que tardivement; *putātor* : élagueur (Varr., Plin., Col., Ov.), M. L. 6869 a, 6870; *putātōrius* : -a *falx*, d'où *putātōria*, substantivé et conservé dans les langues romanes, M. L. 6871; \**putō*, -ōnis, M. L. 6882; *imputātus* : non taillé; *amputō* : tailler tout autour, rogner; d'où « couper, muti-

ler » (sens propre et figuré); *amputātiō*; *dēputō* : tailler de haut en bas; *exputō* : enlever en taillant, élaguer; *imputō* : enter, M. L. 4325; cf. aussi M. L. 4300, \**imputāre*; *interputō* : faire des éclaircies, émonder; *supputō* : tailler par-dessous, M. L. 8387 b.

2° *putātūius* : putatif (langue de l'Église); *putatio* : compte, estimation (Macr., Dig.); *computō* (composé d'aspect déterminé) : compter, cf. Plt., Mi. 204, *dextera digiti rationem computat*; mettre en compte. A remplacé dans ce sens *putāre*, spécialisé dans le sens de « penser », et est passé dans les langues romanes, ainsi que le bas latin *computus*, -i (postverbal de *computō*, comme *pugna* de *pugnō*), qui, au sens de « compte », s'est substitué à *ratio*, M. L. 2108, 2109; *computatio* (irl. *compóitecht*), -tor; *dēputō* : compter, estimer (anté- et postclassique); *disputō* : examiner contradictoirement ou dans tous ses articles un compte (Plt., Au. 529); dans la langue de la rhétorique et de la dialectique, « exposer les arguments d'une cause; discuter de » (trad. *διαλογίζομαι*, cf. *disserere*); *disputātiō* (= *διαλογισμός*, Cic., Cés., Quint.), -tor; *disputātrix*, employé par Quint. 12, 2, 13, pour traduire *ἡ διαλεκτική* (sc. *τέχνη*); *disputābilis*, etc.; *exputō* : examiner sous toutes les faces; comprendre (rare, mais d'époque classique, cf. *ἐκλογίζομαι*); *imputō* : mettre en compte; imputer, attribuer (usuel et classique; sur les différents sens, v. Ingrid Odelstierna, *De ui... gerundii...*, *accedunt de uerbo imputandi adnotationes*, p. 67 sqq.; mais les dérivés *imputātiō*, -tor, -tūius sont de basse époque), M. L. 4324; B. W. *enter*; et germanique : v. h. a. *impfūōn*, etc.; *reputō* : faire être faire les comptes, calculer; d'où « réfléchir, examiner » (classique, mais non dans César), M. L. 7232; *reputātiō* (époque impériale); *perputō* (Plt., Cist. 155); *supputō* (= *ὀπολογίζομαι*) : compter, supputer (époque impériale, comme les dérivés *supputārius*, -tātiō, -tor). Cf. aussi *apputāre* (Not. Tir.), M. L. 559 a.

L'impér. *puta*, *ut puta* s'est employé comme adverbe à basse époque, au sens de « par exemple, comme »; v. Blaise, s. u.

Il se peut, toutefois, que l'on ait affaire à deux racines originaires distinctes, l'une signifiant « couper », l'autre signifiant « purifier, épurer », et que les étymologistes auraient essayé de confondre sous un sens fondamental unique.

Ni l'u bref de *putus* en regard de l'ū de skr. *pūdh* « purifié », normal dans une racine dissyllabique, ni le sens de « bien élagué » qui ressort de *putāre* ne permettent, semble-t-il, de rapprocher *pūrus* (cf. toutefois *pūter* en face de skr. *pūtiḥ*). En revanche, on peut rapprocher lit. *piāuti* « couper », *piūklas* « scie », v. pruss. *piuclan*, traduit par *Sichel*, Voc.

**puttus** (*pūtus*) m.; **put(t)a** f. (p. : *meretrix*, Greg. Tur., Vit. patr. 19, 3) : petit garçon, enfant. Synonyme familier de *puer*; traduit par *μικρός* dans les Gloses, GGL II 165, 43 et 45.

Diminutif *pūtillus* dans Plt., As. 964 (septen. iamb.), *hirundinem*, *monerulam*, *passerculum pūtillum*. Pour la brève, cf. *mamilla*, *ofella*, *quasillus*. L'abrégé de Festus, p. 241, 8, attribue à Plaute un adjectif *putitius* (l. *puticius*?) mais, dans le passage correspondant des Bacchides, v. 123, les manuscrits de Plaute ont *poticio*, dont la quantité de la voyelle initiale est incertaine et le sens

**pyramis**, -idis f. gr. *πυραμῖς*. Latinisé en *pyramida*, -ae (Claud. Mamert., Boèce).

**pytissō**, -ās : α. λ. de Térence, Hau. 457, de *πυτίσσω* « cracher (le vin après l'avoir goûté) » (Etym. Magn., non attesté dans les textes). V. *spuō*.

**pyxis**, -idis (*puxis*, *buxis*, manuscrits de Juv. 13, 25) f. : boîte, cassette. Emprunt au gr. *πυξίς*, déjà dans Cicéron.

Dérivés : *pyxidicula* (Celse); *pyxidatus*, -a, -um (Plin.). Les dérivés romans et germaniques ont subi l'influence de *buxus* : v. ce mot. Irl. *piosa*.

obscur. Sur *pūtus*, conjecture de Scaliger dans le *Catalepton*, 7, 2, v. Ernout, Rev. Phil., 1955, p. 52.

Les formes romanes remontent à *pūtus*, *pūtā*, *putāna* : ital. *putto*, *putta*, *puttana*, fr. *pute*, *putain*, M. L. 6890 (cf., toutefois, B. W., qui rapprochent *putain* de *pūtēō*); le roumain *puchios* suppose \**pūtulus*, M. L. 6889.

Le nom propre *Pōtōnius*, cité par Varr., L. L. 7, 28, dans le pentamètre *Fili Potoni, sesquisenex puerum*, semble être sans rapport avec le groupe et d'origine étrusque; v. W. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 216.

Cf. *puer*, *pullus*.

**putiō** : v. *pauio*.